LIBRARY OF PRINCETON
SEP 28 1909
THEOLOGICAL SEMINARY.

BR 65 .A6 F8 1900 v.1
Augustine,
Les confessions

947

LES CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN

Tome Ier

LIBRARY OF PRINCETON
MAY 29 1909
THEOLOGICAL SEMINARY.

ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT AUGUSTIN

LES CONFESSIONS

TRADUCTION FRANÇAISE ET COMMENTAIRES

D'après Mgr PÉRONNE, évêque de Beauvais,

Par M. le chanoine PIHAN, ancien vicaire général

AVEC TEXTE LATIN

TOME PREMIER

De tous mes ouvrages, le livre de mes *Confessions* n'est-il pas celui qui a été le plus répandu et accueilli avec le plus de faveur?
(*Du don de la Persévérance*, ch. XX.)

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

IMPRIMATUR

Parisiis, die 12 octobris 1900.

A. Bureau,
vic. gén.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

De Sa Grandeur Monseigneur JOSEPH-MAXENCE PÉRONNE

Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis

DÉCÉDÉ LE 20 FÉVRIER 1892

Ce docte et vaillant prélat rêvait de publier un Commentaire des Confessions de saint Augustin, *d'après l'ouvrage du R. P. Wangnereck, S. J., édité en 1646. Ses autres travaux et la mort ne lui ont pas permis de réaliser ce dessein.*

Secrétaire du regretté pontife, son légataire et exécuteur testamentaire, j'ai utilisé les notes qu'il a prises en traduisant les œuvres du Docteur d'Hippone, du fils chéri de sainte Monique.

C'est pourquoi je lui dédie pieusement ce volume. Le composer fut une vraie consolation dans « les mystères et tristesses » de ma vie sacerdotale. Je

serais très heureux qu'il puisse produire quelque bien aux âmes si chères à Dieu.

Soumettant humblement ce qu'il renferme d'explications ou de commentaires au jugement de la Sainte Eglise catholique, je déclare condamner d'avance tout ce qui ne serait pas conforme à son enseignement infaillible.

L. P.

LETTRE DE S. G. Mgr DOUAIS

ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

ÉVÊCHÉ
DE BEAUVAIS
NOYON ET SENLIS

Beauvais, le 4 octobre 1900.

Monsieur le Doyen,

Je n'ai pas voulu confier à un autre le soin d'examiner, pour m'en faire un rapport, votre ouvrage : *Les Confessions de saint Augustin, texte avec traduction et commentaires d'après Mgr Péronne*. J'ai tenu, au contraire, à en prendre directement connaissance et à être le premier à en apprécier le mérite et l'opportunité. D'abord, vous l'avez non seulement dédié à la mémoire de Mgr Péronne, évêque de Beauvais, mais encore composé avec les notes que, traducteur de saint Augustin, il vous a laissées. Il prit le gouvernement du diocèse à un âge déjà avancé. Cependant, sous les cheveux blancs, il avait conservé les dons et les qualités de l'homme jeune : une âme ardente, un cœur très bon, une volonté entière. Il resta jusqu'à la fin capable d'un grand labeur comme aux plus belles années de sa vie, dont votre main pieuse vient de retracer les grandes lignes (1). La meilleure partie s'en était passée dans l'étude et plus spécialement dans la fréquentation de l'antiquité chrétienne et des Pères de l'Église. Vous avez servi cet évêque

(1) *Notices biographiques sur les Évêques de Beauvais depuis le rétablissement du siège épiscopal en 1822*, p. 202-408.

dont la foi avait ravi votre cœur; vous continuez à le servir après sa mort, parce que votre publication sur les *Confessions de saint Augustin* fait revivre l'exemple qu'il a donné à tous du travail incessant à la poursuite des sciences sacrées.

En outre, je me sentais attiré par le grand nom de saint Augustin. Moi aussi, étant professeur à Toulouse, je me suis laissé captiver par les écrits de cet homme. Je ne vais pas ici, parce que l'occasion ne le veut pas, essayer de déterminer leur valeur respective. Le philosophe, le théologien, l'exégète, l'apologiste, l'historien, non seulement peuvent s'y intéresser, mais encore doivent y trouver un champ d'observation dont il faut beaucoup de temps pour mesurer toute l'importance et l'étendue. Saint Augustin réussit à formuler des doctrines et déduire des conclusions certaines de principes de la philosophie et de la foi, qui sont devenues une des meilleures parts de l'héritage chrétien et où il est permis de voir une des plus belles pages de l'histoire de la pensée. Son temps admira sans réserve en lui des facultés puissantes; il fit mieux : il goûta à son école non seulement la foi, la parole de Dieu révélée, les Écritures, mais encore les choses de la théologie, la controverse, la métaphysique. Chose singulière, saint Augustin, qui n'a pas toujours réussi à définir, qui avoue n'avoir pu pendant longtemps se faire l'idée de l'être simple, qui, même après des années de réflexion et de discussions sans nombre, n'a pas donné la notion complète du mal métaphysique, saint Augustin, dis-je, a introduit la métaphysique en Occident. C'est qu'il en inspira le désir : il fut toujours singulièrement suggestif, il faisait penser. En dépit des immenses travaux accomplis dans les écoles depuis le ve siècle, il nous fait encore réfléchir. Son vaste génie, jamais satisfait, avide de lumière, dominé par un insatiable besoin de vérité, cherchait sans cesse, comme étant ignorant de tout. Pourtant, sur les questions d'origine et de

fin, de salut et de rédemption, de grâce et de liberté, il était arrivé à une certitude entière. Mais, au delà de la certitude laborieusement acquise et plus haut qu'elle, il y a pour la raison le rayonnement du vrai, pour l'âme la possession heureuse du vrai, tous les jours plus aimable et plus attirant, pour le cœur, un désir, une soif, une faim inextinguibles du bien sans mélange. Tous les hommes passent plus ou moins par cet état; c'est un des grands côtés de l'âme humaine. Chacun se retrouve, aime à se retrouver dans saint Augustin, qui appartient, tout en les dominant, à toutes les générations.

Toutefois, il est plus homme encore dans celui de ses écrits qui est sans cesse lu : les *Confessions*. Si je ne craignais d'offenser la sincérité de sa plume si résolument chrétienne, j'ajouterais qu'il y est plus chrétien que dans aucun autre; d'abord, par l'aveu simple et délicat de ses erreurs de pensée et de conduite, ensuite par la doctrine y régnant partout de la Providence particulière qui s'étend à tout homme même coupable et parce que coupable, par le sentiment de la vie bienheureuse éclatant dans une page immortelle avec une vivacité et une joie tranquilles qui n'ont jamais été dépassées (1), enfin par la prière et l'action de grâces proclamant la grandeur de Dieu et l'abjection de l'homme, car le chrétien ne blasphème pas, au contraire, il loue sans cesse le Créateur des choses et l'auteur de tout bien. Et qui l'a plus loué que l'évêque d'Hippone dans les treize livres des *Confessions*? Enfant et adolescent, il avait souvent entendu le cantique familier à sa mère : *Fove precantes, Trinitas*. Maintenant il dépasse David en enthousiasme pieux. S'il cite les Psaumes, c'est pour prendre son vol. Par exemple, dès le début du chapitre premier du livre premier, il leur emprunte deux passages : *Magnus es*,

(1) *Conf.* lib. IX, cap. X-XI.

Domine, et laudabilis valde (1); *magna virtus tua, et sapientiæ tuæ non est numerus* (2). « Vous êtes grand, Seigneur, et digne de toute louange; grande est votre puissance, et votre sagesse n'a pas de mesure. » Et aussitôt il dépeint la faiblesse et l'indignité de l'homme en un langage vraiment intraduisible : *Homo circumferens mortalitatem suam, circumferens testimonium peccati sui.* Mais, aussitôt aussi il dit pourquoi, louant Dieu, nous sommes excités à le louer : *Tu excitas, ut laudare te delectet; quia fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Jamais homme n'a mieux parlé.

J'estime donc que c'est toujours faire œuvre utile que de ramener les âmes au pied de la chaire où l'incomparable Docteur enseigne depuis de longs siècles. L'état d'esprit de nos contemporains donne une opportunité particulière aux *Confessions*. C'est de tous les livres de saint Augustin celui qui est, je crois, le mieux écrit. Il a trouvé le secret d'y allier à un degré rare la culture latine au sentiment chrétien. Il y raconte sa conversion; il dit comment, enveloppé d'abord par le manichéisme, il sortit de cette erreur pour se réfugier dans la sagesse et croire : car, de son temps comme toujours, les esprits se trouvaient placés entre l'alternative de professer la doctrine à la mode ou de croire. Le néoplatonisme, dont il s'occupa pendant les six mois de Cassiciacum, ne servit guère que d'aimables récréations à ces esprits qui appartenaient déjà à l'Évangile. Il demanda donc le baptême. Mais qu'on lise ces pages touchantes et lumineuses, on verra sans peine combien la raison est respectée. Il me semble même qu'on la trouvera grandie. Quant au cœur, je ne dirai pas ce qu'il gagna. C'est depuis le travail vainqueur opéré à Cassiciacum et la cérémonie de Milan, que saint

(1) *Psal.* CXLVI, 3.
(2) *Psal.* CXLVI, 5.

Augustin a mérité de faire honneur à l'humanité; car, épris de la vérité et poussé sur la pente de son esprit vers l'absolu, il fut un vrai chrétien. Ses *Confessions* sont là pour faire à tous la preuve que la religion du Christ n'est pas une de ces formes de civilisation qui viennent se juxtaposer à d'autres doctrines ou à des états d'âme et d'esprit; elle transforme les cœurs; elle devient la raison totale et adéquate de la conduite. Les *Confessions,* loin d'être un récit artificiel ou de surface, montrent dans ce beau génie le chef-d'œuvre de la grâce. Voilà ce que la religion a fait d'un homme. C'est un admirable spectacle, même pour les indifférents, et un exemple digne d'être proposé à notre génération, qui n'a que trop besoin d'apprendre du sein de quel abîme l'homme peut crier vers Dieu.

Agréez, Monsieur le Doyen, l'assurance de mes sentiments dévoués,

† Célestin,

Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

PRÉFACE

Dans le livre de ses *Confessions*, saint Augustin, appelé à juste titre le Docteur de la grâce, confesse, en effet, ce qu'il était par lui-même et ce que la grâce divine a fait de lui. Dix ans après sa conversion, il y expose l'origine de ses chutes, la marche progressive de son esprit et de son cœur dans les voies de l'erreur et du vice, puis son retour à Dieu. Cet ouvrage est, sans contredit, l'un des plus beaux, des plus instructifs, des plus touchants qu'ait jamais écrit aucun saint. Aussi bien, de l'aveu de tous, il est digne d'entrer en comparaison avec les ouvrages les plus célèbres des plus illustres écrivains.

Or, ce qui donne à ce livre un intérêt très particulier et presque universel, c'est que ce n'est pas seulement l'histoire des erreurs et des égarements d'une seule âme, mais l'histoire des erreurs et des égarements du genre humain tout entier. Dans ce drame historique, Augustin retrace, en sa personne, toutes les voies de cette corruption déplorable que parcourent la plupart des hommes, depuis l'enfance jusqu'à la mort, apprenant à

commettre le mal avant même d'en avoir pu mesurer la gravité et les suites fâcheuses. (1)

Aussi cet ouvrage si suggestif a-t-il le privilège d'être dans presque toutes les mains et d'avoir sa place dans toutes les bibliothèques tant soit peu sérieuses. Il a été d'ailleurs l'objet des études les plus variées et les plus profondes; les chrétiens, les philosophes, les théologiens, les orateurs, tous à l'envi ont médité ce livre et y ont puisé le germe des plus sublimes considérations. (2)

Ce qui en fait, en outre, l'une des compositions les plus originales de saint Augustin, c'est que ce n'est pas seulement, comme le titre paraîtrait l'indiquer, une confession dans le sens ordinaire de ce mot, c'est-à-dire un aveu public de ses égarements

(1) « Saint Augustin, qui pouvait dire comme le poète latin, Térence : « Je suis homme, rien ne m'est étranger de ce qui touche l'homme, » n'est-il pas le plus humain des Pères? Les passions dont il est revenu, ne sont-ce pas les éternelles passions de l'homme? » (Mgr Douais, les *Confessions de saint Augustin*, 1893, p. 211.) « Chacun n'est que ce qu'il est dans le fond de son cœur, » a dit le saint Docteur. (*Confessions*, liv. X, ch. III.) C'est son cœur, ce cœur si saint et si plein de Dieu qui parle d'un bout à l'autre de ce livre, bien plus que son esprit.

(2) Saint Augustin s'est imposé à toutes les écoles. Tous les amis et les disciples de la première génération de Port-Royal s'en nourrissaient. Ils le mettaient en tête de tous les Pères et même le préféraient à saint Thomas d'Aquin. Ils trouvaient dans saint Augustin, outre l'éloquence, l'esprit inquiet qui agitait les réformateurs du XVIIe siècle. Au XIXe siècle, ce saint Docteur ne pouvait manquer d'avoir des interprètes. L'éclectisme de Cousin devait chercher, entre le paganisme et le christianisme, un esprit qui exprimerait la transition entre les deux. Saint Augustin semble l'auteur indiqué. C'est ainsi que Villemain, entre autres MM Émile Saisset, Bersot Ferraz, Paul Janet, etc., ont étudié saint Augustin et surtout ont attiré à

et de ses faiblesses : ce témoignage de sa profonde humilité, ce monument expiatoire de ses erreurs est en même temps un prodigieux monument de l'étendue de son génie et de l'incroyable facilité avec laquelle il se prêtait aux genres les plus différents et même les plus opposés.

En effet, Augustin, on le sait, est tout à la fois philosophe, dialecticien, maître de rhétorique et professeur d'éloquence, orateur sacré, exégète, théologien, controversiste, créateur de la philosophie de l'histoire, et il se manifeste plus spécialement sous chacun de ces divers aspects dans les nombreux ouvrages qu'il a composés, tous si variés sous le rapport du genre et de la forme.

Ainsi le philosophe (1) paraît surtout dans les livres de l'*Ordre*, de la *Quantité de l'âme*, de l'*Immortalité*, etc.; le créateur de la philosophie, dans son admirable traité de la *Cité de Dieu;* le théologien et le controversiste, dans les traités où

leur système sa psychologie. Les écrivains qui ont gardé scrupuleusement la foi catholique ont laissé d'excellents ouvrages sur le livre des *Confessions*, par exemple, M. Arthur Desjardins (sa thèse de doctorat), précédé par M. Poujoulat et suivi de beaucoup d'admirateurs du génie multiple de notre saint Docteur. — Voir à la fin de la préface les auteurs à consulter.

(1) Du philosophe, voici ce que dit, d'accord avec Fénelon et Bossuet, La Bruyère dans son chapitre *Des esprits forts* : « Pour les principes de la pure philosophie, pour leur application et leur développement, pour la justesse des conclusions, pour la dignité du discours, pour la beauté de la morale et des sentiments, il n'y a rien que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et Cicéron. »

il établit les vérités de la foi chrétienne sur des bases inébranlables et les venge victorieusement de toutes les attaques des hérésies de son temps; le maître de rhétorique, le professeur d'éloquence, dans ses traités de la *Doctrine chrétienne*, de *la Manière de catéchiser les ignorants*, dans ses *Sermons*, ses *Homélies*, ses *Explications des psaumes*, ses *Traités sur l'Évangile de saint Jean*, où l'on retrouve, avec la science profonde de l'interprète consommé des Livres Saints, les caractères de l'orateur sacré tel qu'il les recommande lui-même dans ses préceptes et qui devaient donner une forme nouvelle à la prédication populaire: c'est-à-dire un style simple, un familier abandon, quelque chose de tendre et d'insinuant qui pénètre jusqu'à la moelle du cœur pour y enfoncer le trait victorieux de la grâce, le germe de la conversion et du salut.

Mais, dans les *Confessions*, ce n'est plus seulement un côté de son génie qu'il nous dévoile, c'est son génie tout entier, avec ses différentes aptitudes; c'est la révélation de toute son intelligence, avec ses prodigieuses facultés. En un mot, il s'y montre tout à la fois, nous le répétons, philosophe, théologien, controversiste, orateur, exégète, auteur ascétique, apologiste de la religion, et c'est peut-être tout le secret des beautés de son œuvre. Cet ouvrage est en même temps un magnifique poème,

une histoire attrayante, un discours éloquent, un traité de philosophie et de théologie dogmatique et mystique.

Ajoutons qu'une des qualités distinctives et saillantes du génie d'Augustin se révèle dans ses *Confessions :* c'est d'aborder les questions les plus élevées de la métaphysique avec une telle profondeur, et, du même coup, de les traiter avec un bon sens tellement supérieur que, dans ces pages incomparables de pénétration, malgré la sublimité de ses conceptions, il se fait comprendre de tous les esprits droits. Sa brillante imagination et la chaleur dont son cœur déborde colorent chez lui les idées les plus abstraites et répandent sur elles une effusion de chaudes clartés et de vivifiantes lumières qui leur prêtent la vie, le mouvement et la parole.

*
* *

Quel est l'objet principal que saint Augustin se propose dans ses *Confessions?* C'est de nous dépeindre, sous les traits les plus saisissants, les efforts d'un esprit cherchant la vérité hors du vrai Dieu, les entraînements d'un cœur qui ne résiste à aucune des tentations dont la première jeunesse peut être assaillie (1). Mais cet esprit est fait pour

(1) « C'est là (dans ses *Confessions*) que vont étudier la conversion de saint Augustin les dévots qui veulent s'édifier et les profanes qui cherchent simplement à connaître l'histoire d'une âme et son passage de l'incrédulité

la vérité, ce cœur, Dieu l'a créé pour lui seul, et par là même il ne peut trouver de repos qu'en lui. De là, au milieu de toutes les erreurs où son esprit se laisse aller, au milieu de toutes les souillures d'une vie de désordres, ces inquiétudes secrètes d'une âme qui aspire à la vérité, à la pureté; de là, ce récit de ses égarements entrecoupés de prières et de sentiments de repentir, d'aspirations tendres, d'exclamations passionnées vers la beauté éternelle et immuable, vers le bien supérieur et infini. C'est par ce procédé littéraire, signalé au livre II, ch. III, n° 5, que ses *Confessions* deviennent un hymne, un acte continuel d'amour de Dieu, un épanchement non interrompu de son cœur dans le cœur de Dieu. Il entre dans les profondeurs de Dieu, il s'élève jusqu'à cette lumière transcendante qui n'est pas de la terre, qui est Dieu même. Il y est conduit par le cœur, par son amour pour Dieu. C'est aussi par là qu'il veut y conduire et entraîner tous les hommes après lui : « O éternelle vérité, ô vraie charité, ô chère éternité! » (Liv. VII, ch. X.) Par là même qu'il parle à Dieu, juge de la conscience, il a quelque droit à être cru des hommes. « A Dieu il

à la foi. » (*Études d'Histoire religieuse*, par M. GASTON BOISSIER, *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1888.) Cet académicien, qui ne partage pas encore notre foi, la respecte pourtant et a d'ailleurs la vieille habitude de traiter avec sincérité les sujets auxquels il consacre son savoir et son talent.

peut dire : « Oui, voilà celui que j'étais, je m'en souviens. Voilà mon cœur, ô mon Dieu! Voyez si mes souvenirs sont fidèles. » (Liv. IV, ch. VI.) Mais il ne peut pas parler de la sorte aux hommes. Si je ne me trompe, ce procédé, cette fiction non seulement sont légitimes, mais encore sont imposés par le bon goût. L'aveu des fautes n'appartient qu'à Dieu ou à son ministre dans les institutions chrétiennes.

» Le public n'a aucun droit à être pris pour le confident de nos péchés. Les révélations de la conscience l'étonnent, le mettent dans une certaine gêne, l'indisposent même. L'écrivain qui ne craint pas de les faire s'impose une tâche au-dessus de ses moyens.

» Parler à Dieu, c'est au contraire suivre la pente d'un cœur qui n'est plus innocent; c'est mettre à l'aise le lecteur qui conserve toute sa liberté, qui peut ne pas prêter l'oreille à des aveux pénibles, car il n'est pas pris comme confident, moins encore comme juge. » (Mgr Douais, *loc. cit.*, p. 38.)

*
* *

Aussi bien le mot *Confessions*, que saint Augustin donne pour titre à son ouvrage, a deux sens bien distincts dans la Sainte Écriture. Il signifie à la fois *éloge, louange* ou *gémissement, aveu des*

fautes et du repentir (1). Ces deux objets se trouvent réunis dans le livre des *Confessions* qui est tout à la fois un aveu des faiblesses, des erreurs et des fautes de la vie passée, comme aussi un éloge de Dieu, de ses perfections, un hymne de reconnaissance et d'amour pour ses bienfaits.

Mais en n'adoptant même que le premier sens, nous nous garderons bien de confondre ou d'assimiler en aucune manière ce livre, unique dans son genre, avec tous ces ouvrages où des hommes plus ou moins avides de célébrité ont cru pouvoir livrer au public et à la postérité les détails souvent bien peu intéressants et encore moins honorables de leur vie intime.

En effet, indépendamment des *Mémoires*, qui se comptent maintenant par centaines, nous avons des *Confessions,* notamment les *Confessions d'un enfant du siècle*, d'Alfred de Musset, âgé alors de vingt-six ans, mort en 1857; des *Confidences*, des *Impressions,* des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (2). C'est à qui, dès qu'il s'imagine pouvoir tenir une plume, écrira son histoire, sa vie, lui-même. Mais quel abîme sépare tous ces ouvrages

(1) Cf. *In Psalm.* CII, Enarratio 4; *in Psalm.* CV, Enarratio 2. — Cf. *Institutiones patrologiæ*, Josephi Fessler, éditées par Bernard Jungmann, à Inspruck en 1892, t. II, Ire partie, p. 273.

(2) Il faut faire exception ici pour une œuvre posthume du P. Gratry, publiée par les soins pieux de ses disciples, sous ce titre : *Souvenirs de ma*

du livre immortel des édifiantes et impérissables *Confessions de saint Augustin*! (1)

Nous ne ferons pas, certes, au saint évêque d'Hippone cette injure d'établir, ne fût-ce qu'une comparaison, un rapprochement entre ses *Confessions* et celles de l'un des plus célèbres sophistes du dernier siècle, où il cherche à couvrir, sous l'élégance du langage et une certaine sentimentalité de style, les plus honteuses turpitudes de sa vie (2).

Le philosophe de Genève raconte ses fautes, il est vrai, mais comment les raconte-t-il? Pour le dire en deux mots, qu'est-ce que les *Confessions de Jean-Jacques Rousseau?* Ce n'est certes point

jeunesse, et qui est la plus belle autobiographie morale qu'on ait éditée depuis saint Augustin. Autre exception pour M. François Coppée,

Poète dont l'œuvre dernière,
Montrait à son siècle étonné,
La reconnaissante prière
D'un pauvre pécheur pardonné.

Son livre de 1898, *la Bonne souffrance*, est l'exposé de ce qu'il était avant de rentrer dans l'intimité de Dieu, par cette pénitence qui relève aux yeux des hommes. « Il reconnaît simplement, en sa préface, que c'est la peine qu'il eut à se confesser, quand on a vingt ans et les sens ardents, qui l'avaient éloigné de la pratique d'abord, des croyances ensuite. C'est l'histoire de beaucoup d'autres, que les problèmes de la métaphysique et de l'exégèse ne tourmentent pas. » (C. Egremont, *l'Année de l'Église*.)

(1) « Ouvrage unique, souvent imité, toujours parodié, où il s'accuse, se condamne et s'humilie, prière ardente, récit entraînant, métaphysique incomparable, histoire de tout un monde qui se reflète dans l'histoire d'une âme. » (Nourrisson, *la Philosophie de saint Augustin*, 1865, t. Ier, p. 19.

(2) V. P. Antonini : *Trois confessions*. saint Augustin, Montaigne, J.-J. Rousseau. Paris, Sandoz, 1883. — Cf. la belle étude de Mgr Douais, p. 28 et suiv.; p. 63 et suiv.

l'humble aveu d'une âme repentante, c'est un récit, souvent licencieux, où il raconte, sans pudeur, des actions ignominieuses au témoignage de tous. C'est, avec cela, son orgueil immense qui se décerne fièrement, devant la postérité, un certificat de bonne vie et mœurs, et qui prétend sortir vainqueur d'un combat auquel il convoque non seulement ses contemporains, mais encore les hommes des siècles passés et futurs. Il leur jette ce défi superbe : « Dites, après cela, s'il fut un homme plus vertueux et meilleur que moi ! » (1)

Dans les *Confessions* de saint Augustin, au contraire, les égarements, les désordres de la vie n'apparaissent qu'au milieu des souffrances de l'expiation et couverts des larmes de la douleur et du repentir. Jamais le souvenir de ses iniquités ne se présente à son esprit sans qu'il ne s'en humilie, sans qu'il n'en réclame et implore ardemment le pardon. L'amour de Dieu, les aspirations vers le ciel, ne cessent de relever le récit de ses faiblesses. Dans le raconté qu'il en fait, Augustin se propose uniquement de glorifier Dieu, en célébrant ses miséricordes infinies. C'est ce qu'il écri-

(1) V. Chateaubriand, *Génie du christianisme*, t. II, note 5. — *Portraits de J.-J. Rousseau*, par La Harpe. — *Annales de philosophie chrétienne, Étude médicale sur la folie de J.-J. Rousseau*, par M. Funck-Brentano, mars 1896. — *Analyse des ouvrages de J.-J. Rousseau*, par Un solitaire. Genève et Paris, 1785. Ouvrage de critique très bien fait, malheureusement peu connu.

vait au comte Darius : « Voilà ce que je fus, tel que je me suis peint moi-même. Si quelque chose te plaît en moi, ne va pas me louer, c'est à Dieu, l'objet de mes louanges, qu'il faut avec moi en attribuer la gloire. » (1) C'est aussi ce qui vous attache si puissamment à la lecture répétée de ses *Confessions :* les larmes après la faute, les cris de joie et de reconnaissance après la conversion.

Lamartine, dans ses *Confidences,* reproche à saint Augustin de s'être trop appesanti sur les détails de son enfance et de sa première jeunesse. Nous ne pouvons nous associer à ce reproche. Si le saint Docteur a cru devoir nous initier aux premiers souvenirs de son enfance, aux premières scènes de sa vie, ce n'est pas sans doute pour satisfaire la curiosité publique. Il s'est proposé un but autrement élevé, autrement digne de lui-même et de Dieu. Ce but, c'est de faire voir comment le péché domine l'homme dès son entrée dans le monde; comment, tout petits enfants que nous sommes, nous nous trouvons déjà en état de révolte contre Dieu; c'est de nous faire suivre pas à pas les progrès qu'accomplit dans l'erreur et dans le vice une jeunesse imprudente et inexpérimentée ; c'est d'enseigner aux hommes à crier vers Dieu

(1) Lettre 231, n° 6. On verra, liv. I^er^, ch. I^er^ ; liv. II, ch. v ; liv. XI, ch. I^er^ ; liv. X, ch. VI et liv. XII, ch. XXXIII, quel fruit il espère de ses *Confessions.*

et à sortir de ce profond abîme, où les entraîne et les précipite, dès leur plus tendre jeunesse, « Le torrent qui roule les fils d'Ève dans cette mer profonde et redoutable que traversent à grand'-peine ceux qui s'attachent au bois de la croix. » (1)

Ajoutons encore, comme caractère distinctif de cet ouvrage, que saint Augustin parle toujours de ses fautes avec une si grande réserve mêlée de honte que, à l'encontre de ces écrivains corrupteurs, romanciers ou chantres quotidiens du vice, le récit de ses égarements produit en nous l'horreur et non l'attrait du mal. L'application constante des réalistes est de tirer, avouent-ils, tout le parti possible de ce qui est et de remuer sans cesse sous nos yeux l'étrange cloaque où se débat la nature humaine. Dans les *Confessions* de saint Augustin, au contraire, on ne rencontre pas un seul mot qui puisse faire rougir la plus craintive innocence. Quelle réserve, quelle pudeur, en effet, dans l'expression de ses souvenirs ! « J'étais retenu, dit-il, par ces frivoles bagatelles, par ces folles vanités, mes anciennes amies. Elles me tiraient, pour ainsi dire, par le vêtement de ma chair et me murmuraient tout bas : « Est-ce que » tu nous quittes ? Quoi ! dès ce moment nous » ne serons plus jamais avec toi ! Dès ce moment,

(1) *Confess.*, liv. I^er^.

» ceci, cela ne te sera plus permis, plus jamais ? » Et sous ces mots *ceci*, *cela*, que me suggéraient-elles ? O mon Dieu, que votre miséricorde en délivre l'âme de votre serviteur ! Que me suggéraient-elles ? Quelles indignités ! Quelles hontes ! » (1) C'est qu'en effet on écrit comme on pense, et, pour écrire chastement le récit de ses fautes, il faut avoir l'esprit et le cœur chastes. Voilà ce qui différencie, du tout au tout, les *Confessions* de saint Augustin, non seulement de celles de J.-J. Rousseau, mais d'autres ouvrages similaires, dont les auteurs se sont proposé tout autre chose que d'inspirer l'horreur des actes coupables qu'ils racontent. D'un côté, c'est une œuvre d'édification et de vertu, et son style, comme l'a

(1) *Conf.*, liv. VIII, ch. XI. — « Il n'y a pas, dans les treize livres des *Confessions*, un récit qui fût plus délicat et qui présentât plus d'écueils, où il fût plus difficile de respecter les droits de la vérité et de la pudeur que le chapitre XV du livre VI, rapportant la séparation d'Augustin d'avec la mère d'Adéodat. Eh bien ! d'une part, Augustin se montre à nous à découvert, dans tout l'état hideux de sa vie, dans toute la laideur de son péché ; nous ne désirons pas en apprendre davantage ; nous savons tout. D'autre part, ces récits ne laissent aucune inquiétude, aucune impression mauvaise ; ils n'éveillent pas la concupiscence ; ils n'offensent en rien l'âme la plus virginale ; en les lisant, on reste serein, souriant et joyeux. C'est qu'Augustin a toute la décence du style chrétien. Je dirai même qu'en fermant le livre on se sent meilleur, c'est-à-dire édifié. On monte jusqu'à la hauteur où était sa sainte âme, au moment où il écrivait. Non seulement il pense et il écrit chastement, mais encore il condamne son état avec une parfaite sincérité ; Dieu se montre, et on le voit lui sourire au moment où il évoque son image. C'est là une grande qualité dans l'écrivain, qui donne ainsi à ses *Confessions* un tour absolument moral et même saint. » (Mgr Douais, *loc. cit.*, p. 52.)

dit Saint-Marc Girardin, a une force qui ne coûte rien à la décence (1); d'un autre côté, ce sont trop souvent des scènes de scandale et toujours une œuvre d'orgueil et de vanité beaucoup plus funeste qu'utile. (2)

Aussi est-ce avec une sainte hardiesse et une confiance vraiment chrétienne que nous convions à la lecture, à la méditation de l'histoire des égarements et de la conversion d'Augustin. « Que ceux-là craignent, pouvons-nous dire ici avec Bossuet, de découvrir les défauts des âmes saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu pour faire servir ces défauts non seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, qui savons à quoi ont servi à saint Pierre ses reniements, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Église, à saint Augustin

(1) *Essais de littérature et de morale*, II, 13.

(2) « Dans les *Confessions*, on ne sent nulle part cette impertinente vanité qui nous fait trouver du charme à mettre tout le monde dans la confidence de nos erreurs même et de nos fautes ; saint Augustin n'a point écrit son livre, comme c'est l'usage, pour le plaisir de se mettre en scène et de parler de soi ; sa pensée était plus sérieuse et plus haute. Il s'est souvenu que, dans l'Église primitive, les gens qui avaient commis un péché grave venaient le confesser en public et en demandaient pardon à Dieu devant leurs frères, et il a voulu faire comme eux ; il imite ces pieux pénitents qui mêlaient à l'aveu de leurs fautes des gémissements et des prières. Comme eux, il s'adresse tout le temps à Dieu avec des transports et des effusions qui finissent par nous paraître monotones ; il lui rappelle toutes les erreurs de sa jeunesse, non pas pour les lui faire connaître — qui les sait mieux que lui ? — mais pour apprendre au pécheur par son exemple, et en lui montrant de quel abîme il a lui-même été tiré, qu'on ne doit jamais perdre courage et dire : « Je ne peux pas. » (Gaston Boissier, *loc. cit.*)

ses erreurs, à tous les saints pénitents leurs péchés, nous ne craignons pas de suivre Augustin jusque dans l'abîme d'erreurs et de corruption où il était tombé, pour l'en voir sortir plein de gloire et de vertu. Heureux aussi nous-mêmes, ajouterons-nous avec le grand évêque de Meaux, si la conduite que Dieu a tenue sur lui nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache. » (1)

Quant aux écrivains de nos jours qui ont cédé à la tentation toujours délicate de poser devant le public et d'initier leurs contemporains, ou la postérité si elle existe pour eux, au secret de leur vie, cette tentation a été pour presque tous un écueil dangereux contre lequel la réserve du moins et la modestie, quelquefois la vertu et la pudeur sont venues se briser. C'est presque toujours, en effet, une amplification historique de la prière du pharisien de l'Évangile, une répétition de l'action de grâces de Marc-Aurèle remerciant Dieu, quoique païen, de l'avoir fait si heureux et si bon. Que veulent-ils donc, la plupart de ces écrivains? Entretenir leurs semblables de leurs faits et gestes, intéresser le public aux détails, sinon les moins intéressants de leur vie antichrétienne, tout au plus indifférents et parfois licencieux. Ils cherchent

(1) Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

à donner le change sur le vrai mobile de leur impiété. Ils sont les peintres complaisants d'actes impardonnables, dont ils ont grand soin d'adoucir les ombres; ils parlent toujours d'eux sans malveillance, en faisant un choix dans les événements de leur existence et en écartant ceux qui déplaisent. En un mot, ils recherchent l'estime et l'admiration, tout en disant, comme l'un d'eux (cet aveu est pour la forme): « Je m'aperçois que je manque outrageusement à la première règle que mes excellents maîtres m'avaient donnée, qui est de ne jamais parler de soi. » (1)

Rien, au contraire, n'est plus éloigné de la pensée de saint Augustin que de s'offrir en spectacle, de parler de lui pour parler de lui. Aussi, après sa conversion, il semble n'avoir plus rien à raconter et trouve-t-il à peine quelques mots pour peindre l'état de son âme et la transformation de sa vie. Encore, comme le remarque l'auteur d'un excellent *Essai sur les Confessions* (2), il se croit obligé de nous en donner les raisons : « Seigneur, de quel fruit est-il donc que je confesse aux hommes en cet écrit, non pas ce que je fus, mais ce que je suis?..... Sans doute, beaucoup de ceux qui me connaissent ou ne me connaissent pas le désirent, mais dans quel intérêt le désirent-ils?.....

(1) Renan, *Souvenirs de ma jeunesse.*
(2) M. A. Desjardins. Paris, Durand, 1858.

Mes frères, se dit-il, verront ce que Dieu a fait en moi et ce qu'il me reste encore à faire ; mes frères aimeront en moi ce que Dieu leur apprend à aimer ; ils plaindront en moi ce que Dieu leur apprend à plaindre. »

*
* *

Il est difficile de fixer d'une manière précise l'année où saint Augustin composa cette admirable histoire du cœur humain, à laquelle il donne le nom de *Confessions*. Il nous dit bien, à la fin du prologue des *Rétractations*, qu'il y place ses écrits dans l'ordre suivi par lui en les composant. D'après cet ordre, les *Confessions* précèdent immédiatement les *Trente-trois livres contre Fauste le Manichéen*. Or, cet ouvrage magistral contre l'hérésie manichéenne fut écrit vers l'an 400, et l'on peut assigner à peu près la même date à la composition des *Confessions*. Saint Augustin avait alors quarante-six ans et se trouvait dans la quatrième ou cinquième année de son épiscopat.

Quel motif le porta à écrire cet ouvrage ?

D'après le savant Baronius (*Annal. an., 395, 38*), il aurait en cela cédé aux instances d'Alypius, évêque de Tagaste, et de Paulin. Celui-ci avait prié sans succès Alypius d'écrire la vie d'Augustin dont il admirait et ne cessait de louer l'éminente sainteté. Cependant ce n'était pas seulement

Paulin, mais, comme lui, un grand nombre de pieux chrétiens qui avaient témoigné le plus vif désir de connaître cette vie. Le saint pontife crut devoir se rendre à leurs vœux, dans l'espérance qu'ils remercieraient Dieu avec lui des dons qu'il en avait reçus et le prieraient d'effacer les restes de ses péchés passés qui retardaient encore ses progrès dans les voies divines. (1)

Dans cet ouvrage, dit Possidius, évêque de Calame, disciple du saint Docteur et le premier historien de sa vie, Augustin montre ce qu'il était avant d'avoir été touché par la grâce et ce qu'il est devenu après l'avoir reçue. Il a voulu, comme parle l'Apôtre, qu'on ne l'estimât point au delà de ce qu'on voyait en lui ou de ce qu'on entendait dire de lui. (*II Cor.* XII, 6.) En pratiquant ainsi la sainte humilité et en ne trompant personne, il recherchait non sa propre gloire, mais celle du Seigneur, dans sa délivrance et dans les grâces qu'il avait déjà obtenues, conjurant ses frères de l'aider à obtenir celles qui lui manquaient encore. (2)

Nous avons vu plus haut quel jugement saint Augustin porte lui-même sur cet ouvrage de ses *Confessions,* en l'envoyant au comte Darius. Voici comme il les apprécie dans ses deux livres *du Don*

(1) *Conf.,* liv. X, ch. III.
(2) *Vie de saint Augustin,* par POSSIDIUS.

de la Persévérance. « De tous mes ouvrages, le livre de mes *Confessions* n'est-il pas celui qui a été le plus répandu, accueilli avec plus de faveur et lu avec plus de charme? Quoique je l'aie publié avant la naissance de l'hérésie pélagienne, j'y ai très souvent dit à Dieu : « Commandez, Seigneur, ce que » vous voulez, mais donnez-moi ce que vous com- » mandez. » (1) Or, qu'est-ce que Dieu nous commande avant tout, si ce n'est de croire en lui! C'est donc Dieu qui nous donne la foi, si j'ai eu raison de dire : « Donnez-moi, Seigneur, ce que » vous commandez..... » Dans ces mêmes livres, à l'endroit où je fais le récit de ma conversion (2), alors que Dieu, dans sa miséricorde, m'appela à la foi, contre laquelle je me déchaînais avec fureur, avec une vaine et misérable abondance de paroles, vous vous souvenez sans doute que j'ai fait voir que ce fut aux ardentes prières et aux larmes de ma pieuse mère que Dieu accorda ma délivrance et mon salut. Par là, j'ai prouvé que c'est Dieu qui, par sa grâce, appelle à la foi, non seulement les volontés des hommes qui en sont éloignés, mais celles mêmes qui s'y montrent le plus rebelles. » (3)

Voici encore comment il s'exprime dans ses

(1) *Conf.*, liv. X, ch. XIX, 31 et 37.
(2) *Conf.*, liv. III, ch. XI et XII; liv. IX, ch. VIII.
(3) *Du Don de la Persévérance*, liv. II, ch. XX, n° 53.

Rétractations (1). « Les treize livres de mes *Confessions* sont comme une amende honorable à la justice de Dieu pour mes mauvaises actions, et mes actions de grâces à sa bonté pour le bien que j'ai fait; ils excitent l'esprit, le cœur de l'homme à le connaître et à l'aimer. Tel est l'effet qu'elles ont produit sur moi quand je les écrivais, et qu'elles produisent encore lorsque je les relis. Qu'en penseront les autres? C'est leur affaire. Ce que je puis assurer, c'est qu'elles ont plu et ne cessent de plaire à beaucoup de nos frères. Il n'est question que de moi dans les dix premiers livres; les trois derniers sont une exposition des Saintes Écritures, depuis ces paroles de la Genèse : « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre, » jusqu'au repos du sabbat. » (*Gen.* II, 1.)

*
* *

Cette dernière partie des *Confessions* en forme le tiers; elle peut être, selon le mot de Mgr Douais, considérée comme le *Te Deum* solennel d'Augustin, le spécial cantique de son âme reconnaissante, si facile à l'extase dès qu'il arrêtait sa pensée sur les perfections divines; elle égale, comme l'a remarqué un historien de la vie du saint Docteur (2), si elle ne le surpasse, tout ce que la philosophie a pro-

(1) Liv. II, ch. VI.
(2) *Histoire de la vie de saint Augustin*, par POUJOULAT.

duit de plus élevé et de plus profond. Le livre dixième contient les considérations les plus intéressantes sur les facultés de l'homme et sur les merveilles de la mémoire, dont il marque par les traits les plus expressifs le caractère purement spirituel. A ces considérations, il rattache de graves questions de métaphysique et de théodicée et les fait suivre d'un examen de conscience plein de vues délicates et profondes au sujet des trois concupiscences. Jamais l'infini de Dieu et les abîmes de l'homme, la nature du temps et le caractère de l'éternité n'ont été scrutés avec plus de pénétration et de force. Ceux qui ont beaucoup lu Bossuet, ajoute M. Poujoulat, reconnaîtront que le grand évêque de Meaux avait soigneusement étudié le grand évêque d'Hippone dans ses *Confessions*. Les *Élévations sur les mystères* — et on peut y joindre le *Traité de la concupiscence*, — cette œuvre capitale du génie de Bossuet, nous semble avoir son idée première, son germe magnifique dans plusieurs chapitres de la seconde moitié des *Confessions*.

Les livres XI, XII et XIII sont une explication à la fois littérale et symbolique des premiers chapitres de la Genèse. Saint Augustin y donne des règles très sages d'exégèse et indique l'esprit dans lequel on doit étudier l'Écriture Sainte et les divers sens qu'elle peut recevoir.

Ce qu'il faut remarquer surtout dans cette dernière partie des *Confessions*, c'est que saint Augustin qui a été l'initiateur du spiritualisme, l'un des fondateurs de la psychologie, ne traite jamais de l'origine de l'âme, de sa nature, de ses facultés, de sa destinée, sans entremêler à ces graves questions les questions les plus importantes de la théologie et de la morale chrétienne. Dans la pensée d'Augustin, le point de vue moral est toujours uni au point de vue psychologique; la connaissance de l'âme n'est pour lui qu'un moyen de s'améliorer, et les règles éternelles de justice, de vérité, de beauté, qui sont au dedans de nous, lui servent à asseoir, sur leurs fondements naturels, tous les devoirs de la morale chrétienne et à s'élever jusqu'à ce premier être, en qui la justice, la vérité et la beauté ont leur éternelle substance. C'est lui le premier qui a eu l'idée, la conception de l'infini dont notre intelligence est l'image. Il analyse les attributs de Dieu, qu'aucune théodicée païenne n'a pu découvrir.

Aussi, l'un des écrivains les plus justement estimés de notre temps, trop tôt enlevé aux lettres et à la religion, Ozanam, ne craint pas d'affirmer que le livre des *Confessions* est un grand livre de philosophie mystique et la méthode mystique pour arriver à Dieu. « En effet, continue-t-il, nous y trouvons tous les caractères du mysticisme chré-

tien : 1° l'effort pour se purifier et se rendre digne et capable d'atteindre Dieu; 2° le soin d'épurer l'intelligence, en bannissant toutes les erreurs qui peuvent s'y être glissées; 3° enfin les derniers élans du cœur désormais libre dans ses aspirations vers Dieu. »

Cette doctrine a sans doute ses illusions et ses périls. C'est pourquoi, à côté du mysticisme de saint Augustin, il fallait sa science si profondément dogmatique pour lui servir de règle et de guide, pour le préserver de cette fausse tendance d'un certain mysticisme que nous avons vu, au siècle dernier, porté à dénaturer, à égarer le sentiment en exagérant sa puissance, et qui supprimait la raison dans l'âme, en venant nous dire que, par le cœur seul, l'homme est en rapport avec Dieu.

*
* *

Le but que nous appellerons volontiers providentiel, c'est-à-dire le but utile et pratique de cet admirable ouvrage, apparaît donc maintenant dans toute sa clarté. Il semble, en le méditant, qu'il ait plu à la divine Sagesse de permettre qu'Augustin passât par la triste expérience de tant d'erreurs et d'égarements déplorables, afin de pouvoir un jour tracer d'une main plus sûre et plus expérimentée, à tous les âges, à toutes les conditions, les voies

que doivent suivre l'intelligence et le cœur de l'homme pour revenir à Dieu et s'élever jusqu'à lui. En leur faisant ainsi considérer la marche que la grâce de Dieu a suivie pour le ramener lui-même des régions écartées, où la tempête des passions l'avait jeté, et où il donnait soit à l'erreur, soit aux plaisirs des sens, une âme que Dieu voulait avoir tout entière (1), il fait d'avance l'histoire de beaucoup de conversions.

Ainsi, comme le remarque le R. P. Henri Wangnereck, savant Jésuite flamand du XVII^e^ siècle, dont nous parlerons plus loin, veut-on voir les dangers de toute sorte auxquels les jeunes gens se trouvent exposés, et quels remèdes préservatifs ils doivent opposer aux tentations multipliées qui les assaillent ? Qu'on étudie attentivement les quatre premiers livres des *Confessions*. Veut-on voir, au livre troisième et au livre huitième, dans les artifices des manichéens, qui leur sont communs avec tous les docteurs de mensonges et d'erreurs, comment tant d'esprits sans défense se laissent séduire par les mêmes subtilités et par les mêmes sophismes ? Ceux qui vacillent dans la foi et flottent à tout vent de doctrines y apprendront quels moyens, à l'exemple de saint Augustin, ils doivent prendre pour arriver à découvrir la vérité.

(1) *Conf.*, liv. VIII, ch. VII.

Quant à ceux qui, tout en étant restés dans le sein de l'Église catholique, sont accablés sous le nombre et la gravité de leurs péchés, ils verront comment ils pourront rentrer courageusement dans le chemin du repentir et de la vertu. Ils apprendront d'Augustin à ne pas désespérer de la miséricorde de Dieu, qu'il a obtenue après dix-neuf années passées dans l'hérésie et au milieu des plus tristes égarements.

Veut-on voir encore ce que le christianisme a fait de saint Augustin : un médecin des âmes? Que ceux qui sont soumis aux luttes si pénibles de la chair contre l'esprit lisent les *Confessions* de saint Augustin ; ils ne seront plus tentés de dire : « Je ne puis. » Celui qui, depuis tant d'années, était retenu captif par une chaîne de fer, l'a bien pu ; ils le pourront eux-mêmes si, « du profond abîme ils crient vers le Seigneur, » s'ils sont attentifs aux moments où Dieu fait sentir la douceur de ses miséricordes toutes divines.

Enfin, ceux qui suivent depuis longtemps les voies du salut et s'efforcent d'y faire tous les jours de nouveaux progrès, les parfaits eux-mêmes, pourront, sous la conduite du saint Docteur, s'élever avec lui, à l'aide de ses *Confessions*, au-dessus de toutes les créatures, jusqu'aux plus hauts sommets de la contemplation. En même temps, ils y trouveront des exemples de la conscience la

plus pure, de la vertu la plus parfaite et de la sainteté la plus éminente (1).

Pourquoi, cependant, en est-il un grand nombre qui ne retirent point de la lecture des *Confessions* ces fruits précieux que nous venons d'énumérer? En voici les causes.

1° Les difficultés qui tiennent à la nature du génie métaphysique de l'auteur. Saint Augustin a écrit ses *Confessions* surtout pour développer dans les âmes le sentiment de la piété, de l'amour de Dieu: mais son esprit, habitué à planer dans les sphères supérieures, quitte bientôt le terrain des considérations ordinaires. Ainsi, à propos d'une simple fonction de l'âme, dont il fait l'analyse, son esprit monte peu à peu de la terre jusqu'au ciel, des vulgarités de la nature animale jusqu'aux sublimités de la nature divine où l'œil a peine à le suivre.

2° Dans ses autres ouvrages, saint Augustin se propose un but unique, mais dans ses *Confessions* il embrasse tant de questions, il traite et discute tant de sujets différents, qu'il faudrait

(1) Préface *(præfatio ad lectorem)* de l'édition in-18, de 1646, portant ce titre au frontispice : *S. Aurel. Augustin Confessionum, lib. X, cum notis* R. P. Henrici Wangnereck, *Soc. Jesu. Coloniæ, apud Iodocum Kalcovium et socios, Anno* cIↃ IↃc xlvi. — En 1697 et 1701, on a publié les *Confessions de saint Augustin en forme de prières.* En 1750, on appropria les élévations tirées des *Confessions* à des exercices sur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

avoir cent yeux, a-t-on dit, pour saisir distinctement le point précis que discute le saint Docteur.

3° Ajoutons encore qu'il en est peu qui pénètrent à fond le style de saint Augustin, beaucoup plus caché dans la signification des termes que dans les expressions elles-mêmes dont il se sert. Et, faute d'être familiarisés avec le génie propre du saint Docteur, ils ne saisissent ni l'étendue, ni la profondeur de ses raisonnements et de ses pensées.

4° Une autre cause de difficultés vient de ce que l'on ne connaît pas assez cette hérésie des manichéens, dont saint Augustin combat les erreurs dans plusieurs livres de ses *Confessions* (1).

5° Enfin il n'est pas jusqu'aux sommaires se trouvant en tête des chapitres qui, au lieu d'y faire la lumière, contribuent souvent à y répandre l'obscurité. Presque jamais ils ne reproduisent l'abrégé de ce que contient le chapitre et ils sont quelquefois en complet désaccord avec les matières qui s'y trouvent développées. Ces sommaires auront été sans doute ajoutés à la marge par quelque main malhabile et inexpérimentée; ils se seront glissés insensiblement dans le texte. On ne peut,

(1) Ce sont des fauteurs du même manichéisme que, au commencement du XIII[e] siècle, saint Antoine de Padoue fit rentrer dans le bercail de l'unité catholique. — Voir dans l'*Essai sur les Confessions,* par M. A. Desjardins ch. IV, sa belle étude en 20 pages sur le manichéisme. C'est la plus grave question philosophique des *Confessions*. Elle se trouve exposée par saint Augustin lui-même dans son *Livre des hérésies,* à *Quodvultdeus,* que l'édition de 1731 des *Confessions,* traduites par Du Bois, a reproduite.

en effet, les attribuer à saint Augustin, car ils sont trop éloignés de son genre d'écrire. Aussi les éditeurs de Louvain, de même qu'Érasme, les ont-ils rejetés à la marge, comme des additions apocryphes. Il est bien probable que saint Augustin n'est point l'auteur de la division par chapitres que nous voyons dans les *Confessions*, comme dans ses autres ouvrages, car jamais il ne fait mention des chapitres, et ses raisonnements, qui continuent sans interruption, se trouvent souvent brisés par ces divisions.

*
* *

Si ce n'est pour faire disparaître ces difficultés, c'est du moins pour faire mieux connaître les *Confessions* de saint Augustin, et par là aider à mieux les comprendre, à mieux les goûter, que nous osons publier cette édition française annotée.

Nous avons calqué le plan et le cadre du R. P. Wangnereck. A la suite de ses notes latines qui donnent du texte des *Confessions* une intelligence plus complète, le savant auteur ajoute des considérations morales pratiques : *Notæ et usus*. Elles concernent plus directement le cœur et la volonté, car à quoi servirait la lecture si elle n'était appliquée à la conduite de la vie ? (1)

(1) Un autre Jésuite, bien connu par ses excellents ouvrages ascétiques, le P. Grou, s'en est inspiré et les a prises souvent pour thème lorsqu'il composa sur les passages les plus saillants des applications pleines de force

Visant à édifier l'âme autant qu'à l'instruire, nous avons librement traduit les unes et les autres, sauf à les modifier et à les augmenter d'après nos recherches critiques.

Cet auteur a cru ne devoir commenter ainsi que les dix premiers livres : 1° parce que les trois suivants ne contiennent rien de la vie et de la conversion du saint Docteur, mais n'ont pour objet que l'explication du premier chapitre de la Genèse (1); 2° parce que, dans ces trois derniers livres, saint Augustin discute une foule de questions difficiles à l'époque où il vivait, sur le temps, l'éternité, la matière, le Verbe divin et l'immutabilité de la connaissance et de la volonté divine avec beaucoup d'autres non moins obscures; 3° parce que peu de personnes, à l'exception des érudits, lisent ces trois derniers livres.

Sans méconnaître la valeur des raisons données par le P. Wangnereck, nous n'avons pas cru devoir tronquer cet admirable ouvrage en supprimant

et de sagesse qui furent publiées la première fois, en 1786, sous ce titre : *Morale tirée des Confessions de saint Augustin.* (Nouvelle édition, par le P. Cadrès. Paris, Périsse, 1863.)

(1) Nous l'avons dit, saint Augustin les ajouta sous forme d'appendice, comme témoignage de son amour pour les Saintes Écritures, dont il recommande la lecture et l'étude à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Église et du salut des âmes. Il a abordé, discuté, résolu les questions les plus difficiles de la théologie avec une science et une sûreté d'esprit admirables, uniquement puisées dans la lecture et la méditation des Livres Saints. D'autres ont élairci tel ou tel point de la doctrine; lui seul les a tous éclairés d'une égale lumière.

les trois derniers livres qui en sont une partie très importante, sinon essentielle. Les questions qu'y traite le saint Docteur sont difficiles, mais elles ne sont pas inabordables. Nous avons cherché, par quelques explications substantielles, à mettre en lumière leurs côtés les plus obscurs. N'ont-elles pas eu, dans la pensée du saint Docteur, un but apologétique qui répond encore aux besoins et aux exigences de notre temps? Elles constituent un document sur la conception scientifique de la Genèse d'après saint Augustin. A ce point de vue, elles sont fort étudiées (1).

Le P. Wangnereck indique quels motifs surtout l'ont porté à entreprendre son travail d'annotations ; je m'y associe pleinement : c'est l'indéniable utilité de ce travail et aussi une affection toute particulière pour cet illustre Docteur à qui l'Église catholique est redevable de tant de bienfaits, qu'aucun saint n'a un plus grand droit à sa reconnaissance (2). En effet, saint Jérôme atteste que, déjà de son temps, les catholiques le regardaient et le vénéraient comme le ferme défenseur de l'antique foi (3). Il a embrassé et traité à fond dans ses écrits tout ce qu'un génie sublime a pu dire et puiser aux sources fécondes des Saintes Écritures. Aussi,

(1) Voir les savants travaux de M. l'abbé Vigouroux.
(2) Martin V, *Serm. de translatione S. Monicæ.*
(3) Ep. 25, *inter epist. S. Aug.*

les Pères du cinquième Concile général déclarent-ils suivre en tout et recevoir tout ce que saint Augustin a exposé sur la vraie foi et sur les erreurs des hérétiques.

Un autre motif, c'est cet esprit particulier et tout divin qui brille dans ses écrits, qui agit si fortement sur l'intelligence et la volonté du lecteur pour l'entraîner au bien. Aussi pouvons-nous dire qu'il est impossible de rencontrer ou de conseiller, après les Saintes Ecritures, un meilleur maître pour nous enseigner les règles de la foi et de la vertu, surtout si l'on est appelé à scruter les profondeurs secrètes de la foi et de la théologie. Qui, en effet, aborde et pénètre avec autant de puissance et d'autorité les perfections de Dieu et les misères de l'homme? Ceux donc qui veulent se rendre familiers les écrits d'un si grand Docteur doivent commencer à le connaître par la lecture et l'étude des *Confessions*. Cet ouvrage reflète, comme dans un miroir, la nature de son esprit, de ses inclinations, de ses aptitudes, de ses mœurs. C'est là qu'il trace les premiers linéaments de ces grandes vérités qu'il développe et qu'il revêt dans ses autres ouvrages des plus vives couleurs.

Prenons-en à témoins Villemain, Poujoulat *et tutti quanti;* l'on se passionne vraiment pour « le long cri d'amour » des *Confessions*, dont Fénelon disait qu' « elles sont pleines de peintures variées

et de sentiments tendres. » (1) « Nous lisons toujours saint Augustin avec transport, » écrivait Mme de Sévigné, et la mère de M. de Lamartine ajoutait, dans son journal, le 17 décembre 1802 : « Je lis toujours les *Confessions de saint Augustin;* c'est bien à propos, je veux imiter, autant qu'il sera en moi, sa mère sainte Monique et, à son exemple, prier sans cesse pour mes enfants. » (2) « Ce livre d'instruction morale pour tous les hommes, je le rangerais volontiers entre le *Phédon*, les *Pensées de Marc-Aurèle* et l'*Imitation de Jésus-Christ*, au rayon le plus élevé de la bibliothèque de l'esprit humain, » a dit M. P. Janet en terminant l'Introduction de sa traduction des *Confessions*.

Une âme qui avait le secret de trouver Dieu en toutes choses, Eugénie de Guérin, aimait ce livre des *Confessions* (3).

Citons enfin cette remarque de M. Poujoulat : « A ne voir dans saint Augustin que l'homme ami des hommes, vous lui reconnaîtrez encore un indéfinissable empire sur les âmes. Du fond de ce siècle en travail de destinées nouvelles, du milieu d'immenses ruines et de l'agitation des peuples, sort

(1) Fénelon, *Plan d'études.*

(2) Lamartine, *Le manuscrit de ma mère*, p. 127; où beaucoup de pages reproduisent non seulement les pensées, mais même les expressions de saint Augustin.

(3) Eugénie de Guérin, *Journal, passim.*

une voix douce comme la compassion, tendre comme l'amour, résignée comme l'espérance en Dieu. Elle apporte un baume à toutes les souffrances, du calme à tous les orages, le pardon à tout cœur qui se repent, et c'est elle surtout qui soupire dans l'exil de la vie et chante la patrie absente. On entend l'âme humaine gémir et aussi éclater d'une façon magnifique, par la bouche de celui qui en avait senti toutes les infirmités et compris toute la gloire. Cette voix suave charmait nos monastères du moyen âge, qui transcrivirent avec une prédilection marquée les œuvres immortelles de l'évêque d'Hippone; elle nous charme encore, nous, hommes du monde livrés à toute l'activité humaine. Augustin est l'honneur de tous les siècles par le sentiment. »

*
* *

Le but que nous nous sommes proposé est suffisamment connu. Le moyen de l'atteindre, bienveillant lecteur, c'est de nous rappeler les paroles du ciel que le saint Docteur entendait au moment de sa conversion : *Tolle, lege, tolle, lege;* prenez, lisez, prenez et lisez.....

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

L'auteur n'a pas cru devoir s'abstenir de mettre en tête des livres, aussi bien que des chapitres, des sommaires comprenant la substance du livre ou du chapitre tout entier. Quant à la traduction, il n'ignore pas le proverbe italien : *traduttore traditore*, et ne conserve plus d'illusion sur la grande difficulté de rendre dans notre langue le langage concret de saint Augustin, ce latin si expressif, avec ses antithèses subtiles, si savoureux, si éloquent, bien qu'il n'y faille point chercher la pureté du siècle d'Auguste. Il s'est efforcé de faire une version sérieuse plutôt qu'originale sous le rapport de la correction, de la précision, de la propriété des termes, de la fidélité et de l'élégance, tout en serrant de près le texte, pour le rendre en un français souvent esclave de la lettre, sans toutefois se séparer de l'esprit.

Parmi les nombreuses traductions des *treize livres des Confessions*, ajoutons à la longue liste publiée dans le tome XLVII de la *Patrologie* de Migne (p. 138-140), celle de Léonce de Saporta (1844); de Paul Janet (1857); de L. Moreau, édité par Poujoulat et l'abbé Raulx (1865); de Mgr Péronne, dans l'édition Vivès (1870); de l'abbé Barral (1884). Les amateurs de belles éditions trouveront la traduction de M. Edmond Saint-Raymond illustrée de huit eaux-fortes par Lalauze. Mais nous devons mentionner spécialement un ouvrage fort intéressant : *La Jeunesse de saint Augustin, d'après ses Confessions*, par le R. P. Clair (Paris, 1883); car le T. R. P. Provincial des Pères Jésuites, ainsi que M. Oudin, l'éditeur de ce volume, nous ayant permis de grand cœur d'utiliser et de reproduire les chapitres si excellemment traduits par le regretté P. Clair, il nous est agréable de leur en témoigner de nouveau la plus sincère reconnaissance.

Pour de plus complètes études, indiquons le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* d'A. Franck, article signé H. B. (Bouchitté, ancien recteur d'Académie). Il cite comme la meilleure édition des

œuvres de saint Augustin celle des Bénédictins, 10 vol. in-f°. Paris, 1677, 1700; réimprimée à Paris, 1835, 1840, 11 vol. grand in-8°.

A consulter: *Le Tableau de l'Éloquence chrétienne au IV^e siècle*, par Villemain. — *L'Introduction à la Cité de Dieu*, par Saisset. — *La Psychologie de saint Augustin*, par Ferraz, 1862, in-8°. — *Doctrine de saint Augustin sur la Liberté et la Providence*, par E. Bersot, 1843, in-8°. — *Sancti Augustini de doctrina christiana*, Sadous, 1847, in-8°. — *La Philosophie de saint Augustin*, Nourrisson, 2 vol. in-8°. — *De rebus gestis Augustini*, G. Laurenzo Berti. Venise, 1746, in-4°. — *Histoire de saint Augustin*, Poujoulat, 1843. — *Essai sur les Confessions de saint Augustin*, Arthur Desjardins, 1858, in-8°. — *Études sur saint Augustin, son Génie, son Ame, sa Philosophie*, l'abbé Flottes. Montpellier, 1861, in-8°. — Art. « *Augustin* » dans *l'Encyclopédie des Sciences religieuses*, A. Junil. Paris, 1877, t. I^er. — *Physionomie des Saints*, Ernest Hello, ch. xxvii, 1875. — *Études d'Histoire religieuse*, Gaston Boissier (*Revue des Deux Mondes*, 1^er janv. 1888). — *Les Confessions de saint Augustin*, M^gr C. Douais. Lyon, 1893, in-8°. — *La Conversion de saint Augustin*, P. Festugière (*Annales de Philosophie chrétienne*, juin 1894 et suiv.)

Voir la liste des annotateurs donnée par M^gr J. Fessler, *Institutiones patrologiæ*, revues par B. Jungmann. Inspruck, 1892.

Vie de saint Augustin, tirée de ses Confessions, J.-F. Bleton. Lyon, 1828. — *L'Esprit et le Cœur de saint Augustin*, Petit. Lille, 1845. — *Le Génie philosophique et littéraire de saint Augustin*, A. Théry. Paris, 1851. — *Contempor. Rev.*, 1867, v. 133 (anglais). — *Confessions* dans *Christ. observ.*, 1877, lxxvii, 928. — *Christ. rev.*, 1850, xv, 483, et 1860, xxv, 415. — *Dublin rev.*, 1839, vii, 430. — *Philo ophy of S. Augustine, cathol. World*, 1870, x, 481. — *La Philosophie de saint Augustin*, dans *Revue cathol.*, A. Dupont. Louvain, 1881, *passim*. — A. Vacant, *Revue des Sciences eccl.*, 1882. — *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, P. Hareux, 1883. — *Histoire de saint Augustin, d'après des Écrits et l'Édition des Bénédictins*. Paris, 1886. — *Extraits des ouvrages de saint Augustin pour la formation du chrétien*, par le P. Mayr, traduits par le P. Laurent. 4 vol. à 1 franc. (5, rue Bayard, Paris.)

LIVRE PREMIER

LIVRE PREMIER

Après avoir invoqué le Seigneur, Augustin passe en revue les commencements de sa vie jusqu'à sa quinzième année (354-369). Il confesse les fautes de sa première et de sa seconde enfance; il fait l'aveu que, à cet âge, il avait beaucoup moins d'inclination pour l'étude que pour les jeux et les amusements puérils.

CHAPITRE PREMIER

Comme prologue de tout ce qu'il va dire à la gloire du Très-Haut, à sa confusion et pour sa propre humiliation, Augustin invoque Dieu, célèbre sa grandeur et déplore le sort de l'homme souillé de la tache originelle. Après avoir établi la nécessité de la foi et de la grâce prévenante pour les actes surnaturels, il décrit l'ordre selon lequel se produisent ces actes.

1. — Vous êtes grand, Seigneur (1) et digne de toute louange (*Ps.* CXLIV, 3); grande est votre puissance et votre sagesse n'a pas de mesure. (*Ps.* CXLVI, 5.) Cependant, un homme veut vous louer (2) lui, chétive partie de votre création, portant avec lui

(1) *Vous êtes grand et souverainement digne de louange.* Saint Augustin ne pouvait mieux commencer le récit de la lutte dans laquelle Dieu a triomphé, qu'en célébrant sa gloire infinie; à sa gloire il rapporte tout ce qu'il va raconter et dire. C'est pour la même raison qu'il place des considérations analogues en tête du XI[e] livre, où il traite jusqu'à la fin de matières toutes différentes. Il emprunte ici, pour chanter l'hymne triomphante de l'action de grâces, les plus beaux accents de David, de saint Paul et de saint Pierre.

(2) *Un homme veut vous louer, lui, partie infime de votre création.* Saint Augustin établit les deux pensées fondamentales de cet ouvrage, la grandeur de Dieu, l'abjection de l'homme. L'homme est une partie bien petite de la création de Dieu, si on le compare à toutes les autres créatures réunies, ou si on le met en présence de la seule nature angélique. Toutefois,

LIBER PRIMUS

Præmissâ Dei invocatione, recolit vitæ suæ Augustinus primordia. Infantiæ peccata agnoscit, et pueritiæ. Atque hac ætate in lusum et puerilia quæque oblectamenta procliviorem se, quam in litterarum studia fuisse confitetur.

CAPUT PRIMUM

Deum vult laudare, ab ipso excitatus : et quærit utrum sit prius, invocare Dominum, an laudare.

1. — Magnus es, Domine, et laudabilis valde; magna virtus tua, et sapientiæ tuæ non est numerus. Et laudare te vult homo, aliqua portio creaturæ tuæ; et homo cir-

c'est le lieu de rappeler ce que dit Pascal à ce sujet : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi, toute notre dignité consiste dans la pensée... » (*Pensées.*)

« L'homme, par son côté matériel, a dit Lamartine, n'est guère qu'un peu de poussière organisée, empruntée pour quelques jours à ce petit globe de matière flottant dans l'espace et appelé par nous la Terre. Qu'est-ce que la Terre? On n'en sait rien! L'homme, considéré comme être corporel, n'est donc que peu de chose, n'est rien sur cette planète ; un ancien l'appelle : « le passage d'une ombre. » Mais, comme jonction entre le néant et le divin, il s'approche tout à coup de la Divinité : IL PENSE.

« *Par la pensée, il va jusqu'à Dieu,* » il exprime des sentiments, des vérités, des adorations qui l'élèvent jusqu'à l'infini. La parole dit : *je vis, je crois, j'adore,* mot sublime et final où se résume toute la création. Il fait pitié quand on le regarde ramper, car *il croit, il prie, il adore, trois fonctions qui se rapportent à l'éternité.* L'homme est le prêtre de la création.

partout sa mortalité (1), témoignage de son péché et preuve de votre résistance aux superbes (*Jac.* IV, 6; *I Petr.* V, 5), ô mon Dieu. Oui, un homme, faible partie de vos créatures, entreprend de vous louer. Vous l'y poussez (2) en lui faisant trouver du charme dans vos louanges, parce que vous nous avez créés pour vous et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous (3). Donnez-moi, Seigneur, de savoir et de comprendre si l'invocation doit précéder la louange (4), ou s'il faut d'abord vous connaître et vous invoquer ensuite.

devient presque divin en parlant de la Divinité..... Il ne dépend pas même de lui de ne pas regarder le ciel, *cœlumque tueri jussit.* »

L'auteur des *Méditations* ajoute : « Il n'y a ni grandeur, ni petitesse devant Dieu. Les choses se mesurent à la gloire qu'elles ont d'émaner de Lui. » Cette idée paraîtrait fausse et spécieuse. Mais non! Toute chose se mesure à l'estime qu'en fait sa sagesse. « L'hirondelle comme l'âme humaine viennent également de Lui. L'une est fort gracieuse, mais petite et mortelle à ses yeux ; l'autre, fort précieuse, faible et petite si l'on veut, mais grande et immortelle devant Lui! *Inexterminabilem.* Toutefois, en exceptant l'homme qui pense, ce que le poète a fait plus haut, l'idée reste belle. » (GAUCHER, *Essai sur les six jours de la création.*)

Au regard de Celui qui fit l'immensité,
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place !
(LAMARTINE.)

Voir liv. X, ch. VIII, ce que saint Augustin dit des facultés de l'âme humaine, spécialement de la mémoire, de l'imagination, de l'entendement, de la volonté, de la liberté, de la conscience, de tout ce qui constitue sa dignité.

« Devant l'immensité de la création, l'homme semble disparaître comme un atome devant l'Infini..... C'est une erreur. *Son esprit*, par cela seul qu'il est capable de comprendre ces merveilles, est déjà plus grand, plus vaste que le sujet qu'il embrasse. Ce seul acte de son intelligence nous montre que sa nature est bien plus sublime que la matière. » De même qu'au milieu d'une foule nombreuse, chaque individu conserve sa personnalité au sein de cette multitude dans laquelle il est pour ainsi dire noyé, de même l'homme ne cesse pas d'être l'objet des soins ordinaires de son Créateur, parce qu'il habite un petit globe perdu dans les espaces au milieu de plusieurs millions d'autres globes semblables. »

Cette pensée, nouvelle dans sa forme, tomba un jour des lèvres du savant P. Secchi, l'une des gloires de la science moderne, devant un auditoire des plus distingués réuni au Collège Romain. (Lorsqu'en 1870, le gouvernement piémontais occupa Rome et expulsa les Jésuites du Collège Romain, Victor-Emmanuel, se rappelant que le P. Secchi était son frère de lait, le maintint dans ses fonctions de directeur de l'Observatoire et s'opposa à l'exil de l'illustre professeur.)

(1) *Portant avec lui partout sa mortalité comme témoignage de son*

cumferens mortalitatem suam, circumferens testimonium peccati sui, et testimonium, quia superbis, Deus, resistis; et tamen laudare te vult homo, aliqua portio creaturæ tuæ. Tu excitas, ut laudare te delectet; quia fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te. Da mihi, Domine, scire et intelligere utrum sit prius invocare te, an laudare te; et si scire te prius sit, an invocare te.

péché, c'est-à-dire la concupiscence ou la loi des membres qui nous tient captifs sous la loi du péché. (*Rom.* VII, 23.) Cette loi atteste que nous sommes les enfants d'Adam, nés dans le péché originel, dont les effets sont la rébellion de la chair et des sens contre l'esprit.

Saint Augustin appelle la concupiscence le témoignage du péché, parce qu'elle est la suite du péché originel et que de même qu'une cicatrice rappelle la blessure qui l'a produite, et la maigreur du visage une infirmité d'ancienne date, ainsi la concupiscence rappelle l'antique faute de nos premiers parents. Cette pensée du saint Docteur détruit de fond en comble le système erroné des protestants, car si la concupiscence est le témoignage du péché, elle n'est donc pas le péché lui-même. C'est ce qu'ont enseigné tous les Pères et ce que l'Eglise a défini dans le Concile de Trente. (Sess. V, *Decret. de peccato origin.*) S'il nous est permis d'employer ici cette comparaison, le péché originel est caché dans la concupiscence comme dans un nid, comme dans une enveloppe. Le baptême fait disparaître le péché, mais le nid, l'enveloppe demeurent, c'est-à-dire la concupiscence ou le foyer du péché.

(2) *Vous l'y poussez*, vous-même l'excitez à se complaire dans vos louanges, c'est-à-dire à trouver son bonheur à vous louer. Preuve de l'existence et de la nécessité de la grâce excitante ou prévenante.

(3) *Se repose en vous. Tu solus requies*, dira-t-il au livre VI, ch. XVI, n° 3.

(4) *Si l'invocation doit précéder la louange.* L'invocation et la louange ne suivent pas d'ordre rigoureux, elles sont unies et comme mêlées entre elles. Mais la connaissance de Dieu qui vient de la lumière naturelle ou de la foi précède l'invocation. En effet, celui qui invoque désire quelque chose; or, le désir suppose la connaissance.

On peut résoudre plus clairement cette question en distinguant deux sortes de connaissance surnaturelle de Dieu, l'une qu'on peut appeler théologique ou commune et que produit la foi, l'autre qui est un don particulier de l'Esprit-Saint. La première précède l'invocation, car, comme dit saint Paul, comment invoqueront-ils Celui en qui ils n'ont pas cru? (*Rom.* X, 14.) La seconde connaissance de Dieu suit l'invocation et la prière; c'est de celle-là que le prophète Isaïe a dit, selon les Septante : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. » (*Is.* VII, 9.) L'homme invoque donc Dieu qu'il connaît imparfaitement, pour obtenir de le connaître pleinement

2. — Mais qui peut vous invoquer sans vous connaître? Car alors un autre ne pourrait-il pas être invoqué à votre place? Ne faut-il pas plutôt vous invoquer pour vous connaître? Et comment peut-on invoquer celui auquel on ne croit pas? (*Rom.* x, 14.) Ou comment peut-on croire sans qu'on nous le fasse connaître? Les hommes qui recherchent le Seigneur le louent (*Ps.* xxi, 27), car en le cherchant, ils le trouveront, et l'ayant trouvé ils le loueront. Que je vous cherche donc, Seigneur, en vous invoquant; que je vous invoque en croyant en vous (1), puisque vous nous avez été annoncé. C'est la foi que vous m'avez donnée, Seigneur, qui vous invoque (2),

par la lumière de la foi, de la science, de la contemplation, et de l'aimer avec plus d'ardeur et de perfection.

(1) *Que je vous invoque en croyant en vous.* C'est d'après saint Augustin que tous les théologiens ont admis trois espèces de foi, la foi qui croit que Dieu existe, la foi qui croit à Dieu et la foi qui croit en Dieu. Cette dernière est la plus excellente de toutes et ne peut exister dans une âme qu'associée à la grâce sanctifiante ou habituelle. « L'œuvre de Dieu, disait Notre-Seigneur aux Juifs, est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. » Remarquez, dit saint Augustin, expliquant ces paroles, « que vous croyiez en Lui et non pas que vous croyiez à Lui. » Il est vrai que si vous croyez en Lui, à plus forte raison vous croyez à Lui; mais celui qui croit à Lui par là même ne croit point aussitôt en Lui. Ainsi les démons croyaient à Jésus-Christ et ne croyaient pas en Lui. De même encore nous pouvons dire en parlant des apôtres : nous croyons à Paul, mais non pas : nous croyons en Paul; nous croyons à Pierre, mais non : nous croyons en Pierre. « A celui qui croit en celui qui justifie le pécheur, sa foi est imputée à justice. » (*Rom.* iv, 5.) Qu'est-ce donc que croire en Lui? C'est joindre l'amour à la foi, c'est l'aimer en croyant en Lui, c'est tendre vers Lui par la foi, c'est être incorporé à ses membres, être disposé à obéir aux lois qu'il impose. (Traité XXIX sur saint Jean, nº 6. V. aussi *Serm. CXLIV sur les paroles de saint Jean* et *Explication du psaume* LXXVII, 8.)

(2) *Ma foi vous invoque.* On dit de la foi qu'elle invoque et obtient, parce qu'elle nous montre Dieu que nous devons prier, les choses que nous devons demander et nos nécessités qui sont le motif déterminant de nos prières. On prie encore Dieu, mais est-ce pour le louer comme saint Augustin, pour célébrer les merveilles de son amour pour nous? Non; c'est à quoi pensent très peu de chrétiens; ils ne connaissent presque tous la prière que sous l'idée de demande, que pour recevoir. Mais de se rappeler en sa présence ses bienfaits, de s'entretenir avec lui, de l'en bénir, de l'en remercier, de se confondre à la vue de leur ingratitude, de s'exciter par ce motif à la confiance, à l'amour, à tout faire, à tout souffrir pour un Dieu

2. — Sed quis te invocat, nesciens te? Alius enim pro alio potest invocare nesciens te. An potius invocaris, ut sciaris? Quomodo autem invocabunt in quem non crediderunt? aut quomodo credent, sine prædicante? Et laudabunt Dominum, qui requirunt eum. Quærentes enim invenient eum, et invenientes laudabunt eum. Quæram te, Domine, invocans te : et invocem te, credens in te : prædicatus es enim nobis. Invocat te, Domine, fides mea, quam dedisti mihi, quam inspirasti mihi

qui leur a témoigné tant de bontés, c'est une pratique connue d'un petit nombre d'âmes ferventes.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous place devant les yeux notre fin dernière qui est Dieu. C'est le premier principe de la vie chrétienne, comme de toute morale, et ce qui rend compte de toutes les agitations humaines. « Vous nous avez faits pour vous et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous. » La raison aussi bien que la foi nous enseignent que Dieu n'a pu créer l'univers et surtout l'homme, le seul de tous les êtres doué d'intelligence et de liberté, pour une autre fin que pour Lui-même. A ces deux preuves, il faut en ajouter une autre que nous portons dans notre cœur même. « Qu'on examine avec attention ce désir intime du bonheur, en quoi consiste l'amour de nous-mêmes, les caractères de ce désir qui se porte vers un bien souverain, infini, éternel, immuable : on découvrira que le cœur humain tend sans cesse à Dieu, qu'il le cherche comme l'unique source de sa félicité, que telle est sa pente naturelle, et qu'il n'est jamais tranquille ni content lorsque, trompé par les sens, par l'imagination et par les passions, il s'attache à quelque autre objet. Alors son agitation est continuelle ; le dégoût suit de près la jouissance ; cette jouissance elle-même n'est jamais entière, ni paisible ; elle laisse toujours lieu à la crainte, à d'autres espérances, à d'autres désirs : marque infaillible que Dieu est son centre et que, hors de Dieu, il n'y a pour lui que peine et indigence..... » (*Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, par le P. Grou, ch. 1er.)

C'est une vérité d'expérience contre laquelle nous essayons inutilement de lutter.

Saint Ignace, à l'exemple de saint Augustin, a donné comme fondement à ses Exercices cette maxime : « Telle est la fin de l'homme, il a été créé pour louer, pour adorer le Seigneur son Dieu, et arriver par cette fidélité au service de Dieu à sauver son âme. »

Bourdaloue, paraphrasant ce passage, ajoute : « Cette fin, ô mon Dieu, est quelque chose de si essentiel et pour vous et pour nous, que tout Dieu

cette foi que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre Fils, par le ministère de votre apôtre.

que vous êtes, vous n'avez pu nous faire pour un autre que pour vous, puisque vous cesseriez d'être Dieu si nous pouvions être pour un autre que pour vous, qui êtes Dieu..... Nous sommes faits pour vous ; notre cœur est donc nécessairement dans l'inquiétude et dans le trouble dès qu'il ne se repose pas en vous. Et comment se repose-t-il en Dieu? Par une obéissance fidèle à la loi de Dieu. » (*Sur la paix chrétienne*, Carême.)

2. Il nous excite à la haine du péché, surtout de l'orgueil. Tous les maux si nombreux de cette vie sont autant de témoignages que

per humanitatem Filii tui, per ministerium prædicatoris tui.

Dieu est l'ennemi et le vengeur du péché, principalement de l'orgueil.

Humilions-nous donc et fuyons le péché dont la malice est attestée par autant de témoins que nous souffrons de douleurs, que nous poussons de soupirs.

3. Il nous apprend à demander à Dieu, par la prière, la grâce d'atteindre notre fin; car, sans Dieu, nous ne pouvons parvenir jusqu'à Dieu. Aussi le saint Docteur, après avoir établi quelle est la fin de l'homme, va exposer ce que c'est que l'invocation ou la prière.

CHAPITRE II

Saint Augustin discute d'une manière ingénieuse et subtile sur l'invocation de Dieu. Comment peut-il se faire qu'une créature limitée appelle en elle Dieu qui est immense et ne peut être circonscrit par aucun espace, si étendu qu'il soit ? D'autant plus que Dieu est intimement présent à toute créature et qu'il la contient nécessairement en lui-même.

1. — Et comment invoquerai-je mon Dieu, mon Dieu et mon Seigneur? Car l'invoquer, c'est en quelque sorte l'appeler en moi-même (1). Est-il donc en moi une place où puisse venir mon Dieu (2), ce Dieu qui a fait le ciel et la terre? Y a-t-il donc en moi, Seigneur, mon Dieu, de quoi vous contenir? Mais le ciel et la terre que vous avez faits, et au sein desquels vous m'avez fait, peuvent-ils vous contenir?

2. — Et parce que rien de ce qui existe ne pourrait exister sans vous, s'ensuit-il que vous soyez contenu en chacun des êtres? Donc, puisque je *suis*, pourquoi vous demander de venir en moi, qui ne puis être sans que vous soyez en moi? Car je ne suis pas aux enfers, et cependant vous y êtes. En effet, si je descends aux enfers, je vous y trouve. (*Ps.* CXXXVIII, 8.) Je ne serais pas, ô mon Dieu, je ne serais pas du tout, si vous n'étiez

(1) *L'invoquer, c'est l'appeler.* En l'invoquant, je l'appellerai en moi-même (*vocabo, invocabo*). Invoquer signifie à la fois implorer le secours de Dieu et l'appeler au dedans de soi. Ces deux sens sont également vrais, car lorsque nous prions Dieu, par là même que nous l'implorons nous l'appelons au dedans de nous, nous le prions de venir en nous par sa grâce.

« Si Dieu est invoqué par nous, c'est-à-dire appelé en nous, à quelles conditions s'approchera-t-il de nous? Il ne s'approche pas de l'orgueilleux. Dieu est élevé, mais celui qui s'élève n'arrive pas à Lui. Lorsque nous voulons atteindre des objets haut placés, nous nous grandissons, et si nous ne pouvons y arriver, nous cherchons des instruments et des échelles pour nous élever à la hauteur de ces objets. Dieu agit en nous en sens contraire : il est élevé et il n'est accessible qu'aux humbles. Il est écrit: « Le Seigneur » est proche de ceux qui ont brisé leur cœur. » (*Ps.* XXXIII, 19.) La contrition du cœur, c'est la piété, c'est l'humilité. Celui qui est contrit s'irrite

CAPUT II

Deum quem invocat, agnoscit in ipso esse, ipsumque in Deo.

1. — Et quomodo invocabo Deum meum, Deum et Dominum meum? Quoniam utique in meipsum eum vocabo, cum invocabo eum. Et quis locus est in me, quo veniat in me Deus meus? Quo Deus veniat in me, Deus qui fecit cælum et terram? Itane, Domine Deus meus, est quidquam in me, quod capiat te? An vero cælum et terra, quæ fecisti et in quibus me fecisti, capiunt te?

2. — An quia sine te non esset quidquid est, fit ut quidquid est capiat te? Quoniam itaque et ego sum, quid peto ut venias in me; qui non essem, nisi esses in me? Non enim ego sum in inferis, et tamen etiam ibi es. Nam et si descendero in infernum, ades. Non ergo essem, Deus meus, non omnino essem, nisi esses in

contre lui-même, afin que Dieu lui soit propice; qu'il soit son propre juge, pour que Dieu soit son défenseur. Dieu vient donc lorsqu'il est invoqué. » (Mgr Péronne, *Chaîne d'or sur les Psaumes*, t. II, p. 152.)

(2) *Est-il en moi une place où puisse venir mon Dieu?* Seigneur, est-il un lieu, quelque chose en moi qui puisse vous contenir? Est-ce possible? Pour résoudre pleinement le problème que pose ici saint Augustin, il faut se rappeler que Dieu est dans ses créatures de cinq manières : par son essence, par sa présence, par sa puissance, par sa grâce et en vertu de l'union hypostatique. Par son essence, parce qu'il est immense; par sa présence, parce que sa providence paternelle s'étend à tout; par sa puissance, parce qu'il est le créateur et le maître de tout ce qui existe; par sa grâce, parce qu'il est la source inépuisable de tous les dons naturels et surnaturels, et qu'il peut, selon le langage de l'École, nous faire entrer en participation formelle de sa nature. Enfin, il peut être avec notre nature et dans notre nature, en vertu de l'union hypostatique.

Or, il est dans toutes les créatures par son immensité, par sa présence et

en moi (1). Ou mieux, je ne serais pas, si je n'étais en vous de qui tout vient, par qui et en qui tout subsiste. (*Rom.* IX, 36.) Oui, Seigneur, oui, c'est comme cela! Où vous appellerai-je, puisque je suis en vous? D'où viendriez-vous en moi? Où me retirer hors du ciel et de la terre, pour que de là vienne en moi mon Dieu qui a dit : Je remplis le ciel et la terre! (*Jerem.* XXIII, 24.)

par sa puissance. Il n'est présent par sa grâce que dans les créatures douées de raison et pures de tout péché. Quant à l'union hypostatique, la plus excellente de toutes parce qu'elle est substantielle, elle est exclusivement le propre de l'humanité du Sauveur. Lors donc que l'homme invoque Dieu,

me. An potius non essem, nisi essem in te : ex quo omnia, per quem omnia, in quo omnia? Etiam sic, Domine, etiam sic. Quo ergo te invoco, cum in te sim? Aut unde venias in me? Quo enim recedam extra cælum et terram, ut inde in me veniat Deus meus, qui dixit : Cælum et terram ego impleo?

c'est afin qu'il vienne en lui par sa grâce, puisqu'il y est déjà des trois premières manières.

(1) *Je ne serais pas du tout, si vous n'étiez en moi.* L'immensité de Dieu a pour conséquence légitime et nécessaire que Dieu est dans toutes ses créatures, à ce point qu'il faut regarder comme un pur néant tout ce qui n'est pas en Dieu comme le poisson dans l'immensité de la mer, ou ce en qui Dieu n'est pas comme la mer pénétrant le poisson de toutes parts.

CHAPITRE III

Comment Dieu, qui remplit le ciel et la terre, n'est point limité par eux; et comment, sans être composé de parties, il remplit un espace divisible. Dieu est tout entier en toutes choses et aucune ne peut le contenir.

1. — Le ciel et la terre vous contiennent-ils donc (1) par là même que vous les remplissez? Ou bien les remplissez-vous et reste-t-il quelque chose de vous qu'ils ne puissent contenir? Et où répandez-vous ce trop-plein de votre être après que vous avez ainsi rempli le ciel et la terre? Avez-vous donc besoin d'être contenu par aucune chose, vous qui les contenez toutes, puisque ce que vous remplissez (2), vous le remplissez en le contenant vous-même? Ce ne sont pas les vases pleins de vous qui font votre équilibre, car, lors même qu'ils se brisent, vous ne vous répandez pas. Et lorsque vous vous répandez sur nous, vous ne tombez pas, mais vous nous relevez; vous ne vous dispersez pas, vous nous recueillez.

2. — Vous qui remplissez toutes choses, les remplissez-vous de tout votre être? Ou bien, ne pouvant vous contenir tout entier, prennent-elles seulement une partie de vous et prennent-elles toutes la même, ou chacune prend-elle la sienne? Les grandes, une grande partie, et les petites, une petite? Alors il y a donc en vous des parties grandes et petites. Ou bien êtes-vous tout entier partout, sans pourtant qu'aucune chose ne puisse vous contenir tout entier?

(1) *Le ciel et la terre vous contiennent-ils donc?* Non seulement le monde tout entier, mais toute créature, jusqu'au plus petit grain de sable, jusqu'au dernier atome, comprend Dieu tout entier; la nature divine n'est pas plus présente dans le corps d'un éléphant que dans celui d'une mouche, parce que Dieu est un esprit indivisible, qui n'a ni parties, ni étendue, et qui tire sa grandeur de sa puissance. Ni le ciel, ni la terre, ni aucune créature ne peuvent circonscrire ou limiter Dieu. Il est tout entier dans chacune d'elles, comme il est dans toutes réunies. Et, supposé qu'il existe des mondes à

CAPUT III

Deus sic ubique totus est, ut res nulla ipsum totum capiat.

1. — Capiuntne ergo te cælum et terra, quoniam tu imples ea? An imples, et restat quoniam non te capiunt? Et quo refundis quidquid, impleto cœlo et terra, restat ex te? An non opus habes, ut a quoquam continearis, qui contines omnia; quoniam quæ imples, continendo imples? Non enim vasa quæ te plena sunt, stabilem te faciunt; quia etsi frangantur, non effunderis. Et cum effunderis super nos, non tu jaces, sed erigis nos : nec tu dispergeris, sed colligis nos.

2. — Sed qui imples omnia, te toto imples omnia? An quia non possunt te totum capere omnia, partem tui capiunt, et eamdem partem simul omnia capiunt? An singulas singula, et majores majora, minores minora capiunt? Ergo est aliqua pars tui major, aliqua minor. An ubique totus es, et res nulla te totum capit?

l'infini mille fois plus grands que celui-ci, ils seraient également remplis de son immensité.

(2) *Ce que vous remplissez, vous ne le remplissez qu'en le contenant*, c'est-à-dire en le conservant, en le soutenant, en lui donnant la vigueur et la force, tandis que, au contraire, les choses contenues dans des vases ne doivent leur conservation et leur équilibre qu'à ces vases, qui les empêchent de se répandre, comme on peut le voir dans l'eau, le vin et les autres liquides.

CONSIDÉRATION PRATIQUE SUR LES CHAPITRES II ET III

Ces pensées élevées de saint Augustin doivent servir à réveiller en nous le souvenir de la présence de Dieu. En effet, si Dieu est en moi, et si je suis en Dieu, s'il n'y a aucune partie du ciel et de la terre que Dieu ne remplisse de son immensité, c'est outrager Dieu, ou me rendre coupable de négligence, que d'oublier l'immensité de la présence de Dieu, que de ne point craindre l'immensité de sa justice, que de ne pas aimer l'immensité de sa bonté. Conclusion : Dieu me voit !

CHAPITRE IV

Non seulement Dieu ne peut être contenu par l'univers, mais ses perfections et sa majesté sont sans bornes, elles sont infinies, ineffables et inexplicables.

1. — Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu? Qu'êtes-vous, je le demande, sinon le Seigneur Dieu? Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur? Un autre Dieu que notre Dieu? (*Ps.* XVII, 32.) Très grand, très bon, très puissant, tout-puissant (1), très miséricordieux et très juste, très caché (2) et partout présent, très beau, très fort, stable et incompréhensible; immuable et changeant toutes choses; jamais ancien, jamais nouveau (3); renouvelant tout (4), conduisant à leur insu les superbes à la ruine; toujours actif (5) et toujours en repos; recueillant sans avoir besoin de rien; soutenant, remplissant et conservant tout (6); vous créez, vous nourrissez et vous perfectionnez; vous demandez, quoique rien ne vous manque.

2. — Vous aimez, mais sans passion; vous êtes jaloux, mais sans inquiétude; votre repentir est sans affliction; votre colère, sans trouble; vous changez vos œuvres sans changer vos desseins; vous recouvrez ce que vous trouvez (7), sans avoir rien

(1) *O Dieu très puissant et tout-puissant.* On ne voit pas au premier abord la différence ou l'opposition qui existe entre ces deux formules de la puissance de Dieu, si ce n'est celle que les philosophes appellent du plus au moins. On peut cependant dire que certaines actions de Dieu impliquent plus spécialement l'idée de toute-puissance, d'omnipotence, comme la création, les miracles, etc., et d'autres actions l'idée simple de puissance, comme les phénomènes naturels, etc.

(2) *O Dieu très caché*, à cause de sa divinité cachée et inconnue à nos yeux, *et partout présent*, par suite de son immensité, dont nous avons parlé précédemment. Voir *Lettres* CXLVII *de saint Augustin à Paulin*, ch. IX, et CLXXXVII *à Dardanus; Traité de la présence de Dieu*, ch. XIII.

(3) *Jamais nouveau*, par un commencement quelconque; *jamais ancien*, par la vieillesse ou par la perte de sa force.

(4) *Renouvelant tout*, par la création, par la conservation, par la grâce, *et conduisant les superbes à leur ruine*, en leur enlevant ce dont ils s'enor-

CAPUT IV

Dei majestas et perfectiones ineffabiles.

1. — Quid es ergo, Deus meus? Quid, rogo, nisi Dominus Deus? Quis enim Deus, præter Dominum, aut quis Deus, præter Deum nostrum? Summe, optime, potentissime, omnipotentissime, misericordissime et justissime, secretissime et præsentissime, pulcherrime et fortissime, stabilis et incomprehensibilis; immutabilis, mutans omnia; nunquam novus, nunquam vetus; innovans omnia, et in vetustatem perducens superbos, et nesciunt. Semper agens, semper quietus; colligens, et non egens; portans, et implens, et protegens; creans, et nutriens, et perficiens; quærens, cum nihil desit tibi.

2. — Amas, nec æstuas; zelas, et securus es; pœnitet te, et non doles; irasceris, et tranquillus es; opera mutas, nec mutas consilium; recipis quod invenis, et nunquam

gueillissent et en les rendant méprisables, à cause de leur orgueil, sans qu'ils s'en aperçoivent.

(5) *Toujours en action,* en produisant les choses, en les conservant, en leur donnant la perfection; *toujours en repos,* parce qu'il est exempt de trouble, de fatigue, de distraction. C'est dans le même sens qu'il faut entendre ce qui suit : le zèle, l'amour, la colère, sont en Dieu sans aucun trouble et par un acte simple de sa volonté. Plusieurs choses, à cause de leur instabilité même, ne peuvent être comprises par notre intelligence, par exemple, les variations du vent. Dieu *stable,* lui, est *incompréhensible,* précisément parce qu'il est toujours le même et sans ombre de changement.

(6) *Supportant, remplissant et protégeant.* Ce qui remplit est porté, soutenu et ne porte pas, par exemple, l'eau qui remplit un vase. De même ce qui remplit est protégé et ne protège pas; ainsi le glaive est protégé par le fourreau et ne peut le protéger. Dieu, au contraire, remplit tout, parce qu'il est la première cause; il conserve et soutient tout, parce qu'il est tout-puissant.

(7) *Vous recouvrez ce que vous trouvez.* Le saint Docteur explique ici,

perdu. Vous n'êtes jamais pauvre et vous aimez le gain; vous n'êtes pas avare et vous exigez des intérêts. On vous donne plus que vous ne demandez (1) pour que vous deveniez débiteur, et pourtant peut-on avoir quelque chose qui ne soit à vous? Vous payez des dettes sans rien devoir, vous en remettez sans rien perdre. Et qu'ai-je dit, mon Dieu, ma vie, sainte douceur de ma vie? Et que peut-on dire en parlant de vous? Toutefois, malheur à ceux qui se taisent sur vous; car ceux mêmes qui en parlent le plus sont encore muets (2).

et dans les paroles suivantes, par une métaphore empruntée à l'amour des richesses, l'amour avec lequel Dieu cherche nos âmes et récompense nos œuvres, sans avoir besoin de ces bonnes œuvres.

(1) *On vous donne plus que vous ne demandez*, c'est-à-dire on vous prête au delà de ce que vous demandez. Le mot *supererogare* emprunte l'idée de donner au delà de ce que l'on doit. Voilà pourquoi les théologiens appellent œuvres de surérogation celles qui ne sont point commandées et

amittis. Nunquam inops, et gaudes lucris; nunquam avarus, et usuras exigis. Supererogatur tibi, ut debeas : et quis habet quidquam non tuum? Reddis debita, nulli debens; donas debita, nihil perdens. Et quid dicimus, Deus meus, vita mea, dulcedo mea sancta? Aut quid dicit aliquis, cum de te dicit? Et væ tacentibus de te; quoniam loquaces, muti sunt.

n'imposent point d'obligation. Cependant, elles peuvent être faites avec le secours de la grâce, et alors Dieu, en les récompensant, couronne ses propres dons.

(2) *Ceux qui en parlent le plus sont encore muets.* Cette loquacité n'est que mutisme. Lamennais traduit : « car parler de toute autre chose que de vous, c'est comme si l'on ne parlait pas. » Allusion aux manichéens, que saint Augustin appelle ailleurs des jaseurs muets, *loquaces muti.* (Voir liv. VII, ch. II.)

CHAPITRE V

Sous l'impression du vif désir qu'il a de son salut, Augustin invoque Dieu et le prie de venir dans la maison de son âme et de la purifier.

1. — Qui me donnera de me reposer en vous? Qui me donnera de vous recevoir dans mon cœur pour l'enivrer de vous-même, afin que j'oublie tous mes maux (1) et que je m'attache à vous, mon unique bien? Que m'êtes-vous, Seigneur? Que votre grâce m'aide à le dire. Que vous suis-je, moi, pour m'ordonner de vous aimer (2), et si je vous désobéis, pour vous irriter contre moi et me menacer des plus grandes misères? N'est-ce pas déjà un assez grand malheur, hélas! pour moi, de ne pas vous aimer? Dites-moi, au nom de vos miséricordes, Seigneur, mon Dieu, dites ce que vous êtes pour moi. Dites à mon âme : « Je suis ton salut. » (*Ps.* XXXIV, 3.) Dites-le de façon que j'entende. L'oreille de mon cœur est devant vous, Seigneur; ouvrez-la et dites à mon âme : « Je suis ton salut. » Et je courrai après cette voix, et je m'attacherai à vous. Ne me cachez pas votre visage; que je meure pour ne plus mourir (3) et le voir à jamais!

2. — Mon âme est une demeure bien étroite pour que vous y veniez; élargissez-la. Elle tombe en ruine, réparez-la. Elle a de quoi blesser vos yeux, je le sais et le confesse; mais qui la purifiera? A quel autre que vous crierai-je (4) : « Purifiez-moi

(1) *Afin que j'oublie tous mes maux.* Quoique ayant échappé à tant d'écueils, le cœur d'Augustin n'était pas encore à l'abri de la tempête. Le trouble et l'agitation des chagrins et des ennuis ne cessèrent de le remplir qu'au moment où il commença de se reposer dans l'amour de Dieu.

(2) *M'ordonner de vous aimer, et, si je ne le fais pas, vous irriter contre moi,* etc. « Eh! quoi, Seigneur! est-ce que déjà je n'avais pas assez de raisons de vous donner mon amour? Vous me menacez de maux extrêmes si je refuse de vous aimer. Est-ce qu'il est quelque mal plus terrible au monde que de ne pas vous aimer? » (P. DE LA COLOMBIÈRE, *Du péché mortel,* Serm., t. III, p. 483.) « Oh! quel excès de bonté dans cet excès de rigueur.....

CAPUT V

Petit amorem Dei, et delictorum veniam.

1. — Quis mihi dabit acquiescere in te? Quis mihi dabit ut venias in cor meum, et inebries illud; ut obliviscar mala mea, et unum bonum meum amplectar te? Quid mihi es? Miserere, ut loquar. Quid tibi sum ipse, ut amari te jubeas a me; et nisi faciam, irascaris mihi, et mineris ingentes miserias? Parvane ipsa est miseria, si non amem te? Hei mihi! Dic mihi per miserationes tuas, Domine Deus meus, quid sis mihi. Dic animæ meæ: *Salus tua ego sum.* Sic dic, ut audiam. Ecce aures cordis mei ante te, Domine : aperi eas, et dic animæ meæ : *Salus tua ego sum.* Curram post vocem hanc, et apprehendam te. Noli abscondere a me faciem tuam. Moriar ne moriar, ut eam videam.

2. — Angusta est domus animæ meæ, quo venias ad eam; dilatetur abs te. Ruinosa est; reficee am. Habet quæ offendant oculos tuos; fateor et scio. Sed quis mundabit

Ne point vous aimer, ô mon Dieu, n'est-ce point une assez grande misère? Quelles misères y joignez-vous pour nous obliger à vous aimer? » (P. La Rue, *Amour de Dieu,* Carême, t. Ier, p. 114.) « Si c'est une grande misère de ne pas aimer Dieu sur la terre, c'est une misère qui n'est bien reconnue que de ceux qui l'aiment; mais, en enfer, elle sera sentie dans toute son étendue de ceux qui n'y réfléchissent pas en ce monde, et qui regardent, au contraire, l'amour de Dieu comme un obstacle à leur bonheur. » (P. Grou, *loc. cit.*, ch. II.) La misère de l'homme ici-bas est d'oublier Dieu en se laissant captiver par les objets sensibles qui l'enivrent, l'ensorcellent, le dénaturent, et de tomber ensuite dans le malheur futur.

(3) *Que je meure pour ne plus mourir.* Allusion à Moïse désirant voir le visage et la gloire de Dieu, qui lui répond : « L'homme ne saurait me voir et vivre. » (*Exod.* ch. XXXIII, v, 20.)

(4) *A quel autre que vous crierai-je,* etc., c'est-à-dire vers qui puis-je

de mes souillures cachées, Seigneur, et n'imputez pas celles d'autrui à votre serviteur. » (*Ps.* XVIII, 13.) « Je crois, voilà pourquoi je parle. » (*Ps.* CXV, 1.) Seigneur, vous le savez. « N'est-ce pas moi qui me suis accusé devant vous de mes péchés, ô mon Dieu, et ne m'avez-vous point pardonné l'impiété de mon cœur? » (*Ps.* XXXI, 5.) Je n'entre point en jugement avec vous qui êtes la vérité même; je ne veux pas me tromper moi-même, de peur que « mon iniquité ne se mente à elle-même. » (*Ps.* XXVI, 12.) Non, je ne contesterai pas avec vous, « car si vous observez de près les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra tenir? » (*Ps.* CXXIX, 3.)

recourir pour le prier de me purifier de mes péchés cachés? Massillon paraphrase ainsi ces paroles, dans un sermon sur *les dispositions à la Sainte Communion :* « Ah! Seigneur! dit alors l'âme fidèle avec saint Augustin, qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession, pour en remplir tout le vide, pour y régner seul, pour y demeurer avec moi jusqu'à la consommation des siècles, pour m'y tenir lieu de tout; pour y faire mes plus chastes délices; pour y répandre mille secrètes consolations; pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, et me laisser tout à vous, jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment? Peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est pas encore assez parée pour vous recevoir, mais venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y apercevez-vous des souillures qui vous en éloignent; mais vous les purifierez par votre divin attouchement. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélités; mais votre sang achèvera de les effacer. » (*Avent*, p. 269-270.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES SUR LES CHAPITRES IV ET V

1. Cette énumération des divers attributs divins nous conduit à l'amour de Dieu et à la ferveur dans la pratique de la piété. Comment pouvons-nous regretter alors d'avoir été créés pour la gloire d'un Dieu aussi bon, auquel nul être ne peut être comparé? Comment ne pas rougir de la négligence qui produit cette tiédeur coupable dans l'accomplissement des devoirs que nous avons à rendre à cette immense bonté?

2. L'humilité pourra réunir ses misères, ses imperfections et les mettre en opposition avec les divins attributs, les attraits ineffables qui sollicitent la possession de notre cœur.

3. Le chapitre cinquième renferme une prière très utile dans le temps de tiédeur. C'est une vérité certaine que si Dieu n'habite dans la maison de

eam? Aut cui alteri præter te clamabo : Ab occultis meis munda me, Domine, et ab alienis parce servo tuo? Credo, propter quod et loquor; Domine, tu scis. Nonne tibi prolocutus sum adversum me delicta mea, Deus meus; et tu dimisisti impietatem cordis mei? Non judicio contendo tecum qui veritas es : et ego nolo fallere meipsum, ne mentiatur iniquitas mea sibi. Non ergo judicio contendo tecum : quia si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?

notre cœur, nous ne pourrons habiter dans la maison de la bienheureuse éternité.

4. *Que vous suis-je, Seigneur, pour m'ordonner de vous aimer?* Quel besoin, en effet, Dieu a-t-il de notre amour, pour nous en faire un précepte? Que sommes-nous, nous qui avons pour tout fond le néant, pour toute acquisition le péché? Que sommes-nous pour Dieu, l'être par essence, qui réunit toutes les perfections ou plutôt qui est la perfection elle-même? Que lui importe la possession de notre cœur? Quand nous ne l'aimerions pas, serait-il moins ce qu'il est? Ne nous suffit-il pas de le connaître pour sentir l'obligation de l'aimer, de nous porter de nous-mêmes à remplir ce devoir auquel est attachée notre félicité? Dieu a voulu être aimé parce que le propre de la bonté est de se communiquer, parce qu'il avait dessein de se donner lui-même à titre de récompense à la créature qui l'aimerait d'un amour de choix et de préférence. Dans cet amour, libre de notre part, se rencontre la gloire de Dieu, qui est la fin de toutes ses œuvres. L'amour même des bienheureux ne le glorifie que parce qu'il a été libre dans son principe. Etait-il nécessaire que Dieu employât la crainte pour nous porter à l'amour; qu'il nous menaçât de sa colère et du plus grand des malheurs, du feu éternel? Un père menace-t-il son enfant de le déshériter pour s'en faire aimer? Et que penserait-il d'un amour qu'il n'obtiendrait que par cette voie? Cependant, Dieu y fut réduit à cause de notre nature déchue par le péché originel et de nos chutes personnelles. Malgré cela, quoique instruits par la révélation, aidés par la grâce, instruits par les plus puissants motifs, les chrétiens, non seulement quelques-uns, mais le plus grand nombre, consentent à se perdre à jamais, plutôt que d'aimer Dieu!..... (Cf. P. Grou. *Ibidem.*)

5. *Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes cachées, et n'imputez pas celles d'autrui à votre serviteur.* Ce sont là deux écueils contre lesquels les âmes, même pieuses, viennent quelquefois se briser. Ou elles tombent par défaut d'advertance sur elles-mêmes; ou, par un excès de faible condescendance, elles deviennent complices des péchés de ceux qui leur sont soumis ou subordonnés.

CHAPITRE VI

Il décrit l'origine de la vie et les conditions de l'enfance dont s'occupe bien plus la Providence paternelle de Dieu que la tendresse vigilante des mères et des nourrices. Il médite ensuite sur les vicissitudes de la vie humaine et sur l'immutabilité de la vie divine.

1. — Cependant, laissez-moi parler à votre miséricorde, moi qui ne suis que cendre et poussière. Laissez-moi donc parler, car c'est à votre miséricorde et non à un homme moqueur que je m'adresse. Et vous aussi peut-être vous me raillez (1); mais bientôt, vous tournerez vers moi des regards de compassion. Que vous dirai-je d'abord, Seigneur, mon Dieu, sinon que je ne sais d'où je suis venu ici-bas? Dois-je dire dans cette vie mortelle, ou plutôt dans cette mort vivante? J'y fus accueilli par les douceurs de votre miséricorde, comme me l'ont raconté mes parents selon la chair, ceux dont vous m'avez fait naître; car moi, je ne m'en souviendrais pas. Je goûtai donc les délices du lait maternel.

Mais ni ma mère, ni mes nourrices ne remplissaient elles-mêmes leurs mamelles; c'était vous, Seigneur, qui prépariez cet aliment à mon enfance, par elles et par votre Providence, dont les trésors se cachent au sein de la nature (2). C'est encore vous qui m'inspiriez de ne pas vouloir plus que vous ne me donniez; et à mes nourrices de vouloir bien me donner ce que vous leur donniez vous-même. Une affection bien réglée les portait à me prodiguer ce qu'elles tenaient de vous en abondance. Car c'était un bien pour elles que le bien me venant d'elles (3), ou plutôt, non pas d'elles, mais par leur entremise, puis-

(1) *Vous aussi, peut-être, vous me raillez.* Le rire et la moquerie en Dieu ne sont autre chose que la force de la divine sagesse, qui connaît et apprécie à leur juste valeur notre bassesse, notre vanité, notre ignorance. On l'appelle rire, parce que la vue des choses vaines et futiles, comme sont les combats des nains, des chats ou des rats, n'excite en nous que la risée,

CAPUT VI

Infantiam suam describit; Dei laudat providentiam et æternitatem.

1. — Sed tamen sine me loqui apud misericordiam tuam, me terram et cinerem. Sine me tamen loqui, quoniam ecce misericordia tua est, non homo irrisor meus, cui loquor. Et tu fortasse irrides me; sed conversus misereberis mei. Quid enim est, quod volo dicere, Domine Deus meus, nisi quia nescio unde venerim huc? In istam, dicam, mortalem vitam, an mortem vitalem nescio. Et susceperunt me consolationes miserationum tuarum, sicut audivi a parentibus carnis meæ, ex quo et in qua formasti me in tempore : non enim ego memini. Exceperunt ergo me consolationes lactis humani. Nec mater mea, vel nutrices meæ, sibi ubera implebant; sed tu, Domine, mihi dabas per eas alimentum infantiæ, secundum institutionem tuam et divitias usque ad fundum rerum dispositas. Tu etiam mihi dabas nolleam plius, quam dabas; et nutrientibus me, velle mihi dare quod eis dabas. Dare enim mihi per ordinatum affectum volebant, quo ex te

et que telles sont toutes les choses humaines aux yeux de Dieu. (Voir l'explication du psaume II par saint Augustin.)

(2) *Se cachent au sein de la nature*, au fond des êtres, jusque dans les profondeurs de la création, jusqu'aux plus infimes créatures, qui sont comme le dernier degré de la création divine, car Dieu fait éclater sa sagesse et les richesses de sa puissance jusque dans les plus petites choses.

(3) *C'était un bien pour elles que le bien me venant d'elles* ou que je recevais d'elles. Tout en nourrissant leurs enfants de leur lait, les mères se délivrent de sa trop grande abondance (*de ce qui venait* d'elles, *mais non par elles*). En effet, saint Augustin l'a dit plus haut, c'est Dieu lui-même qui a rempli leur sein; car, si les mères produisent le lait par une faculté naturelle, il n'en est pas moins vrai qu'elles le produisent naturellement,

que tous les biens viennent de vous, ô mon Dieu ; et vous êtes tout mon salut. C'est ce que j'ai reconnu depuis, votre voix me le criant par tous les bienfaits dont vous me comblez au dedans et au dehors. Mais alors, je ne savais que sucer le lait, acquiescer à la jouissance ou pleurer de ce qui blessait ma chair, et rien de plus. Bientôt, je commençai à sourire (1), d'abord en dormant, puis éveillé (2). Voilà ce que l'on m'a dit, et je l'ai cru, voyant les autres enfants agir de même ; mais ici encore je ne me rappelle rien.

2. — Peu à peu, j'eus les sentiments des lieux où j'étais ; j'essayai de manifester mes désirs à ceux qui les pouvaient satisfaire ; mais je n'y réussissais pas, parce que ma volonté était au dedans de moi, eux au dehors ; et qu'aucun de leurs sens ne pouvait pénétrer dans mon âme. Aussi, je m'agitais, je poussais des cris pour exprimer par des signes ce que je souhaitais ; ces signes, tels quels, n'étaient guère compréhensibles. Et lorsqu'on ne m'obéissait pas, soit faute de me comprendre, ou de peur que ce que je demandais ne me fît mal, je m'irritais de ne pas trouver des esclaves dans les personnes raisonnables et libres qui ne me servaient pas, et je me vengeais d'elles en pleurant. Tels furent tous les enfants que j'ai pu étudier, et ils m'en ont plus appris, sans le savoir, sur ma propre enfance, que mes nourrices qui me connaissaient bien.

Voici enfin que mon enfance est morte et moi je vis. Vous, Seigneur, vous vivez toujours, en vous rien ne meurt puisque vous êtes avant l'origine des siècles, même avant tout ce que ce mot *avant* peut signifier, et vous êtes Dieu, Seigneur de tout ce que vous avez créé ! En vous, subsistent les causes de tous

sans le concours de leur volonté et sans savoir ce qu'elles font. Cette vérité, la mère des Machabées l'exprimait en ces termes : « Je ne sais comment vous avez paru dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, l'âme ni la vie, et ce n'est pas moi qui ai assemblé tous vos membres, etc. » (*II Mac.* VII, 22.)

(1) *Bientôt, je commençai à sourire.* Les pleurs précèdent donc le rire, comme saint Augustin le remarque dans la *Cité de Dieu*, XXI, 14 : « L'enfance, dit-il, entre dans cette vie, non par le rire, mais par les pleurs, et, par là,

abundabant. Nam bonum erat eis, bonum meum ex eis, quod non ex eis, sed per eas erat. Ex te quippe bona omnia Deus : et ex Deo meo salus mihi universa. Quod animadverti postmodum, clamante te mihi per hæc ipsa, quæ tribuis intus et foris. Nam tunc sugere noram et acquiescere delectationibus, flere autem offensiones carnis meæ ; nihil amplius. Post et ridere cœpi, dormiens primo, deinde vigilans. Hoc enim de me mihi indicatum est, et credidi, quoniam sic videmus et alios infantes. Nam ista mea non memini.

2. — Et ecce paulatim sentiebam ubi essem : et voluntates meas volebam ostendere eis, per quos implerentur, et non poteram, quia illæ intus erant, foris autem illi : nec ullo suo sensu valebant introire in animam meam. Itaque jactabam membra et voces, signa similia voluntatibus meis, pauca quæ poteram, qualia poteram ; non enim erant verisimilia. Et cum mihi non obtemperabatur, vel non intellecto, vel ne obesset, indignabar non subditis majoribus, et liberis non servientibus, et me de illis flendo vindicabam. Tales esse infantes didici, quos discere potui ; et me talem fuisse, magis mihi ipsi indicaverunt nescientes, quam scientes nutritores mei. Et ecce infantia mea olim mortua est, et ego vivo. Tu autem, Domine, qui et semper vivis, et nihil moritur in te : quoniam ante primordia sæculorum, et ante omne quod vel ante dici potest, tu es, et Deus es, Dominusque omnium quæ creasti : et apud te rerum omnium instabilium stant causæ ; et rerum

elle prophétise, à son insu, qu'elle est appelée à traverser une carrière d'afflictions et d'épreuves. »

(2) *En dormant d'abord, puis éveillé.* Aristote est du même avis. « Pendant les quarante premiers jours, dit-il, les enfants dorment la plus grande partie du temps, sans rire, ni pleurer, lorsqu'ils sont éveillés, bien qu'ils rient et pleurent pendant leur sommeil. » (*De l'Hist. anim.*, liv. VII, ch. x.) Le

les êtres périssables (1), les principes immuables des choses soumises au changement et les raisons éternelles de tout ce qui est privé de raison et sujet à la mort. Dites-moi, je vous en supplie, par pitié pour votre humble serviteur, dites-moi si mon enfance a succédé à un autre âge mort avant elle. Si cet âge ne serait pas celui que j'ai passé dans les entrailles de ma mère? Car on m'a parlé de cet âge, et j'ai moi-même vu des femmes portant leurs enfants dans leur sein.

3. — Mais, même avant ce temps-là, ô mon Dieu, qui êtes mes délices, ai-je été quelque part, étais-je quelqu'un? (2) Qui pourrait me répondre? Personne, ni mon père, ni ma mère, ni l'expérience des autres, ni ma propre mémoire. Ne riez-vous pas de moi pour de telles questions, vous qui m'ordonnez de

Sage dit, il est vrai : « Comme tous les autres, j'ai élevé ma première voix en pleurant. » (*Sap.* VII, 3.) Il faut l'entendre, non des larmes proprement dites, mais des vagissements que pousse l'enfant nouvellement né.

(1) *En vous subsistent les causes de tous les êtres périssables, passagers, mobiles, instables, qui doivent finir.* La cause des choses mortelles corruptibles est variée, leur origine incertaine, leur condition pleine de fragilité. Dans la divine sagesse, au contraire, toutes les choses sont parfaitement disposées, sans aucune erreur, comme dans un exemplaire infaillible; et Dieu, par un décret de sa divine volonté, a défini de quelle manière, dans quel temps et dans quel lieu chacune de ces choses doit se produire. Aussi, bien que les choses corruptibles ne puissent pas durer longtemps dans leur nature, elles ne laissent pas d'être immortelles dans leur exemplaire et dans le décret divin, parce que la sagesse et la volonté de Dieu sont la même chose que Dieu. Nous avons un exemple imparfait de cette vérité dans un fleuve qui reste immobile sur l'image qui le représente, et dans le souvenir d'un ami mort qui vit dans la mémoire de son ami. (Voir *le livre des 83 questions*, quest. 46.)

(2) *Mais, même avant ce temps-là, ai-je été quelque part, étais-je quelqu'un?* Il n'est pas sans intérêt de connaître quelle position prit notre saint Docteur au milieu des opinions contraires qui se partageaient les esprits de son temps sur l'origine de l'âme. Nous verrons que l'ignorance où il déclare être ici excluait cependant les graves erreurs auxquelles a donné lieu cette question. En effet, il combat successivement dans ses ouvrages : 1° l'erreur des manichéens qui ressuscitaient la croyance stoïcienne, d'après laquelle les âmes sont formées de la propre substance de Dieu (*Des mœurs des manichéens*, ch. II, 11; *De la Cité de Dieu*, VIII, ch. 1er; *de la Genèse*, à la lettre VII, 2; *Serm.* CLXXXII, ch. IV; Lettre CLXVI, ch. II); 2° l'erreur qui prétend que l'âme a été tirée d'une substance corporelle

omnium mutabilium immutabiles manent origines; et omnium irrationalium et temporalium sempiternæ vivunt rationes : dic mihi supplici tuo, Deus, et misericors misero tuo: dic mihi utrum alicui jam ætati meæ mortuæ successerit infantia mea : an illa est quam egi intra viscera matris meæ? Nam et de illa mihi nonnihil indicatum est, et prægnantes ipse vidi fœminas.

3. — Quid ante hanc etiam, dulcedo mea, Deus meus? Fuine alicubi, aut aliquis? Nam qui mihi dicat ista, non habeo; nec pater nec mater potuerunt, nec aliorum experimentum, nec memoria mea. An irrides me ista quærentem te, qui de hoc, quod novi, laudari te a me

(*De la quantité de l'âme*, ch. 1er; *De la Genèse*, à la lettre VII, 12); 3° celle de Porphyre et de certains platoniciens, qui ont essayé d'établir que l'âme avait été produite de toute éternité (*De la Cité de Dieu*, x, 31; *Serm.* CCLXLI, ch. VIII); 4° celle d'Origène, qui soutenait, avec les disciples de Pythagore et de Platon, le système de la préexistence des âmes, lesquelles auraient vécu autrefois, dans le ciel, d'une vie plus heureuse et qui auraient été introduites dans la vie sensible et temporelle par suite d'une chute de l'âme, chute qui fait de sa demeure actuelle dans le corps un châtiment. (*De la Cité de Dieu*, XI, 23; Lettre CLVI, ch. IX.) Cette théorie de la préexistence des âmes, dont la philosophie moderne n'a pas su se débarrasser (Kant, Schelling), a si peu de valeur dogmatique qu'elle a été rejetée par tous les Pères, et qu'elle a été anathématisée par l'Eglise au cinquième Concile œcuménique (deuxième de Constantinople), et à juste titre, car : 1° la théorie de la préexistence est en contradiction avec l'idée chrétienne de la création; 2° l'esprit humain n'a absolument aucune conscience de sa préexistence avant le temps; 3° la théorie de la préexistence, en conservant l'idée de l'individualité, perd celle du genre, et l'unité du genre humain tombe pour faire place à la multiplicité originelle des hommes, etc.

Restent quatre autres systèmes entre lesquels saint Augustin paraît hésiter à faire un choix. 1° Dieu a-t-il créé simultanément toutes les âmes à l'époque de la création de l'univers, et les tient-il en réserve pour les envoyer dans les corps au moment de leur naissance? 2° L'âme, créée depuis l'origine du monde, cède-t-elle en s'incarnant à un penchant naturel et prend-elle spontanément le corps comme demeure? 3° L'origine de l'âme est-elle intimement unie à la naissance simultanée du corps, en ce sens, comme le veut Tertullien, que le corps et l'âme seraient produits par le même acte générateur et que toutes les âmes qui se trouvent en germes dans Adam sortent de lui par voie de génération et de transmission? (C'est le tradu-

vous louer et de vous glorifier pour les choses que je connais? Je vous glorifie, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâces pour ces commencements et pour cette enfance dont je ne garde aucun souvenir. Mais vous avez permis à l'homme de conjecturer ce qu'il fut par ce qu'il voit dans les autres, et de croire un grand nombre de faits sur le témoignage de simples femmes. J'étais donc, et je vivais dès lors; et vers la fin de ce premier âge, je cherchais des signes pour exprimer ce que je sentais. Et quel autre que vous, Seigneur, pourrait être l'auteur de cet être animé? Quelqu'un serait-il le créateur de soi-même? Est-il une source d'où découlent en nous l'être et la vie (1) en dehors de vous, Seigneur, qui nous avez faits, pour qui être et vivre sont une seule et même chose? Car vous êtes tout ensemble le souverain Être et la Vie souveraine. Vous êtes souverain, Seigneur, et vous ne changez pas! Le jour d'aujourd'hui ne passe point pour vous (2), et pourtant il se passe en vous, car les jours, comme tout le reste, sont en vous.

cianisme, ou le génératianisme qui en diffère peu.) 4° Ou bien faut-il admettre que le corps seul, avec ses éléments animaux, est le résultat de l'acte générateur, et que l'âme est de création divine successive, s'unissant au corps au moment où celui-ci, par suite de l'acte générateur, est conçu comme germe organisé, comme organisme vivant? (C'est le créatianisme.)

Saint Augustin examine successivement ces quatre théories, en fait ressortir les avantages et les inconvénients, mais il ne paraît pas adopter une opinion définitive, bien tranchée, sur ce point. (*Du libre arb.*, III, ch. XXI, n° 59; *Rétract.*, I, ch, 1er, n° 3; *De la Genèse*, à la lettre VII, ch. XXV, 27; X, 23; Lettre XCV.)

Cependant, il s'est prononcé en plusieurs endroits contre le traducianisme en tant qu'il renferme un élément matérialiste (Lettre CXC, *à Optat*, IV, n° 13-15), et si, dans d'autres ouvrages, il paraît hésiter, cette hésitation n'a pas son fondement dans une prévention favorable au traducianisme, mais bien dans la difficulté de la solution scientifique de la question qu'il désigne comme une chose naturellement obscure, et dans la crainte de prendre une décision qui pourrait s'écarter de la foi.

Disons, en terminant, que la création spéciale de chaque âme, création qui ressort des impossibilités soulevées par les autres systèmes, est en outre confirmée par les Saintes Ecritures. (*Job* XXXIII, 4; *Ps.* XXXIII, 15; *Ps.* CXVIII, 73; *Ps.* CXXXVIII, 15; *Eccli.* XII, 7; *Zac.* XII, 1; *II Mac.* VII, 22-23.) La majorité des Pères s'est prononcée dans le même sens, pour la création spéciale et successive de chaque âme. L'Eglise n'en a pas fait une décision

jubes, et confiteri me tibi? Confitebor tibi, Domine cœli et terræ, laudem dicens tibi de primordiis et infantia mea, quæ non memini; et dedisti ea homini ex aliis de se conjicere et auctoritatibus etiam muliercularum multa de se credere. Eram enim, et vivebam etiam tunc : et signa, quibus sensa mea nota aliis facerem, jam in fine infantiæ quærebam. Unde hoc tale animal, nisi abs te, Domine? An quisquam se faciendi erit artifex? Aut ulla vena trahitur aliunde, qua esse et vivere currat in nos, præterquam quod tu facis nos, Domine : cui esse et vivere, non aliud atque aliud est, quia summe esse, atque summe vivere, idipsum es? Summus enim es, et non mutaris; neque peragitur in te hodiernus dies, et tamen in te peragitur, quia in te sunt et ista omnia. Non enim haberent

dogmatique, mais plusieurs de ces décisions qui ont indirectement rapport à cette doctrine peuvent s'interpréter en sa faveur.

(1) *Est-il une source d'où découlent en nous l'être et la vie,* etc. De même que tous les membres des corps doivent le sang qui remplit leurs veines au cœur, qu'Aristote regarde comme le principe des veines et du sang, ainsi le saint Docteur veut nous apprendre par cette métaphore que tout notre être, que toute notre vie dérivent de Dieu qui est comme le cœur de l'univers tout entier et qui répand sur les créatures tout ce qui leur est nécessaire, sans que lui-même reçoive rien d'elles. En Dieu, l'être et la vie sont deux attributs inséparables; il n'en est pas ainsi des choses créées, où ces deux attributs sont tellement distincts que l'un existe souvent sans l'autre.

(2) *Le jour d'aujourd'hui ne passe point pour vous.* En Dieu l'*aujourd'hui* n'a pas de fin! Il est sans aurore et sans déclin. Ce Dieu éternel produit le temps sans être soumis lui-même aux vicissitudes des temps comme l'homme, qui est différent aujourd'hui de ce qu'il était hier, et que l'on voit sans cesse perdre, acquérir ou changer. L'éternité de Dieu est donc comme un rocher solide et inébranlable d'où sort un grand fleuve, sans que lui-même s'écoule avec ce fleuve et sans qu'il suive les diverses sinuosités de son cours. C'est ainsi que l'éternité prescrit à tout espace de temps sa manière d'être, son cours et sa fin, sans être soumise à ses vicissitudes et en demeurant toujours immuable. Le jour présent ne s'écoule donc pas en Dieu, car rien en lui n'est soumis au changement et à l'existence passagère du jour; et cependant on peut dire que ce jour s'accomplit en lui, parce que toutes les choses, même transitoires, sont exprimées, mesurées et

Où trouveraient-ils un passage, si votre main ne les contenait? Mais comme « vos années ne s'écoulent jamais » (*Ps.* CII, 28), elles sont un *aujourd'hui* perpétuel. Combien de jours, pour nous et pour nos pères, ont été se perdre dans cet *aujourd'hui* immuable dont vous jouissez, et qui donne au temps le peu qu'il a de durée et d'existence! D'autres jours viendront qui lui devront leur être éphémère, *tandis que vous, vous êtes à jamais le même* (*Ps.* CII, 28); ce que vous avez fait hier, ce que vous ferez demain et au delà, vous le faites dans un aujourd'hui sans aurore et sans déclin. S'il en est qui ne me comprennent pas, qu'y puis-je faire? Que ceux-là mêmes se réjouissent en disant: Quel est ce mystère? Oui, qu'ils se réjouissent et qu'ils préfèrent vous trouver véritablement, sans vous comprendre, à croire vous comprendre sans vous trouver (1).

définies dans l'esprit de Dieu, comme dans leur exemplaire. (Voir FÉNELON, *Existence de Dieu*, IIe part., ch. v.)

(1) *Qu'ils préfèrent vous trouver*, etc., c'est-à-dire qu'ils aiment mieux, ne trouvant pas Dieu par l'intelligence, le trouver par l'amour, plutôt que de ne le pas trouver par le cœur en le cherchant par l'esprit.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

Les vérités contenues dans ce chapitre sont un puissant auxiliaire pour développer en nous la connaissance de Dieu et de nous-mêmes.

1. L'homme n'a pas toujours été et ne sera pas toujours. « Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus, et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! » (BOSSUET.) Dieu, au contraire,

vias transeundi, nisi contineres ea. Et quoniam anni tui non deficient, anni tui hodiernus dies. Et quam multi jam dies nostri et patrum nostrorum per hodiernum tuum transierunt : et ex illo acceperunt modos, et utcumque exstiterunt! et transibunt adhuc alii, et modos accipient, et utcumque existent. Tu autem idem ipse es : et omnia crastina atque ultra, omniaque hesterna et retro, hodie facies, hodie fecisti. Quid ad me, si quis non intelligit? Gaudeat et ipse, dicens : Quid est hoc? Gaudeat etiam sic : et amet non intelligendo invenire potius, quam intelligendo non invenire te.

existe de toute éternité. L'homme a tout reçu de Dieu. « Qu'avez-vous, dit saint Paul, que vous n'ayez reçu? » (*I Cor.* IV, 7.) Dieu n'a rien reçu de l'homme. Qui lui a donné le premier pour en attendre la récompense? (*Rom.* XI, 35.) L'homme sujet à l'immutabilité est passager comme le temps. « L'homme fuit comme l'ombre et ne reste jamais dans le même état. » (*Job* XIV, 2.) « La figure du monde passe et nous passons avec lui. » Dieu est immuable et éternel. Combien donc l'homme doit se mépriser lui-même! Quelle estime, au contraire, doit-il faire de Dieu! « Je suis plus âgé que vous, écrivait le P. Lacordaire à un jeune homme, et si l'âme était absolument sujette du temps, ce serait une disproportion sans remède..... »

2. Ces mêmes vérités sont un puissant motif de reconnaissance. Nous avons reçu sans les comprendre, sans le savoir même, le bienfait de la création et toutes les grâces que Dieu a répandues sur notre enfance ; maintenant que nous connaissons, que nous apprécions ces bienfaits, rendons d'immortelles actions de grâces à un si grand et si généreux bienfaiteur.

CHAPITRE VII

Il montre que la malice de l'homme est déjà sensible dans les enfants à la mamelle, et que tout ce qu'on remarque d'ailleurs en eux est admirable ; que ce sont autant de merveilles de la toute-puissance de Dieu dans ses œuvres.

1. — Écoutez-moi, mon Dieu..... Malheur aux péchés des hommes ! L'homme parle ainsi et vous lui pardonnez (1), parce que vous l'avez fait, et non le péché qui est en lui. Qui me rappellera le péché de mon enfance ? (2) D'autant que *nul n'est pur de péché devant Dieu*, pas même l'enfant d'un jour. (*Job* XXV, 4.) Qui me le rappellera ? Ne sera-ce point ce petit être, tout faible qu'il est, puisqu'en lui je vois mon passé dont je n'ai pas souvenance ? Quel fut alors mon péché ? Etait-ce de désirer le lait maternel avec trop d'empressement et de larmes ? Si je me jetais aujourd'hui avec la même ardeur, non plus sur le lait maternel, mais sur l'aliment qui convient à mon âge, je m'attirerais à bon droit la risée et la réprimande. Je faisais donc alors chose blâmable ; mais comme j'étais incapable de comprendre un reproche, la raison, non plus que l'usage, ne permettait qu'on m'en adressât. Vices réels pourtant, puisque nous les extirpons et les rejetons quand ils grandissent ; jamais homme sage, pour émonder ce qui est mauvais, n'arrache ce qui est bon. Or, était-il bon, même en cet âge

(1) *Vous lui pardonnez*, etc., parce que vous êtes l'auteur de son être et non de son péché. Le premier acte de justice, que saint Augustin rappelle cent fois dans ses ouvrages, est que l'homme se reconnaisse exclusivement coupable de son péché, et ne cherche pas à en faire retomber la nécessité sur Dieu. « Celui qui confesse ses péchés, dit-il, fait déjà cause commune avec Dieu. L'homme et le pécheur sont comme deux choses bien distinctes. L'homme est l'ouvrage de Dieu, le pécheur est l'ouvrage de l'homme. Effacez ce que vous avez fait, afin que Dieu sauve ce qu'il a créé. Il faut que vous haïssiez en vous ce qui est votre ouvrage et que vous y aimiez l'œuvre de Dieu. Lorsque vous commencerez à détester ce que vous avez fait, l'accusation du mal que vous avez commis sera le commencement de

CAPUT VII

Infantia ipsa peccatis obnoxia.

1. — Exaudi, Deus. Væ peccatis hominum! Et homo dicit hæc, et miseris ejus; quoniam tu fecisti eum, et peccatum non fecisti in eo. Quis mihi commemorat peccatum infantiæ meæ? Quoniam nemo mundus a peccato coram te, nec infans cujus est unius diei vita super terram. Quis mihi commemorat? An quilibet tantillus nunc parvulus, in quo video quod non memini de me? Quid ergo tunc peccabam? An quia uberibus inhiabam plorans? Nam si nunc faciam, non quidem uberibus, sed escæ congruenti annis meis ita inhians, deridebor atque reprehendar justissime. Tunc ergo reprehendenda faciebam : sed quia reprehendentem intelligere non poteram, nec mos reprehendi me, nec ratio sinebat. Nam et extirpamus et ejicimus ista crescentes. Nec vidi quemquam scientem, cum aliquid purgabat, bona projicere. An pro tempore

vos bonnes œuvres. Le commencement des bonnes œuvres est la confession des mauvaises. » (*Traité XII, sur saint Jean,* n° 13.)

(2) *Le péché de mon enfance*, etc. Saint Augustin énumère les mouvements désordonnés des enfants, surtout les mouvements de colère et d'indignation, et les condamne comme autant de péchés. Mais il est certain que ce ne sont point des péchés proprement dits, à cause du défaut de raison et de libre arbitre dont les enfants n'ont pas le moindre usage, comme l'enseigne ailleurs le saint Docteur. (*Serm. VIII sur les paroles de l'Apôtre.*) Les enfants ne sont donc pas plus coupables que ceux qui dorment, lorsqu'ils se laissent aller à des mouvements désordonnés. Si saint Augustin appelle ces actes des péchés, c'est : 1° parce qu'ils sont les effets du péché originel, car dans l'état d'innocence, il est vraisemblable, dit Suarez (*De opere sex dierum*, lib. V, cap. VIII, n° 24), que ces mouvements déréglés n'auraient eu lieu ni dans les enfants, ni dans les adultes pendant leur sommeil ; si donc la concupiscence est souvent appelée péché, c'est en prenant l'effet

tendre, de réclamer avec larmes ce qui ne se peut donner sans péril; d'entrer en fureur contre ceux sur qui l'on n'a aucun droit, contre des personnes raisonnables et libres, un père, une mère, n'obéissant pas au premier signe; de les frapper, en tâchant de leur faire tout le mal possible, pour punir leur résistance à de dangereux caprices? Ainsi l'innocence de l'enfant est plutôt dans la faiblesse de ses organes que dans son cœur. J'ai découvert moi-même et observé la jalousie dans un tout petit enfant; il ne parlait pas encore, et il regardait, le visage pâle et l'œil méchant, son frère de lait.

2. — Qui l'ignore? Les mères et les nourrices prétendent conjurer ce mal par certains enchantements. Mais est-ce innocence de ne pas souffrir qu'un frère indigent, dont ce seul aliment soutient la vie, s'approche de la source de lait abondamment épanchée? On n'a que de l'indulgence pour ces défauts (1), non qu'ils soient nuls ou légers, mais parce qu'ils disparaîtront avec l'âge. Vous les tolérez aujourd'hui; si vous les retrouvez quelques années après, ils vous révoltent. Seigneur, mon Dieu, qui donnez la vie à l'enfant, qui lui octroyez les instruments des sens, la structure des membres, la beauté de la face, et combinez en lui tous les ressorts de la vie en vue de conserver l'harmonie de l'ensemble, vous m'ordonnez de vous louer en cette œuvre de vos mains, *de vous glorifier, de chanter votre nom*, ô Très-Haut (*Ps.* XCI, 1), car vous êtes le Dieu tout-puissant et bon, et vous seriez tel, n'eussiez-vous fait que ce

pour la cause; 2° c'est encore parce que ces mouvements sont des semences de péché, si l'usage de la raison ne vient les réprimer. Aussi, le saint Docteur ajoute que nous déracinons ces habitudes avec l'âge, en retranchant ce qu'il y a de superflu et de vicieux, et en retenant ce qui est conforme à la raison, c'est-à-dire les passions modérées de l'âme qui peuvent être si utiles à l'exercice de la vertu et au bon usage de la vie. C'est une vérité, en effet, qu'un homme intelligent, lorsqu'il veut donner la perfection à un objet quelconque, ne rejette jamais ce qu'il y trouve de bon. Aussi les stoïciens se sont-ils trompés en enseignant qu'il fallait non seulement modérer, mais déraciner entièrement les passions.

(1) *On n'a que de l'indulgence pour ses défauts*, etc., mais on les supporte impatiemment quand on les rencontre dans un âge plus avancé. Saint

etiam illa bona erant, flendo petere etiam quod noxie daretur; indignari acriter non subjectis hominibus, liberis et majoribus, hisque a quibus genitus est; multisque præterea prudentioribus, non ad nutum voluntatis obtemperantibus, feriendo nocere niti, quantum potest, quia non obeditur imperiis; quibus perniciose obediretur. Ita imbecillitas membrorum infantilium innocens est, non animus infantium. Vidi ego, et expertus sum zelantem parvulum : nondum loquebatur, et intuebatur pallidus amaro aspectu collactaneum suum.

2. — Quis hoc ignorat? Expiare se dicunt ista matres atque nutrices, nescio quibus remediis. Nisi vero et ista innocentia est, in fonte lactis ubertim manante atque abundante opulentissimum, opis egentissimum, et illo adhuc uno alimento vitam ducentem, consortem non pati. Sed blande tolerantur hæc, non quia nulla vel parva, sed quia ætatis accessu peritura sunt. Quod licet probes; tamen ferri æquo animo eadem ipsa non possunt, quando in aliquo annosiore deprehenduntur. Tu itaque, Domine Deus meus, qui dedisti vitam infanti, et corpus, quod ita ut videmus instruxisti sensibus, compegisti membris, figura decorasti, proque ejus universitate atque incolumitate, omnes conatus animantis insinuasti : jubes me laudare te in istis, et confiteri tibi, et psallere nomini tuo, Altissime. Quia Deus es omnipotens et bonus, etiamsi sola ista fecisses, quæ nemo alius potest facere, nisi tu,

Augustin semble vouloir prouver par là que ces choses que l'on tolère avec patience dans les enfants sont de véritables défauts, puisqu'on ne peut plus les supporter dans ceux qui sont plus âgés.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a fait survivre à toutes ces misères de l'enfance, et, dans un profond sentiment de reconnaissance, louons

seul ouvrage, que nul autre ne saurait faire, ô Unité, d'où procède l'universalité des choses, Beauté suprême, forme de tous les êtres, Loi éternelle de tout ordre!

3. — Cet âge, Seigneur, que je ne me souviens pas d'avoir vécu, que je ne connais que sur la foi d'autrui, au sujet duquel je ne forme que des conjectures bien fondées d'ailleurs sur l'étude des autres enfants, cet âge, j'ai honte de le compter comme une portion de ma vie en ce monde. Il est pour moi aussi inconnu, aussi ténébreux que celui que j'ai passé dans le sein maternel. Que si *j'ai été conçu dans l'iniquité*, et si *ma mère m'a nourri dans le péché* (*Ps.* L, 7), où donc, mon Dieu, où donc, Seigneur, et quand, moi, votre serviteur, ai-je été innocent? Mais laissons ce temps-là : qu'est-il pour moi, puisque ma mémoire n'en retrouve aucun vestige?

ce Dieu qui nous a comblés de si nombreux bienfaits dans un temps où nous étions incapables de les comprendre.

2. Puisque l'oubli et l'ignorance absorbent ainsi les années de notre enfance, et que, d'ailleurs, presque la moitié de notre vie est dévorée par

une, a quo est omnis modus; formosissime, qui formas omnia, et lege tua ordinas omnia.

3. — Hanc ergo ætatem, Domine, qua me vixisse non memini, de qua aliis credidi, et quam me egisse, ex aliis infantibus conjeci : quanquam ista multum fida conjectura sit, piget me annumerare huic vitæ meæ, qua vivo in hoc sæculo. Quantum enim attinet ad oblivionis meæ tenebras, par illi est, qua vixi in matris utero. Quod si et in iniquitate conceptus sum, et in peccatis mater mea in utero me aluit : ubi, oro te, Deus meus, ubi, Domine, ego servus tuus, ubi aut quando innocens fui? Sed ecce omitto illud tempus; et quid mihi jam cum eo est, cujus nulla vestigia recolo?

le sommeil, n'est-ce pas un motif pour nous exciter à une sainte ferveur dans le service de Dieu et de compenser par un zèle plus ardent cette perte de la moitié de l'existence, dont tous les moments appartiennent à Dieu à tant de justes titres?

CHAPITRE VIII

Il arrive à sa seconde enfance, où, à la faveur des faibles rayons de lumière que jette la raison, et en regardant ce que font les hommes d'un âge plus avancé, il exprimait les pensées et les sentiments de son âme ou par des paroles ou par des signes.

1. — En quittant cette première enfance (1), je passai à la seconde; ou plutôt n'est-ce pas elle qui vint à moi et succéda à la première? En effet, celle-ci ne se retira pas; car, où serait-elle allée? Cependant elle n'était plus; et de petit enfant qui ne sait pas parler, j'étais devenu un enfant qui commence à bégayer. Je m'en souviens; et j'ai remarqué depuis comment j'appris à parler. Ce n'étaient point des hommes plus âgés que moi qui me l'apprenaient, en m'enseignant les mots avec ordre et méthode, comme on le fit après pour les lettres. Mais, grâce à cette intelligence que vous m'avez donnée, Seigneur, voyant que mes pleurs, mes cris, les mouvements de mes membres ne pouvaient rendre les désirs de mon âme, et faire obéir à ma volonté; voyant que je ne pouvais faire comprendre tous mes désirs, ni les faire saisir de tous, je retins dans ma mémoire les noms que j'entendais donner aux choses. Voyant que, selon tel ou tel mot, on se dirigeait vers telle ou telle chose, je compris que c'était là le nom de l'objet que l'on voulait désigner.

(1) *Cette première enfance.* On compte six degrés différents dans la vie de l'homme :

1° La première enfance (*infantia,* a *non fando*) se termine avec la septième année;

2° La seconde enfance (*pueritia,* quasi *ætas pura*) va jusqu'à la quatorzième année;

3° L'adolescence (*ætas adulta*), où le corps devient apte à la génération, s'étend jusqu'à vingt-huit ans;

4° La jeunesse (*juventus,* a *juvando*) est l'âge de la force par excellence et où l'homme est le plus utile à lui-même ou aux autres; elle se termine avec la cinquantième année;

5° L'âge de la maturité (*matura ætas*), qui tient le milieu entre la jeunesse et

CAPUT VIII

Unde puer loqui didicerit.

1. — Nonne ab infantia huc pergens, veni in pueritiam : vel potius ipsa in me venit, et successit infantiæ? Nec discessit illa (quo enim abiit?) et tamen jam non erat. Non enim eram infans, qui non farer; sed jam puer loquens eram. Et memini hoc : et unde loqui didiceram post adverti. Non enim docebant me majores homines præbentes mihi verba certo aliquo ordine doctrinæ, sicut paulo post litteras : sed ego ipse mente, quam dedisti mihi, Deus meus, cum gemitibus et vocibus variis, et variis membrorum motibus edere vellem sensa cordis mei, ut voluntati pareretur; nec valerem, quæ volebam omnia, nec quibus volebam omnibus : prensabam memoria, cum ipsi appellabant rem aliquam; et cum secundum eam vocem corpus ad aliquid movebant, videbam, et tenebam hoc ab eis vocari rem illam, quod sonabant, cum eam vellent ostendere.

la vieillesse et que les Grecs appellent πρεσβυτὴς, s'étend jusqu'à la soixante-dixième année;

6° La vieillesse (*senex, se necat*) a pour terme la mort, et le nombre des années est variable et indéterminé.

Cette division est adoptée dans les mêmes termes par saint Augustin. (*Livre de la vraie religion*, XXVI, 48.)

La physiologie moderne partage la vie de l'homme en deux moitiés à peu près égales; l'une de croissance, et l'autre de décroissance. Chacune de ces deux moitiés se subdivise ensuite en deux autres et, de là, les quatre âges de la vie : l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse. Enfin chacun de ces âges se subdivise en deux parties. Il y a une première et une seconde enfance, une première et une seconde jeunesse, un premier et un second âge viril, une première et une seconde vieillesse. Bien qu'il ne soit pas facile de déterminer la durée précise de chacun de ces âges et de ces

2. — Leur volonté m'était manifestée par le mouvement du corps, ce langage naturel (1) de toutes les nations, qui, par le visage, le mouvement des yeux, l'action des membres, le son de la voix, exprime les affections de l'âme, soit qu'elle demande ou retienne, soit qu'elle rejette ou fuie quelque chose. Ainsi, à force d'entendre, dans différentes phrases, les mots reparaître à la même place, je remarquai peu à peu ce qu'elles signifiaient, et, pliant ma langue à les prononcer (2), je m'en servis pour faire connaître mes volontés. C'est ainsi que je commençai à échanger avec ceux qui m'entouraient l'usage des signes qui expriment la pensée. C'est ainsi que j'entrai plus avant dans l'orageux commerce de la vie humaine (3), soumis à l'autorité de mes parents et à la direction des plus âgés que moi.

sous-âges, un célèbre physiologiste propose les durées suivantes : Pour la première enfance, de la naissance à dix ans, c'est l'enfance proprement dite, et pour la seconde, de dix à vingt, c'est l'adolescence ; pour la première jeunesse, de vingt à trente, et pour la seconde, de trente à quarante ; pour le premier âge viril, de quarante à cinquante-cinq, et pour le second, de cinquante-cinq à soixante-dix. L'âge viril pris dans son ensemble est l'époque forte et, comme le mot le dit si bien, l'époque virile de la vie de l'homme. A soixante-dix ans commence la première vieillesse qui s'étend jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, et à quatre-vingt-cinq ans commence la seconde et dernière vieillesse. (*De la longévité humaine,* par Flourens, p. 38.)

(1) *Ce langage naturel.* Ainsi la fête par des mouvements divers indique l'assentiment ou le refus : un front contracté annonce la tristesse ou la colère ; un front ouvert, la joie et la bienveillance, le gémissement et la douleur, le rire et la joie. C'est à ces signes que les enfants connaissent la volonté de leurs parents.

(2) *Et pliant ma langue à les prononcer,* c'est-à-dire en surmontant les hésitations d'une langue qui bégaye, qui balbutie, qui articule avec peine et qui, comme un cheval indompté, résiste aux efforts de celui qui veut parler.

(3) *J'entrai plus avant dans l'orageux commerce de la vie humaine.* La vie humaine est, en effet, une mer féconde en orages causés par les passions qui l'agitent et la bouleversent. Nous naissons, pour ainsi dire, sur le rivage de cette mer. L'enfance est l'espérance, la ressource, la recrue de la société, mais, à certains égards, elle ne lui appartient pas encore. Elle commence à

2. — Hoc autem eos velle, ex motu corporis aperiebatur : tanquam verbis naturalibus omnium gentium, quæ fiunt vultu et nutu oculorum, cæterorumque membrorum actu, et sonitu vocis indicante affectionem animi in petendis, habendis, rejiciendis, fugiendisve rebus. Ita verba in variis sententiis locis suis posita, et crebro audita, quarum rerum signa essent, paulatim colligebam, measque jam voluntates, edomito in eis signis ore, per hæc enuntiabam. Sic cum his, inter quos eram, voluntatum enuntiandarum signa communicavi : et vitæ humanæ procellosam societatem altius ingressus sum, pendens ex parentum auctoritate, nutuque majorum hominum.

la connaître, elle se prépare à y entrer et se dispose à y jouer un rôle, à mesure qu'elle croît et que ses lumières, ses passions, ses projets se développent. La vue de cette vaste mer lui paraît riante; elle n'en aperçoit ni la profondeur ni les dangers. Le calme qu'elle voit régner sur ses bords, le sable qu'elle sent sous ses pieds, la pente douce et insensible, l'exemple, les encouragements de ceux qui y sont déjà entrés, tout la séduit, tout l'invite à s'y engager. Elle s'avance, elle enfonce peu à peu, sans s'en douter, bientôt elle perd terre : les flots l'entraînent et l'emportent en pleine mer, où elle devient, comme ceux qui l'ont devancée, le jouet des vents et des tempêtes. (Grou, *Morale des Confessions de saint Augustin*, ch. III, *L'entrée d'un jeune homme dans le monde.*)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Admirons ici la divine sagesse se rendant elle-même la maîtresse de la parole dans les enfants, qui apprennent à parler par un instinct dont Dieu seul est l'auteur et sans autre maître que lui, comme le saint Docteur l'explique clairement.

2. Appliquons-nous soigneusement à faire toujours un bon usage de notre langue et ne parlons jamais contre l'honneur et la volonté de celui qui a rendu nos langues éloquentes dans notre enfance. Payons ce tribut à cet excellent Maître qui nous a appris à parler sans travail et en si peu de temps. N'abusons jamais d'un si grand bienfait et d'un si admirable instrument.

CHAPITRE IX

Tristes heures qu'il eut à passer dans son enfance, sous la direction de ses parents et la férule de ses maîtres, parce que l'amour des jeux le détournait de s'appliquer aux devoirs d'étude qui lui étaient imposés.

1. — Mon Dieu, mon Dieu, quelles misères, quelles déceptions j'ai subies à cet âge, où bien vivre, me disait-on, consiste pour l'enfant à s'instruire docilement des moyens de faire fortune dans le monde et d'exceller dans l'art des beaux parleurs (1), qui conduit aux honneurs et aux fausses richesses! On me livra à l'école (2) pour y apprendre les lettres; j'avais le malheur d'en ignorer l'utilité, et cependant, si j'étais paresseux, j'étais battu. Ce châtiment avait l'approbation de ceux qui, m'ayant précédé dans la vie, m'avaient préparé ce chemin d'angoisses (3), par lequel il nous faut passer, surcroît de travail et de douleur pour les fils d'Adam!

2. — Mais je rencontrai, Seigneur, des hommes qui vous priaient, et j'appris d'eux à sentir, dans la mesure de ma faiblesse, que vous êtes quelqu'un de grand qui pouvez, même sans apparaître à nos sens, nous entendre et nous secourir. Enfant, je commençai donc à vous implorer comme mon secours et mon refuge, et c'est en vous invoquant que je déliai ma langue; je vous demandais, tout petit, avec une grande ardeur, de n'être pas battu à l'école. Et quand, pour mon bien, vous ne m'exauciez pas (*Ps.* xxi, 3), mes maîtres, mes parents eux-mêmes, si éloignés de me vouloir aucun mal, se riaient de mes férules,

(1) *Pour exceller dans l'art des beaux parleurs.* Saint Augustin veut parler ici de la grammaire et de la rhétorique, qui ont pour objet d'enseigner à bien dire.

(2) *On me livra à l'école*, alors florissante de Madaure, petite ville située à six lieues de Tagaste, sa ville natale, et qu'on nomme aujourd'hui Madaourouche. Les maîtres savaient donner l'enseignement profane, sans *élever*, sans le contrepoids des leçons de l'Evangile.

CAPUT IX

Odium litterarum, amor lusus et timor vapulandi in pueris.

1. — Deus, Deus meus, quas ibi miserias expertus sum et ludificationes? Quandoquidem recte vivere mihi puero id proponebatur, obtemperare monentibus, ut in hoc sæculo florerem, et excellerem linguosis artibus ad honorem hominum et falsas divitias famulantibus. Inde ad scholam datus sum, ut discerem litteras, in quibus quid utilitatis esset ignorabam miser, et tamen, si segnis in discendo essem, vapulabam. Laudabatur enim hoc a majoribus : et multi ante nos vitam istam agentes, præstruxerant ærumnosas vias, per quas transire cogebamur, multiplicato labore et dolore filiis Adam.

2. — Invenimus autem, Domine, homines rogantes te; et didicimus ab eis, sentientes, te, ut poteramus, esse magnum aliquem; qui posses, etiam non apparens sensibus nostris, exaudire nos, et subvenire nobis. Nam puer cœpi rogare te auxilium et refugium meum, et in tuam invocationem rumpebam nodos linguæ meæ: et rogabam te parvus non parvo affectu, ne in schola vapularem. Et cum me non exaudiebas (quod non erat ad insipientiam mihi), ridebantur a majoribus hominibus, usque ab ipsis parentibus, qui mihi accidere mali nihil

(3) *Ce chemin d'angoisses*, où nous sommes contraints de passer, c'est le sentier épineux du travail. Les difficultés que présente l'étude des sciences, le labeur, les ennuis, la peine qui accompagnent cette étude pour les enfants, sont si grands que personne ne voudrait s'y soumettre si l'inexpérience de l'enfance était capable de les apprécier et si la vigueur de cet âge indompté ne finissait par en triompher.

mon grand, mon redoutable mal d'alors! Est-il donc, Seigneur, des âmes si grandes et tellement attachées à vous par l'amour — car quelquefois une insensibilité stupide produit le même effet (1), — en est-il, dis-je, qui, par cette union si sainte et si forte, soient arrivés à dédaigner les chevalets, les ongles de fer, toutes les tortures que les autres hommes vous prient avec effroi de leur épargner, et même à se rire de ceux qui les appréhendent tant comme mes parents se riaient des châtiments que m'infligeaient mes maîtres? (2) Non, je ne les craignais pas moins et je ne vous demandais pas moins ardemment d'y échapper. Cependant je péchais en ne mettant pas à lire, à écrire et à apprendre, toute l'attention qu'on exigeait de moi.

3. — Je ne manquais, Seigneur, ni de mémoire, ni d'esprit: votre bonté m'en avait assez départi pour cet âge; mais je me plaisais à jouer, faute dont me châtiaient ceux qui s'en rendaient

(1) *Quelquefois une insensibilité stupide produit le même effet.* Les insensés se livrent souvent à la joie au milieu de leurs infortunes, ou à la vue des infortunes des autres, parce qu'ils ne comprennent point la grandeur de leurs épreuves, tandis que les sages versent des larmes amères. Cependant, celui qui aime Dieu d'un amour ardent peut se livrer à la joie en considérant les supplices du martyre, les tribulations des justes, parce qu'il se réjouit de leur victoire et de la gloire de Dieu.

Peut-être saint Augustin a-t-il en vue ces insensés qui bravent les supplices pour défendre leurs superstitions impies et séduire ainsi les âmes simples. Il en est qui pensent qu'il fait allusion à la conduite barbare des Circoncellions. (Voir *Vie de saint Augustin*, par Possidius, ch. x.)

(2) *Mes parents se riaient des châtiments*, etc. Saint Augustin signale les pénalités scolaires de son temps, empreintes d'une certaine sévérité, prouvant que le fouet et la férule remontent loin. Il reconnaît qu'il lui fut bon d'être fouetté, car, dit-il, je n'aurais rien appris si on ne m'eût fait violence. Le doux saint François de Sales disait (*Année Sainte*, t. III): « Toutes choses bien considérées, il faut un peu d'affliction aux enfants afin qu'ils se corrigent, quand on voit que les remontrances n'ont servi de rien. » Un contemporain de saint François de Sales partage cette façon de voir: c'est le roi Henri IV. Ecoutons « *le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.* » Son billet est d'ailleurs exquis. Il s'adresse à la gouvernante des enfants de France:

Madame de Monglat,

Je me plains de vous de ce que vous ne m'avés pas mandé que vous aviés fouetté mon fils; car je veulx et vous commande de le fouetter toutes les fois

volebant, plagæ meæ, magnum tunc et grave malum meum. Estne quisquam, Domine, tam magnus animus, prægnandi affectu tibi cohærens; estne, inquam, quisquam? (facit enim hoc quædam etiam stoliditas): est ergo, qui tibi pie cohærendo, ita sit affectus granditer, ut equuleos et ungulas, atque hujusmodi varia tormenta, pro quibus effugiendis, tibi per universas terras cum timore magno supplicatur, ita parvi æstimet, irridens eos qui hæc acerbissime infligunt, quemadmodum parentes nostri ridebant tormenta quibus pueri a magistris affligebamur? Non enim aut minus ea metuebamus, aut minus te de his evadendis deprecabamur : et peccabamus tamen, minus scribendo, aut legendo, aut cogitando de litteris, quam exigebatur a nobis.

3. — Non enim deerat, Domine, memoria vel ingenium, quæ nos habere voluisti pro illa ætate satis; sed delec-

qu'il fera l'opiniastre ou quelque chose de mal, *sachant bien par moy-mème qu'il n'y a rien au monde qui fasse plus de profit que cela;* ce que je recognois par expérience m'avoir profité : c'est pourquoi je veulx que vous le faciez et le luy faciez entendre.

Adieu, Madame de Monglat.

HENRI.

Le XIII novembre, à Fontainebleau.

Anne d'Autriche disait à Louis XIV enfant : « Il y a trop longtemps que vous n'avez été fouetté. Je veux vous faire voir que l'on fesse à Amiens comme à Paris. » Bossuet donnait la patoche à Mgr le Dauphin, fréquemment et fortement. Le père et la mère, sachant bien que l'éducation n'est pas efféminée, ne s'évanouissaient pas pour si peu.

Un vieux livre de pédagogie du XVIIIe siècle intitulé : *Essai d'une école chrétienne,* indique sagement *ce qu'il faut éviter dans le châtiment des enfants :* « 1° avant tout, il faut une juste raison de châtier ; 2° tout excès en cette matière doit être évité ; 3° jamais on ne doit châtier les enfants par caprice, humeur et passion ; 4° jamais on ne doit les injurier ; 5° il faut craindre d'accoutumer les enfants aux coups, *cela leur bouche l'esprit, fait qu'ils n'apprennent rien, et les endurcit plutôt que de les faire rentrer dans le devoir ;* 6° la férule ne doit pas être employée pour les légers manquements, qu'il faut réprimer par des manières humiliantes, certaines privations, un air et un ton sévères ; 7° il faut laisser passer quelques petites fautes, afin d'éviter que les enfants ne prennent l'école en aversion. »

bien autrement coupables. Les bagatelles chez les hommes faits sont des affaires (1); chez les enfants, ce sont des jeux qu'on punit; et nul n'a pitié de tous ces enfants grands ou petits! Un arbitre équitable trouvera-t-il juste pourtant que l'on m'eût puni dans mon enfance pour m'être laissé détourner, par le jeu de paume, de l'étude des lettres qui devaient plus tard devenir pour moi un jeu moins innocent? Et que faisait donc celui même qui me battait? Lui, vaincu par un collègue rival, dans une misérable dispute, il en éprouvait plus de rage et de jalousie que moi-même quand un de mes camarades gagnait la partie de paume.

(1) *Les bagatelles chez les hommes faits sont des affaires.* Toutes les affaires des hommes, quelque grandes qu'elles leur paraissent, si elles ne sont faites pour une fin légitime et conforme à la loi de Dieu, sont des niaiseries, de pures bagatelles et des jeux de grands enfants. La valeur qu'on y attache, le vif intérêt qu'on y prend, l'ardeur avec laquelle on s'y livre, n'ont guère plus de fondement que les motifs qui inspirent aux enfants tant de chaleur et de vivacité pour leurs jeux. Dieu demande, même à ceux qui sont engagés dans le monde, qu'ils mettent l'affaire du salut au premier rang, qu'en s'acquittant des autres affaires ils ne négligent pas celle-là, et qu'on les y subordonne tellement qu'elles en fassent partie.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Les parents et ceux qui instruisent la jeunesse doivent s'appliquer à graver de bonne heure dans l'esprit des enfants la connaissance de Dieu, en leur présentant des tableaux, faciles à comprendre, de sa grandeur, de sa justice, de sa bonté; car le saint Docteur nous apprend ici, par son exemple, que, dès leurs plus tendres années, l'esprit des enfants peut s'ouvrir à cette connaissance.

2. On le voit ici clairement, la malice de l'homme est déjà sensible dans l'enfant à la mamelle. Innocent par la faiblesse de ses organes, il ne l'est point par la disposition de son âme, car, « l'esprit et les pensées de l'homme sont inclinées au mal dès sa jeunesse. » (*Gen.* VIII, 21.) Les enfants, en effet, ont horreur de tout ce qui est nécessaire pour régler la vie

tabat nos ludere, et vindicabatur in nos ab eis qui talia utique agebant. Sed majorum nugæ, negotia vocantur: puerorum autem talia cum sint, puniuntur a majoribus; et nemo miseratur pueros, vel illos, vel utrosque. Nisi vero approbet quisquam bonus rerum arbiter vapulasse me, quia ludebam pila puer, et eo ludo impediebar quo minus celeriter discerem litteras, quibus major deformius luderem: aut aliud faciebat idem ipse a quo vapulabam, qui si in aliqua quæstiuncula a condoctore suo victus esset, magis bile atque invidia torquebatur quam ego cum in certamine pilæ a collusore meo superabar.

sur ces principes de la vertu; ils détestent tout ce qu'ils regretteront plus tard de n'avoir pas aimé, comme l'étude des lettres; et, au contraire, ils se portent avec une violence incroyable, comme une pierre qui tombe de haut, au jeu, à l'oisiveté et à tous les vices, qui sont autant d'obstacles à la vertu.

La désobéissance, le mensonge, la gourmandise, l'amour désordonné du jeu, l'horreur de l'étude sérieuse, l'ambition de l'emporter sur de jeunes rivaux, une insatiable curiosité de tout voir et de tout entendre, sont des défauts légers, sans doute, dans un enfant, dissimulés qu'ils sont, d'ailleurs, sous un air d'innocence et d'aimable vivacité. Mais, comme le remarque saint Augustin, ils n'en sont pas moins autant de manifestations étonnantes de la triple concupiscence que nous apportons en naissant et que portent en eux tous les enfants d'Adam.

3. Toutes les choses, sans exception, dont le monde se fait une affaire, sont autant d'épines qui ne causent que de l'embarras et de la douleur. Ce n'est qu'à ce titre qu'elles méritent le nom d'affaires sérieuses; car, du reste, ce ne sont que des bagatelles, des choses de néant, qui amusent les passions, ou plutôt qui les irritent sans jamais les contenter. Les jeux de l'enfance sont de véritables jeux qui la divertissent et n'entraînent après eux aucune suite fâcheuse. Mais les jeux de l'homme fait sont des jeux cruels qui désolent la société et sont souvent funestes à celui qui s'y livre tout entier.

CHAPITRE X

Il reconnaît qu'il a péché en négligeant l'étude des lettres par un trop grand amour des jeux et des spectacles, et cela, contre la volonté de ses parents et de ses maîtres, volonté qui n'était pas toujours bien ordonnée, mais qu'il aurait pu tourner à un bon usage, puisque d'ailleurs ce n'était pas pour faire un meilleur choix qu'il désobéissait.

Et, néanmoins, je péchais, ô Seigneur, mon Dieu, créateur et ordonnateur de tout ce qui est dans la nature, hormis le péché que vous faites seulement servir à vos desseins (1). Seigneur, mon Dieu, je péchais, en désobéissant à mes parents et à mes maîtres; car enfin, j'aurais pu, par la suite, faire un bon usage de ces leçons qu'ils m'imposaient, quelle que fût d'ailleurs leur intention. Ce n'était pas un choix meilleur qui me rendait indocile, mais l'amour du jeu. J'aimais, dans les luttes, l'orgueil de la victoire (2); j'aimais à me repaître de ces récits fabuleux qui, chatouillant plus vivement mes oreilles, excitaient en moi les démangeaisons de la curiosité; celle-ci, débordant de plus en plus par les yeux, me poussait aux spectacles et aux jeux (3), où se plaisent les hommes faits. Et que désirent, pour leurs enfants, presque tous les magistrats qui président à ces

(1) *Les péchés que vous faites seulement servir à vos desseins.* Dieu fait entrer les péchés dans l'ordre de ses desseins, non pas qu'il se les propose comme but, ou qu'il les commande, mais en permettant que nous fassions le mal dont il sait lui-même tirer le bien.

On sait que saint Augustin insiste, en maints endroits de ses écrits, sur cette vérité que Dieu est le très juste *ordonnateur des péchés*. Ainsi s'exprime-t-il dans le livre XI de la *Cité de Dieu*, ch. XVII : « De même que Dieu a créé d'une manière parfaite toutes les natures qui sont bonnes il a disposé, selon les règles de la plus stricte justice, les volontés coupables. De même encore sur le psaume VII : « Il est des choses qu'il a faites et réglées il en est d'autres qu'il n'a point faites, mais qu'il ne laisse pas de régler. Il jette un nouveau jour sur cette même doctrine dans son livre de la *Prédestination des saints*, ch. XVI, où on lit : « Il est au pouvoir des méchants de pécher. Or, qu'en péchant leur malice produise telle ou telle action, c'est ce qui n'est pas en leur pouvoir, mais au pouvoir de Dieu qui divise le

CAPUT X

Amore lusus et spectaculorum avocatur a litterarum studio.

Et tamen peccabam, Domine Deus; ordinator et creator omnium rerum naturalium, peccatorum autem tantum ordinator. Domine Deus meus, peccabam faciendo contra præcepta parentum et magistrorum illorum. Poteram enim postea bene uti litteris, quas volebant ut discerem quocumque animo illi mei. Non enim meliora eligens, eram inobediens, sed amore ludendi, amans in certaminibus superbas victorias, et scalpi aures meas falsis fabellis, quo prurirent ardentius, eadem curiositate magis magisque per oculos emicante in spectacula ludosque

ténèbres et y fait régner l'ordre. » (Mgr Péronne, *Confessions de saint Augustin.* Edit. Vivès, t. II, p. 117.)

(2) *J'aimais les luttes.* Saint Augustin raconte ailleurs (*De quantitate animæ*, ch. XXI, 36) que, dans son enfance, il était passionné pour la chasse aux oiseaux et s'y livrait au prix de courses longues et pénibles, dont, un peu plus tard, les études sédentaires le rendirent incapable.

(3) *Me poussait aux spectacles et aux jeux.* Il veut parler des jeux du cirque et de ceux des gladiateurs, très fréquents alors à Rome et dans les provinces de l'empire, et à l'amour insensé desquels les jeux immodérés préparent l'esprit des enfants. Il dit que la curiosité pour les spectacles brille dans les yeux, parce que l'application et la vivacité du regard sont ordinairement l'indice de l'ardent désir de l'âme.

Cependant le P. Archange de la Présentation croit qu'il est plus probable que saint Augustin fait ici allusion aux spectacles d'un genre comique, dont le saint Docteur parle, *De l'accord des Evangélistes*, liv. Ier, XXIII, nº 51, et *De la Cité de Dieu*, liv. Ier, ch. XXXII; liv. II, ch. VI, VII et IX; liv. IV., ch. XXVI et XXVII; liv. VI, ch. V, VI et VII.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Que les parents s'efforcent d'avoir toujours une intention pure, en appliquant leurs enfants aux études; qu'ils ne les destinent point exclusivement aux honneurs, aux richesses, aux dignités du monde comme les

jeux, sinon qu'ils leur succèdent dans ces emplois? Pourtant, ils souffrent volontiers qu'on les punisse, si l'amour du jeu les détourne des études qui peuvent les conduire, selon leur désir, à ces frivoles privilèges. Voyez tout cela, Seigneur, avec miséricorde, et délivrez-nous, nous qui vous invoquons maintenant; sauvez aussi ceux qui ne vous invoquent pas encore, afin qu'ils vous implorent et soient sauvés.

parents d'Augustin qui n'avaient point d'autre but, au témoignage du saint Docteur. Qu'ils préparent bien plutôt leurs enfants à l'accomplissement de la volonté divine, afin qu'ils deviennent des hommes utiles dans l'état auquel Dieu les appellera, et non pas dans celui où le caprice et l'ambition des parents ne les poussent que trop souvent.

2. Que les parents, les maîtres, les professeurs, désireux d'élever la jeunesse dans les vrais principes, examinent bien si, en réprimant dans les enfants une passion trop grande pour des bagatelles qui sont loin d'être

majorum, quos tamen qui edunt, ea dignitate præditi excellunt, ut hoc pene omnes optent parvulis suis; quos tamen cædi libenter patiuntur, si spectaculis talibus impediantur a studio, quo eos ad talia edenda cupiunt pervenire. Vide ista, Domine, misericorditer, et libera nos jam invocantes te; libera etiam eos qui nondum te invocant, ut invocent te, et liberes eos.

des fautes graves, ils ne sont pas eux-mêmes passionnés pour d'autres bagatelles plus répréhensibles et plongés dans des attachements criminels. N'en est-il pas qui punissent et frappent leurs enfants pour l'amour immodéré du jeu de balle, et qui se rendent eux-mêmes dignes des flammes de l'enfer par leur attachement aux jeux bien plus coupables de la débauche, de l'avarice, de l'orgueil, de l'intempérance? Ils seraient d'autant plus misérables, comme le saint Docteur s'en plaint dans ce chapitre et dans le précédent, qu'ils désireraient que les études soient pour leurs enfants, ou pour leurs élèves un moyen d'arriver aux mêmes frivolités et à la même licence.

CHAPITRE XI

Saint Augustin raconte qu'élevé, dès ses plus tendres années, dans la foi chrétienne, par la piété maternelle contre les droits de laquelle l'incrédulité de son père ne put jamais prévaloir, il demanda le baptême lors d'une maladie qui faillit être mortelle. Mais le danger ayant disparu tout d'un coup, l'ablution sainte fut remise à un autre temps.

1. — J'avais entendu parler, encore tout enfant, de la vie éternelle dont nous avons la promesse et le gage dans l'humilité de votre Fils, le Seigneur notre Dieu, descendu vers notre orgueil. Dès ma naissance, ma mère, qui a tant espéré en vous, me fit marquer du signe de la croix (1) et consacrer par le sel mystérieux.

Vous savez, Seigneur, que, bien jeune encore, je fus surpris un jour d'une violente oppression d'estomac; j'allais mourir suffoqué (2). Vous savez, mon Dieu — car dès ce temps vous étiez mon gardien, — avec quelle ferveur, avec quelle foi je demandai le baptême de votre Christ, mon Dieu et mon Seigneur, à la piété de ma mère et de notre mère commune, votre

(1) *J'avais été marqué du signe de la croix*, etc. Il veut dire par là que, dès ses premières années, il avait été initié au sacrement des catéchumènes, circonstance, du reste, qu'il expose clairement plus loin : « Je m'arrêterai donc sur les degrés où, enfant, mes parents m'avaient déposé, jusqu'à ce que la vérité se présente à mes yeux sans aucun nuage. » (Liv. VI, ch. XI, n° 18.) Il existe un Canon du premier Concile de Carthage (Canon 5), sur le sacrement du sel que l'on doit donner aux catéchumènes, et saint Augustin en fait souvent mention dans son *Traité de la manière de catéchiser les ignorants*, ch. XXVI. (Mgr PÉRONNE, *Les treize livres des Confessions*, p. 118.) « Dans les premiers siècles de l'Eglise, celui qui se préparait à devenir chrétien par le baptême était d'abord fait catéchumène, c'est-à-dire disciple de la foi (καθήχησις, instruction, d'où catéchisme). Les cérémonies de la réception du catéchumène sont encore observées dans l'administration du baptême, même pour les enfants. » (P. CLAIR.)

(2) *Bien jeune encore, je fus surpris d'une violente oppression d'estomac; j'allais mourir.* De cet endroit et d'autres semblables, soit dans les *Confessions* (liv. V, ch. IX; liv. IX, ch. II, n° 3); soit dans d'autres

CAPUT XI

Morbo pressus baptismum flagitat, quem mater certo consilio differt.

1. — Audieram enim ego adhuc puer de vita æterna nobis promissa per humilitatem Filii tui Domini Dei nostri, descendentis ad superbiam nostram; et signabar jam signo crucis ejus, et condiebar ejus sale, jam inde ab utero matris meæ, quæ multum speravit in te. Vidisti, Domine, cum adhuc puer essem, et quodam die pressus stomachi dolore repente æstuarem pene moriturus: vidisti, Deus meus, quoniam custos meus jam eras, quo motu animi et qua fide, baptismum Christi tui, Dei et Domini mei, flagitavi, a pietate matris meæ, et matris omnium nostrum Ecclesiæ tuæ: et conturbata mater carnis meæ, quoniam et sempiternam salutem meam charius parturiebat corde casto in fide tua, jam curaret festinabunda, ut sacramentis salutaribus initiarer et

ouvrages (*Contre les Acad.*, liv. Ier, ch. Ier, nº 3; liv. IX, ch. IV, nº 6; *Soliloques*, liv. Ier, nº 1; ch. XII, nº 21; ch. XIV, nº 26; de l'*Ordre*, liv. Ier, ch. XI, nº 33; *Lettre X, à Nébridius*, nº 1, etc., etc.), on peut conclure que saint Augustin avait une constitution des plus délicates.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Les catholiques trouvent ici, comme dans plusieurs autres endroits des écrits de saint Augustin (*Des paroles de l'Apôtre, Serm. CCXV; sur le symbole*, nº 5; sur le psaume XXX, explic. 4, nº 7; sur le psaume L, nº 1; *Cité de Dieu*, XXII, 8; *Traité XVIII sur saint Jean, de l'utilité de la foi*, ch. Ier) une preuve de l'antiquité du signe de la croix, dont la mère d'Augustin lui avait appris la pratique dès sa plus tendre enfance; et aussi de l'usage du sel bénit que l'on donnait aux catéchumènes, au témoignage de saint Isidore. (*Lib. de off. eccl.*, ch. XX.) Il me paraît certain que le saint Docteur veut parler ici de cet usage, puisqu'il joint ensemble le sel avec le signe de la croix; et nul doute qu'il ne soit question d'un usage réel. Ajoutez à cela

Eglise. Et ma mère selon la chair, enflammée du désir de m'enfanter dans son chaste cœur à la foi et au salut éternel, émue, troublée, préparait à la hâte mon initiation au sacrement salutaire, où j'allais être purifié du péché, en vous invoquant, Seigneur Jésus! Mais soudain je me trouvai soulagé. Le baptême fut donc différé ; j'étais, ce semble, condamné à ne recouvrer la vie que pour me souiller encore. On craignait de moi une rechute dans la fange du péché, plus grave et plus dangereuse après le bain céleste.

qu'Augustin était vraiment catéchumène, comme il est facile de le voir en plusieurs endroits des *Confessions*.

2. Sainte Monique donne ici aux mères chrétiennes un touchant exemple du soin avec lequel elles doivent élever leurs enfants dans la religion catholique, lorsque leurs maris négligent ce devoir sacré. Combien, malgré l'incrédulité du père d'Augustin, était déjà profonde cette impression de foi et de piété qu'elle s'efforçait de graver dans l'âme de son enfant, à l'âge d'ailleurs où les impressions sont si pénétrantes!

Ecoutons les réflexions d'un célèbre philosophe, ancien ministre de l'Instruction publique de notre temps, sur l'influence de la mère dans l'éducation de l'enfant.

A propos de la vieille morale de nos pères, il écrit dans la *Revue des Revues* (novembre 1893.)

« Si jamais le peuple se met à argumenter sur la morale, et par conséquent à douter, tout est perdu. Il faut sauver l'ignorant par l'enfant. Il faut confier l'enfant aux trois forces autoritaires : le prêtre, le maître et la mère. La mère est mon grand espoir, parce que le maître souffle souvent le scepticisme et que le prêtre est souvent proscrit. Elle n'a pas la science, mais elle a la tradition; une tradition tellement séculaire et tellement universelle qu'on ne peut s'empêcher de la respecter. C'est une tradition chrétienne, mais cela, dans mon esprit, ne lui nuit pas. Elle est toute pleine de Dieu, Dieu en soit béni! Elle nous enseignera le travail, et nous ne ferons pas pour lui résister de ligue contre l'abus du travail. Elle nous enseignera aussi l'amour, parce que c'est son métier; une vieille science, vous en conviendrez, puisque M. Tolstoï lui assigne une ancienneté de dix-huit cents ans, et qu'elle est, au fond, aussi vieille que le monde. J'ai bien peur que cette morale ne soit celle des commandements de Dieu, et qu'à l'exemple des commandements de Dieu elle invoque l'autorité et repousse la discussion. Les beaux esprits diront que c'est le progrès à rebours : moi, je soutiens que c'est un grand et admirable progrès. Il s'agit de mettre de l'éternité dans l'humanité en invoquant la vieille morale de nos pères. » (Jules Simon.)

Cet article est suivi d'une photographie représentant le petit saint Jean-Baptiste dans l'attitude de l'adoration devant l'Enfant Jésus. Est-ce

abluerer, te, Domine Jesu, confitens in remissionem peccatorum, nisi statim recreatus essem. Dilata est itaque mundatio mea, quasi necesse esset ut adhuc sordidarer, si viverem : quia videlicet post lavacrum illud major et periculosior in sordibus delictorum reatus foret.

M. J. Simon qui a choisi cet emblème ?..... Le peuple cessera de douter le jour où il verra les savants à genoux devant Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. Quelle est l'éducation reçue par cette foule de malheureux qui vont aujourd'hui, les uns aux anarchistes ou aux socialistes, les autres au bagne ou à l'échafaud, sans dénomination autre que celle de criminels vulgaires ?

De véritable éducation, ils n'en reçoivent aucune. Mais la perversion leur est inoculée de toutes les façons.

L'éducation, c'est la formation de l'homme à la connaissance de Dieu, à l'amour de Dieu, à l'accomplissement de tous nos devoirs.

Que la lecture, l'écriture, le calcul viennent, en sus de connaissances diverses, se mêler à cette éducation, ce n'est que juste. Nous devenons aptes par là à remplir des devoirs pour lesquels nous serions impropres autrement.

Mais la lecture, l'écriture et le calcul, voire la géométrie, la physique et la chimie, ne font pas encore l'éducation d'un homme. On peut avoir été saturé de ces sciences jusqu'à la moelle des os, sans être encore *éduqué*. On peut savoir chanter comme un rossignol, danser comme une merveille, être écuyer ou écuyère sans rivaux, et rester brute parfaite.

Une portion considérable de la jeune génération qui, dans les villes surtout, grouille autour de nous, est privée des moyens d'éducation dont elle aurait besoin.

Ces enfants n'ont pas l'éducation de famille qui leur serait indispensable. Ils n'ont pas eu l'école chrétienne qui aurait suppléé à ce qui leur manque dans la famille. L'instituteur chrétien devrait être pour eux le remplaçant du père et de la mère, un œil de Dieu ouvert sur eux, un cœur de Jésus-Christ s'épanchant dans le leur pour les former à la dignité d'enfants de Dieu. Ils ne sont point en contact avec le prêtre. Souvent, ils ignorent même l'existence du prêtre, et là où le prêtre se trouve près d'eux, mille préjugés et habitudes empêchent que les enfants aillent à lui. Le prêtre trouve, lui aussi, les portes fermées pour aller à eux, et de sataniques lois sont là pour placer sous le sceau de la législation cette séparation riche en malédictions.

Dès lors, tout ce qui peut former ou éduquer l'homme lui manque.

Mais il aura une éducation à l'envers. Le contact journalier des camarades, les discours échangés, les personnages glorifiés par-ci, voués à l'anathème par-là, tout cela déforme l'humanité. C'est un poison lent qui se répand par toutes les fibres du pauvre être humain.

De là ces innombrables manifestations vicieuses et criminelles, dont nous sommes les témoins attristés mais impuissants. Et c'est dans ces milieux que des apôtres enragés de toutes les haines viennent répandre leurs doc-

2. — Ainsi, j'avais dès lors la foi, comme ma mère, comme toute notre maison, sauf mon père, qui pourtant ne put jamais détruire en moi les droits de la piété maternelle, ni m'empêcher de croire en Jésus-Christ auquel il ne croyait pas encore. Ma mère n'omettait rien pour que vous me fussiez père, ô mon Dieu, plutôt que lui; et vous l'aidiez à vaincre son mari, à qui,

trines. Les prédicateurs positifs du mal, les prédicateurs de toutes les haines, de toutes les insanités et de toutes les destructions, injectent dans les âmes un nouveau poison qui s'ajoute à tous les précédents.

Dirons-nous que c'est du pétrole ou du vitriol? N'importe la substance à laquelle on comparera la haine produite par ces prédicateurs d'enfer. Mais certes il n'y a jamais eu d'accès de *delirium tremens* plus douloureux à voir.

« Nous avons autour de nous les écoles du mal, du crime, du crime voulu parce qu'il est crime. Vaillant, l'anarchiste du Palais-Bourbon (9 décembre 1893), en est un exemple, Ravachol (son nom rappelle la mélinite) en était un autre. Notre Corps social produit des ravageurs aussi dangereux pour la société humaine que le phylloxera l'est pour la vigne. » (*La Croix*, 15 décembre 1893.)

Le même journal publiait, le 29 août 1894, l'entrefilet qui suit, sur trois boursiers de la Ville de Paris :

« On a condamné hier aux travaux forcés à perpétuité un gamin de dix-sept ans qui n'en paraît point avoir quinze, Huitric, assassin, boursier de la Ville de Paris, à la maison ultra-laïque de Colbert. Il a déclaré que c'est à cette école qu'il prit le goût de la lecture des romans, qui lui ont fait désirer d'entrer dans les illustrations du crime. La « pose » était un de ses premiers mobiles.

» On a condamné, il y a dix jours, à quinze ans de travaux forcés, un jeune homme, Ortiz, anarchiste cambrioleur, qu'on croit, en outre, coupable de la bombe des Bons-Enfants, boursier de la Ville à la maison également très laïque de Chaptal. Il était élégant et posait.

» Ces deux jeunes gens, objet des faveurs de la Ville-Lumière, étaient, d'ailleurs, nés l'un et l'autre hors mariage.

» On a exécuté enfin, il y a peu de mois, Emile Henry, jeune conscrit insoumis de l'année, qui a jeté la bombe Terminus, s'est déclaré coupable de celle des Bons-Enfants, troisième boursier de la Ville à Chaptal, et auparavant à l'école d'Auteuil (Ecole normale privée solennellement par la Ville de son aumônier afin qu'elle soit bien laïque). Il a lu un grand factum posant pour l'anarchiste à outrance qui crie : « Vive l'anarchie! » jusqu'à la guillotine. Il se réclamait, devant le tribunal, des doctrines évolutionnistes de l'anglais Herbert Spencer, auxquelles des positivistes tels que Burdeau, l'ancien président de la Chambre, Ribot, Espinas, Cazelles, de Varigny, ont donné de la vulgarisation. »

4. Telles sont les sources de cette atroce criminalité, qui, en cette fin de siècle surtout, se produit autour de nous. Elle-même déchire l'infect et monstrueux bandeau que le fauteurs d'impiété aiment à mettre sur nos

2. — Ita jam credebam, et illa, et omnis domus, nisi pater solus; qui tamen non evicit in me jus maternæ pietatis, quo minus in Christum crederem, sicut ille nondum crediderat. Nam illa satagebat ut tu mihi pater esses, Deus meus, potius quam ille: et tu hoc adjuvabas

yeux pour expliquer le crime par des théories matérialistes, par le système de l'*inconscience*, qui va à l'encontre du bon sens.

On se plaît fort, au camp de l'incrédulité, à considérer le criminel comme un malade, et à caractériser son action extérieure comme une simple manifestation de cet état maladif.

C'est une erreur absolument désastreuse.

Les auteurs de ces théories ont voulu réhabiliter ainsi les criminels; ils n'ont fait que prononcer la déchéance absolue de l'humanité. Ce qui fait la beauté et le mérite de la vertu, c'est que nous en produisons les actes d'une façon absolument libre et consciente, malgré les suggestions contraires. De même, le crime est répréhensible et coupable, et mérite la réprehension morale et la vindicte publique, parce qu'il est voulu, parce qu'il est volontairement accompli, sous la responsabilité pleine du coupable.

Si, malgré l'enseignement religieux, qui, de l'avis général, est un frein des plus puissants et le seul, à vrai dire, contre les plus mauvaises passions, certaines natures perverses se laissent néanmoins entraîner au crime, quel doit être le résultat quand l'éducation est dépourvue des enseignements qui établissent et affermissent en nous la croyance en un Dieu juge des consciences et qui récompense ou châtie par des joies ou des peines éternelles?

Or, à ce point de vue, quelle n'est pas la triste éloquence de la constatation faite par M. l'avocat général quand il a dit: « Depuis vingt ans, les grands criminels sont de tout jeunes gens! » Ce phénomène était inconnu précédemment dans les annales judiciaires. Il faut l'expliquer. Et l'explication donnée par nous n'est que trop plausible.

Au surplus, il y là-dessus des aveux irrécusables. Voici ce que rappelle la correspondance hebdomadaire du Comité catholique de Grenelle:

« Les statistiques du Parquet de la Seine affirment que, « sur 100 enfants » qui ont comparu devant le tribunal correctionnel, 11 sortent des écoles » catholiques et 89 des écoles laïques. »

» M. G. Bonjean, juge au tribunal de la Seine, déclare que « la France » s'en va aux abîmes..... L'éducation irréligieuse est évidemment le prin» cipal facteur de cette dégénérescence. »

» M. A. Guillot, juge d'instruction à Paris, atteste que « l'effrayante » augmentation de la criminalité chez les jeunes gens a concordé avec le » changement apporté dans l'organisation de l'enseignement. Ce doit être, » pour ceux qui ont cru trouver le progrès dans cette voie nouvelle, un » lourd souci que de voir la jeune génération se distinguer par sa perver» sité brutale. »

» Le même magistrat ajoute que « les sans-patrie sont de même souche

toute meilleure qu'elle fût, elle se soumettait néanmoins, parce qu'en cela même elle obéissait à vos ordres. Je vous en prie, Seigneur, faites-moi savoir, s'il vous plaît, pour quel motif on différa mon baptême. Est-ce, oui ou non, pour mon bien qu'on lâcha les rênes à mes instincts pervers? D'où vient que maintenant encore ce mot sans cesse nous frappe l'oreille: *Laissez-*

» que les sans-Dieu;..... et que si le mal n'est pas plus grand, c'est grâce » aux écoles libres catholiques, qui ont conservé à la France un noyau » d'hommes craignant et servant Dieu. » (*La Vérité*, 25 novembre 1896.)

Ces aveux sont significatifs et justifient les pensées suivantes venues de Russie. Voici, en effet, les réflexions de la *Gazette de Moscou* à propos de nos jeunes anarchistes assassins :

« Ceux qui sont réellement responsables de l'apparition en France d'anarchistes pareils à Henry, ce sont les éducateurs du peuple français. Ils sont coupables, parce qu'ils oublient ou ne veulent pas dire à leurs élèves qu'en dehors de cette vie terrestre il y en aura une autre; qu'en dehors de la justice humaine, il y a celle de Dieu. » (*)

(*) Nous avons des statistiques navrantes sur les fruits de l'enseignement sans Dieu. Ce régime a été organisé en France, aux frais des contribuables, en 1882. En dehors d'une première mise de fonds qui dépasse certainement un milliard, il s'appelle par antiphrase le régime de l'enseignement gratuit, mais nous coûte au bas mot 200 millions chaque année!

Les résultats sont-ils au moins de nature à nous consoler des lourds sacrifices qu'il nous impose? Voici la réponse. Elle est empruntée au *Correspondant* du 25 mars 1895 :

« Les établissements destinés à l'âge scolaire proprement dit, c'est-à-dire aux enfants de six à treize ans, ont vu en cinq ans le nombre de leurs élèves diminuer de plus de 200 000.

» A la Chambre des députés, on vient de constater que, dans vingt-cinq départements, des écoles primaires, construites avec une prodigalité ruineuse pour notre Trésor à sec, ne comptent pas en moyenne dix élèves par année d'études. Elèves comme maîtres, tout décroît. Ce qui, en revanche, se remplit, tandis que l'école où Dieu n'est plus se vide, ce sont les prisons, les maisons pénitentiaires de toute nature, les hôpitaux, les dépôts, les asiles d'aliénés.

» La criminalité décuple dans l'enfance, les suicides s'y multiplient. La société se dissout par tous les bouts. Le chancre de l'athéisme la dévore sous les formes les plus hideuses de la luxure. L'alcool empoisonne et tarit le sang français. Rien qu'à Paris, la consommation de l'absinthe et des liqueurs similaires a plus que doublé en sept ans; de 1885 à 1892, elle a passé de 57 732 hectolitres à 129670 hectolitres. Qu'on s'étonne, après cela, que, de ces tempéraments brûlés de bonne heure, qu'aucun frein moral ne retient et que la bestialité domine, il ne sorte qu'une population qui reste stationnaire en face des autres nations toujours grandissantes. »

Voilà donc où nous en étions en 1895, après treize ans d'enseignement sans Dieu.

Le romancier Georges Ohnet écrivait naguère au journal *le Figaro* : « L'éducation laïque a, dans la faillite des mœurs, une part de responsabilité formidable. L'esprit sectaire, en matière scolaire, a sévi avec une rage et une impudence sans

eam ut superaret virum, cui melior serviebat; quia in hoc tibi, utique id jubenti, serviebat. Rogo te, Deus meus, vellem scire, si tu etiam velles, quo consilio dilatus sum, ne tunc baptizarer : utrum bono meo mihi quasi laxata sint lora peccandi, an non laxata sint? Unde ergo etiam nunc de aliis atque aliis sonat undique in auribus nostris : *Sine illum, faciat quod vult, nondum*

exemple. L'abaissement des consciences, la recrudescence des crimes, la précocité des scélérats sont les résultats de la laïcisation à outrance. La libre-pensée ne peut pas plus être une méthode d'éducation nationale que la grêle un procédé de culture agricole. Si le bon sens et la ferme piété des femmes de France n'avaient pas redressé bien des consciences faussées, le mal serait cent fois plus grand encore. »

Pour documenter davantage de tristes constatations ce chapitre sur l'éducation sans Dieu, recueillons encore ces réflexions sur les deux anarchismes contemporains.

« Aux jours peu éloignés où Ravachol, Emile Henry et Vaillant accomplissaient leurs exploits, tous tremblaient devant la nouvelle secte. Les anarchistes faisaient leurs preuves. Un beau jour, ces Messieurs jugèrent bon d'interrompre momentanément leurs travaux.

» Dès le lendemain, l'honnête public se rassura. Il reprit ses danses et ses festins. Il oublia la main mystérieuse qui venait de lui tracer sur la muraille son mystérieux *Mane, Thécel, Pharès*.

» Et, quand Caserio vint poignarder le président Carnot, il ne fit que succéder à des prédécesseurs déjà oubliés, et bientôt il fut oublié lui-même.

» Etait-ce à dire que l'anarchisme eût disparu dans l'intervalle? Où a-t-il disparu depuis? Loin de là, nous avons montré, en présence l'un de l'autre, les deux types d'anarchistes Brisson et Vaillant.

» Mais ces hommes représentent deux types d'anarchistes différents.

» Il y a le type de l'anarchiste militant et celui de l'anarchiste jouisseur. Vaillant représente l'un, Brisson l'autre. La société humaine est aujourd'hui destinée à périr, soit par l'un, soit par l'autre.

» Dans le système Brisson, la mort est lente : « Ça, dit-il, ça durera toujours autant que moi. » Et il compte bien que le Dieu qu'il nie ne viendra pas le déranger. D'ailleurs, n'a-t-il pas la cohue des députés, envoyés à Paris au quai d'Orsay par toutes les Loges de France, pour le défendre en cas de besoin?

» Nous ne sommes pas initiés aux mystères des desseins de la Providence, mais en supposant que nul Vaillant n'intervienne comme fléau de Dieu, la situation sera bien assez désespérée déjà, lors même que nous resterons livrés au seul anarchisme de Brisson. Brisson, avec les siens, suffit à détruire la société humaine. Il n'a pas besoin qu'un Vaillant vienne à son aide.

» La société humaine est composée d'êtres humains, doués chacun d'une volonté libre. Or, ces volontés ont en elle des forces répulsives les unes des autres, comme sont répulsives leurs passions, comme sont répulsifs leurs intérêts. Pour autant que nous voyons ces volontés humaines, aujourd'hui encore agglomérées ensemble, elles obéissent à une loi divine, que Dieu y a primitivement déposée et qu'un reste d'éducation chrétienne y maintient. Or, c'est le travail propre de l'anarchiste Brisson de détruire ce reste de ciment divin. Aucune volonté divine

le faire à sa guise; il n'est pas encore baptisé? Et pourtant, s'il s'agit de la santé du corps, nous ne disons pas : *Laissez-le se blesser davantage, car il n'est pas encore guéri.* Oh! qu'il eût mieux valu que je fusse guéri plus tôt, et que, grâce au soin des miens et à ma propre diligence, mon âme, sauvée par vous, eût été sans délai placée sous votre tutelle! Mieux eût valu sans doute; mais les flots de la tentation menaçaient ma jeunesse, et ma mère, qui en prévoyait le danger, préférait leur livrer le limon informe plutôt que l'image divine que vous deviez en tirer plus tard (1).

ne sera plus reconnue, louée, acceptée par les volontés humaines, sous l'influence de l'anarchisme brissonniste.

» Dès lors, les antipathies et les luttes sociales ne trouveront plus d'obstacles.

» Et les vieilles causes, qui, aujourd'hui déjà, rendent la vie sociale quasi impossible, agiront librement.

» Et le Brisson pourra vivre assez longtemps pour contempler, de ses yeux, le progrès d'une désagrégation sociale de plus en plus funeste. « C'est là mon » œuvre, » pourra-t-il dire; mais, d'ici là, il ne sera pas assuré un seul jour que quelque Vaillant ne viendra pas lui mettre une cartouche de dynamite sous son fauteuil présidentiel.

» Auberon Herbert disait en ces dernières années que tous nos gouvernements deviennent des fabriques officielles de dynamitards. On a trouvé que cet Anglo-Saxon allait trop loin. Dans la séance de la Chambre des députés du 18 mai 1897, M. Brisson lui a donné raison. » (*La Croix*, 27 juin 1897.)

Voir Conférences du P. Félix, à Notre-Dame de Paris, en 1861 : très beaux développements sur le *Progrès par l'éducation chrétienne.*

5. Apprenons encore de sainte Monique à obéir, à ceux qui sont au-dessus de nous, alors même qu'ils n'auraient pas toutes les vertus voulues, parce que, en leur obéissant dans tout ce qui n'est pas défendu par la loi de Dieu, nous obéissons à Dieu qui nous le commande.

6. Le saint Docteur nous représente, on ne peut plus vivement, la folie de ceux qui, dans leur jeunesse, avant d'être engagés dans les liens du mariage, se livrent à tous les crimes avec une licence effrénée, et qui trouvent des défenseurs de leurs excès : « Laissez-le, dit-on, qu'il fasse ce qu'il veut; il n'est pas encore un homme, il n'a pas d'épouse; laissez-le répandre, comme l'écume, l'ardeur bouillante de l'âge..... » Et, cependant, comme le remarque sagement saint Augustin, nous ne disons point d'un homme qui s'est blessé : « Laissez-le se blesser encore davantage. »

enim baptizatus est? et tamen in salute corporis non dicimus : *Sine vulneretur amplius, nondum enim sanatus est.* Quanto ergo melius, ut cito sanarer, et id ageretur mecum, meorum meaque diligentia; ut recepta salus animæ meæ tuta esset tutela tua, qui dedisses eam! Melius vero. Sed quod et quanti fluctus impendere tentationem post pueritiam videbantur! Noverat eos jam illa mater : et terram magis per eos, unde postea formarer, quam ipsam jam effigiem, committere volebat.

Ajoutez que, par un juste jugement de Dieu, ces malheureux jeunes gens ne parviennent jamais à une position honorable et digne, mais sont emportés souvent par une mort prématurée, ou traînent une vie d'opprobre et d'infamie. D'ailleurs, l'homme, quelle que soit son application à la vertu, n'a-t-il pas, surtout dans le sacerdoce et dans la vie religieuse, de quoi déployer toute son activité contre tant de tentations, de périls et d'occasions dangereuses? N'est-ce pas enfin le comble de la folie d'accroître la force de ses inclinations vicieuses, de diminuer les secours de la grâce divine, de chercher, comme à dessein, matière à ces tentations, de se préparer ainsi, dans l'état qui vous est destiné, une vie misérable ou impie, et de se rendre presque impossible la persévérance dans le bien?

(1) *Ma mère aimait mieux vous abandonner le limon informe,* etc. Cet endroit est très obscur et peut-être fautif. Voici le sens qui me paraît le plus vraisemblable. « Ma mère préféra abandonner à votre Providence ces flots des tentations dont elle prévoyait que je serais le jouet, et qui serviraient à former en moi l'homme nouveau, puis m'instruire dans les principes de la vraie foi et de la vertu, plutôt que de leur livrer cette forme divine que devait me donner la profession de la foi catholique. »

D'ailleurs, l'Eglise tolérait cet usage, et Monique, en présence de la volonté de son mari, n'était pas libre d'en suivre une autre. Elle s'y résigna donc, en pensant aux dangers de tout genre qui allaient assaillir la jeunesse fougueuse d'Augustin, au triste état de la société profondément corrompue et habilement corruptrice dans laquelle Augustin devait entrer, aux écoles où il faudrait nécessairement l'envoyer, aux livres, au théâtre, aux jeux, dont il serait absolument impossible d'éloigner tout à fait son esprit et son cœur. Dans ces circonstances, elle préféra réserver la grâce toute-puissante du baptême pour le jour où son fils, s'il devait s'égarer un instant, renaîtrait à la foi et à la vertu.

CHAPITRE XII

Il reconnaît qu'on le forçait de se livrer à l'étude des lettres, pour son bien, sans doute, mais non sans les justes châtiments que lui attirait l'obstination à ne pas apprendre. Dieu, cependant, savait tirer le bien du mal que faisaient ceux qui le forçaient d'étudier.

1. — Ainsi, dans l'enfance que l'on redoutait moins pour moi que l'adolescence, je n'aimais pas l'étude des lettres, et j'avais horreur d'y être contraint. On m'y forçait, cependant, pour mon bien, et je faisais mal de résister; car je n'eusse rien appris sans contrainte. Or, ce n'est pas bien faire que de faire le bien à contre-cœur (1). Et ceux qui me forçaient d'étudier n'agissaient pas bien non plus; mais vous en tiriez mon bien, vous seul, ô mon Dieu. Eux, en effet, ne me pressaient d'apprendre qu'en vue d'assouvir l'insatiable soif de cette richesse qui n'est qu'indigence, de cette gloire qui n'est qu'ignominie.

2. — Mais vous qui savez le nombre des cheveux de notre tête (*Matth.* x, 30), vous tourniez leur erreur à mon profit, et ma paresse à la peine que je méritais, si petit enfant et si grand pécheur! (2) Ainsi leur intention n'était pas bonne et vous en

(1) *Ce n'est pas bien faire que de faire le bien à contre-cœur.* Non, quoique ce que l'on fasse soit bon, on ne fait pas bien ce que l'on fait malgré soi. Cela est vrai de celui qui agit malgré lui, à contre-cœur, dans le sens propre du mot, tellement qu'il n'aurait pas la volonté de faire le bien s'il n'y était forcé. Car il ne fait point mal celui à qui le bien qu'il est forcé de faire, déplaît par un mouvement indélibéré de sa volonté, ou dans la partie sensitive de son âme.

C'est ainsi que la crainte de la mort semble faire hésiter un instant Suzanne par un mouvement purement naturel; mais sa résolution dernière n'en est pas moins ferme et sainte. « Il vaut mieux tomber dans les mains des hommes en résistant, que de pécher en présence de Dieu. » (*Dan.* XIII, 23.)

D'ailleurs, il en est peu qui soient si parfaits que, dans les actes les plus difficiles des vertus, ils n'éprouvent quelque résistance intérieure, et qui, par

CAPUT XII

Ad litteras non recte cogebatur, quo tamen Deus utebatur bene.

1. — In ipsa tamen pueritia (de qua mihi minus, quam de adolescentia metuebatur), non amabam litteras, et me in eas urgeri oderam; et urgebar tamen, et bene mihi fiebat, nec faciebam ego bene; non enim discerem, nisi cogerer. Nemo autem invitus bene facit, etiamsi bonum est quod facit. Nec qui me urgebant, bene faciebant: sed bene mihi fiebat abs te, Deus meus. Illi enim non intuebantur, quo referrem quod me discere cogebant; præterquam ad satiandas insatiabiles cupiditates copiosæ inopiæ, et ignominiosæ gloriæ.

2. — Tu vero, cui numerati sunt capilli capitis nostri, errore omnium qui mihi instabant ut discerem, utebaris ad utilitatem meam; meo autem, qui discere nolebam, utebaris ad pœnam meam, qua plecti non eram indignus tantillus puer, et tantus peccator. Ita de non bene facien-

suite de la lutte de la chair et de l'esprit, ne sentent, s'il n'est en eux, un mouvement contraire à l'action qu'ils doivent faire.

(2) *Si petit enfant et si grand pécheur.* On est surpris, sans doute, lorsqu'on entend saint Augustin se qualifier de grand pécheur à l'âge de sept ou huit ans, quoiqu'il ne se reproche que les défauts ordinaires aux enfants de cet âge. Il faut entrer ici dans la pensée du saint Docteur, qui ne parle ainsi qu'en vue du péché originel, de la profonde malignité et de l'étrange corruption de la nature humaine qui en ont été la suite : malignité et corruption qui se déclarent dès la plus tendre enfance par l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour-propre, la jalousie, la colère, la sensualité, la paresse, l'éloignement pour toute application, pour tout travail et mille autres inclinations mauvaises qui se montrent à découvert. A quoi les attribuer, sinon au péché originel, où la rébellion de l'homme contre Dieu a été punie en lui par la révolte de la chair contre l'esprit?

tiriez mon bien; ma conduite était mauvaise, et j'en étais justement puni. Car vous l'avez ordonné et il en est ainsi : tout esprit déréglé est à lui-même son propre châtiment (1).

(1) *Tout esprit déréglé est à lui-même son propre châtiment*, c'est-à-dire trouve sa peine en lui-même. Sans examiner cette question : si le péché peut être par lui-même et à proprement parler le châtiment du péché, question sur laquelle saint Thomas jette un grand jour (Ia IIæ, q. LXXXVII, art. 2), disons seulement que Dieu, par un effet de sa bonté pour l'homme, a établi que, comme l'ordre est le principe de la paix, le désordre serait le principe du trouble, et que, comme la paix est la source du bonheur, le trouble serait celle du malheur. « Le péché, qui trouble tout l'ordre du monde, dit Bossuet, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup et le plus mortel sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le méchant ne déchire dans les autres que la renommée et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi, tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur, en sa propre conscience, du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il suit que le péché est le plus grand et le plus extrême de tous

tibus, tu bene faciebas mihi; et de peccante meipso juste retribuebas mihi. Jussisti enim, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.

les maux..... parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime, malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore. » (*Sur la nécessité de la pénitence*, Ire part.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Que chacun de nous rende grâces à Dieu de ce que ses parents et ses maîtres l'ont forcé, bien que malgré lui, à s'appliquer à l'étude des lettres, dont nous recueillons le fruit dans un âge plus avancé. Nous n'en comprenons point l'utilité dans notre enfance, et souvent d'autant moins que ce n'est pas par une intention mauvaise, mais par le zèle de la gloire divine qu'on nous force de nous livrer à l'étude.

2. Ce principe si vrai du saint Docteur : « Vous l'avez ordonné, Seigneur, et il en est ainsi que tout esprit déréglé est à lui-même son châtiment, » doit enflammer nos cœurs de l'amour de la mortification. Celui qui obéit à ses affections dépravées est tourmenté et par la violence et par le dérèglement de ses inclinations, et par les remords de la conscience qui les suit. C'est le juste châtiment dont Dieu punit les pécheurs en cette vie, parce qu'ils ont méprisé les joies que répandent dans l'âme la charité bien ordonnée, la vertu et la bonne conscience.

CHAPITRE XIII

Augustin déplore la passion désordonnée qu'il avait pour les fictions dangereuses des poètes et son aversion pour des connaissances beaucoup plus utiles.

1. — D'où venait mon aversion pour la langue grecque, à laquelle j'avais été initié tout petit enfant, c'est ce que, même aujourd'hui, je ne peux m'expliquer suffisamment. J'étais passionné, au contraire, pour la langue latine, telle que l'enseignent, non les premiers maîtres, mais ceux qu'on nomme les grammairiens. Ces études élémentaires qui consistent à lire, à écrire, à compter, ne m'étaient pas moins odieuses et pénibles que l'étude du grec. Et d'où vient cela, sinon du péché et de la vanité de la vie? « J'étais chair, j'étais l'esprit qui s'égare (1) et ne revient pas lui-même. » (*Ps.* LXXVII, 39.) Certes, ces connaissances élémentaires auxquelles j'ai dû et je dois encore de lire tout ce que je rencontre, d'écrire ce qui me plaît, étaient meilleures, parce qu'elles étaient plus certaines, que la fable d'un Enée dont j'étais contraint d'apprendre les courses errantes, oublieux de mes propres erreurs. Je pleurais la mort de Didon, qui se tua par amour, tandis que je n'avais pas une larme à donner au malheur de mon âme mourant de ces folies loin de vous, ô mon Dieu, ô ma vie! Or, y a-t-il plus malheureux qu'un misérable sans pitié pour lui-même, pleurant la mort de Didon causée par l'amour d'Enée, mais ne pleurant pas sa

(1) *J'étais l'esprit qui s'égare et ne revient pas*, errant et fugitif et ne sachant point revenir, c'est-à-dire soumis à une vie mortelle qui s'avance continuellement de l'enfance à la jeunesse, sans jamais revenir à l'enfance; de la jeunesse à la vieillesse, sans revenir à la jeunesse, et qui court rapidement vers la mort sans jamais revenir à la vie.

Cette pensée est vraie, mais n'est peut-être point parfaitement en rapport avec le but que se propose ici saint Augustin condamnant la paresse de son jeune âge. Il serait peut-être mieux d'adopter l'explication qu'il donne de ce passage des psaumes dans plusieurs endroits de ses écrits, en l'interprétant

CAPUT XIII

Quibus studiis potissimum sit delectatus.

1. — Quid autem erat causæ, cur Græcas litteras oderam, quibus puerulus imbuebar, ne nunc quidem mihi satis exploratum est. Adamaveram enim Latinas, non quas primi magistri, sed quas docent qui grammatici vocantur. Nam illas primas, ubi legere et scribere et numerare discitur, non minus onerosas pœnalesque habebam, quam omnes Græcas. Unde tamen et hoc, nisi de peccato et vanitate vitæ? Quia caro eram, et spiritus ambulans et non revertens. Nam utique meliores, quia certiores erant primæ illæ litteræ (quibus fiebat in me, et factum est, et habeo illud, ut et legam, si quid scriptum invenio, et scribam ipse, si quid volo) quam illæ quibus tenere cogebar Æneæ nescio cujus errores, oblitus errorum meorum; et plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem; cum interea meipsum in his a te morientem, Deus vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus. Quid enim miserius misero, non miserante seipsum, et flente Didonis mortem, quæ fiebat amando Æneam, non

dans ce sens que l'homme est un esprit qui marche et ne revient pas, parce qu'il lui est impossible, sans la grâce de Dieu, de revenir de l'abîme de la perdition où le poids des iniquités le précipite. (*Explic. du ps. LXXVII*, n° 24; *De la Gen. à la lettre*, lib. IX, cap. XVIII, n° 33.)

Le monde est plein de ces malheureux dont parle saint Augustin, qui ne se plaignent pas, ou parce qu'ils ne sentent pas leur mal, ou parce qu'ils affectent de ne pas le sentir. Le saint Docteur veut ici parler, non des maux temporels qu'on ne sent que trop, dont on n'est que trop porté à se plaindre, mais des maux de l'âme. Celui qui les sent et en craint les suites est sans doute à plaindre, mais bien moins que celui qui ne les sent pas, ou qui feint de ne pas les sentir. Le péché a, pour ordinaire, l'un de ces deux effets.

propre mort causée par son manque d'amour pour vous?

2. — O Dieu, lumière de mon cœur, pain mystérieux de mon âme (1), vertu fécondante (2) de mon esprit et de ma pensée, je ne vous aimais pas; je prostituais, mon amour loin de vous (3), et, de toutes parts, à mon esprit égaré j'entendais retentir ces mots : « *Courage! courage!* » car l'amitié de ce monde (*Ps.* XXXIV, 21; *Jac.* IV, 4) n'est que fornication à votre endroit. « *Courage! courage!* » Ces mots ne retentissent que pour nous faire rougir de n'être pas un homme semblable aux autres. Ce n'est pas cela que je déplorais, mais je pleurais sur « Didon mourante et terminant sa vie par le glaive, » tandis que moi-même je m'éloignais de vous pour suivre les plus viles de vos créatures; *terre*, je ne cherchais que la terre. Et si l'on me défendait ces lectures, je pleurais de ne point lire ce qui m'arrachait des larmes (4). Voilà, ô folie! ce que l'on appelle les belles-lettres, et qu'on met au-dessus des premières études où l'on apprend à lire et à écrire.

3. — Mais, aujourd'hui, mon Dieu, que votre vérité crie dans mon âme et lui dise : « Non, non, il n'en est pas ainsi; ces premiers enseignements sont bien meilleurs que les autres. » Me voici prêt à oublier les aventures d'Enée et autres fables pareilles, plutôt que l'art de lire et d'écrire. Sans doute, des voiles pendent au seuil (5) de la porte des grammairiens, mais ils servent moins à cacher des mystères vénérables qu'à couvrir

(1) *Pain mystérieux de mon âme.* La nourriture de l'âme, c'est Dieu connu et aimé; la bouche de l'âme, c'est la considération et la méditation par lesquelles nous recevons les inspirations divines. Le premier bien est de donner la vie, le deuxième de la nourrir, le troisième de la rendre féconde. C'est ce qui a lieu pour les plantes; c'est aussi ce que Dieu fait pour les âmes.

(2) *Vertu féconde,* qui donnez à mon âme sa fécondité. Dieu féconde l'âme humaine en s'unissant à elle par la grâce comme un époux, et en lui faisant produire les fruits des vertus.

(3) *Je prostituais mon amour loin de vous,* c'est-à-dire qu'en abandonnant votre amour à vous qui êtes l'époux unique de mon âme, je me suis attaché par une affection désordonnée aux créatures comme à autant de prostituées. Saint Jacques nous dit que l'amitié de ce monde est ennemie

flente autem mortem suam, quæ fiebat non amando te?

2. — Deus lumen cordis mei, et panis oris intus animæ meæ, et virtus maritans mentem meam et sinum cogitationis meæ, non te amabam : et fornicabar abs te, et fornicanti sonabat undique : *Euge, euge!* Amicitia enim hujus mundi fornicatio est abs te. *Euge, euge* dicitur, ut pudeat si non ita homo sit. Et hæc non flebam; sed flebam

Didonem extinctam, ferroque extrema secutam;

sequens ipse extrema condita tua relicto te, et terra iens in terram; et si prohiberer ea legere, dolerem; quia non legerem, quod dolerem. Tales (dementia!) honestiores et uberiores litteræ putabantur, quam illæ quibus legere et scribere didici.

3. — Sed nunc in anima mea, Deus meus, clamet veritas tua, et dicat mihi : *Non est ita, non est ita : melior est prorsus doctrina illa prior.* Nam ecce paratior sum oblivisci errores Æneæ, atque omnia ejusmodi, quam scribere et legere. At enim vela pendent liminibus gram-

de Dieu. (*Jac.* IV, 4.) Saint Augustin l'appelle une fornication. Pourquoi, en effet, l'amitié du monde est-elle ennemie de Dieu? Parce qu'elle est une inclination coupable de notre cœur vers l'amour des créatures, auxquelles il sacrifie l'amour du Créateur, c'est-à-dire une fornication spirituelle. Aussi saint Jacques va jusqu'à appeler les amis du monde de vrais adultères.

(4) *Ce qui m'arrachait des larmes.* « Quoi! vous donnerez, comme Augustin, des larmes à la mort de Didon, et vous en refuserez à la vôtre? Vous vous laisserez toucher à une représentation tragique et à un événement de théâtre, et vous serez insensible au meurtre sanglant et effectif de votre propre âme? » (Fromentières, *Carême.*) Voir Bourdaloue, *Divertissements du monde, Dominic.*

(5) *Des voiles pendent au seuil,* etc., « ou pour l'ornement, ou comme enseigne, je suppose, ou pour se mettre à l'abri des regards des passants et des curieux. Il n'y a personne de bon sens qui ne les prenne pour une marque du besoin qu'ils ont de chercher quelque couverture à leur égarement et à leur folie. » (Du Bois, académicien.) « De longs voiles blancs suspendus à la porte de ces écoles annonçaient que, sous les fables des poètes, se cachaient des vérités. » (Villemain.) « Les voiles qui flottaient à la porte

leurs erreurs. Qu'ils n'élèvent pas la voix contre moi, car je ne les crains plus, maintenant que je vous confie les désirs de mon âme, ô mon Dieu, et que j'accepte le châtiment de mes égarements passés, pour aimer la sainteté de vos voies. Qu'ils ne fassent pas entendre leurs clameurs contre moi, ces vendeurs ou ces acheteurs de grammaire; car si je leur demandais : « Est-il vrai, comme le dit le poète, qu'Enée soit allé à Car-

des écoles de grammairiens étaient comme un emblème des prétendus mystères renfermés dans les fables anciennes; mais ces fables allégoriques, dit saint Augustin, annonçaient plutôt que les grammairiens cherchaient à cacher leurs erreurs..... et leur science ne lui inspirait que dédain. » (POUJOULAT.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous place de nouveau sous les yeux la corruption de notre nature qui sacrifie les choses utiles à l'inutilité, à la frivolité. C'est ainsi que le saint Docteur avait bien plus d'ardeur pour les récits fabuleux que pour la littérature plus sérieuse et pour l'arithmétique, qu'il désigne de cette façon : « Un et un font deux, deux et deux font quatre, étaient pour moi un refrain désagréable. »

2. Il nous apprend en même temps à ne point donner trop de temps à l'étude des fables mythologiques. Il suffit d'en savoir ce qui est nécessaire pour mieux comprendre les auteurs. En faire l'unique objet de ses études, remplir des fables des poètes païens les livres, les poésies, les discours, les entretiens, les leçons, c'est perdre son temps et négliger des études plus importantes.

3. Il nous enseigne encore, ici et dans d'autres endroits, le fruit spirituel que nous pouvons recueillir de l'étude des auteurs profanes. Voyez avec quel profit il passe des erreurs de Didon à ses propres erreurs, de la mort de Didon à la mort de son âme et à l'amour désordonné des créatures. C'est ainsi que, dans le Livre V de la *Cité de Dieu*, chapitre XVIII, il se sert de l'histoire des Romains les plus célèbres pour exhorter les chrétiens à la fuite de la vaine gloire. Que les maîtres apprennent par là à retirer pour eux et leurs élèves le même fruit de l'étude des auteurs profanes; qu'ils les habituent à tirer eux-mêmes de cette étude des enseignements salutaires, leurs leçons seront alors plus utiles pour tous, maîtres et disciples.

4. Il s'en prend à ce qu'on appelle l'esprit païen dans l'éducation. Il ne part pas en guerre contre les auteurs classiques, mais il soutient que ces auteurs doivent être expliqués dans un esprit constamment chrétien. Il

maticarum scholarum; sed non illa magis honorem secreti, quam tegumentum erroris significant. Non clament adversum me, quos jam non timeo, dum confiteor tibi quæ vult anima mea, Deus meus, et acquiesco in reprehensione malarum viarum mearum, ut diligam bonas vias tuas. Non clament adversum me venditores grammaticæ, vel emptores; quia si proponam eis interrogans, utrum verum sit quod Æneam aliquando Cartha-

est évidemment dans la vérité, et sur ce point tous les bons esprits peuvent se mettre d'accord. On peut donc conserver pour l'éducation de l'esprit et pour la formation naturelle du caractère et du cœur les admirables monuments de grandes pensées, de nobles sentiments et de beau langage que l'antiquité païenne nous a transmis. On doit montrer leur accord constant avec le christianisme en tout ce en quoi ils sont bons, et, dès qu'ils expriment une pensée fausse ou un sentiment mauvais, marquer vivement le désaccord en montrant la supériorité de la maxime chrétienne.

« Tout donc se ramène à imprégner l'éducation entière de christianisme. Il ne s'agit pas tant de multiplier les instructions religieuses et les sermons pieux, que d'animer tous les exercices de l'esprit chrétien, d'envelopper l'âme des élèves d'une atmosphère chrétienne. Le maître doit être apôtre, tout se résume en ce mot, et il faut que son apostolat se fasse partout sentir. Ainsi, même dans les chaires les plus hautes de l'enseignement supérieur, au milieu des démonstrations mathématiques les plus abstraites, ou des critiques de texte les plus minutieuses, il faut qu'on sente une préoccupation plus large que la simple découverte de la vérité scientifique animer l'intelligence du maître et comme dominer sa vie. Autrement, qu'importe la robe des prêtres si l'enseignement ne doit pas être chrétien, et de quoi sert la foi si elle ne vivifie la foi dans les âmes ? Cela ne veut pas dire que le professeur doit toujours prêcher ; mais cela veut dire qu'il doit faire sentir partout que toute vérité fragmentaire n'est pour lui qu'une portion de la vérité totale, et que toutes ses recherches, tout son savoir sont appréciés par lui bien au-dessous d'un verset de l'Evangile. S'il n'en était pas ainsi, des catholiques pourraient regarder la science comme leur fin suprême ; ce qui serait un progrès pour d'autres, serait pour eux une déchéance, car d'un moyen ils feraient le but. Dans tous les ordres d'enseignement, le maître n'exercera donc une véritable maîtrise, une maîtrise féconde, qu'à la condition de faire de son enseignement un moyen d'apostolat. A travers toutes les sciences, depuis le *b a ba* jusqu'aux mathématiques supérieures, à la philologie et à la haute métaphysique, il doit se regarder comme un missionnaire du Christ et ne jamais perdre de vue cette science suprême à laquelle l'Apôtre par excellence se glorifiait de se tenir : *Hoc unum scio, Jesum Christum et ipsum crucifixum.* » (Yves Le Querdec.)

thage ? » les moins érudits répondront qu'ils ne le savent pas, et les plus instruits diront qu'il n'en est rien.

4. — Ou si je demande avec quelles lettres on écrit le nom d'Enée, tous ceux qui l'ont appris me répondront exactement d'après les conventions réglant les signes de l'écriture parmi les hommes. De même, si je demande lequel serait le plus funeste à la vie humaine, d'oublier l'art de lire et d'écrire ou ces fictions poétiques, qui ne pressent la réponse de tout homme n'ayant pas entièrement perdu la raison ? Enfant, je péchais donc quand je préférais ainsi les choses vaines aux choses plus utiles, ou plutôt lorsque, aimant celles-ci, je détestais celles-là. Alors, aussi, *un et un font deux, deux et deux font quatre,* m'était une odieuse chanson, et rien de plus doux, au contraire, que le vain spectacle du cheval de bois plein de soldats, que l'incendie de Troie, et l'ombre même de Créuse. (Virgile, *Enéide*, II.)

ginem venisse poeta dicit, indoctiores se nescire respondebunt, doctiores autem etiam negabunt verum esse.

4. — At si quæram quibus litteris scribatur Æneæ nomen, omnes mihi, qui hæc didicerunt, verum respondebunt; secundum id pactum et placitum, quo inter se homines ista signa firmarunt. Item, si quæram quid horum majore vitæ hujus incommodo quisque obliviscatur, legere et scribere, an poetica illa figmenta, quis non videat quid responsurus sit, qui non est penitus oblitus sui? Peccabam ergo puer cum illa inania istis utilioribus amore præponebam : vel potius ista oderam, illa amabam. Jam vero, *Unum et unum duo, duo et duo quatuor*, odiosa cantio mihi erat : et dulcissimum spectaculum vanitatis, equus ligneus plenus armatis, et Trojæ incendium, atque ipsius umbra Creusæ.

CHAPITRE XIV

Il décrit son aversion pour la langue grecque,
à cause de la difficulté qu'il éprouvait d'étudier une langue étrangère.

1. — Pourquoi donc avais-je en aversion même la langue grecque qui chante de telles aventures? Homère est, en effet, très habile à composer de pareilles fables, et c'est un très doux charmeur; cependant, il n'avait pour moi que de l'amertume durant mon enfance (1). Je crois qu'il en est ainsi de Virgile pour les enfants grecs, lorsqu'on les force à l'apprendre, comme on me forçait d'étudier Homère. La difficulté d'apprendre entièrement une langue étrangère assaisonnait pour ainsi dire de fiel toute la saveur de ces fables grecques. En effet, je ne connaissais pas les mots, et l'on usait de dures menaces et de châtiments rigoureux pour me forcer à les apprendre. Alors, sans doute, étant encore petit enfant, je ne connaissais pas non plus les mots latins (2). Cependant, par ma seule attention, je les ai appris sans terreurs et sans violences, au milieu des caresses de mes nourrices, des sourires et des amusements qu'elles mêlaient à mes premiers jeux.

2. — Je les appris sans être pressé du poids de la crainte, sollicité seulement par mon âme en travail de ses conceptions, ce que je n'aurais pu faire sans avoir appris quelques mots, non point de la bouche d'un maître, mais de ceux qui parlaient avec moi, et dans les oreilles desquels je tâchais ensuite d'introduire mes impressions. Cela prouve que, pour apprendre,

(1) *Homère n'avait pour moi que de l'amertume.* Ce n'est pas à dire que saint Augustin n'ait fait de grands progrès dans la langue grecque. L'usage fréquent qu'il en fit dans ses ouvrages et ses citations d'auteurs indiquent qu'il était bon helléniste.

(2) *Je ne connaissais pas non plus les mots latins.* Saint Augustin déclare avoir appris le latin par la seule attention de son esprit. Ce passage nous montre que les Romains, en faisant la conquête de l'Afrique, y avaient

CAPUT XIV

Litteras Græcas oderat.

1. — Cur ergo Græcam etiam grammaticam oderam talia cantantem? Nam et Homerus peritus texuit tales fabellas, et dulcissime vanus est : mihi tamen amarus erat puero. Credo etiam Græcis pueris Virgilius ita sit, cum eum sic discere coguntur, ut ego illum, videlicet difficulter. Difficultas omnino ediscendæ peregrinæ linguæ, quasi felle aspergebat omnes suavitates Græcas fabulosarum narrationum. Nulla enim verba illa noveram, et sævis terroribus ac pœnis, ut nossem, instabatur mihi vehementer. Nam et Latina aliquando (infans utique) nulla noveram; et tamen advertendo didici, sine ullo metu atque cruciatu; inter etiam blandimenta nutricum, et joca arridentium, et lætitias alludentium.

2. — Didici vero illa sine pœnali onere urgentium, cum me urgeret cor meum ad parienda concepta sua : et quia non posset nisi aliqua verba didicissem, non a docentibus, sed a loquentibus, in quorum et ego auribus parturiebam quidquid sentiebam. Hinc satis elucet, majorem habere

introduit la langue latine, laquelle remplaça, pour les Africains, la langue punique, d'une grande ressemblance avec la langue hébraïque.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Le saint Docteur déduit la nécessité des lois de la mobilité continuelle et de l'instabilité des choses humaines, qui ne se portent ni avec constance, ni avec force vers ce qui est honnête et utile. Voilà pourquoi la Providence divine a établi des lois pour contenir dans le devoir, non seulement les enfants par la crainte de la discipline, mais les adultes par celle des châtiments, et tous les hommes par la terreur des supplices éternels.

une libre curiosité a plus de force qu'une craintive nécessité. Mais la crainte enchaîne la fougue de la curiosité, selon vos lois, ô mon Dieu, qui, depuis la férule de nos maîtres jusqu'aux souffrances des martyrs, savent, par un mélange de salutaires amertumes, nous ramener vers vous, loin des plaisirs empoisonnés qui nous avaient éloignés de vous.

vim ad discenda ista liberam curiositatem, quam meticulosam necessitatem. Sed illius fluxum hæc restringit legibus tuis, Deus, legibus tuis a magistrorum ferulis usque ad tentationes martyrum, valentibus legibus tuis miscere salubres amaritudines, revocantes ad nos te a jucunditate pestifera, qua recesseramus a te.

CHAPITRE XV

Il demande à Dieu de faire servir à sa gloire
tout ce qu'il a appris d'utile dans son enfance.

1. — Seigneur, exaucez ma prière pour que mon âme ne défaille pas sous votre verge paternelle, pour que je ne me lasse pas de louer vos miséricordes qui m'ont retiré de mes voies perverses. Soyez-moi plus doux que ces séductions qui m'égaraient. Que je vous aime d'un amour fort! Que de tout mon cœur j'embrasse votre main, pour que vous m'arrachiez jusqu'à la fin à toute tentation!

2. — N'êtes-vous pas, Seigneur, mon Roi et mon Dieu? Que tout ce que mon enfance apprit d'utile soit donc à votre service; à votre service tout ce que je dis, tout ce que j'écris, lis ou calcule. Quant à mes lectures frivoles, vous m'en avez puni et vous m'avez remis le péché de ces vaines délectations. J'en ai retenu, il est vrai, beaucoup de locutions utiles, mais cet avantage peut être obtenu par des voies plus sûres où les enfants marcheraient sans danger.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

L'étude des auteurs profanes, indispensable sans doute à la formation intellectuelle, n'est sans danger qu'à la condition d'être subordonnée à l'étude de la religion et aux pratiques de la piété chrétienne.

Nous avons dans ce chapitre le modèle de la prière que nous devons adresser à Dieu pour lui demander la persévérance, et lui consacrer les progrès que nous avons faits dans nos études lorsque nous étions enfants.

CAPUT XV

Petit amorem Dei.

1. — Exaudi, Domine, deprecationem meam, ne deficiat anima mea sub disciplina tua : neque deficiam in confitendo tibi miserationes tuas, quibus eruisti me ab omnibus viis meis pessimis : ut dulcescas mihi super omnes seductiones quas sequabar ; et amem te validissime, et amplexer manum tuam totis præcordiis meis, ut eruas me ab omni tentatione usque in finem.

2. — Ecce enim tu, Domine, Rex meus et Deus meus : tibi serviat quidquid utile puer didici ; tibi serviat quod loquor, et scribo, et lego, et numero. Quoniam, cum vana discerem, tu disciplinam dabas mihi : et in eis vanis, peccata delectationum mearum dimisisti mihi. Didici enim in eis multa verba utilia, sed et quæ in rebus non vanis dici possunt, et ea via tuta est, in qua pueri ambularent.

CHAPITRE XVI

Il déplore la coutume suivie dans les écoles publiques d'apprendre aux enfants les langues latine et grecque dans les ouvrages de poètes licencieux, qui excitent à imiter les infamies commises par les dieux eux-mêmes.

1. — Malheur à toi, torrent de la coutume! Qui te résistera? Es-tu donc intarissable? Jusques à quand rouleras-tu les fils d'Ève dans cette mer immense et redoutable que traversent à grand'peine ceux mêmes qui sont attachés à un bois sauveur? (1) N'est-ce pas toi qui m'as fait voir un Jupiter à la fois armé de la foudre et adultère? Et, certes, il ne pouvait être ces deux choses; mais on a composé cette fable pour autoriser à l'imiter dans un véritable adultère ceux que séduit un tonnerre imaginaire. Qui donc, parmi ces maîtres drapés dans leurs manteaux (2), prêta jamais une oreille attentive à ces paroles d'un homme sorti comme eux de la même poussière? (3) Ce sont là des fictions d'Homère qui prêtait aux dieux la nature humaine. J'aurais préféré qu'il élevât les hommes à la nature divine (4). Mais il serait plus vrai de dire qu'Homère, dans ces fictions, en attribuant aux hommes les plus vils la nature divine, voulait faire croire que les vices n'étaient pas des vices, et qu'en les commettant on n'imitait pas des hommes pervers, mais les dieux du ciel eux-mêmes.

2. — Et, cependant, ô fleuve infernal, les hommes sont précipités dans tes flots, les mains chargées de présents, pour apprendre ces billevesées! C'est là une grande affaire qui a

(1) *Cette mer immense et redoutable que traversent à peine ceux qui sont attachés à un bois sauveur.* Il est difficile de ne pas voir dans cette métaphore une allusion à l'arche de Noé et, par là même au bois sacré de la croix dont l'arche était la figure. L'auteur du livre de la Sagesse désigne tout vaisseau sous le nom générique de bois. (*Sap.* XV, 4 et XIV, 1 — 3.)

(2) *Parmi ces maîtres drapés dans leurs manteaux.* Ce manteau était un vêtement qu'on ajoutait à la tunique, pour se défendre du froid et de

CAPUT XVI

Improbat modum juventutis erudiendæ.

1. — Sed væ tibi, flumen moris humani! Quis resistet tibi? Quamdiu non siccaberis? Quousque volves Hevæ filios in mare magnum et formidolosum, quod vix transeunt qui lignum conscenderint? Nonne ego in te legi, et tonantem Jovem et adulterantem? Et utique non posset hæc duo; sed actum est, ut haberet auctoritatem ad imitandum verum adulterium lenocinante falso tonitruo. Quis autem penulatorum magistrorum audiat aure sobria, ex eodem pulvere hominem clamantem et dicentem : *Fingebat hæc Homerus : et humana ad deos transferebat?* Divina mallem ad nos. Sed verius dicitur, quod fingebat hæc quidem ille, sed hominibus flagitiosis divina tribuendo, ne flagitia patrarentur flagitia, et ut quisquis ea fecisset, non homines perditos, sed cœlestes deos videretur imitatus.

2. — Et tamen, o flumen tartareum, jactantur in te filii hominum cum mercedibus ut hæc discant : et magna res

l'intempérie de la saison. Au temps de saint Augustin, c'était le vêtement d'usage des professeurs de grammaire.

(3) *Sorti comme eux de la même poussière*, c'est-à-dire de la même arène de vanité, d'orgueil, d'idolâtrie, dans laquelle l'infortuné Cicéron se roulait avec les autres.

(4) *J'aurais préféré qu'il élevât les hommes à la nature divine.* Quelles sont les qualités propres à la condition des dieux? Cicéron (*Tusculanes*, liv. Ier) lui-même nous les apprend : c'est la force de l'esprit, le goût de la sagesse, la faculté de trouver la vérité, de se la rappeler. J'ajoute : c'est la sainteté, la justice, la miséricorde, la perfection. Voilà les vertus divines que Jésus-Christ nous a communiquées. « Soyez donc miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (*Matth.* v, 48.)

lieu publiquement au forum, en face des lois qui ajoutent un nouveau salaire aux rétributions privées (1). Tes ondes battent les rochers (2) et font retentir ces paroles : C'est là qu'on apprend le langage et qu'on acquiert l'éloquence si nécessaire pour persuader les autres et exprimer ses pensées. Ainsi, nous ne connaîtrions pas ces mots : « Pluie d'or, sein, tromperie, voûte des cieux, » et autres expressions renfermées dans le même passage, si Térence ne nous présentait un jeune homme débauché qui se propose d'imiter le libertinage de Jupiter, en considérant une peinture murale où Jupiter était représenté, selon la fable, « versant une pluie d'or dans le sein de Danaé pour la tromper. » Et, voyez comme il s'excite à la débauche en prenant exemple sur ce dieu ! « Quel est ce dieu? s'écrie-t-il. Celui qui de son tonnerre fait trembler la voûte des cieux. Et moi, homme chétif, je ne l'imiterais pas? Mais, je l'ai fait, et de grand cœur. » (3)

3. — Non, il n'est nullement besoin de telles ordures pour apprendre ces mots plus facilement, car, grâce à ces termes, on commet ces horreurs avec plus de sans-gêne. Je n'accuse pas les mots eux-mêmes qui sont comme des vases précieux et choisis, mais le vin d'erreur qui nous y était versé par des maîtres enivrés. Et, si nous refusions d'y boire, on nous frappait, sans qu'il nous fût possible de faire appel à un juge plus

(1) *Aux rétributions privées*, c'est-à-dire que, indépendamment des honoraires particuliers que chaque élève payait à ses maîtres, la loi leur allouait un traitement annuel, que l'on appelait peut-être salaire parce qu'il était destiné à l'entretien de ceux qui le recevaient.

Saint Augustin, revenu de ses erreurs, s'étonne qu'il y ait dans un Etat des hommes qui puissent impunément enseigner les fictions des poètes et qui soient même rétribués aux frais du public pour cela. Ces fictions sont à ses yeux, tantôt des bagatelles qu'on a grand tort de prendre au sérieux, tantôt des productions coupables dont on devrait réprimer la licence. Platon ne disait-il pas que, s'il était au pouvoir, il couronnerait les poètes de fleurs, mais qu'il les chasserait de la République?

« Nous ne saurions souscrire à tant de rigueur..... Cependant, saint Augustin nous plaît jusque dans ses exagérations. En effet, ce qui perce dans ses paroles, ce n'est point l'aigreur d'un dévot vulgaire qui s'irrite contre ce qu'il ne comprend pas; non, c'est bien plutôt la délicatesse d'un cœur

agitur, cum hoc agitur publice in foro, in conspectu legum supra mercedum salaria decernentium; et saxa tua percutis et sonas, dicens : « Hinc verba discentur : hinc acquiritur eloquentia, rebus persuadendis sententiisque explicandis maxime necessaria. » Ita vero non cognosceremus verba hæc : *Imbrem aureum, et gremium, et fucum, et templa cœli,* et alia verba, quæ in eo loco scripta sunt, nisi Terentius induceret nequam adolescentem, proponentem sibi Jovem ad exemplum stupri, dum spectat tabulam quamdam, pictam in pariete, ubi inerat pictura hæc : « Jovem quo pacto Danaæ misisse aiunt in gremium quemdam imbrem aureum, fucum factum mulieri. » Et vide quemadmodum sese concitat ad libidinem, quasi cœlesti magisterio. « At quem Deum, inquit? Qui templa cœli summo sonitu concutit. Ego homuncio id non facerem? Ego vero illud feci, ac lubens. »

3. — Non omnino per hanc turpitudinem verba ista commodius discuntur; sed per hæc verba turpitudo ista confidentius perpetratur. Non accuso verba, quasi vasa electa atque pretiosa, sed vinum erroris, quod in eis nobis propinabatur ab ebriis doctoribus : et nisi biberemus, cædebamur : nec appellare ad aliquem judicem sobrium licebat. Et tamen ego, Deus meus, in

encore tout blessé des passions et qui s'alarme à leur seul souvenir; c'est quelque chose comme les pleurs pénitents de Racine regrettant d'avoir composé *Phèdre* et *Andromaque.* » (Ferraz, *Psychologie de saint Augustin,* p. 217-218.)

(2) *Tes ondes battent les rochers.* Il continue de se servir de la même métaphore d'un fleuve rapide ou d'un torrent, auxquels il compare la force de l'habitude. De même qu'un fleuve tombe sur les rochers avec grand bruit et grand fracas, ainsi l'on prodigue les plus éclatants éloges aux poètes lascifs, parce qu'ils sont les maîtres et les modèles de la langue latine. (Voir Rollin, *Traité des études,* t. Ier, p, 222, nº 40.)

(3) Térence, *Eunuque,* acte III, scène V.

sobre. Et cependant, mon Dieu, devant qui je confesse tous mes souvenirs sans inquiétude, j'apprenais ces choses de bon cœur, j'y trouvais un misérable plaisir ; aussi m'appelait-on un enfant d'heureux avenir (1).

(1) *Aussi m'appelait-on un enfant d'heureux avenir*, de grande espérance. C'est sur des fondements aussi ruineux que la plupart des parents appuient les espérances qu'ils conçoivent des talents naissants de leurs enfants. Ils aperçoivent dans un enfant de la mémoire, de la sagacité, de l'imagination, du sentiment. Sur cela, ils se livrent aux plus flatteuses espérances, ils forment les plus beaux projets. Que leurs vues sont incertaines ! Qu'elles sont étroites et bornées ! Et que Dieu en a de bien plus grandes, qu'il manifesterait si l'on ne contrariait sa Providence ! (Voir GROU, *Morale tirée des Confessions*, ch. IX, *Sur les fausses espérances que l'on conçoit des enfants.*)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Pour celui qui a son salut à cœur, aucune excuse ne doit être plus suspecte que celle qui s'appuie sur l'habitude. Il est difficile de lutter contre ce torrent et de faire seul ou de ne pas faire ce que presque tous les autres font ou ne font pas. Telle est, au jugement de saint Augustin, l'habitude de faire lire aux enfants les poètes obscènes, habitude qui le précipita lui-même dans la mer morte des plus ignominieuses passions.

2. L'autorité d'un si grand docteur doit nous convaincre du soin avec lequel il faut écarter des mains de la jeunesse les ouvrages de ces poètes obscènes : 1° parce qu'ils enseignent beaucoup moins à parler élégamment qu'à commettre des actions criminelles ; 2° l'expérience est là pour prouver qu'un grand nombre de ceux qui ont dévoré les poèmes érotiques d'Ovide, d'Apulée, de Pétrone et d'autres poètes non moins obscènes et corrompus, peuvent à peine bégayer quelques mots de latin ; 3° on peut puiser le goût de la bonne latinité et une érudition beaucoup plus agréable dans des auteurs irréprochables, sans qu'il soit nécessaire de se plonger dans ce bourbier fangeux. Chez les

cujus conspectu jam secura est recordatio mea, libenter hæc didici; et eis delectabar miser, et ob hoc bonæ spei puer appellabar.

poètes lascifs, les expressions latines sont renfermées comme des vases riches et précieux dans l'ordure; on y trouve des perles d'érudition et de génie. Cependant, je ne permettrai jamais à un jeune homme inexpérimenté d'aborder la lecture de ces auteurs, au grand danger d'y perdre son innocence. Qu'il étudie à fond d'abord Cicéron, Jules César, Tite-Live, Quinte-Curce, Salluste, Florus, Æmilius Probus, Virgile, Sénèque, Statius, Claudien, Ovide, Martial, Horace, après qu'on en aura fait disparaître toute obscénité, et qu'il cherche à s'assimiler ces auteurs. Lorsque la maturité de l'âge, une vertu plus éprouvée, la nécessité d'une doctrine plus abondante auront écarté le danger, il pourra peut-être aborder ces brigands d'Egypte et leur enlever les dépouilles qui compléteront son érudition pour la plus grande gloire de Dieu.

3. On peut, il est vrai, s'autoriser de ces réflexions et de ces plaintes si vives de saint Augustin, pour s'élever contre une éducation toute païenne qui mettrait, sans précaution aucune, dans les mains des enfants, les ouvrages des anciens poètes, dont plusieurs sont remplis d'obscénités et ne respirent que la volupté la plus grossière. Ce système d'éducation toute païenne affaiblit le sentiment religieux dans l'âme des enfants, par le mélange confus qu'il introduit dans leur tête des vérités du christianisme et des absurdités de la fable, et en développant chez eux le penchant trop naturel pour tout ce qui plaît aux sens, à l'imagination, aux passions. Mais il ne faudrait pas envelopper dans la même réprobation ce qui s'est pratiqué et se pratique encore de la manière la plus louable, sans danger pour la foi ni les mœurs, dans une foule d'établissements où fleurit, sous la direction du clergé et la surveillance des évêques, la sage discipline inaugurée par le Concile de Trente. Ce qui est ici condamnable, c'est l'abus et non l'usage des auteurs profanes. (Voir Grou, l'important chapitre viii, *sur l'influence du paganisme dans notre éducation.*)

CHAPITRE XVII

Continuant de blâmer l'enseignement littéraire que l'on donnait à la jeunesse, il condamne comme une vanité l'obligation imposée aux jeunes étudiants de paraphraser les poètes et de reproduire en prose leurs sentiments exprimés en vers.

1. — Permettez-moi, mon Dieu, de dire quelque chose de cette intelligence que vous m'aviez donnée et des folies dans lesquelles je la consumais. On me proposait un travail qui me troublait l'esprit, par l'appât de la louange, par la crainte de la honte et des châtiments, c'était d'exprimer la douleur et la colère de Junon « impuissante à éloigner de l'Italie le roi des Troyens. » (1) Junon, je le savais, n'avait jamais parlé ainsi. Mais on nous forçait de nous égarer sur les traces de ces fictions poétiques, et de dire en prose ce que le poète avait dit en vers. Le plus applaudi était celui qui, conformément à la dignité du personnage mis en scène, lui prêtait les plus vifs sentiments de colère et de douleur, et les revêtait d'un langage bien approprié.

2. — Et cela, à quoi bon, ô mon Dieu, ma vraie vie! A quoi bon d'être plus applaudi que beaucoup de mes condisciples et mes rivaux, pour ma déclamation? Or, tout cela, n'est-ce pas du vent et de la fumée? N'y avait-il point d'autres sujets pour

(1) *Enéide*, liv. Ier, vers 36 à 75.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Bien que l'honneur favorise l'essor et le développement des arts et des sciences, et que les jeunes gens qui sont sensibles aux louanges et à la gloire donnent souvent de belles espérances, cependant le saint Docteur déplore l'amour exagéré des louanges dans l'étude des belles-lettres. Le maître doit employer l'aiguillon des louanges et de la gloire pour donner de l'ardeur aux jeunes étudiants; mais dès qu'il s'aperçoit qu'ils comprennent, bien qu'obscurément, que toutes les choses humaines ne sont que de la fumée et du vent, il faut qu'il les habitue insensiblement et qu'il les exhorte

CAPUT XVII

Prosequitur contra modum exercendæ juventutis in re litteraria.

1. — Sine me, Deus meus, dicere aliquid et de ingenio meo, munere tuo, in quibus a me deliramentis atterebatur. Ponebatur enim mihi negotium animæ meæ satis inquietum, præmio laudis et dedecoris, vel plagarum metu, ut dicerem verba Junonis irascentis et dolentis, quod non posset « Italia Teucrorum avertere regem », quæ nunquam Junonem dixisse audieram: sed figmentorum poeticorum vestigia errantes sequi cogebamur; et tale aliquid dicere solutis verbis, quale poeta dixisset versibus. Et ille dicebat laudabilius, in quo pro dignitate adumbratæ personæ, iræ ac doloris similior affectus eminebat, verbis sententias congruenter vestientibus.

2. — Ut quid mihi illud, o vera Vita mea, Deus meus! quod mihi recitanti acclamabatur præ multis coætaneis

à transporter tous leurs désirs des louanges des hommes à l'amour de la gloire de Dieu.

2. Saint Augustin ne regrette point d'aiguiser son esprit par les exercices littéraires, alors en usage pour la jeunesse; mais il déplore de ne s'être pas exercé à célébrer les louanges de Dieu par des considérations tirées des divines Ecritures. On peut trouver, en effet, des pensées utiles, agréables, variées, ingénieuses dans les Saintes Ecritures, dans les Pères, dans l'histoire de l'Eglise, sans qu'il soit presque nécessaire d'appliquer l'esprit des jeunes gens à l'étude des folies du paganisme et des maximes des auteurs profanes. Il serait surtout imprudent de ne former leur style et leur esprit que sur les fables mythologiques, sur les actions et la conduite des païens. Qu'ils apprennent bien plutôt des auteurs profanes à ne parler qu'un langage sérieux et chrétien.

3. Les paroles qui terminent le chapitre doivent donner fortement à penser à ceux qui, tout en portant le nom de chrétiens, se rendent coupables d'idolâtrie par un amour exagéré pour toutes ces divinités mensongères, dont les passions et les vices remplissent les ouvrages des anciens poètes.

exercer mon esprit et ma langue? Vos louanges, Seigneur, vos louanges chantées par les Ecritures auraient tenu suspendues les branches de mon cœur; il n'eût pas été emporté dans le vague de ces chimères, comme la proie honteuse des esprits de l'air (1); car il est plus d'une manière de sacrifier aux anges rebelles.

(1) Saint Paul (*Epist. ad Eph.* VI, 12) donne aux démons cette dénomination de puissances de l'air.

et conlectoribus meis? Nonne ecce illa omnia fumus et ventus? Itane aliud non erat, ubi exerceretur ingenium et lingua mea? Laudes tuæ, Domine, laudes tuæ per Scripturas tuas, suspenderent palmitem cordis mei, et non raperetur per inania nugarum, turpis præda volatilibus. Non enim uno modo sacrificatur transgressoribus angelis.

CHAPITRE XVIII

Il déplore l'aveuglement des grammairiens qui, dans le choix des expressions, dans la manière d'écrire, dans la prononciation, sont soigneux jusqu'à l'excès d'éviter ce qui est contraire aux règles du langage, et qui ne se font aucun scrupule de violer ouvertement les lois divines.

1. — Quelle merveille que je fusse emporté à ces vanités et que, loin de vous, ô mon Dieu, je me répandisse au dehors, quand on me proposait pour modèle des hommes qui rougissaient de honte si un barbarisme ou un solécisme leur échappait en racontant une bonne action, tandis qu'ils se glorifiaient des applaudissements (1) prodigués au récit de leurs désordres, pour peu qu'il fût écrit en périodes cadencées, nombreuses et élégantes! Vous voyez cela, Seigneur, et vous vous taisez, « étant patient miséricordieux et vrai. » (*Ps.* CII, 8.) Mais vous tairez-vous toujours? Et à cette heure même, vous arrachez d'un immense abîme l'âme qui vous cherche et qui a soif de vos délices, le cœur qui vous dit: « J'ai cherché votre visage, c'est votre visage, Seigneur, que je chercherai toujours » (*Ps.* XXVI, 8); car j'étais loin de vous dans les ténèbres des passions.

2. — En effet, ce n'est pas en marchant, en allant d'un lieu à l'autre, qu'on s'éloigne de vous ou qu'on revient à vous. Votre plus jeune enfant, le prodigue, a-t-il donc pris des chevaux, un char, un navire? S'est-il servi d'ailes visibles? Fit-il à pied sa course, pour aller dans une région lointaine dissiper ce que

(1) *Ils se glorifiaient des applaudissements*, etc. Tels sont ces auteurs si nombreux, poètes ou prosateurs, dont Bossuet disait de son temps: « Ils n'ont, au témoignage de Platon, aucun égard à la vérité; pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contents....; pourvu qu'ils arrachent à leur lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flattée, ils croient avoir satisfait aux règles de leur art! Comme un peintre qui, sans se mettre en peine d'avoir peint des objets qui portent au vice ou

CAPUT XVIII

Homines servare leges grammaticorum curant, et non præcepta Dei.

1. — Quid autem mirum, quod in vanitates ita ferebar, et a te, Deus meus, ibam foras, quando mihi imitandi proponebantur homines qui aliqua facta sua non mala, si cum barbarismo aut solecismo enuntiarent, reprehensi confundebantur; si autem libidines suas, integris et rite consequentibus verbis, copiose ornateque narrarent, laudati gloriabantur? Vides hæc, Domine, et taces, longanimis, et multum misericors, et verax! Numquid semper tacebis? Et nunc eruis de hoc immanissimo profundo quærentem te animam, et sitientem delectationes tuas: et cujus cor dicit tibi: Quæsivi vultum tuum, vultum tuum, Domine, requiram. Nam longe a vultu tuo ieram in affectu tenebroso.

2. — Non enim pedibus et spatiis locorum itur abs te, aut reditur ad te. Aut vero filius ille tuus minor, equos aut currus vel naves quæsivit, aut avolavit penna visibili, aut moto poplite iter egit, ut in longinqua regione vivens, prodige dissiparet quod dederas proficiscenti?

qui représentent la vertu, croit avoir accompli ce qu'on attend de son pinceau, lorsqu'il a parfaitement imité la nature. » (Bossuet, *Traité de la Concupiscence*, ch. xviii.) Pour ces sortes d'écrivains, la forme est tout, le fond n'est rien. « Le fond est complètement indifférent, comme le professait naguère, en pleine Académie, l'un des représentants de cette école : nous ne patronnons pas les doctrines, nous discernons le talent..... Tout passe et nous ne passons pas, car nous ne nous attachons qu'à deux choses qui, nous l'espérons, seront éternelles en France : l'esprit et le génie. Nous respectons toutes les formes dont on peut revêtir une croyance élevée. » (Renan, *Discours de réception de M. Pasteur.*)

vous lui aviez donné à son départ? Père si doux quand vous donniez, plus doux encore au retour du fils indigent! Non, c'est la passion mauvaise qui nous jette dans les ténèbres, et par là loin de votre face. Voyez, Seigneur, mon Dieu, voyez avec votre ordinaire patience comme les enfants des hommes sont fidèles observateurs des conventions passées par leurs devanciers, touchant les lettres et les syllabes, et comme ils négligent le pacte immuable du salut éternel consenti avec vous! Tellement que si quelqu'un connaissant ou enseignant l'ancienne prononciation des mots omet, contre la règle grammaticale, d'accentuer la première syllabe en disant *homo* (1), il déplaira plus aux hommes que si, violant vos préceptes, il haïssait ces hommes, homme lui-même. Et pourtant la haine que nous nourrissons envers un ennemi nous est plus funeste que l'ennemi lui-même, et les coups qu'elle lui porte blessent plus grièvement notre propre cœur.

3. — Certes, la science des mots est bien moins gravée en nous que ne l'est en notre conscience (2) cette loi : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. » (*Tob.* IV, 16; *Matth.* VII, 12.) Que vous êtes caché, Dieu seul grand, qui habitez en silence les hauteurs des cieux et, selon une loi toujours agissante, répandez sur les passions coupables la nuit vengeresse de l'aveuglement! (3) Voici un homme qui aspire à la renommée d'orateur : debout devant un homme qui juge,

(1) *Ominem dixerit.* Les Latins ont remplacé par *h* (*hominem*) l'accent appelé esprit rude des Grecs.

(2) *Science, conscience.* Allusion à ce passage où saint Paul (*Ep. ad Rom.* II, 15) dit que les Gentils montrent par des œuvres conformes à la loi qu'elle est écrite en leurs cœurs, leur conscience leur rendant témoignage.....

(3) *Répandez sur les passions coupables la nuit vengeresse de l'aveuglement.* Bourdaloue (*Evangile de l'aveugle-né, Dominic.*) cite cette parole de saint Augustin pour montrer que la passion de l'intérêt propre aveugla les pharisiens sur la personne de Jésus-Christ et sur ses miracles.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Remarquez-le, saint Augustin apporte ici les deux premières causes qui pervertirent son âme : 1° la lecture des poètes obscènes qui le sédui-

Dulcis Pater, quia dederas, et egeno redeunti dulcior. In affectu ergo libidinoso; id enim est tenebroso, atque id est longe a vultu tuo. Vide, Domine Deus, et patienter, ut vides, vide quomodo diligenter observent filii hominum pacta litterarum et syllabarum, accepta a prioribus locutoribus, et a te accepta æterna pacta perpetuæ salutis negligant; ut qui illa sonorum vetera placita teneat aut doceat, si contra disciplinam grammaticam, sine aspiratione primæ syllabæ *ominem* dixerit, magis displiceat hominibus, quam si contra tua præcepta hominem oderit, cum sit homo. Quasi vero quemlibet inimicum hominem perniciosus sentiat quam ipsum odium quo in eum irritatur : aut vastet quisquam persequendo alium gravius, quam cor suum vastat inimicando !

3. — Et certe non est interior litterarum scientia, quam scripta conscientia, id se alteri non facere quod nolit pati. Quam tu secretus es, habitans in excelsis in silentio, Deus solus magnus : lege infatigabili, spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates ! Cum homo

sirent et le firent tomber insensiblement dans les pièges de la volupté; 2° les exemples de ces hommes vains qui faisaient beaucoup plus de cas de la science que de la conscience, et qui craignaient plus les solécismes de la langue que ceux de la vie. C'est ainsi qu'en abandonnant peu à peu Dieu, le meilleur des pères, il s'égara avec l'enfant prodigue dans la région ténébreuse du péché, non par les pieds du corps, mais par les affections de l'âme. Que les jeunes gens se prémunissent contre ce double écueil et surtout contre la contagion des mauvais exemples !

2. Il nous apprend de nouveau à goûter les choses célestes jusque dans les études profanes, lorsqu'il nous excite à la fuite du péché, par l'exemple du soin avec lequel nous évitons les fautes de langage et d'élocution.

3. Il nous faut imprimer profondément dans notre esprit ce principe, que Dieu, « en vertu des lois de sa justice infatigable, répand des ténèbres vengeresses sur les passions déréglées, » lorsqu'en punition des péchés, il ôte ses lumières, répand ses ténèbres sur les esprits, de la même manière que le soleil laisse tout dans l'obscurité pendant la nuit et dérobe sa lumière à ceux qui dorment et qui ne sont pas dignes de la contempler. C'est ainsi que Dieu, en punition de nos péchés précédents et de notre tiédeur, nous

environné d'une foule d'hommes qui écoutent, à l'heure même où il s'acharne avec une animosité furieuse contre son ennemi, il veillera avec le plus grand soin à ne pas dire, par erreur de langage : *inter hominibus*, *parmi aux hommes* (*)... Que, dans sa colère, il retranche un homme du nombre des hommes, il n'y prend garde !

soustrait les bonnes pensées et n'éclaire plus notre âme comme par le passé. De là, l'aveuglement de l'intelligence et l'endurcissement de la volonté. (Voir Lessius sur ce châtiment, un des plus épouvantables de la vie présente. *Lib. de perfect. divin.*, cap. XII, *usque ad* XVI.) Remarquez toutefois que Dieu aveugle l'homme négativement en retirant sa lumière, tandis que le démon l'aveugle positivement en pervertissant son jugement et en l'entraînant au mal.

4. Cet aveuglement de punition « commence d'ordinaire par la corruption du cœur ; celle de l'esprit vient après : on perd d'abord les mœurs, ensuite

(*) Au lieu de *inter homines*, parmi *les* hommes.

eloquentiæ famam quærit astans ante hominem judicem circumstante hominum multitudine, inimicum suum odio immanissimo insectans vigilantissime cavet, ne per linguæ errorem dicat : *inter hominibus;* et ne per mentis furorem, hominem auferat ex hominibus, non cavet.

on perd la foi. On ne pratique plus la religion : les doutes surviennent, on les écoute; on lit les livres propres à les fortifier, on passe à une fausse persuasion; les preuves les plus frappantes ne convainquent pas, les objections les plus frivoles passent pour des démonstrations. Non seulement la révélation paraît une chimère, mais on ébranle jusqu'aux premiers principes : on devient déiste, athée, matérialiste. Après s'être perverti, on s'étudie à pervertir les autres, on regarde en pitié ceux qui croient, on les raille; les insinuations, les disputes, les écrits, tout est mis en œuvre pour les séduire, et l'on est au comble de la joie, si l'on en vient à bout. Les exemples d'un tel aveuglement ne sont que trop communs. Autant qu'il y a de pécheurs endurcis, autant y a-t-il de ces aveugles frappés de la main de Dieu..... » (P. Grou, *loc. cit.*, ch. x.)

CHAPITRE XIX

Il confesse que lui-même craignait plus de commettre une faute de langage que le péché, et que son enfance était corrompue par d'innombrables fautes de mensonges, de fraudes et de vols.

1. — C'est sur le seuil de telles mœurs que je gisais, malheureux enfant. C'était l'arène où je luttais, plus soucieux d'éviter un barbarisme, qu'après l'avoir fait de jalouser ceux qui n'en commettaient pas! Je vous le dis, ô mon Dieu, je vous confesse ce qui me valait les éloges de ceux dont l'approbation était alors pour moi la règle de bien vivre. Je ne voyais pas le gouffre de honte où je me plongeais loin de votre regard. Car y avait-il rien de plus impur que moi (1), puisque je déplaisais à ces mêmes personnes, trompant, par d'innombrables mensonges, pédagogue, maîtres et parents, pour le plaisir de jouer, pour le bonheur de regarder des niaiseries, pour le besoin inquiet de les reproduire?

2. — Je commettais aussi des larcins dans le cellier, sur la table de mes parents, soit pour obéir à ma gourmandise, soit pour avoir de quoi donner aux enfants qui me vendaient ainsi le plaisir que nous trouvions à jouer ensemble. Souvent, jusque dans ces jeux, vaincu moi-même par la puérile vanité de l'emporter, je surprenais déloyalement la victoire. Mais quelle était mon impatience si je découvrais la fraude des autres, et avec quelle vivacité je leur reprochais ce que je faisais moi-même!

(1) *Y avait-il rien de plus impur que moi?* Saint Augustin fait ressortir quatre circonstances qui rendaient sa conduite plus coupable : 1° Il trompait par mille mensonges son précepteur, ses maîtres, ses parents, pour satisfaire son amour du jeu; 2° dans ces jeux mêmes, il ne remportait souvent que de frauduleuses victoires; 3° il ne pouvait souffrir et accablait de reproches ceux qu'il surprenait à le tromper; 4° pris sur le fait à son tour, il aimait mieux entrer en fureur que de céder.

Saint Augustin juge les jeux et les espièglerie de l'enfance avec sévérité,

CAPUT XIX

Pueritiæ vitia quæ in majores ætates transeunt.

1. — Horum ego puer morum in limine jacebam miser, et hujus arenæ palæstra erat illa : ubi magis timebam barbarismum facere, quam cavebam, si facerem, non facientibus invidere. Dico hæc, et confiteor tibi, Deus meus, in quibus laudabar ab eis quibus placere tunc mihi erat honeste vivere. Non enim videbam voraginem turpitudinis, in quam projectus eram ab oculis tuis. Nam in illis jam quid me fœdius fuit : ubi etiam talibus displicebam, fallendo innumerabilibus mendaciis et pædagogum, et magistros, et parentes, amore ludendi, studio spectandi nugatoria, et imitandi ludicra inquietudine?

2. — Furta etiam faciebam de cellario parentum, et de mensa : vel gula imperitante, vel ut haberem quod darem pueris, ludum suum mihi, quo pariter utique delectabantur, tamen vendentibus. In quo etiam ludo fraudulentas victorias, ipsæ vanæ excellentiæ cupiditate victus, sæpe aucupabar. Quid autem tam nolebam pati, atque atrociter, si deprenderem, arguebam, quam id quod

parce qu'il y voit ce fond de perversité qui se traduira plus tard par des actes criminels beaucoup plus graves.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Ceux qui regardent comme légers les mensonges, les fraudes, les vols et autres péchés que commettent les enfants doivent reconnaître ici leur erreur ; car, suivant l'observation si vraie du saint Docteur, ces vices se transmettent des enfants aux gouverneurs, aux rois, et ont pour objet l'or, les domaines, les esclaves, ajoutons même des provinces et des royaumes.

Aussi voit-on souvent d'affreux forfaits et des calamités inouïes fondre sur la société, parce que les défauts légers des enfants n'ont pas été corrigés et qu'on les a laissés croître insensiblement avec l'âge.

Pris sur le fait et accusé, j'aimais mieux me battre que de céder.

3. — Est-ce là l'innocence des enfants? Non, il n'y en a pas, Seigneur, ce n'en est pas! Grâce, mon Dieu..... Tels ils sont alors, au sujet de leurs noix, de leurs balles, de leurs oiseaux, avec les maîtres et les surveillants, tels ils deviennent par la suite à l'égard des magistrats et des rois, pour de l'argent, des terres, des esclaves; tout cela se succède avec le cours des années, comme à la férule succèdent des supplices plus grands. C'est donc, dans la petitesse des enfants, l'image de l'humilité que vous avez louée, ô notre Roi, en disant : Le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. (*Matth.* XIX, 14.)

aliis faciebam, et si deprehensus arguerer, sævire magis quam cedere libebat?

3. — Istane est innocentia puerilis? Non est, Domine; Domine, non est : oro te, Deus meus. Nam hæc ipsa sunt quæ a pædagogis et magistris, a nucibus et pilulis et passeribus, ad præfectos et reges, aurum, prædia mancipia : hæc ipsa omnino quæ succedentibus majoribus ætatibus transeunt, sicuti ferulis majora supplicia succedunt. Humilitatis ergo signum in statura pueritiæ, Rex noster, probasti, cum aisti : Talium est regnum cœlorum.

CHAPITRE XX

Saint Augustin rend grâces à Dieu des dons qu'il a reçus dans son enfance.

1. — Cependant, Seigneur, à vous, Créateur très parfait et Conservateur infiniment bon de tout l'univers, à vous notre Dieu, mes actions de grâces, ne m'eussiez-vous seulement donné que d'être un enfant! Car alors même j'avais l'être, la vie, le sentiment; j'avais à cœur ma conservation, impression mystérieuse de la divine Unité d'où vient mon être; je veillais par un secret instinct sur l'intégrité de mes sens (1), et, tout faibles qu'ils étaient, si faibles aussi que fussent les objets de mes pensées, j'aimais la vérité, je ne voulais pas être trompé. Ma mémoire était vivace, ma parole se formait, j'étais sensible à l'amitié, je fuyais la douleur, la honte, l'ignorance. Qu'y a-t-il dans un être semblable qui ne soit digne d'admiration et de louange?

2. — Mais, tout cela, ce sont des dons de mon Dieu : je ne m'en suis rien donné, tout cela est bon, et tout cela est moi-même. Donc, il est bon, Celui qui m'a fait et lui-même est mon bien et c'est en lui que je me réjouis de tous les biens qui ont formé mon être d'enfant. Ma faute alors était de ne pas chercher en lui, mais dans ses créatures — les autres et moi — plaisirs, grandeurs, vérités, me précipitant ainsi dans les douleurs, les confusions, les erreurs. Grâces vous soient rendues à vous, mes délices, ma gloire, mon espérance, mon Dieu! Grâces à vous, pour vos dons, mais conservez-les moi! Car c'est ainsi que vous me conserverez moi-même, et ils croîtront, ils se multiplieront, vos bienfaits; et je serai avec vous, puisque c'est vous qui m'avez donné d'exister.

(1) *Je veillais par un secret instinct sur l'intégrité de moi-même. Interiore sensu,* guidé par le sens intérieur qui paraît être le sens commun, dont saint Augustin développe les attributions dans son *Traité du libre arbitre* (liv. II, ch. III, n° 8).

CAPUT XX

Pro bonis sibi in pueritia collatis Deo gratias agit.

1. — Sed tamen, Domine, tibi excellentissimo atque optimo conditori et rectori universitatis, Deo nostro gratias, etiamsi me puerum tantum esse voluisses. Eram enim, et jam tunc vivebam atque sentiebam, meamque incolumitatem, vestigium secretissimæ unitatis, ex qua eram, curæ habebam : custodiebam interiore sensu integritatem sensuum meorum; inque ipsis parvis, parvarumque rerum cogitationibus, veritate delectabar. Falli nolebam, memoria vigebam, locutione instruebar, amicitia mulcebar, fugiebam dolorem, abjectionem, ignorantiam. Quid in tali animante non mirabile atque laudabile?

2. — At ista omnia Dei mei dona sunt; non mihi ego dedi hæc : et bona sunt : et hæc omnia ego. Bonus ergo est qui fecit me, et ipse et bonum meum, et illi exulto bonis omnibus, quibus etiam puer eram. Hoc enim peccabam, non in ipso, sed in creaturis ejus, me atque cæteris, voluptates, sublimitates, veritates, quærebam; atque ita irruebam in dolores, confusiones, errores. Gratias tibi, dulcedo mea, et honor meus, et fiducia mea, Deus meus : gratias tibi de donis tuis, sed tu mihi ea serva. Ita enim servabis me, et augebuntur, et perficientur, quæ dedisti mihi : et ero ipse tecum; quia et ut sim, tu dedisti mihi.

CONCLUSION PRATIQUE

On peut se servir utilement de ce chapitre, comme des chap. XII et XV, pour se rappeler les bienfaits dont Dieu a comblé notre enfance et lui en rendre de dignes actions de grâces.

LIVRE II

LIVRE II

Saint Augustin passe à une autre époque de sa vie, où, âgé de seize ans, il entrait dans sa première adolescence. Des affaires domestiques ayant mis entre ses études un intervalle de vacances oisives, il commença à suivre ses passions et ses goûts dépravés, favorisés par l'indulgence de son père, qui, dans ses désirs ambitieux, ne s'inquiétait que de ses succès dans les études. Il raconte comment il commit un vol avec ses compagnons, sans y être poussé par l'indigence ou la faim. Puis, comme l'homme ne commet jamais l'iniquité sans raison, il examine pour quel motif il a commis ce vol, et reconnaît que c'était pour satisfaire une ombre de liberté et pour le plaisir de le commettre avec la complicité de ses amis.

CHAPITRE PREMIER

Saint Augustin rappelle, par un sentiment d'amour de Dieu et pour son profit spirituel, les vices de son adolescence, ses liaisons impures et les voies criminelles qu'il suivait alors.

1. — Je veux rappeler mes turpitudes passées et les charnelles corruptions de mon âme, non que je les aime, mais afin de vous aimer, vous, ô mon Dieu. L'amour que j'ai de votre amour me fait revenir sur mes voies perverses, dans l'amertume de mon souvenir, afin de ne plus savourer que vous, ô douceur qui ne trompez jamais, douce béatitude toujours assurée qui recueillez en vous les puissances de mon être (1) comme des

(1) *Qui recueillez toutes les puissances de mon âme.* Le pécheur se disperse en répandant son esprit sur les créatures et en partageant son cœur comme en plusieurs parties, lorsqu'il désire s'attacher à une créature quelconque par

LIBER SECUNDUS

Ad ætatem aliam progreditur, primumque adolescentiæ suæ annum quem in paterna domo studiis intermissis consumpserat genio ac libidinibus indulgens, ad mentem revocat cum gravi dolore, severus in dijudicando furto a se tunc cum sodalibus perpetrato.

CAPUT PRIMUM

Adolescentiæ ætatem et vitia recolit.

1. — Recordari volo transactas fœditates meas, et carnales corruptiones animæ meæ : non quod eas amem, sed ut amem te, Deus meus. Amore amoris tui facio istud, recolens vias meas nequissimas in amaritudine recogitationis meæ : ut tu dulcescas mihi, dulcedo non fallax, dulcedo felix et secura; et colligas me a dispersione in qua frus-

un amour désordonné; mais jamais il ne trouvera dans toutes les créatures réunies autant de bien qu'il peut en trouver en Dieu seul.

Pour bien comprendre le langage figuré qu'emploie ici le saint Docteur, *colligens me a dispersione in qua frustratim discissus sum*, il faut se rappeler la doctrine profonde qu'il expose en plusieurs endroits de ses écrits et en particulier dans son grand ouvrage de la *Cité de Dieu* (liv. XIV, ch. XIII et suiv.) que Bossuet développe en ces termes :

« L'âme raisonnable ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir et y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, qui est faite à son image; c'est là premièrement qu'elle tombe, et saint Augustin a dit très véritablement « que l'homme, en tombant d'en haut et en déchéant de Dieu, tombe premièrement sur lui-même. » C'est donc là que, perdant sa force, il tombe de nécessité encore plus bas : et de lui-même où il ne lui est pas possible de s'arrêter, ses désirs se dispersent parmi les objets sensibles et inférieurs dont il devient le captif. Car, le devenant de son corps qu'il trouve lui-même assujetti aux choses extérieures et infé-

débris dispersés loin de votre Unité dans la multiplicité des créatures.

2. — Je fus brûlé, en effet, autrefois, par la soif des passions grossières (1) durant mon adolescence, et j'osai me répandre en mille affections ténébreuses. Aussi ma beauté s'est flétrie et je n'étais plus que corruption à vos yeux, pendant que je me complaisais en moi-même et désirais plaire aux yeux des hommes (2).

rieures, il en est lui-même dépendant et contraint de mendier dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens. Voilà donc la chute de l'homme tout entière. Semblable à une eau qui, d'une haute montagne, coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse pour ainsi parler jusqu'à l'infini et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes, l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas. » (*Traité de la concupiscence,* ch. xv.)

(1) *Brûlé par la soif des passions,* avide de me rassasier de basses voluptés, des plaisirs les plus honteux de la chair et du sang, si au-dessous de la dignité de l'homme qui leur sacrifie le bien suprême, c'est-à-dire Dieu! Il en vit sa beauté se flétrir: ce fut son premier châtiment; et il avoue, au chapitre suivant, que chaque joie coupable fut accompagnée des plus cruelles amertumes. « Tout, hommes et choses, dont il prétendait jouir sans frein ni mesure, s'est changé en amertume. Il ne faut pas s'en étonner, au contraire. L'homme ayant une destinée supérieure à celle de la vie présente, il entre dans les desseins de Dieu que les créatures ne parviennent jamais à remplir son cœur, bien plus, l'affligent, le rebutent même, s'il en

tratim discissus sum, dum, ab uno te aversus, in multa evanui.

2. — Exarsi enim aliquando satiari inferis, in adolescentia; et silvescere ausus sum, variis et umbrosis amoribus: et contabuit species mea, et computrui coram oculis tuis, placens mihi, et placere cupiens oculis hominum.

fait un usage coupable. Les païens l'avaient senti. Ils continuaient à tremper leurs lèvres à ce calice d'une liqueur si âpre. Le poète avait donné une expression à la plainte universelle. Ils répétaient tous le *sunt lacrimæ rerum* de Virgile. Joli mot qui eut une grande fortune, comme s'il n'était pas le cri d'un pessimisme fataliste. Augustin, lui, a donné la véritable formule de la loi qui est contenue dans ces « larmes » universelles. » (Mgr Douais, p. 44.)

(2) *Je me complaisais en moi-même et désirais plaire aux yeux des hommes.* La complaisance en soi-même et, ce qui en est une suite, le désir de plaire aux autres, voilà la maladie la plus ancienne, la plus générale, la plus enracinée et la plus dangereuse de notre nature. C'est le péché des anges, c'est le péché du premier homme, c'est le péché de toute sa postérité, péché qui se remarque dès l'enfance, dans tous les âges, dans toutes les conditions, et des atteintes duquel les saints eux-mêmes ne sont pas exempts. Dieu seul a droit de se complaire en lui-même, parce qu'il tient toutes ses perfections de la nécessité de son être. La créature, de soi, n'est rien, elle doit tout ce qu'elle est à la pure libéralité de Dieu; elle ne peut donc s'aimer de la sorte sans commettre une grande injustice envers Dieu et sans se rendre son ennemi. (Voir P. Grou, ch. xii.)

CHAPITRE II

Il dépeint sous d'élégantes métaphores les voies criminelles où l'entraînèrent, dans sa seizième année, les feux de l'amour et de la concupiscence.

1. — Quelle était alors toute ma joie, sinon d'aimer et d'être aimé? Mais je ne me bornais pas à ces liens d'âme à âme qui s'arrêtent au seuil lumineux de l'amitié (1) : des vapeurs s'exhalaient des fangeuses convoitises de ma chair et de l'effervescence de la puberté, aveuglant, offusquant mon cœur, au point qu'il ne distinguait plus la sérénité d'une affection pure d'avec la noirceur du vice. L'un et l'autre fermentaient confusément (2), entraînaient ma faible jeunesse à travers les précipices des passions et la plongeaient dans un gouffre de crimes. Votre colère s'appesantissait sur moi et je ne le savais pas. Assourdi au bruit de mes chaînes mortelles (3), en punition de l'orgueil de mon esprit, je m'éloignais de vous, et vous laissiez faire. Je m'élançais, je me répandais, je débordais comme une eau bouillonnante au milieu de mes fornications, et vous vous taisiez. O ma tar-

(1) *Au seuil lumineux de l'amitié,* aux chastes limites de l'affection, c'est-à-dire celles qui séparent de l'amour impur l'amour honnête, dans lequel brille la véritable amitié qui aime un ami de l'âme jusqu'à l'âme, en d'autres termes, à cause des qualités de l'esprit et surtout de la vertu. Aussi Aristote lui-même déclare que l'amitié parfaite ne peut exister qu'entre ceux qui sont déjà unis par une heureuse conformité de vertu. (*Ethic.*, VIII, 4.) En effet, l'amitié qui s'attache au corps de celui qu'elle aime pour y trouver un plaisir sensuel dépasse les limites claires et pures de l'amitié et tombe dans les ténèbres de l'amour impur qui obscurcit la raison et souille l'âme.

Quelques anciens manuscrits portent : *quatenus est limosus limes amicitiæ,* « jusqu'où les limites de l'amitié sont fangeuses, » et cette variante présente un sens également riche de vérité. En effet, les limites de l'amitié sont boueuses pour les personnes de différent sexe : l'amour sensuel confine à l'amitié; on passe aisément de l'un à l'autre; mais ces deux affections occupent dans le cœur des emplacements qui ne se ressemblent guère. Le sol sur lequel marche l'amitié est ferme et solide; le terrain de l'amour est glissant et plein d'une fange qui manque sous les pieds, et l'on y tombe d'autant plus facilement que, vers leurs limites, ces terrains tiennent des qualités de

CAPUT II

Libidinosum adolescentiæ ardorem accusat.

1. — Et quid erat, quod me delectabat, nisi amare et amari? Sed non tenebatur modus ab animo usque ad animum quatenus est luminosus limes amicitiæ; sed exhalabantur nebulæ de limosa concupiscentia carnis, et scatebra pubertatis, et obnubilabant atque obfuscabant cor meum, ut non discerneretur serenitas dilectionis a caligine libidinis. Utrumque in confusione æstuabat, et rapiebat imbecillem ætatem per abrupta cupiditatum, atque mersabat in gurgitem flagitiorum. Invaluerat super me ira tua, et nesciebam. Obsurdueram stridore catenæ mortalitatis meæ, pœna superbiæ animæ meæ: et ibam longius a te, et sinebas: et jactabar, et effundebar, et diffluebam, et ebulliebam per fornicationes meas, et tacebas. O tardum gaudium meum! Tacebas tunc, et ego

l'un et de l'autre et qu'on ne s'aperçoit pas de l'endroit précis où ils finissent. (Voir P. Grou, *Sur le danger des liaisons*, ch. xii.)

(2) *L'une et l'autre fermentaient confusément*, pendant qu'un double désir bouillonnait en lui, c'est-à-dire le sentiment de l'amitié pure et de l'amour sensuel et coupable.

(3) *Devenu sourd au bruit de mes chaînes mortelles.* Je préfère cette expression : *obsurdueram*, « j'étais comme étourdi, » à cette autre de quelques éditions : *obsorduerant*, « je m'étais souillé. » Voici ce que veut dire saint Augustin : c'est que le bruit de la concupiscence, toujours si tumultueuse et semblable à une chaîne qui lie les membres de notre corps sous la loi du péché, l'avait rendu sourd aux inspirations divines. Je ne vois pas, en effet, ce que signifierait ce bruit qui corrompt, car le bruit fatigue et assourdit les oreilles, mais ne souille pas. La poésie française a rendu cette image en ces vers :

> Je n'entendois alors que le bruit de ma chaîne,
> Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
>
> (L. Racine, *Poème de la grâce*, ch. iii.)

dive joie! Vous vous taisiez alors, et moi j'allais loin de vous, m'avançant de plus en plus sur des voies ensemencées de stériles douleurs, superbe dans ma bassesse (1), sans repos dans ma lassitude.

2. — Qui m'aurait alors soulagé dans mon tourment, et appris à jouir sagement de la fugitive beauté des créatures éphémères, assignant des bornes à leurs douceurs pour que les flots de ma jeunesse vinssent s'arrêter au rivage de l'union conjugale, s'ils ne pouvaient trouver le calme qu'avec la satisfaction d'engendrer des enfants, suivant les prescriptions de votre providence, Seigneur! vous qui réglez ainsi la propagation de notre race mortelle, et pouvez, étendant votre douce main, émousser ces épines (2) que nous n'eussions pas connues au paradis; car votre toute-puissance se fait sentir près de nous, lors même que nous sommes loin de vous? Que n'écoutai-je du moins plus attentivement la voix retentissante de vos nuées (3): « Les tribulations de la chair attendent les personnes mariées, et moi je veux vous les épargner » (*I Cor.* VII, 28); et ailleurs: « Il est bon pour l'homme ne pas toucher une femme » (*Ibid.*, 1); et encore: « Celui qui est sans épouse pense aux choses de Dieu et aux moyens de plaire à Dieu; mais celui qui est marié songe aux choses du monde et aux moyens de plaire à sa femme. » (*Ibid.*, 31-33.)

3. — Avec plus de vigilance, j'aurais entendu ces paroles, et, devenant eunuque volontaire pour le royaume des cieux (4), j'aurais été heureux d'attendre vos divins embrassements. Hélas! jouet de mon ardeur misérable, livré au torrent de mes passions, je vous abandonnais, je transgressais toutes vos

(1) *Superbe dans ma bassesse*, c'est-à-dire avili dans l'orgueil. Pourquoi saint Augustin appelle-t-il son orgueil un abaissement, un avilissement? Parce que pour l'homme qui ne relève que de Dieu, c'est vraiment s'abaisser, s'avilir, que de se soumettre aux créatures, et, pour l'âme qui est la partie la plus noble de l'homme, de se rendre l'esclave du corps. Massillon a imité ce passage dans le sermon sur l'*Enfant prodigue* (Carême).

(2) *D'une main douce pouvez émousser les épines*, etc. Le P. Wangnereck croit que saint Augustin veut désigner ici la Providence si douce de Dieu qui a tempéré, par un plaisir légitime, les tribulations de la vie

ibam porro longe a te, in plura et plura sterilia semina dolorum, superba dejectione et inquieta lassitudine.

2. — Quis mihi moderaretur ærumnam meam, et novissimarum rerum fugaces pulchritudines in usum verteret, earumque suavitatibus metas præfigeret, ut usque ad conjugale littus exæstuarent fluctus ætatis meæ : si tranquillitas in eis non poterat esse, fine procreandorum liberorum contenta, sicut præscribit lex tua, Domine, qui formas etiam propaginem mortalitatis nostræ, potens imponere lenem manum, ad temperamentum spinarum a paradiso tuo seclusarum? Non enim longe est a nobis omnipotentia tua; etiam cum longe sumus a te : aut certe sonitum nubium tuarum vigilantius adverterem. Tribulationem autem carnis habebunt hujusmodi. Ego autem vobis parco. Et, Bonum est homini mulierem non tangere. Et, Qui sine uxore est, cogitat ea quæ sunt Dei, quomodo placeat Deo. Qui autem matrimonio junctus est, cogitat ea quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori.

3. — Has ergo voces exaudirem vigilantior, et abscissus propter regnum cœlorum, felicior expectarem amplexus

conjugale, lesquelles sont comme autant d'épines qui n'auraient point existé dans le paradis terrestre.

Telle n'est pas, à notre avis, la pensée du saint Docteur. Il admire ici la sage disposition de la Providence de Dieu qui, pour empêcher le genre humain de périr, a mis dans l'homme le désir de la propagation de son espèce, en le contenant dans les limites d'une légitime et sainte union.

(3) *La voix retentissante de vos nuées.* Saint Augustin fait allusion à ce passage d'Ezéchiel que la liturgie applique aux apôtres : « Qui sont ceux-là qui volent comme des nuées? » En effet, semblables aux nuées qui versent la pluie, ils ont amassé dans leurs écrits la parole de Dieu et la versent comme une pluie d'oracles dans le cœur des hommes, en faisant retentir aussi le tonnerre des jugements de Dieu, et menaçant les pécheurs de sa juste colère. Au livre XIII, chap. XIX des *Confessions,* il les compare aux astres qui possèdent et portent la parole divine.

(4) *Eunuque volontaire en vue du royaume des cieux*, c'est-à-dire devenu eunuque spirituel par le dessein arrêté de garder la chasteté, conformément aux conseils évangéliques. (*Matth.* XIX, 12.)

lois, sans échapper à vos coups. Quel mortel le pourrait? Vous m'étiez toujours présent par vos miséricordieuses rigueurs, assaisonnant des plus amers dégoûts toutes mes joies illicites, pour me faire chercher des joies sans amertume. Et où pouvais-je en trouver quelqu'une, sinon en vous, Seigneur, en vous « qui feignez de joindre la peine au précepte, qui frappez pour guérir, et donnez la mort, de peur que nous ne mourions à vous? » (1) (*Deut.* XXXII, 39.) Où étais-je, et dans quel exil, loin des délices de votre maison, en cette seizième année de mon âge, alors que je me courbais, volontaire esclave, sous le sceptre de cette passion insensée à qui les hommes, pour leur honte, laissent toute licence, mais que votre loi condamne. Mes parents ne songèrent point à me sauver du danger par le mariage; leur unique souci était que j'apprisse à discourir le mieux possible et à persuader par la parole.

(1) *De peur que nous ne mourions à vous,* pour nous empêcher de mourir à votre grâce. Le pécheur ne croit pas que les amertumes qui accompagnent les plaisirs sont un effet de la bonté de Dieu, qui veut par là l'en dégoûter et le ramener à la joie pure et innocente. « Il lui fait payer cher les moindres moments de plaisir, il y oppose mille obstacles; il y entremêle des chagrins de toute espèce, pour le rappeler de ses égarements, lui faisant connaître par expérience que le bonheur n'est point où il le trouve. Si le prodigue, après de courts instants de jouissance, n'avait pas éprouvé la misère et la faim, il ne serait pas rentré en lui-même et n'aurait pas pris le parti de retourner à la maison paternelle. Le mal présent rappelle le souvenir du passé, réveille l'espérance de le goûter encore. » (P. GROU.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous montre avec quel soin extrême et quelle clairvoyante sollicitude on doit veiller sur les jeunes gens et combien il leur faut de vigilance sur eux-mêmes pour ne point dépasser les pures limites de l'amitié. Ils doivent, pour cela : — 1° Aimer seulement dans leurs amis les qualités de l'âme et la vertu. « Vous dit-on d'éteindre l'amour? ajoute-t-il ailleurs. (*Enarr.* II *in psalm.* XXXI.) Loin de nous cette doctrine! L'inertie, la mort, le malheur, voilà l'état de l'âme sans amour. Aimez donc, mais prenez garde à l'objet de vos affections..... L'amour impur embrase l'âme; il la jette en proie aux désirs terrestres et aux mortelles jouissances; il la précipite dans les bas-fonds, il la plonge dans l'abîme : l'amour épuré la relève, l'enflamme pour l'éternité, l'éveille à la jouissance des biens impérissables et la porte au ciel. » Il avait connu les deux amours : qui peut mieux en parler avec connaissance de cause? — 2° Fuir toute affection pour les personnes d'un autre sexe. Un jeune étudiant ne doit avoir rien de

tuos. Sed efferbui miser sequens impetum fluxus mei relicto te; et excessi omnia legitima tua, nec evasi flagella tua. Quis enim hoc mortalium? nam tu semper aderas misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas jucunditates meas, ut ita quærerem sine offensione jucundari: et ubi hoc possem, non invenirem quidquam, præter te, Domine; præter te, qui fingis dolorem in præcepto, et percutis ut sanes et occidis nos, ne moriamur abs te. Ubi eram, et quam longe exulabam a deliciis domus tuæ, anno illo sexto decimo ætatis carnis meæ: cum accepit in me luxuria sceptrum, et totas manus ei dedit vesania libidinis, licentiosæ per dedecus humanum, illicitæ autem per leges tuas? Non fuit cura meorum, ruentem excipere me matrimonio, sed cura fuit tantum, ut discerem sermonem facere quam optimum, et persuadere dictione.

commun avec une femme. L'homme et la femme s'unissent par les liens du mariage, mais non l'enfant et la femme. — 3° S'abstenir de tout plaisir sensible produit par le contact du corps, quand même il ne présenterait rien d'illicite. — 4° Ne permettre en secret à l'amitié aucune parole, aucun témoignage d'affection qu'on ne puisse dire ou se permettre devant témoins. En cherchant à être seuls, ceux qui s'aiment donnent lieu de soupçonner qu'ils veulent s'envelopper des ténèbres d'une passion criminelle. — 5° Se bien persuader que tout sentiment d'affection qui est accompagné du trouble et de l'agitation du corps prend sa source dans la concupiscence, et le réprimer tout aussitôt. — 6° Découvrir à leur confesseur tous les mouvements d'affection déréglée ou suspecte, et suivre exactement ses conseils. S'ils sont fidèles à ces avis, ils distingueront facilement la sérénité de l'amitié des ténèbres de la passion, et ils demeureront dans les limites d'une chaste et innocente affection.

2. Il faut apporter une grande attention à l'âge de seize ans où le corps, arrivé à l'époque de la puberté, devient si facile à s'enflammer. Suivant Aristote, ceux qui savent garder la continence à cet âge lui restent ordinairement fidèles dans les années suivantes. (*Hist. des anim.*, VII, 1.) Remarquez ici que l'ardeur de la concupiscence, dont nous souffrons jusqu'à la mort, s'enflamme plus tôt ou plus tard, suivant la différence de la constitution, du tempérament et de l'éducation; et bien qu'elle commence à se faire sentir plus violemment à cet âge, elle prolonge jusqu'à la vingtième année et au delà les dangers de la corruption pour la jeunesse, avec les instincts mauvais que porte en lui tout fils d'Adam.

CHAPITRE III

Il raconte comment, à cet âge de seize ans, ayant été forcé d'interrompre ses études, il vécut chez ses parents dans une complète oisiveté et se précipita dans tous les excès du libertinage, grâce à la tolérance coupable de son père qui ne cherchait qu'à en faire un homme disert, et malgré les sages exhortations de sa mère. Il avoue même qu'il aimait le crime, non seulement pour l'attrait qu'il y trouvait, mais pour en être applaudi, et qu'il portait l'impudence jusqu'à se vanter du mal qu'il n'avait pas fait.

1. — Cette même année (1), mes études avaient été interrompues : on me fit revenir de Madaure, ville voisine, où j'étais allé d'abord suivre les cours de lettres et de rhétorique. On recueillait l'argent nécessaire pour une pérégrination plus lointaine, à Carthage (2), où voulait m'envoyer mon père ; étant l'un des moindres citoyens du municipe de Tagaste (3), il consultait plus son ambition que ses ressources. Pourquoi ce récit? Ce n'est certes pas pour vous, mon Dieu. Mais devant vous, je l'adresse à ma race, au genre humain, c'est-à-dire à ce petit nombre de mes frères aux mains desquels ces pages pourront tomber. Et dans quel but? Afin qu'avec moi tout lecteur considère de quel profond abîme il faut crier vers vous. Et qui donc est plus près de votre oreille que celui qui s'accuse de cœur et vit de la foi? Y avait-il alors quelqu'un qui ne louât mon père de s'imposer une dépense supérieure à ses moyens, pour fournir à son fils ce qu'exigeait cette éducation loin de la famille? Parmi ses concitoyens, beaucoup plus riches que lui, pas un n'avait un tel souci de ses enfants! Et cependant, ce père ne s'inquiétait nullement si je grandissais pour vous, mon Dieu, ou si j'étais chaste, pourvu

(1) *Cette même année* 370, la seizième de son âge, la trente-neuvième de sainte Monique, sa mère, des vacances forcées furent plus fatales à sa vertu que ne l'avaient été les écoles publiques.

(2) *Carthage*, où, grâce à un opulent bienfaiteur, nommé Romanianus, Augustin put reprendre ses études. Il ne fut pas ingrat. (Voir *Contra academicos*, liv. II, ch. III, en quels termes émus il lui exprima sa reconnaissance.) Son professeur s'appelait alors Démocratus. Carthage, relevée de ses ruines,

CAPUT III

De peregrinatione suscipienda studiorum causa, et parentum proposito.

1. — Et anno quidem illo intermissa erant studia mea, dum mihi reducto e Madauris (in qua vicina urbe jam cœperam litteraturæ atque oratoriæ percipiendæ gratia peregrinari), longinquioris apud Carthaginem peregrinationis sumptus præparabantur, animositate magis quam opibus patris, municipis Thagastensis admodum tenuis. Cui narro hæc? Neque enim tibi, Deus meus; sed apud te narro hæc generi meo, generi humano, quantulacumque ex particula incidere potest in istas meas litteras. Et utquid hoc? Ut videlicet ego, et quisquis hæc legerit, cogitemus de quam profundo clamandum sit ad te. Et quid propius auribus tuis, si cor confitens et vita ex fide est? Quis enim hominum non extollebat laudibus tunc patrem meum, quod ultra vires rei familiaris suæ impenderet filio quidquid etiam longe peregrinanti studiorum causa opus esset? Multorum enim civium longe opulentiorum nullum tale negotium pro liberis erat: cum interea non satageret idem pater, qualis crescerem tibi, aut quam castus essem; dummodo essem disertus, vel desertus

était, au temps d'Augustin, la ville la plus importante de l'Afrique romaine : *Carthago civitas ampla et illustris .....fama celeberrima nobilis.* (*Lettre à Glorius*, XLIII, n° 7.) Il n'en reste plus que quelques vestiges aux environs de Tunis. Augustin ne craint pas de comparer ses écoles à celles de Rome (*Lettre à Dioscore, CXVII*, n. 9) : *Duæ tantæ urbes latinarum litterarum artifices, Roma atque Carthago.* (Voir *Cité de Dieu*, liv. Ier, ch. XXX, XXXI, XXXIII; liv. III, ch. XXXI.)

(3) *Tagaste*, en Numidie, aujourd'hui Souk-Arras, à quelques milles d'Hippone.

que je fusse disert : le champ de mon cœur, dont vous êtes l'unique, le véritable, le bon Maître, dût-il être désert et privé de toute culture.

2. — Donc, durant cette seizième année, des affaires domestiques m'imposant des vacances forcées et interrompant mes études, je vécus chez mes parents. Les ronces des passions s'élevèrent au-dessus de ma tête, et nulle main n'était là pour les arracher. Bien au contraire, lorsque mon père eut remarqué aux bains les indices de ma puberté naissante qui m'entourait des inquiétudes de la jeunesse, plein de joie, comme s'il se voyait déjà des petits-enfants, il vint le dire à ma mère. C'était la joie de l'ivresse (1) qui a fait oublier au monde son Créateur et aimer la créature à sa place; enivrement produit par le vin invisible que verse une volonté corrompue et toujours inclinée vers la bassesse. Mais déjà vous aviez commencé à vous construire un temple dans le cœur de ma mère et à y préparer votre sainte demeure; car mon père n'était alors que catéchumène et encore depuis peu. Aussi ma mère frémit-elle pieusement de terreur et de crainte ; quoique je ne fusse pas non plus admis au nombre des fidèles, elle redoutait pour moi ces voies tortueuses où marchent ceux qui vous tournent le dos et non le visage.

3. — Hélas ! oserai-je dire que vous vous taisiez, ô mon Dieu ! tandis que je m'éloignais de vous ? Est-il vrai que vous ne me disiez rien? Et de qui donc étaient, si ce n'est de vous, les paroles que, par la bouche de ma mère, votre fidèle servante, vous moduliez à mes oreilles? Rien n'en descendait dans mon cœur pour l'inviter à obéir. Mais elle, avec quelle sollicitude, je m'en souviens, elle m'avertissait en secret d'éviter la fornication et surtout l'adultère ! Je prenais cela pour des conseils de femme que j'eusse rougi de suivre. C'étaient cependant bien les vôtres, et je l'ignorais. Je pensais que vous vous taisiez, qu'elle seule parlait, et c'est vous qui me parliez par elle; c'est

(1) *C'était la joie de l'ivresse qui fait oublier au monde son Créateur.* Saint Augustin veut exprimer par une métaphore l'amour déréglé des créatures dont les pécheurs sont comme enivrés, car le plaisir qu'une volonté

potius a cultura tua, Deus, qui es unus, verus et bonus dominus agri tui cordis mei.

2. — Sed ubi sexto illo et decimo anno, interposito otio ex necessitate domestica, feriatus ab omni schola, cum parentibus esse cœpi, excesserunt caput meum vepres libidinum, et nulla erat eradicans manus. Quinimo, ubi me ille pater in balneis vidit pubescentem, et inquieta indutum adolescentia, quasi jam ex hoc in nepotes gestiret, gaudens matri indicavit; gaudens vinolentia in qua te iste mundus oblitus est creatorem suum, et creaturam tuam pro te amavit de vino invisibili perversæ atque inclinatæ in ima voluntatis suæ. Sed matris in pectore jam inchoaveras templum tuum, et exordium sanctæ habitationis tuæ. Nam ille adhuc catechumenus, et hoc recens erat. Itaque illa exilivit pia trepidatione ac tremore, et mihi, quamvis nondum fideli, timuit tamen vias distortas, in quibus ambulant qui ponunt ad te tergum et non faciem.

3. — Hei mihi! et audeo dicere tacuisse te, Deus meus, cum irem abs te longius. Itane tu tacebas tunc mihi? Et cujus erant, nisi tua verba illa per matrem meam fidelem tuam, quæ cantasti in aures meas? Nec inde quidquam descendit in cor meum, ut facerem illud. Volebat enim illa, et memini ut secreto monuerit, cum sollicitudine ingenti, ne fornicarer, maximeque ne adulterarem cujusquam uxorem. Qui mihi monitus muliebres videbantur, quibus obtemperare erubescerem. Illi autem tui erant et nesciebam : et te tacere putabam, atque illam loqui, per quam mihi tu non tacebas, et in illa contemnebaris a me, a me filio ejus, filio ancillæ tuæ, servo

corrompue et plongée dans les voluptés grossières goûte par l'attachement aux créatures, au mépris de la loi de Dieu, est un vin invisible qui éteint toutes les pensées salutaires.

vous-même qu'en elle je méprisais, moi son fils, moi votre serviteur, fils de votre servante. Mais je ne savais pas, et je courais au précipice avec tant d'aveuglement que, parmi ceux de mon âge, j'étais honteux d'avoir moins de sujets de honte, quand je les entendais se vanter de leurs excès et s'enorgueillir d'autant plus qu'ils étaient plus infâmes (1). On se plaisait à mal faire, non seulement par passion, mais même par vanité.

4. — Qu'est-ce qui mérite le blâme sinon le vice? Et moi, pour n'être pas blâmé, je me faisais plus vicieux; à défaut de vices réels, pour m'égaler aux plus corrompus, je feignais d'avoir fait ce que je n'avais pas fait, de peur de paraître d'autant plus méprisable que j'étais plus innocent et d'autant plus vil que j'étais plus chaste. Voilà avec quels compagnons je parcourais les places de Babylone (2), me roulant dans la fange comme dans le cinname et les parfums précieux. Et pour m'enfoncer plus avant dans le bourbier, l'invisible ennemi me foulait aux pieds et me séduisait, moi si facile à séduire! Elle-même, la mère de ma chair, bien que sortie de cette Babylone (*Ps.* LI, 6), mais avançant lentement dans des voies nouvelles, ne prit soin de ma pudeur qu'en m'avertissant. Elle sentait bien que ce que mon père lui avait appris m'était déjà funeste et quels dangers pour-

(1) *Je les entendais se vanter de leurs excès et s'enorgueillir d'autant plus qu'ils étaient plus infâmes.* Saint Augustin paraît ici faire allusion à ces paroles du Roi-Prophète : « Pourquoi vous glorifier dans la malice, vous qui êtes puissant dans l'iniquité ? » Le saint Docteur, dans son sermon *Sur les discordes,* ch. IX, n° 12, combat avec énergie cette aberration de l'esprit humain qui a entrepris, comme a dit Bossuet, de faire une distinction entre les vices, laissant les uns dans l'exécration, mettant les autres en honneur et s'en glorifiant. « La corruption du genre humain va même si loin, qu'il est à craindre qu'un homme chaste en vienne à rougir au milieu des impudiques..... Cette coutume criminelle, ce désordre infecte tout le genre humain. Qu'un homme commette parmi vous un homicide, ce qu'à Dieu ne plaise, vous voulez bannir le coupable de son pays et l'expatrier aussitôt. Qu'un autre commette un vol, vous le détestez et refusez de le voir. Un autre fait un faux témoignage, vous l'avez en horreur; à vos yeux, ce n'est plus un homme; vous regardez comme un ravisseur et un homme injuste celui qui désire s'approprier le bien d'autrui. Qu'un autre, au contraire, se roule dans la débauche avec ses servantes, il est aimé, accueilli

tuo. Sed nesciebam ; et præceps ibam tanta cæcitate, ut inter coætaneos meos puderet me minoris dedecoris, cum audiebam eos jactitantes flagitia sua, et tanto gloriantes magis, quanto magis turpes essent; et libebat facere non solum libidine facti verum etiam laudis.

4. — Quid dignum est vituperatione, nisi vitium? Ego ne vituperarer, vitiosior fiebam : et ubi non suberat quo admisso æquarer perditis, fingebam me fecisse quod non feceram, ne viderer abjectior, quo eram innocentior; et ne vilior haberer, quo eram castior. Ecce cum quibus comitibus iter agebam platearum Babyloniæ : et volutabar in cœno ejus, tanquam in cinnamomis et unguentis pretiosis; et in umbilico ejus, quo tenacius hærerem, calcabat me inimicus et invisibilis; et seducebat me, quia ego seductilis eram. Non enim et illa, quæ jam de medio Babylonis fugerat, sed ibat in cæteris ejus tardior, mater carnis meæ, sicut monuit me pudicitiam, ita curavit, quod de me a viro suo audierat, jamque pes-

avec bienveillance ; ces blessures criminelles ne sont qu'un jeu. Mais en voici un qui se dit chaste, exempt d'adultère, et chacun sait qu'il dit la vérité ; il rougit de paraître au milieu de ceux qui sont loin de lui ressembler, de peur d'être l'objet de leurs insultes, de leurs railleries et de les entendre dire qu'il n'est pas un homme. La perversité humaine en est venue jusque-là qu'on regarde comme un homme celui qui se laisse vaincre par sa passion et qu'on ne veut pas voir un homme dans celui qui en est vainqueur. Ceux-ci tressaillent de joie de leur victoire, et ce ne sont pas des hommes ; ceux-là sont honteusement renversés, et ce sont là des hommes? Si vous assistiez au spectacle, qui serait le plus fort à vos yeux de celui qui serait étendu sous l'animal féroce qu'il combat, ou de celui qui lui donne le coup de la mort? »

(2) *Je parcourais les places de Babylone*, c'est-à-dire j'allais dans les voies du siècle qui conduisent à la mort. Babylone, en effet, signifie *confusion*, parce que c'est près de la tour de Babel que le langage de toute la terre a été confondu (*Gen.* XI, 9), et que, selon saint Augustin (*sur le Ps.* XXVI), elle est l'emblème de la société de tous les impies de l'Orient à l'Occident, ou bien du monde qui porte à juste titre le nom de Babylone, à cause de la multitude innombrable d'erreurs, de crimes et de misères dont il est inondé. Saint Augustin était au milieu de cette Babylone ; sa mère

raient en naître plus tard; mais elle ne pensait qu'à contenir ce penchant dans les liens d'une affection conjugale, si l'on ne pouvait couper dans le vif. Or, elle ne fit rien, par crainte que la chaîne du mariage n'entravât les espérances que je donnais; non pas ces espérances de la vie future qu'elle mettait en vous, mais les espérances dans les lettres, où l'un et l'autre désiraient trop me voir briller. Mon père, en ne songeant guère à vous, n'avait sur moi que des pensées de vanité; ma mère, au contraire, croyait que les études ordinaires de la science, non seulement ne me seraient pas nuisibles, mais pourraient m'aider quelque peu pour arriver jusqu'à vous. Voilà, du moins, ce que je peux conjecturer, d'après mes souvenirs sur le caractère de mes parents. Et puis, au lieu d'user d'une prudente sévérité, on lâchait la bride, en mes divertissements, à mes diverses passions déré-

avait cessé d'en faire partie, mais elle restait encore attachée aux jardins de la vanité par le désir immodéré de voir son fils faire de grands progrès dans les lettres.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Combien, à l'exemple du père de saint Augustin, ne se mettent nullement en peine que leurs enfants soient chastes, innocents, qu'ils aient de la religion et des mœurs! Ces parents n'ont qu'un seul désir, c'est de voir leurs fils devenir, je ne dis pas éloquents, mais vains et superbes! Leur grand objectif est qu'ils répondent à leurs vues d'ambition ou d'intérêt pour l'établissement de ces enfants. Leur unique préoccupation est de faire d'eux des lettrés, des savants. Qu'ils soient chastes, honnêtes, craignant Dieu, peu leur importe, c'est le moindre de leurs soucis. Ils s'attristent moins de les voir se corrompre que s'appliquer avec énergie à la pratique de la vertu. Aussi, dans la crainte qu'ils ne transportent tous leurs désirs de la terre au ciel, ils leur donnent toute liberté, toute licence. Tout chrétiens qu'ils sont, ils aiment mieux que leurs enfants soient les esclaves du monde et de la chair que les serviteurs de Jésus-Christ.

2. Que les jeunes gens apprennent à reconnaître la voix de Dieu dans les sages conseils de leurs parents et de leurs supérieurs, car ces conseils qui portent à la vertu et à la réforme des mœurs viennent de Dieu et non des hommes. Ceux qui les méprisent, comme Augustin fit des conseils de sa mère, tomberont comme lui dans le gouffre de tous les vices : puissent-ils en sortir avec lui!

3. Voici les degrés par lesquels Augustin est descendu dans le bourbier de la volupté et de l'impureté : 1° l'amour excessif du jeu (liv. Ier, ch. x); 2° les mensonges et les fraudes, quoique n'étant encore que des

tilentiosum, et in posterum periculosum sentiebat, coercere termino conjugalis affectus, si resecari ad vivum non poterat. Non curavit hoc, quia metus erat, ne impediretur spes mea compede uxoria : non spes illa, quam in te futuri sæculi habebat mater; sed spes litterarum, quas ut nossem nimis volebat parens uterque; ille, quia de te prope nihil cogitabat, de me autem inania; illa autem, quia non solum nullo detrimento, sed etiam nonnullo adjumento ad te adipiscendum futura existimabat usitata illa studia doctrinæ. Ita enim conjicio, recolens, ut possum, mores parentum meorum. Relaxabantur etiam mihi ad ludendum habenæ, ultra temperamentum

faiblesses de l'enfance (*Ibid.*, XIX); 3° la lecture des poètes obscènes (*Ibid.*, XVI); 4° l'exemple des hommes livrés à la vanité (*Ibid.*, XVIII, 9); 5° les amitiés charnelles (liv. II, ch. II); 6° la cessation de tout travail scolaire, l'oisiveté à laquelle il s'abandonne dans la maison paternelle, vacances forcées plus fatales à sa vertu que ne l'avaient été les écoles publiques; 7° la vanité de son père, qui voulait qu'il devînt éloquent, et se souciait peu de l'innocence de son âme (*Ibid.*); 8° le mépris des conseils de sa mère (*Ibid.*); 9° les mauvaises compagnies (*Ibid.*); 10° la liberté de se livrer à tous ses désirs, à toutes ses passions. (*Ibid.*) Que tout jeune homme prenne garde en tout temps, mais spécialement pendant les vacances, surtout s'il s'affranchit de tout travail et de tout exercice spirituel, de glisser par ces degrés, comme par les échelles qui descendent dans l'enfer, et de faire une chute déplorable jusqu'au fond de l'abîme.

4. Rendez à Dieu d'immortelles actions de grâces si vous avez pu prévoir utilement, et en temps opportun, ces degrés qui conduisent à la mort, ou si Dieu vous a donné des parents non moins jaloux de vous enfanter à la vie éternelle qu'à la vie du temps, ou d'autres protecteurs et gardiens de votre âme.

5. Gardez-vous d'imiter ces enfants prodigues qui revendiquent aussi leur liberté d'homme, veulent avoir leur partage, jouir d'eux-mêmes et de leurs biens, traitent tout bas, comme Augustin, les touchants avis de leur mère de « conseils de femmes », échappent ainsi à la douce influence de cet ange gardien, et vont le plus loin qu'ils peuvent de la maison paternelle dissiper tant de rares trésors et donner au monde tout ce que Dieu voulait avoir.

6. Lire le beau chapitre sur les *deux foyers*, dans la *Connaissance de l'âme*, du P. Gratry, et l'admirable conférence de Lacordaire sur la *chasteté*.

glées. De toutes parts, ô mon Dieu, un épais brouillard me dérobait la lumière sereine de votre vérité. « Mon iniquité, en un mot, sortait comme de mon embonpoint. » (*Ps.* LXXII, 7.) (1)

(1) *Mon iniquité sortait comme de mon embonpoint,* d'un cœur grossier et charnel. Par cette graisse, David entendait les richesses, l'excessive abondance, l'oisiveté; car ce sont là les causes et les occasions d'une multitude d'iniquités, comme Ezéchiel l'atteste de Sodome (ch. XVI, 49), et saint Augustin dit de lui-même que l'abondance et une trop grande liberté le précipitèrent dans une foule de crimes. Mais jamais pénitent ne fut plus humble. Il fait connaître ses péchés les plus honteux à toute la terre, et

severitatis, in dissolutionem affectionum variarum; et in omnibus erat caligo, intercludens mihi, Deus meus, serenitatem veritatis tuæ; et prodibat, tanquam ex adipe, iniquitas mea.

en porte la confusion dans tous les siècles. « A jamais on saura qu'Augustin a été un impudique, un débauché; et cette confession publique et permanente, il l'a fait vivant dans le monde, assis sur un des trônes de l'Eglise, entouré d'hérétiques et d'envieux, dont il accepte le mépris comme chose qui lui est due. » (M. Hamon, *Méditations.*)

CHAPITRE IV

Augustin commet un vol, de concert avec ses compagnons, et dans ces deux circonstances aggravantes qu'il relève : 1° en cela il violait, non une loi humaine ou ecclésiastique, ou une loi divine portée pour un temps, mais la loi qui est écrite dans le cœur des hommes et que leur iniquité même ne peut effacer ; 2° en commettant ce vol, son unique plaisir était de faire une chose qui lui plaisait d'autant plus qu'elle était défendue.

1. — Le larcin est condamné par votre loi, Seigneur, par cette loi écrite au cœur de l'homme et que n'abroge aucune iniquité. Quel voleur permet qu'on le vole? Quel riche pardonne le vol, même à l'extrême indigence? Pour moi, j'ai voulu voler et j'ai commis un larcin, sans y être poussé par le besoin ou la misère, mais par mépris de la justice, par plénitude d'iniquité. J'ai volé ce que j'avais moi-même en abondance et de bien meilleure qualité; car je voulais jouir, non de l'objet (1) que je désirais voler, mais du vol lui-même et du péché. Il y avait, dans le voisinage de notre vigne, un poirier chargé de fruits, dont la vue et la saveur n'avaient rien de bien attrayant. Pendant une belle nuit, jusqu'au milieu de laquelle nous avions, selon notre détestable habitude, prolongé nos courses et nos jeux, nous allâmes, troupe de jeunes vauriens, secouer cet arbre et le dépouiller. Nous rapportâmes des charges considérables de fruits, non pour en faire régal, car à peine en mangeâmes-nous quelques-uns, mais pour les jeter aux pourceaux : en cela, notre seul plaisir fut de faire ce qui était défendu.

2. — Voilà mon cœur, ô mon Dieu, voilà mon cœur dont

(1) *Je voulais jouir, non de l'objet.* Ce n'est pas de l'objet que je désirais voler, c'est du larcin même et du péché que je voulais jouir! Saint Augustin n'a pas aimé le vol en tant qu'il est un mal : « Toutes les choses bonnes ou mauvaises, dit saint Denis, existent dans l'intérêt du bien, et nous-mêmes nous ne les faisons que par le désir du bien. Personne, en effet, ne fait le mal pour le mal. » (*De nom. div.*, cap. IV.) La raison en est, dit saint Thomas (Ia IIæ, q. VIII, a. 11, et q. XXVII, a. 1), que l'appétit et

CAPUT IV

Furtum cum sodalibus perpetratum confitetur.

1. — Furtum certe punit lex tua, Domine, et lex scripta in cordibus hominum, quam ne ipsa quidem delet iniquitas. Quis enim fur æquo animo furem patitur? Nec copiosus adactum inopia. Et ego furtum facere volui, et feci, nulla compulsus egestate, nec penuria; sed fastidio justitiæ, et sagina iniquitatis. Nam id furatus sum, quod mihi abundabat, et multo melius. Nec ea re volebam frui, quam furto appetebam, sed ipso furto et peccato. Arbor erat pirus in vicinia vineæ nostræ pomis onusta, nec forma, nec sapore illecebrosis. Ad hæc excutienda atque asportanda, nequissimi adolescentuli perreximus nocte intempesta, quousque ludum de pestilentiæ more in areis produxeramus : et abstulimus inde onera ingentia, non ad nostras epulas, sed vel projicienda porcis, etiamsi aliquid inde comedimus; dum tamen fieret a nobis, quod eo liberet quod non liceret.

2. — Ecce cor meum, Deus meus, ecce cor meum, quod

l'amour sont l'inclinaison de la volonté vers un objet qu'elle désire. Or, aucun être ne se porte vers un objet qui ne soit ou convenable ou conforme et proportionné à sa nature, et bon par conséquent; car ce qui n'a point cette convenance, cette conformité naturelle, cette juste proportion, est mal au jugement de tous. Mais comme l'inclination de l'appétit sensitif et de la volonté suit le bien, comme il est compris par l'intelligence, nous pouvons par là même désirer une chose qui n'a que l'apparence du bien sans en avoir la réalité et qui n'est bonne que selon notre manière de le comprendre. Ce qui a fait dire à Aristote que « la fin est le bien ou ce qui paraît bien. » (*Phys.*, VIII.) Tel est le bien, comme le comprenait saint Augustin: la liberté de faire impunément ce qui était défendu, et que la complicité rendait encore plus doux.

vous avez eu compassion au fond de l'abîme. Qu'il vous dise maintenant ce qu'il prétendait quand, faisant le mal gratuitement, j'aimais le mal pour le mal même (1). Hideux qu'il était, je l'ai aimé; j'ai aimé ma perte; j'ai aimé ma difformité, non l'objet qui me rendait difforme, mais ma difformité même, je l'ai aimée. Ame ignominieuse, tombée du firmament de votre grâce (2) dans le gouffre de la ruine, n'aspirant, dans la honte, à rien autre qu'à la honte!

(1) *J'aimais le mal pour le mal*, en ne cherchant d'autre motif de sa malice que la malice même. Aucune raison de plaisir ou d'utilité ne porta Augustin à commettre ce vol, mais la passion seule et le désir de faire un usage coupable de sa liberté. Le saint Docteur donne le nom de malice à cette volonté coupable, parce qu'elle est la cause du mauvais choix que la volonté fait du péché, non pour l'avantage ou le plaisir qu'elle en retire, comme on peut en trouver dans un fruit qu'on dérobe, mais pour la transgression de la loi, en tant qu'on se la représente comme un acte ou comme un exercice de fausse liberté. C'est dans ce sens que le saint Docteur dit qu'il aimait

miseratus es in imo abyssi. Dicat tibi nunc cor meum qui ibi quærebat, ut vel essem gratis malus, et malitiæ meæ causa nulla esset nisi malitia. Fœda erat, et amavi eam; amavi perire, amavi defectum meum : non illud ad quod deficiebam; sed defectum ipsum meum amavi. Turpis anima et dissiliens a firmamento tuo in exterminium : non de decore aliquid, sed dedecus appetens.

ce qui donnait la mort à son âme et qu'il se plaisait dans ce qui faisait sa perte, c'est-à-dire dans le vol, et non dans l'objet même du vol, quoique le vol ne lui apparût point comme mal, mais comme un bien apparent et sous un faux semblant ténébreux de toute-puissance, ainsi qu'il le dit dans le chapitre suivant.

(2) *Tombée du firmament de votre grâce,* ou bien repoussant son unique appui, *dissiliens a firmamento tuo in exterminium,* c'est-à-dire la loi divine, qui affermit l'homme en Dieu, à qui il est avantageux pour l'homme de s'attacher (*Ps.* LXXII, 28), tandis que les méchants seront exterminés. (*Ps.* XXXVI, 9.)

CHAPITRE V

On ne pèche ordinairement que par le désir déréglé d'obtenir les biens d'un ordre inférieur ou par la crainte de les perdre. Personne ne pèche sans motif.

1. — La beauté des corps a son charme, ainsi l'or, l'argent et toutes les autres choses : il y a entre le toucher et les objets une sorte d'harmonie pleine d'agrément; et les autres sens trouvent aussi dans les corps chacun la convenance qui lui plaît. Les honneurs du monde, la puissance du commandement et la supériorité ont leurs séductions; de là naît la soif de la vengeance. Cependant, pour acquérir toutes ces jouissances, il ne faut pas s'écarter de vous, Seigneur, ni dévier de votre loi. Cette vie même, dont nous vivons sur la terre, a son charme par une certaine mesure de beauté qui lui est propre et par sa convenance avec toutes les beautés inférieures.

2. — L'amitié des hommes, en ne faisant qu'une seule âme de plusieurs, est encore un lien précieux qui a sa douceur. Toutes ces choses et d'autres semblables sont la cause du péché, lorsque, sur la pente immodérée vers ces biens, les derniers de tous, nous abandonnons le bien suprême, excellent, vous, Seigneur, notre Dieu, votre vérité et votre loi (1). Oui, ces biens

(1) *Le bien suprême, vous, Seigneur, votre vérité et votre loi.* Lorsqu'on tombe dans le péché, lorsque, par un penchant déréglé pour les biens sensibles, qui sont des biens du dernier ordre, on renonce aux biens plus excellents et de premier ordre, à Dieu, à sa vérité et à sa loi. Il y a trois sortes de biens : 1° Dieu et les moyens qui conduisent à lui; 2° l'âme humaine et ses facultés; 3° les objets sensibles, qui sont notre corps et les autres corps, qui n'existent que par rapport au nôtre. Les biens du premier ordre sont les plus excellents; ceux du dernier sont les moins estimables; l'âme tient le milieu, et elle est bonne ou mauvaise, selon qu'elle s'attache aux biens qui sont au-dessus d'elle ou à ceux qui sont au-dessous.

Dieu, qui est l'ordre même, a mis un ordre entre les biens dont il a destiné la jouissance à l'homme, voulant que cet ordre serve de règle à son estime et à ses affections. Dieu veut qu'il fasse plus de cas des biens de

CAPUT V

Neminem peccare sine causa.

1. — Etenim species est pulchris corporibus, et auro, et argento, et omnibus, et in contactu carnis, congruentia valet plurimum : cæterisque sensibus, est sua cuique accommodata modificatio corporum. Habet etiam honor temporalis, et imperitandi atque superandi potentia suum decus, unde etiam vindictæ aviditas oritur : et tamen in cuncta hæc adipiscenda, non est egrediendum abs te, Domine, neque deviandum a lege tua. Et vita, qua hic vivimus, habet illecebram suam propter quemdam modum decoris sui, et convenientiam cum his omnibus infimis pulchris.

2. — Amicitia quoque hominum caro nodo dulcis est, propter unitatem de multis animis. Propter universa hæc atque hujusmodi, peccatum admittitur; dum immoderata in ista inclinatione, cum extrema bona sint, meliora et summa deseruntur, tu scilicet, Domine Deus noster, et veritas tua, et lex tua. Habent enim et hæc ima delectationes, sed non sicut Deus meus, qui fecit omnia, quia in ipso delectatur justus, et ipse est deliciæ rectorum corde. Cum itaque de facinore quæritur, qua causa factum sit, credi non solet, nisi cum appetitus adipiscendi alicujus illorum bonorum, quæ infima diximus,

l'âme que de ceux du corps, des biens de la vie future que de ceux de la vie présente; et que, dans la concurrence, il ne balance pas à sacrifier les biens inférieurs et périssables pour s'assurer la possession des biens supérieurs et éternels.

L'homme, étant libre dans son choix, peut violer cette règle; mais alors

d'ici-bas ont leurs douceurs; mais que sont-elles auprès de mon Dieu qui a tout créé? Car en lui le juste trouve son bonheur et lui-même fait les délices des cœurs droits. Lorsqu'on recherche la cause d'un crime, d'ordinaire, on n'y croit que si l'on y découvre le désir d'acquérir ou la crainte de perdre quelqu'un de ces biens que nous avons appelés inférieurs; car ils ont aussi leurs charmes et leur beauté, quoique abjects et vils, comparés aux biens supérieurs et célestes.

3. — Un homme a commis un homicide. Pourquoi? Il convoitait l'épouse ou l'héritage de son voisin. Il a voulu le voler pour vivre, ou bien il a redouté d'en être volé lui-même, ou bien il brûlait de se venger d'une offense. Aurait-il tué sans motif, pour le plaisir même de tuer? Qui le croirait? Car même ce scélérat fameux et atrocement cruel, dont on a dit qu'il était gratuitement méchant et sanguinaire, avait cependant un mobile. « Il craignait, dit l'historien, que le repos n'engourdît sa main et son courage. » (Sallust., *De conj. Catil.*, ix.) Mais, là encore, pourquoi ? Sans doute pour que, en s'exerçant ainsi au crime, il pût, une fois maître de Rome, obtenir honneurs, pouvoir, richesses, s'affranchir de la crainte des lois et des embarras où le réduisaient la perte de sa fortune et la conscience de ses crimes. Catilina lui-même n'aimait donc pas ses forfaits, mais bien la fin qui le poussait à les commettre.

il blesse l'ordre, il pèche, et Dieu le punit par où il a péché. (Voir P. Grou, ch. xviii.)

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Gravons profondément dans notre cœur ce principe salutaire : « Les biens terrestres ont des charmes, de la beauté, de l'éclat; c'est pour cela qu'ils sont une cause de tentation, de concupiscence et de ruine. » Vous pourrez y échapper si vous vous rappelez et si vous croyez fermement ce qu'ajoute

esse potuisse apparuerit, aut metus amittendi. Pulchra sunt enim et decora : quanquam præ bonis superioribus et opibus beatificis abjecta et jacentia.

3. — Homicidium fecit. Cur fecit? Adamavit ejus conjugem, aut prædium; aut voluit deprædari unde viveret; aut timuit ab illo tale aliquid amittere, aut læsus ulcisci se exarsit. Num homicidium sine causa faceret, ipso homicidio delectatus? Quis crediderit? Nam et de quodam dictum est vecordi et nimis crudeli homine, quod gratuito potius malus atque crudelis erat; prædicta est tamen causa : « Ne per otium, inquit, torpesceret manus aut animus. » Quare id quoque? Cur ita? ut scilicet illa exercitatione scelerum, capta urbe, honores, imperia, divitias assequeretur : et careret metu legum, et difficultate rerum, propter inopiam rei familiaris, et conscientiam scelerum. Nec ipse igitur Catilina amavit facinora sua, sed utique aliud, cujus causa illa faciebat.

le saint Docteur, que « ces biens ne sont pas comme notre Dieu qui en est l'auteur, mais qu'ils sont abjects et méprisables, en comparaison des biens du ciel et de l'éternité. » Que les créatures aient pour nous des charmes, à la bonne heure, mais après le Créateur et dans un rang secondaire; alors elles ne nous détourneront point de lui. Jouissons des biens de cette vie autant que Dieu le permet, dans la mesure, dans les bornes et selon les conditions qu'il a prescrites; toutefois, que cette jouissance ne soit que superficielle, que le fond de notre cœur ne tienne qu'aux biens solides, qui méritent toute notre affection. La raison le veut ainsi; la religion l'ordonne; notre bonheur éternel et même temporel en dépend. Les passions seules s'y opposent; or, doivent-elles être écoutées? Et leur satisfaction momentanée est-elle donc d'un si grand prix qu'il faille sacrifier le repos de notre conscience, l'intérêt de notre éternité

CHAPITRE VI

Il démontre, par un grand nombre d'exemples, que le péché trompe toujours par une apparence mensongère du bien, qui ne se trouve dans toute sa pureté et sa vérité qu'en Dieu seul. Il avoue qu'il a commis ce vol pour affecter une fausse liberté en commettant le mal impunément par une fausse image de la toute-puissance.

1. — Qu'avais-je donc le malheur d'aimer en toi, ô larcin, crime nocturne de mes seize ans? Tu n'étais pas beau, n'étant qu'un vol; es-tu même quelque chose pour que je te parle? Ils étaient beaux, ces fruits que nous avons volés, parce qu'ils étaient votre œuvre, ô beauté suprême, Créateur de toutes choses, Dieu bon, Dieu souverain bien et mon bien véritable! Ces fruits étaient beaux, mais ce n'était pas eux que convoitait mon âme misérable, puisque j'en avais de meilleurs en abondance. J'ai donc dérobé ceux-là uniquement pour les voler; car, aussitôt cueillis, je les ai jetés, ne savourant que l'iniquité où je trouvais ma joie (1). Si même quelqu'un de ces fruits est entré dans ma bouche, il n'eut pour moi que la saveur de mon crime.

2. — Et maintenant, Seigneur, mon Dieu, je cherche ce qui m'a charmé dans ce larcin et je n'y vois aucune apparence de beauté. Je ne parle pas de cette beauté qui se révèle dans l'équité, dans la prudence, dans l'intelligence de l'homme, dans sa mémoire, ses sens, sa vie corporelle; ni de celle qui resplendit dans les astres brillant chacun à leur place, ni de celle de la terre et de la mer remplies d'êtres vivants, dont les générations ininterrompues se succèdent; ni même de ce trompeur fantôme de beauté voilant les vices qui nous abusent. Car l'orgueil contrefait l'élévation (2), tandis que vous seul, ô mon Dieu, vous êtes

(1) Pour ne me repaître que de ma seule iniquité, c'est-à-dire que j'ai trouvé mon plaisir, non à manger ces fruits, mais à transgresser la loi.

(2) *L'orgueil contrefait l'élévation.* En effet, l'orgueil est une image trompeuse de la grandeur. « L'orgueil, dit saint Augustin, est une fausse et

CAPUT VI

Omnia quæ boni specie ad vitia invitant, in solo Deo esse vera et perfecta.

1. — Quid ergo miser in te amavi, o furtum meum, o facinus illud meum nocturnum sexti decimi anni ætatis meæ? Num enim pulchrum eras, cum furtum esses, aut vero aliquid es, ut loquar ad te? Pulchra erant poma illa quæ furati sumus, quoniam creatura tua erant, pulcherrime omnium, creator omnium, Deus bone, Deus summum bonum et bonum verum meum. Pulchra erant illa poma, sed non ipsa concupivit anima mea miserabilis. Erat enim mihi meliorum copia; illa autem decerpsi, tantum ut furarer. Nam decerpta projeci, epulatus inde sola iniquitate, qua lætabar fruens. Nam et si quid illorum pomorum intravit in os meum, condimentum mihi facinus erat.

2. — Et nunc, Domine Deus meus, quæro quid in furto me delectaverit, et ecce species nulla est: non dico sicut in æquitate atque prudentia; sed neque sicut in mente hominis atque memoria et sensibus et vegetante vita: neque sicut speciosa sunt sidera et decora locis suis, et terra et mare plena fœtibus, qui succedunt nascendo decedentibus: non saltem, ut est quædam defectiva species et umbratica vitiis fallentibus. Nam et superbia celsitudinem imitatur, cum tu sis unus super omnia Deus

pernicieuse imitation de la divine grandeur: *Perverse te imitantur qui longe se a te faciunt et extollunt se adversum te;* ceux qui s'élèvent contre vous vous imitent désordonnément. » Cette parole est pleine de sens; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. « Il y a des choses, dit-il, où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le

élevé au-dessus de tous les êtres. L'ambition cherche-t-elle autre chose que les honneurs et la gloire? Néanmoins, vous seul devez être honoré au-dessus de tous et glorifié éternellement. La tyrannie du pouvoir veut se faire craindre; et qui est à craindre, sinon vous seul, ô mon Dieu, dont personne, en aucun temps, en aucun lieu, par aucun moyen, n'a pu tromper ni fuir la puissance? Les voluptueuses caresses veulent être de l'amour; mais rien n'est plus caressant que votre amour, rien n'est plus salutairement aimable que la beauté souveraine et la splendeur de votre vérité. La curiosité se donne pour la passion de la science, mais vous seul possédez à fond toutes choses.

3. — L'ignorance, elle aussi, et la sottise ne se couvrent-elles pas du nom de simplicité et d'innocence? Mais vous êtes la simplicité infinie, l'innocence parfaite, aussi toutes vos œuvres sont opposées au mal. La paresse prétend aimer le repos; et quel repos est assuré hors du Seigneur? Le luxe veut passer pour la richesse et l'abondance; mais vous seul êtes le trésor surabondant et inépuisable des incorruptibles délices. La profusion prend le masque de la libéralité; mais vous êtes l'opulent dispensateur de tous les biens. L'avarice veut posséder beaucoup, et vous possédez tout. L'envie dispute la prééminence : quoi de plus éminent que vous? La colère cherche la vengeance; qui se venge plus justement que vous? La crainte frémit des périls soudains et inattendus, menaçants pour ce

défend. Il est vrai que ce qui l'excite à la jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance. » (Bossuet, *Serm.*, t. VII, p. 10.) Bossuet cite à la fois cet endroit du livre des *Confessions* et le second sermon de saint Augustin sur le psaume LXX. « Nous serons semblables à Dieu, dit saint Jean, parce que nous le verrons tel qu'il est, » (*I Joan.* III, 2.) et c'est dans cette ressemblance que consistera le bonheur. La ressemblance qui doit être un jour notre récompense et notre félicité ne convient point à notre état présent; elle est réservée à l'état de gloire.

L'Ecriture met à la bouche de l'ange rebelle ce sentiment d'orgueil, de désir déréglé qui l'a perdu : « Je m'élèverai et je serai semblable au Très-Haut. » (*Is.* XIV, 14.) L'homme, séduit par le démon, s'est perdu de même en voulant

excelsus. Et ambitio quid nisi honores quærit et gloriam, cum tu sis præ cunctis honorandus unus et gloriosus in æternum? Et sævitia potestatum timeri vult : quis autem timendus, nisi unus Deus? Cujus potestati eripi aut subtrahi quid, aut quando, aut ubi, aut quo, vel a quo potest? Et blanditiæ lascivientium amari volunt : sed neque blandius est aliquid tua charitate, nec amatur quidquam salubrius, quam illa præ cunctis formosa et luminosa veritas tua. Et curiositas affectare videtur studium scientiæ, cum tu omnia summe noveris.

3. — Ignorantia quoque ipsa atque stultitia, simplicitatis et innocentiæ nomine tegitur : quia te simplicius quidquam non reperitur : quid autem te innocentius, quandoquidem opera tua malis inimica sunt? Et ignavia quasi quietem appetit; quæ vero quies certa, præter Dominum? Luxuria satietatem atque abundantiam se cupit vocari; tu autem es plenitudo, et indeficiens copia incorruptibilis suavitatis. Effusio liberalitatis obtendit umbram; sed bonorum omnium largitor affluentissimus tu es. Avaritia multa possidere vult; et tu possides omnia. Invidia de excellentia litigat; quid te excellentius? Ira vindictam quærit; te justius quis vindicat? Timor insolita et repentina exhorrescit, rebus quæ amantur adversantia, dum præcavet securitati : tibi vero quid insolitum, quid

ressembler à Dieu : « Vous serez tels que des dieux, connaissant le bien et le mal. » (*Gen.* III, 5.) Ainsi, le vrai bonheur de l'homme et sa ressemblance avec Dieu étant la même chose, il est en quelque sorte naturel que les passions, qui se proposent pour objet le bonheur, aient aussi en vue cette ressemblance. Mais comme la félicité à laquelle elles aspirent est fausse, la ressemblance qu'elles affectent de nous donner avec Dieu l'est aussi. Elles ont toutes un faux caractère d'infinité : elles voudraient que leur objet fût infini, que le plaisir de la jouissance le fût aussi, et qu'il n'y eût aucune fin à leur possession. C'est-à-dire évidemment que les passions nous font chercher dans les biens créés ce qui n'est qu'en Dieu seul, un bien infini, une joie infinie, une possession infinie.

qu'elle aime, pendant qu'elle veille à sa sécurité. Pour vous, est-il rien de surprenant, rien d'inattendu? Qui sépare de vous ce que vous aimez? Où donc, hors de vous, est la constante sécurité? La tristesse se consume dans la perte des choses qui flattaient la cupidité, parce qu'elle voudrait que, comme à vous, on ne pût lui rien ravir.

4. — Ainsi l'âme devient adultère quand, se retirant de vous, elle cherche hors de vous ce qu'elle ne trouve pur et sans mélange qu'en revenant à vous. Tous ceux-là vous imitent, mais d'une façon criminelle (1), qui s'éloignent de vous et qui s'élèvent contre vous. Même, en vous imitant ainsi, ils montrent que vous êtes le Créateur de l'univers (2), et, par conséquent, qu'on ne saurait où vous fuir entièrement. Dans ce larcin, qu'ai-je donc aimé? En quoi ai-je imité mon Dieu, d'une imitation vicieuse et perverse? Me suis-je plu à enfreindre la loi par la ruse (3), ne le pouvant par la force? Esclave, ai-je

(1) *Tous ceux-là vous imitent,* mais à contre-sens, en recherchant la gloire, la vengeance, le pouvoir de juger, attributs exclusivement réservés à Dieu, qui nous dit : « Je ne donnerai point ma gloire à un autre. » (*Is.* XLII, 2.) « La vengeance m'appartient et c'est moi qui ferai justice. » (*Rom.* XII, 19.) « Ne jugez donc pas. » (*Matth.* VII, 1.) Car nous ne devons imiter Dieu que dans les attributs où il est convenable pour nous de l'imiter et seulement de la manière qu'il nous est permis de le faire.

(2) *Ils vous signalent comme le Créateur de l'univers,* parce que, suivant Lessius (*De perfect. div.*, lib. XIV, cap. III, n. 59), l'acte du péché est une espèce d'entité vitale qui participe aux perfections divines, en est l'image et, selon l'être physique, dépend du concours divin général; quoique, selon son être moral, et en tant qu'il est un acte libre de l'homme qui désobéit à la loi, il soit, non voulu de Dieu, mais seulement permis par lui.

(3) *Me suis-je plu à enfreindre la loi par la ruse,* pour faire au moins par la ruse une chose défendue, ne le pouvant autrement? C'est par l'usage d'une fausse liberté, en effet, et non par un acte de véritable puissance que l'homme commet le mal; car la transgression de la loi est un acte illicite, et le triste pouvoir de pécher est bien plutôt une suite de la faiblesse et de la mutabilité de l'homme qu'un acte véritable de puissance. « On dit de Dieu, et à juste titre, qu'il est tout-puissant, remarque saint Augustin, bien qu'il ne puisse ni mourir, ni mentir, ni être trompé, etc. S'il pouvait l'être, il ne serait plus tout-puissant. » Il y a donc des choses qu'il ne peut faire justement parce qu'il est tout-puissant, comme le dit encore ailleurs le même saint Docteur. (*Cité de Dieu,* liv. V, ch. x, et liv. XXII, ch. xxv.)

Saint Augustin porte ici un regard investigateur des plus profonds sur la

repentinum? Aut quis a te separat quod diligis? Aut ubi, nisi apud te, firma securitas? Tristitia, rebus amissis contabescit quibus se oblectabat cupiditas : quia illa sibi nollet, sicut tibi auferri nihil potest.

4. — Ita fornicatur anima, cum avertitur abs te, et quærit extra te ea quæ pura et liquida non invenit, nisi cum redit ad te. Perverse te imitantur omnes, qui longe se a te faciunt, et extollunt se adversum te. Sed etiam sic te imitando, indicant creatorem te esse omnis naturæ ; et ideo non esse, quo a te omnino recedatur. Quid ergo in illo furto ego dilexi? et in quo Dominum meum vel vitiose atque perverse imitatus sum? An libuit facere contra legem, saltem fallacia quia potentatu non poteram,

cause de la plupart des fautes et des crimes qui se commettent parmi les hommes. On ne fait pas le mal simplement pour le faire ; on se propose, en le faisant, un but ultérieur. Souvent même il y a des méfaits qui ne peuvent pas s'expliquer par l'intervention d'un seul principe, mais qui en supposent plusieurs dont l'action combinée a seule réussi à les produire. Augustin, recherchant, avec une subtilité ingénieuse, à quel mauvais sentimentil avait cédé en volant dans son enfance des poires sur l'arbre d'un voisin, ne se contente pas de donner cette raison générale par laquelle on est en possession d'expliquer la plupart des méfaits grands et petits. Il raconte que ce qu'il avait recherché dans ce vol, c'était le vol lui-même ; il n'avait pu résister à l'attrait du fruit défendu, mais, approfondissant davantage, par delà la raison prochaine du fait, il cherche la raison de cette raison même. Il se demande pourquoi ce qui est défendu nous plaît et nous attire. A cette question, il répond avec profondeur que c'est parce que nous aimons à faire acte d'indépendance ; il nous semble alors que nous n'avons personne au-dessus de nous, et que nous entrons avec Dieu en partage de la puissance souveraine. Saint Augustin donnera plus loin (ch. VIII et IX) une seconde raison qui n'est pas moins juste que la précédente : c'est qu'il péchait de compagnie avec d'autres enfants et qu'ils s'excitaient mutuellement à mal faire.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Ce chapitre contient la matière d'une méditation très propre à nous enflammer d'amour pour Dieu et à nous défendre contre les criminelles ardeurs du vice ; car le saint Docteur nous y démontre jusqu'à l'évidence que tous les biens dont l'attrait nous entraîne au péché se trouvent en Dieu d'une manière bien supérieure. Combattez donc tous les désirs criminels par ce raisonnement : « Je cherche le bien, mais ce bien est dans

affecté une fausse liberté, en faisant impunément ce qui m'était défendu, pour jouer dans la nuit à la toute-puissance?

mon Dieu, et il y est d'une manière infiniment plus parfaite. Il me défend de faire tel usage de ce bien, je lui obéirai et j'attendrai pour satisfaire mes désirs que je puisse jouir dans le ciel de ce bien et de tous les autres biens en lui qui est le souverain bien. » On pourra très utilement emprunter à ce chapitre un remède particulier à chacune des tentations différentes, non seulement pour les combattre quand elles fondent sur nous, mais pour les prévenir avant même qu'elles ne nous attaquent.

2. Nous devons détester tout particulièrement les péchés qui viennent d'un principe de malice, car ils sont beaucoup plus graves que les autres, parce que nous les commettons de sang-froid, sans aucun trouble, sans aucune violence, en toute liberté, de science certaine et par le seul désir coupable de transgresser la loi. Aussi Dieu punira-t-il plus sévèrement ces péchés, selon cette sentence du Sauveur: « Le serviteur qui a connu la volonté de son maître et qui ne l'a pas accomplie sera châtié beaucoup plus rigoureusement. »

ut mancam libertatem captivus imitarer, faciendo impune quod non liceret, tenebrosa omnipotentiæ similitudine?

(*Luc.* XII, 27.) Ceux qui commettent fréquemment ces péchés deviennent, la plupart du temps, obstinés dans le mal et incorrigibles.

3. Dans sa dégradation, l'homme a conservé le désir pervers d'imiter Dieu, qui a perdu l'ange rebelle et le premier homme; ce désir n'en est même devenu que plus violent par sa chute, et c'est là l'objet le plus intime, la fin dernière de toutes les passions. Mais comme le bonheur auquel ces passions aspirent est faux, la ressemblance qu'elles affectent de nous donner avec Dieu est fausse aussi. Le vice et le désordre des passions ne consistent ni dans le désir du bonheur, ni dans la prétention de ressembler à Dieu, mais en ce qu'elles cherchent le bonheur hors de Dieu, malgré la défense même de Dieu, et en ce qu'elles veulent imiter Dieu, non par la participation de son être, mais en s'élevant contre lui et en se soustrayant à sa domination. De là leur vanité, de là leur crime.

CHAPITRE VII

Il rend grâces à Dieu de lui avoir pardonné le mal qu'il a commis et de l'avoir préservé par sa grâce de celui qu'il n'a pas commis. Il exhorte les hommes à s'unir à lui, surtout ceux qui ont évité les désordres dont ils lisent ici le récit et l'aveu.

1. — Ainsi, voilà cet esclave qui fuit son maître (1) et n'atteint qu'une ombre. O corruption! ô vie monstrueuse! ô abîme de mort! Ce qui était illicite a-t-il pu me plaire, et par cela seul que c'était illicite! (2) Que rendrai-je au Seigneur de ce que ma mémoire peut se rappeler ces fautes sans que mon âme en ait rien à redouter? Je vous aimerai, Seigneur, je vous remercierai et je louerai votre nom, pour m'avoir pardonné tant d'œuvres mauvaises et criminelles. A votre grâce et à votre miséricorde, j'attribue la gloire d'avoir fondu mes péchés comme la glace. Oui, c'est à votre grâce aussi que je dois tout ce que je n'ai pas fait de mal. De quoi n'étais-je point capable, moi qui aimais le péché pour lui-même? Mais tout m'est pardonné, je le sais, et le mal que j'ai fait de plein gré et celui que, grâce à vous, je n'ai pas commis.

2. — Quel homme, méditant sur sa faiblesse, oserait attribuer à ses propres forces (3) sa chasteté et son innocence, pour

(1) La plupart des éditions des œuvres de saint Augustin commencent le chapitre VII à ces paroles : *Le voici, cet esclave qui fuit son maître*, à l'exception des Bénédictins, lesquels, suivant des manuscrits peu autorisés de Milan, le commencent à ces paroles : « Que rendrai-je au Seigneur? »

(2) *Ce qui était illicite a-t-il pu me plaire par cela seul que c'était illicite!* Quoi! ce que vous défendiez a-t-il pu me plaire par la seule raison que vous le défendiez? Le saint Docteur développe cette pensée dans le livre XIII de la *Cité de Dieu*, ch. V : « L'Apôtre, dit-il, voulant montrer combien le péché est nuisible, en l'absence de la grâce, ne craint pas d'appeler *force du péché* la loi même qui le défend : *le péché est l'aiguillon de la mort, la loi est la force du péché.* (*I Cor.* XV, 56.) Cette parole est on ne peut plus vraie. La défense d'un acte illicite en augmente le désir, quand on n'aime pas assez la justice pour trouver dans le plaisir qu'elle

CAPUT VII

Gratias Deo pro remissione peccatorum agit, quodque a multis servatus sit.

1. — Ecce sic est ille servus fugiens dominum suum, et consecutus umbram. O putredo, o monstrum vitæ, et mortis profunditas! Potuitne libere quod non licebat, non ob aliud, nisi quia non licebat! Quid retribuam Domino, quod recolit hæc memoria mea, et anima mea non metuit inde? Diligam te, Domine, et gratias agam, et confitear nomini tuo : quoniam tanta dimisisti mihi mala et nefaria opera mea. Gratiæ tuæ deputo et misericordiæ tuæ, quod peccata mea tanquam glaciem solvisti. Gratiæ tuæ deputo et quæcumque non feci mala. Quid enim non facere potui, qui etiam gratuitum facinus amavi? Et omnia mihi dimissa esse fateor, et quæ mea sponte feci mala, et quæ te duce non feci.

2. — Quis est hominum, qui suam cogitans infirmitatem, audet viribus suis tribuere castitatem atque innocentiam

cause la force de surmonter la passion du péché. Or, il n'y a que l'assistance de la grâce divine qui puisse nous faire aimer et nous rendre agréable la véritable justice. » Un théologien assez renommé, B. Pérenus, donne trois raisons de ce malheureux penchant qui nous porte à faire ce qui est défendu. La première, c'est que nous n'estimons pas beaucoup ce qui est en notre pouvoir, et que nous nous soucions peu de ce dont nous pouvons jouir quand nous le voulons, tandis que nous estimons d'un grand prix et nous désirons ardemment ce qui est en dehors de notre puissance légitime. La seconde, c'est ce sentiment, ce désir intérieur qui devient d'autant plus vif et nous entraîne d'autant plus violemmemt vers un objet, qu'il est plus comprimé par la défense. La troisième, c'est que nous regardons comme trop facile ce qui nous est permis, ce qui fait que maintes fois nous laissons échapper l'occasion qui se présente de le faire. Mais ce qui nous est défendu est pour nous dans la catégorie des choses que nous ne pouvons faire lorsque nous le voulons; l'occasion donc se présentant, nous nous y portons avec une inclination d'autant plus vive.

(3) *Oserait attribuer à ses propres forces.* L'homme est enclin au mal;

vous en aimer moins, comme s'il avait moins besoin de votre miséricorde qui pardonne au pécheur converti? Que l'homme docile à l'appel de votre voix, qui lit ces souvenirs et ces aveux, ne raille pas le malade guéri par le Médecin auquel il doit de n'être pas ou d'être moins infirme; qu'il vous aime autant, qu'il vous aime davantage, reconnaissant que celui qui me délivre des langueurs si grandes de mes péchés est le même qui l'en a préservé.

il n'a point par lui-même la force de l'éviter; la pratique du bien lui coûte. Les païens vertueux ne l'ont pas été purement; s'ils ont surmonté quelque vice, ce n'a été que par des motifs simplement naturels quelquefois, vicieux, infectés d'orgueil et d'amour-propre presque toujours.

La foi nous enseigne que tout le bien surnaturel qui est en nous est dû à la grâce; que de nous-mêmes nous ne pouvons rien. Nous ne sommes pas même capables d'une bonne pensée, d'aucun bon désir, par rapport à notre fin dernière. (*II Cor.* III, 5.) En couronnant nos mérites, Dieu couronne ses propres dons. (Voir S. AUGUST. *De gest. Pelag.* cap., XIV, n. 35; *De Trinit.*, lib. XIII, cap. X, n. 14.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin enseigne à ceux qui sont sortis par la pénitence d'habitudes criminelles, à rendre grâces à Dieu de ce qu'il leur a pardonné leurs péchés et n'a point permis qu'ils en augmentassent le nombre. Cette action de grâces est très agréable à Dieu, et il faut la renouveler tous les jours.

2. Il donne aussi une leçon très utile à ceux qui ont conservé l'innocence par un effet de la grâce de Dieu, car ce n'est point à leurs propres mérites qu'ils le doivent, c'est un bienfait tout particulier de Dieu. Un grand nombre perdent cette innocence parce qu'ils oublient ou d'en rendre grâces à Dieu ou de prier pour en obtenir la conservation. Parmi les moyens les plus pressants qui nous soient donnés pour conserver l'innocence et la chasteté, tout jeune homme doit se persuader qu'il n'en est point de plus certains que les deux suivants : 1° l'action de grâces pour les bienfaits reçus; 2° la prière pour obtenir la persévérance, car, bien que

suam : ut minus amet te, quasi minus ei necessaria fuerit misericordia tua, qua donas peccata conversis ad te? Qui enim vocatus a te, secutus est vocem tuam; et vitavit ea quæ me de meipso recordantem et fatentem legit : non me derideat ab eo medico ægrum sanari, a quo sibi præstitum est ut non ægrotaret. Et ideo te tantumdem, imo vero amplius diligat; quia per quem me videt tantis peccatorum meorum languoribus exui, per eum se videt tantis peccatorum languoribus non implicari.

l'homme ne puisse la mériter, il peut cependant l'obtenir par ses prières, comme l'enseigne saint Augustin, qui démontre, d'après la doctrine de saint Cyprien, que l'Oraison dominicale est la prière la plus efficace pour obtenir le don de la persévérance. (Livre de la *Grâce de la persév.*, ch. II et suiv.)

Celui qui tient son salut à cœur devra donc réciter à cet effet tous les jours l'Oraison dominicale avec la Salutation angélique, par laquelle nous demandons chaque jour la persévérance, car l'heure de notre mort comprend le moment le plus important de la persévérance, la grâce qui nous fait persévérer en Jésus-Christ jusqu'à ce moment où, affranchis de la loi des changements, nous arrivons au règne de la vérité.

Le vrai chrétien, qui doit à la grâce de Dieu d'avoir évité les désordres dont il lit ici le récit et l'aveu, ne se préfère à personne, pas même aux plus grands pécheurs, persuadé qu'il est que, s'ils avaient reçu les mêmes grâces, ils en auraient mieux profité, et que, s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances, il aurait été plus méchant qu'eux. Ainsi pensait saint Paul (*I Tim.* I, 15), qui se proclamait le premier des pécheurs, et qui disait : « Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. » (*I Cor.* XV, 10.)

Ainsi pensait saint Augustin, qui reconnaissait qu'il n'est aucun péché commis par l'homme qu'un autre homme ne puisse commettre, s'il est abandonné par celui qui a fait l'homme. (*Serm. de Verb. evang.* CCXLVII, n° 6.) Ainsi pensait saint François, qui se croyait très sincèrement plus coupable devant Dieu qu'un malfaiteur qu'on menait au supplice.

CHAPITRE VIII

Il découvre encore un autre aiguillon qui le poussait à ce larcin, et il reconnaît que ce qu'il aimait, c'était la complicité de ceux qui le commirent avec lui.

1. — Malheureux ! quel fruit ai-je alors recueilli de ces actions dont la pensée maintenant me fait rougir, et surtout de ce vol dans lequel je n'ai rien aimé que le vol même ? Nul fruit sans doute, car ce péché, qui n'est que néant en lui-même, n'était pour moi qu'un surcroît de misère. Cependant, seul, je ne l'eusse pas commis ; non, si je me rappelle bien mes dispositions d'alors, seul je ne l'eusse pas commis. En cela j'ai donc aimé la société de ceux qui furent mes complices. J'ai donc aimé quelque autre chose que le vol ; mais ce quelque autre chose lui-même n'est rien ! (1)

2. — Quel fut, en réalité, le motif de mafaute ? Qui me l'enseignera, sinon Celui qui illumine mon cœur et en dissipe les ténèbres ? Ce motif, je le cherche, je le discute, je le médite. Si je n'avais eu pour but que d'avoir ces fruits volés, et d'en jouir, j'y suffisais seul, je pouvais commettre cette faute et satisfaire ma convoitise sans l'irriter au contact de la malice d'autrui (2). Mais, comme ce n'était pas dans ces fruits que je cherchais mon plaisir, je le trouvais donc dans le péché lui-même et dans la complicité des autres pécheurs.

(1) *Ce quelque autre chose lui-même n'est rien.* Cela même n'est rien ! La société des méchants n'est pas un bien réel, mais seulement apparent ; elle est privée du véritable bien, quoiqu'on ne l'aime que sous la raison du bien véritable.

Saint Augustin appelle *rien* ce vol, et plus loin la complicité de ses amis. En effet, selon les principes des Pères et surtout du saint Docteur, le péché est un néant : « Il en est beaucoup, dit-il, qui, par une fausse interprétation de ces paroles : *Rien n'a été fait sans lui*, s'imaginent que le néant existe. Certainement, le péché n'a pas été fait par Dieu, et il est évident que le péché est un néant et que les hommes s'abaissent jusqu'au néant lorsqu'ils commettent le péché. » (Traité 1er *Sur l'Evang. de saint Jean,* n° 13.)

(2) *Au contact* (ou au frottement) *de la malice d'autrui.* De même qu'une

CAPUT VIII

Quid amaverit in furto.

1. — Quem fructum habui miser aliquando in iis quæ nunc recolens erubesco; maxime in illo furto, in quo ipsum furtum amavi? nihil aliud; cum et ipsum esset nihil, et eo ipso ego miserior. Et tamen solus id non fecissem : sic recordor animum tunc meum, solus omnino id non fecissem. Ergo ibi amavi etiam consortium eorum cum quibus id feci. Non ergo nihil aliud quam furtum amavi; imo vero nihil aliud, quia et illud nihil est.

2. — Quid est revera? Quis est qui doceat me, nisi qui illuminat cor meum, et discernit umbras ejus? Quid est quod mihi venit in mentem quærere, et discutere, et considerare? Quia si tunc amarem poma illa quæ furatus sum, et eis frui cuperem, possem etiam solus, si satis esset, committere illam iniquitatem, qua pervenirem ad voluptatem meam; nec confricatione consciorum animorum accenderem pruritum cupiditatis meæ. Sed quoniam in illis pomis voluptas mihi non erat, ea erat in ipso facinore, quam faciebat consortium simul peccantium.

chair couverte de dartres trouve une espèce de plaisir à être grattée, ainsi les amis vicieux sont entraînés à des actions qu'ils ne feraient pas seuls, par le charme de rapports habituels et intimes et comme par une mutuelle conspiration.

Tels sont les fruits d'une amitié criminelle. « Ames adultères, vous ne savez pas que l'amour de ce monde est l'ennemi de Dieu? Quiconque voudra être ami de ce monde se rend donc l'ennemi de Dieu. » (*Jac.* IV, 4.) Voilà où nous entraînent les liaisons coupables. On peut leur appliquer dans un sens accommodatice, mais très véritable, ces paroles du Roi-Prophète : « Vous serez saint avec celui qui est saint, et innocent avec l'homme innocent. Vous serez pur avec celui qui est pur, avec le pervers vous agirez selon sa perversité. » (*Ps.* XVII, 28, 29.)

CHAPITRE IX

Il avoue qu'il n'eût pas commis seul ce larcin et qu'il y a été poussé par le plaisir de le commettre avec des complices. Influence contagieuse des mauvais camarades.

1. — Et ce mauvais sentiment, qu'était-il? Ah! sans doute, quelque chose de bien honteux, et malheur à moi qui en fus possédé! Mais qui pourra m'en expliquer la nature? Qui a l'intelligence du péché? (*Ps.* XVIII, 13.) C'était un rire malin qui nous chatouillait le cœur, à la pensée de tromper quelqu'un ne s'attendant pas à cela de notre part, et d'aller contre sa volonté. Et pourquoi avais-je plaisir à ne pas agir ainsi seul? Est-ce parce que, seul, on a peine à rire? (1) Ce n'est facile pour personne; et cependant un homme seul est gagné par le rire, si quelque objet ridicule s'offre à son esprit ou à ses sens. Mais moi je n'eusse rien fait seul; non, seul, je n'eusse rien fait de semblable.

(1) *Est-ce parce que seul on a peine à rire?* Le rire naît de l'étonnement, suivant les philosophes. L'étonnement est le désir de savoir quelque chose de nouveau ou d'extraordinaire, dont nous ignorons soit la cause, soit la condition, soit les circonstances, comme le dit aussi saint Thomas. Or, ces choses extraordinaires ont lieu ordinairement, ou bien sont l'objet de nos récits ou de nos pensées, lorsque nous sommes en société et rarement lorsque nous sommes seuls. Aussi nous nous laissons aller plus souvent et plus facilement à rire devant les autres, et surtout devant nos amis, que lorsque nous sommes seuls avec nous-mêmes.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Les liaisons, les préjugés, les discours, l'exemple, la mauvaise honte, la hardiesse, l'instigation de ceux-ci, la faiblesse, la complaisance de ceux-là : voilà la cause de la contagion qui se communique comme le feu parmi les humains. L'homme, s'il est seul, ne saurait devenir ni aussi bon, ni aussi mauvais qu'il peut l'être. C'est le commerce d'autrui, de ses égaux surtout, qui le tourne au bien ou au mal. *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

En août 1894, un journaliste de Paris fit le voyage du Motta-Visconti,

CAPUT IX

Contagiosa res sodales mali.

1. — Quid erat ille affectus animi? Certe enim plane turpis erat nimis : et væ mihi erat, qui habebam illum! Sed tamen quid erat? Delicta quis intelligit? Risus erat quasi titillato corde, quod fallebamus eos qui hæc a nobis fieri non putabant, et vehementer nolebant. Cur ergo eo delectabar, quod id non faciebam solus? An quia etiam nemo facile solus ridet? Nemo quidem facile : sed tamen etiam solos et singulos homines, cum alius nemo præsens est, vincit risus aliquando, si aliquid nimis ridiculum, vel sensibus occurrerit, vel animo. At ego illud solus non facerem, non facerem omnino solus.

2. — Ecce est coram te, Deus meus, viva recordatio

village de Caserio Santo, l'assassin du président Carnot. Il vit sa mère, qui attribuait le crime de son fils aux mauvaises fréquentations.

— Nous sommes, dit-elle, des honnêtes gens, des travailleurs; nous ne méritons pas le malheur qui nous a frappés. Sur sept enfants, il peut y en avoir un de mauvais. Cela arrive dans les plus grandes familles. Santo n'était pas mauvais, je vous le jure, poursuivit-elle, ce sont les mauvaises fréquentations des villes qui l'ont perdu !

Et se levant, les bras tendus vers la grande ville, elle s'écria d'une voix sourde :

— *Pourquoi n'a-t-on pas recherché, pour les punir, les mauvais camarades qui ont perdu mon fils?*

2. « Compter qu'on se préservera, qu'on ne se livrera que jusqu'à un certain point, qu'on résistera aux conseils, aux exemples, aux railleries, au respect humain, aux occasions toujours renaissantes, à je ne sais quel penchant d'imitation qui pousse à faire ce que font les autres; qu'on se soutiendra en ces rencontres par la fermeté de son caractère, par la droiture de ses intentions, par la crainte de Dieu, par les avis secrets de la conscience, c'est une illusion. On pourra tenir bon pendant quelque temps, mais toujours en lâchant pied; à la fin on se rendra. *Qui aime le danger y périra.* (*Eccli.* III, 27.)

» ..... Les parents mêmes ne prennent pas à beaucoup près, pour leurs

2. — J'expose devant vous, Seigneur, un souvenir encore vivant. Seul, je n'aurais pas commis ce vol, dans lequel j'aimais, non l'objet du larcin, mais le larcin lui-même. Seul, je n'y aurais trouvé aucun plaisir et je ne l'aurais pas fait. O amitié si ennemie, ô incroyable séduction de l'esprit! Passion de jouer, de s'amuser, pour faire tort; ardeur de nuire aux autres, sans intérêt personnel, sans motif de vengeance! Il suffit que l'on dise : « Allons ici, faisons cela, » on n'a d'autre pudeur que de n'être pas assez impudent (1).

enfants, les précautions qu'ils devraient prendre. De là les crimes de toute espèce dont la société est inondée. Qu'on dise ce qu'on voudra : les lois sont impuissantes à maintenir le bon ordre, soit public, soit domestique. Tout dépend de la religion et des mœurs; et la religion et les mœurs de chaque individu dépendent, plus que de toute autre chose, de ses liaisons et de ses amitiés.

» Avec les méchants on apprend le mal; on s'enhardit à le commettre; on apprend à s'en glorifier et à secouer une certaine honte attachée aux mauvaises actions; on apprend même à se vanter du mal qu'on n'a pas fait et à se donner pour plus méchant que l'on est. Saint Augustin l'a dit de lui-même, et combien d'autres auraient pu ou pourraient faire le même aveu!

» A-t-on des remords? Veut-on revenir au bien? Le plus grand obstacle qu'on éprouve n'est pas toujours de la part des passions et des mauvaises habitudes. Mais il faudrait renoncer à ses amis, à ses confidents, à ses compagnons de plaisir ou d'intrigues. Voilà le plus souvent ce qui arrête; on se repent de s'être lié, mais on ne veut pas se dégager. A la moindre démarche qu'on fait, au moindre regret qu'on témoigne, on ne peut soutenir leur vue, leurs reproches, leurs plaisanteries, leur dédaigneuse pitié. On succombe, on se lie plus étroitement, on devient pire.

» Souvent, et cela n'est que trop commun aujourd'hui, ces dangereux,

animæ meæ. Solus non facerem furtum illud, in quo me non libebat id quod furabar, sed quia furabar; quod me solum facere prorsus non liberet, nec facerem. O nimis inimica amicitia, seductio mentis investigabilis, ex ludo et joco nocendi aviditas, et alieni damni appetitus, nulla lucri mei, nulla ulciscendi libidine; sed cum dicitur : *Eamus, faciamus,* et pudet non esse impudentem.

ces perfides amis nous obsèdent jusqu'au lit de la mort, et prennent toutes les mesures pour empêcher dans ces derniers moments les effets de la grâce. On sent qu'ils vont nous perdre sans ressource, et l'on n'a pas la force de les écarter. Ils s'emparent de nous; ils dissimulent le danger de la maladie; ils empêchent les ministres du Seigneur d'approcher. On meurt entre leurs bras avec une conscience bourrelée, affectant une fausse sécurité, et n'osant donner aucun signe de repentir. » (P. Grou, *loc. cit.*)

(1) *D'autre pudeur que de n'être pas assez impudent.* Le P. de La Rue a dit : « Dans l'éloignement du monde, on a honte de ses désordres, on en rougit; mais dans la familiarité du monde, on en vient, par degrés, jusqu'à rougir de la pudeur. » (Vie molle, *Carême*, t. III, p. 522.) C'est une sorte de folie *en commun*, dans la manière de voir, de dire et de faire; en mauvaise compagnie, il y a de la séduction, de l'encouragement mutuel à mal agir; c'est comme un esprit de corps. « La plupart des hommes ne sont ni décidément bons, ni décidément mauvais; ils sont faibles et se laissent entraîner. Ils n'ont pas d'opinion à eux et suivent celle qu'ils trouvent établie; ils prennent, comme le caméléon, la couleur de ce qui les approche et les environne; la politique, l'intérêt, la crainte, la vanité, l'ascendant de certains caractères les subjuguent; ils ne sont pas assez forts pour résister au torrent. Comment, étant seuls, ou en petit nombre, oseraient-ils condamner le plus grand nombre et lui faire la loi? » (P. Grou, *Morale*, ch. xxi.)

CHAPITRE X

Augustin a en horreur ses affections criminelles et désire se reposer en Dieu.

Qui démêlera ces tortueux replis, ces nœuds inextricables? C'est une honte : je n'y veux plus penser, je ne la veux plus voir. C'est vous que je veux, Justice et Innocence, qui révélez à l'œil chaste votre radieuse beauté, et nous rassasiez en nous laissant toujours insatiables! En vous est la paix sans trouble, la vie sans agitation. Entrer en vous, c'est *entrer dans la joie du Seigneur* (*Matth.* xv, 21), c'est vivre sans crainte dans la jouissance parfaite du bien parfait. Je me suis écoulé, comme l'eau, loin de vous, mon Dieu, errant dès l'adolescence hors de votre stabilité, et je suis devenu pour moi-même comme une terre stérile et désolée. (1)

(1) *Et je suis devenu pour moi-même comme une terre stérile et désolée.* Allusion à la parabole de l'enfant prodigue dont il est dit : « Après qu'il eut tout dépensé, une grande famine survint en ce pays, et il commença à se trouver dans l'indigence. » (*Luc.* xv, 14.)

CAPUT X

In Deo omne bonum.

Quis exaperiet istam tortuosissimam et implicatissimam nodositatem? Fœda est; nolo in eam intendere, nolo eam videre. Te volo, justitia et innocentia, pulchra et decora honestis luminibus, et insatiabili satietate. Quies est apud te valde, et vita imperturbabilis. Qui intrat in te, intrat in gaudium domini sui : et non timebit, et habebit se optime in optimo. Defluxi abs te ego, et erravi, Deus meus, nimis devius a stabilitate tua in adolescentia, et factus sum mihi regio egestatis.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Cette aspiration peut nous être d'une grande utilité pour enflammer notre cœur et nous faire chercher et trouver en Dieu seul le repos que nous n'avons pu trouver dans le péché.

LIVRE III

LIVRE III

Saint Augustin raconte les années de sa jeunesse (de dix-sept à vingt ans), alors qu'il était à Carthage pour y terminer ses études. Il se laissa prendre dans les liens d'une affection criminelle. La lecture de l' « *Hortensius* » *de Cicéron éveille en lui l'amour de la sagesse et semble le détacher des vaines espérances du monde; mais le dégoût qu'il éprouve pour la simplicité des Ecritures le fait bientôt tomber dans l'hérésie des Manichéens, dont il réfute avec force les impiétés et les extravagances. Il rappelle les larmes de sa pieuse mère, le songe divin et la prédiction d'un saint évêque qui lui présageait la conversion de son fils.*

CHAPITRE PREMIER

Il tombe, étant à Carthage, dans les filets d'une affection criminelle, dont il décrit le dérèglement et les amertumes.

1. — Je vins à Carthage (1), où bientôt le brasier des passions criminelles (2) m'enveloppa de toutes parts. Je n'aimais pas, mais je désirais être aimé (3); et, dans ma misère secrète, je m'en voulais de n'être pas plus misérable encore. En quête de convoitises, avide d'être aimé, j'avais horreur des chemins

(1) *Je vins à Carthage.* (Voir plus haut, liv. II, ch. III, n. 1.) Elle était appelée l'Athènes de l'Afrique; la splendeur de ses monuments répondait à sa renommée. Ce qui valait bien mieux, la foi chrétienne s'y était enracinée et avait grandi, arrosée du sang de nombreux martyrs. Mais la jeunesse qui, de toutes parts, accourait aux écoles de ses rhéteurs et de ses sophistes, semblait y ramener avec elle tous les excès du paganisme. Augustin se laissa entraîner au torrent.

(2) *Le brasier des passions criminelles*, des honteuses amours. Nous

LIBER TERTIUS

De annis juventutis suæ transactis apud Carthaginem, ubi dum litterarii studii cursum absolveret, se libidinosi amoris laqueo irretitum, necnon in hæresim Manichæorum prolapsum fuisse meminit. Adversus horum errores et ineptias disserit luculenter. Maternas pro se lacrymas et responsum de resipiscentia sua divinitus acceptum refert.

CAPUT PRIMUM

Amore, quem venabatur, capitur.

1. — Veni Carthaginem, et circumstrepebat me undique sartago flagitiosorum amorum. Nondum amabam, et amare amabam; et secretiore indigentia, oderam me minus indigentem. Quærebam quod amarem, amans amare, et oderam securitatem, et viam sine muscipulis.

avons rendu par une autre métaphore celle dont se sert saint Augustin : *sartago* signifie littéralement la poêle où l'on fait frire la viande.

(3) *Je désirais être aimé.* L'origine de cette passion est un besoin caché, une indigence secrète, qui se fait sentir à un certain âge, et qui, à la vue des objets sensibles, sollicite l'âme à s'unir à eux, ou à les attirer à soi, pour apaiser cette espèce de faim intestine qui la tourmente. Encore neuve et sans expérience, l'âme est ravie d'éprouver ce besoin, parce qu'elle croit trouver dans tout ce qui la frappe de quoi la satisfaire. Marque certaine que la créature intelligente ne peut se suffire à elle-même et qu'il faut qu'elle cherche hors de soi le principe de son bonheur. Où? En Dieu seul, puisque ce désir n'a point de bornes et ne peut se reposer que dans un objet infini. Tant que l'homme s'arrête aux créatures, son esprit est toujours curieux, son cœur toujours inconstant.

sûrs et sans précipices. Privé de cet aliment intérieur, qui est vous-même, ô mon Dieu, je ne sentais pas ma faim et n'avais nul désir de cette nourriture incorruptible, non que j'en fusse rassasié, mais parce que la disette où j'en étais augmentait mon dégoût.

Aussi mon âme était sans vigueur, couverte d'ulcères; elle se jetait misérablement hors d'elle-même (1), pour calmer au contact des créatures sensibles la démangeaison qui la dévorait. Je ne les aurais pas aimées, si elles n'eussent eu l'âme et la vie pour répondre à mon amour. Aimer et être aimé, c'était pour moi le plus agréable, et je voulais même la jouissance criminelle.

2. — Je souillais donc la source de l'amitié des fanges de la concupiscence et je ternissais sa sérénité des vapeurs infernales de la passion. Et cependant, hideux, infâme, j'avais la vanité de me complaire dans l'élégance et l'urbanité de mes manières. Enfin, je tombai dans le piège où je souhaitais être pris. Mon Dieu, dans votre miséricordieuse bonté, de quel fiel avez-vous assaisonné ces coupables jouissances! Etant aimé, je parvins à me lier d'une secrète chaîne; je mis ma joie à m'enlacer dans un réseau d'angoisses (2), à m'exposer aux morsures de ces

(1) *Elle se jetait misérablement hors d'elle-même*, c'est-à-dire que son âme, privée de la grâce de Dieu et des plaisirs intérieurs, se jetait avec une ardeur déréglée sur les créatures placées en dehors de lui et dans lesquelles il voulait chercher un plaisir sensible, comme celui qui est couvert de dartres se déchire avec les ongles pour éprouver quelque soulagement. Remarquons cette locution habituelle à saint Augustin : « aller dehors, sortir, se jeter dehors », lorsqu'il parle de l'amour désordonné des créatures. En effet, ces créatures sont en dehors de nous, tandis que le royaume de Dieu est justice, joie et paix dans l'Esprit-Saint (*Rom.* XIV, 17), biens qui sont au dedans de notre âme.

(2) *Je mis ma joie à m'enlacer dans un réseau d'angoisses.* Voici la peinture trop fidèle de ce qu'on appelle la plus agréable, la plus douce et la plus engageante des passions, de cette passion de l'amour à laquelle on attache tout le bonheur de la vie. Ses liens sont une source d'amères douleurs. On ne devient son esclave que pour être battu de verges brûlantes. Son cortège est formé par la jalousie, les soupçons, les craintes, les emportements, les querelles. « C'est ainsi que l'ont dépeinte ceux qui l'ont le mieux connue. Les poètes, les philosophes, les auteurs profanes ainsi que les auteurs

Quoniam fames mihi erat intus ab interiore cibo, te ipso, Deus meus, et ea fame non esuriebam : sed eram sine desiderio alimentorum incorruptibilium : non quia plenus eis eram, sed quo inanior, eo fastidiosior. Et ideo non bene valebat anima mea; et ulcerosa projiciebat se foras miserabiliter, scalpi avida contactu sensibilium. Sed si non haberent animam, non utique amarentur. Amare et amari dulce mihi erat magis, si etiam amantis corpore fruerer.

2. — Venam igitur amicitiæ coinquinabam sordibus concupiscentiæ, candoremque ejus obnubilabam de tartaro libidinis; et tamen fœdus atque inhonestus, elegans atque urbanus esse gestiebam abundanti vanitate. Qui etiam in amorem, quo cupiebam capi. Deus meus, misericordia mea, quanto felle mihi suavitatem illam, et quam bonus aspersisti! quia et amatus sum, et perveni occulte

chrétiens s'accordent à représenter la passion de l'amour comme la plus violente, la plus terrible, la plus désolante, la plus tragique. Toutes les histoires, tous les grands événements de la vie humaine, enfin tout ce qui se passe dans le sein des familles rend témoignage à la vérité de ce portrait. Saint Augustin ne l'a pas chargé; il n'en a pas même exprimé les traits les plus capables d'en inspirer de l'horreur. Il n'a pas dit que cette passion était la ruine de la santé, des biens, de l'honneur, de la vertu de ses malheureuses victimes; qu'elle était le fléau de la paix domestique, de l'union conjugale, des plus saints devoirs de la nature; qu'elle divisait les pères et les enfants, les époux, les frères, les amis; qu'elle a toujours été la cause principale des crimes qui règnent dans le monde et des malheurs des Etats et des particuliers. Quand il aurait dit tout cela, il n'aurait rien dit de trop, rien qui ne soit attesté par l'expérience de tous les siècles. » (P. Grou, ch. xxiii.) Si l'amour est tel du côté de la vie présente, que n'est-il pas relativement à la fin dernière de l'homme?

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous l'enseigne par son exemple, le jeune homme qui s'abandonne à la vanité, aux plaisirs des sens, et n'a que du dégoût pour les choses de Dieu, tombe comme nécessairement dans les fautes les plus énormes. Il en fit la triste expérience, en se précipitant dans toutes les passions de la chair et dans les voluptés immondes : expérience que font tous les jours tant d'autres et pour les mêmes causes.

2. On doit déplorer aujourd'hui, comme alors, cette misérable vanité

verges brûlantes qui se nomment jalousies, soupçons, craintes, colères et querelles.

qui donne une réputation d'urbanité et de distinction à des jeunes gens ne sachant que rire et folâtrer avec les personnes du sexe. Il est des parents qui s'irritent contre leurs fils et s'imaginent qu'ils dégénèrent s'ils ont en horreur ces jeux frivoles, et qui aiment mieux les voir pousser la liberté jusqu'à la licence, jusqu'à l'effronterie, que de les trouver sensibles à la honte et à la pudeur qui sont le partage de l'innocence.

3. Reconnaissez la bonté de Dieu répandant le fiel et l'amertume sur les passions ignominieuses pour nous en détacher. Considérez avec étonnement la folie des voluptueux qui sont châtiés avec des verges de feu, selon l'expression de saint Augustin, au milieu de leurs honteux plaisirs, et qui souffrent beaucoup plus sous le joug du monde qu'ils ne souffriraient sous le joug de Jésus-Christ.

4. Quels remèdes opposer à cette passion? « Les sectateurs d'Aristippe et d'Epicure, sans principes et sans pudeur, ont essayé d'en détacher le sentiment et de la réduire au pur physique; ils ont prétendu satisfaire l'instinct animal sans engager le cœur; ils ont conseillé la jouissance en défendant l'attachement; en un mot, ils ont substitué le libertinage, qui s'épanche indifféremment sur le premier objet, à l'amour qui s'arrête et se fixe à un seul.....

» D'autres philosophes ont proposé l'étude des sciences et des lettres; d'autres les exercices du corps; d'autres de combattre cette passion par

ad vinculum fruendi, et colligabar lætus ærumnosis nevibus, ut cæderer virgis ferreis ardentibus zeli, et suspicionum, et timorum, et irarum atque rixarum.

une autre. D'autres, enfin, ont pensé que, pour s'en guérir, il ne fallait que l'envisager par son mauvais côté, et en bien pénétrer les affreuses conséquences. Ces moyens peuvent être utiles en qualité de préservatifs ; mais, comme remèdes, ils sont vains et inefficaces, le malade n'ayant ni la volonté, ni souvent la liberté d'en user. Où sont, en effet, ceux qu'ils ont guéris? Si l'on en nomme quelques-uns, ils sont en bien petit nombre.

» Il n'y a que la vraie religion, que la crainte de Dieu, que la méditation des vérités éternelles, que la fréquentation des sacrements, que la pratique constante des exercices de piété, qui offrent les moyens infaillibles de prévenir ce mal ou de s'en délivrer. La confession, oui, la confession est le souverain remède; et c'est parce qu'on la néglige que la corruption est si grande aujourd'hui. L'humble et sincère aveu de nos fautes touche le cœur de Dieu et dispose l'âme à la conversion. La docilité aux avis d'un confesseur, la fuite des occasions, la prière, l'aumône, les œuvres de pénitence, la sainte Communion, sont autant de préservatifs contre les rechutes. Il n'est point de passion si violente, point d'habitude si invétérée, qui tienne contre la grâce, lorsqu'on y a recours, et qu'on attend tout de Dieu et rien de soi-même. Le point est de vouloir sérieusement guérir, et de faire dans cette vue les démarches indispensables. On ne tarde pas à éprouver que les difficultés s'aplanissent, et que ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu quand on s'adresse à lui avec confiance et persévérance. » (P. Grou, *Ibid.*)

CHAPITRE II

Il avoue qu'il nourrissait ces affections criminelles par une passion effrénée pour les spectacles, où il partageait la joie et la douleur des amants unis par les liens du crime.

1. — J'étais épris du théâtre, miroir de mes misères, aliment du feu qui me dévorait. Comment se fait-il que l'homme, devant un spectacle lamentable et tragique, aime à s'apitoyer sur des maux qu'il ne voudrait pas souffrir? Spectateur, il veut y compatir et trouve son plaisir dans cette compassion même. N'est-ce pas là folie d'un esprit malade, d'autant plus touché de telles scènes qu'il est moins guéri des affections mauvaises dont elles offrent le tableau? Pâtir, c'est être misérable; compatir, miséricordieux. Mais quelle place peut avoir la miséricorde, là où tout est fiction scénique? Il ne s'agit pas d'appeler l'auditeur au secours, mais de provoquer aux larmes, et l'acteur est d'autant plus applaudi qu'il fait mieux pleurer. Que si ces antiques ou fabuleuses catastrophes sont jouées sans attendrir le spectateur, il s'en va, le dégoût et le blâme aux lèvres. Est-il douloureusement ému, il demeure attentif et trouve sa joie dans ses pleurs.

2. — Est-ce donc que nous aimons les larmes et la douleur? Certes, tout homme aspire à la joie. Mais, si la souffrance lui déplaît, il se complaît dans la compassion, et celle-ci, ne pouvant aller sans la douleur, il aime, à cause d'elle, la douleur qui l'accompagne. C'est l'effet de l'amour que nous portons à nos semblables. Hélas! où court-il, cet amour, sur quoi s'épanche-t-il? Comment va-t-il se perdre dans le torrent de poix bouillante, dans le gouffre béant des noires voluptés? Eau céleste et limpide qui, par notre malice, détournée de son cours, se change en eau bourbeuse! Faut-il donc étouffer la compassion? Nullement. Il est permis parfois d'aimer la douleur.

3. — Mais, fuis l'impureté, ô mon âme; sous la tutelle de

CAPUT II

Amavit spectacula tragica.

1. — Rapiebant me spectacula theatrica, plena imaginibus miseriarum mearum, et fomitibus ignis mei. Quid est, quod homo ibi vult dolere, cum spectat luctuosa et tragica, quæ tamen pati ipse nollet? Et tamen pati vult ex eis dolorem spectator, et dolor ipse est voluptas ejus. Quid est, nisi miserabilis insania? Nam eo magis eis movetur quisque, quo minus a talibus affectibus sanus est : quanquam, cum ipse patitur miseria, cum aliis compatitur, misericordia dici solet. Sed qualis tandem misericordia in rebus fictis et scenicis? non enim ad subveniendum provocatur auditor, sed tantum ad dolendum invitatur : et actori earum imaginum amplius favet, cum amplius dolet. Et si calamitates illæ hominum vel antiquæ vel falsæ sic agantur, ut qui spectat non doleat, abscedit inde fastidiens et reprehendens. Si autem doleat, manet intentus, et gaudens lacrymatur.

2. — Lacrymæ ergo amantur, et dolores? Certe omnis homo gaudere vult. An cum miserum esse neminem libeat, libet tamen esse misericordem? Quod quia non sine dolore est, hac una causa amantur dolores. Et hoc de illa vena amicitiæ est. Sed quo vadit? quo fluit? Ut quid decurrit in torrentem picis bullentis, in æstus immanes tetrarum libidinum, in quos ipsa mutatur et vertitur per nutum proprium, de cœlesti serenitate detorta atque dejecta? Repudietur ergo misericordia? Nequaquam. Ergo amentur dolores aliquando.

3. — Sed cave immunditiam, anima mea, sub tutore

mon Dieu, du Dieu de nos pères, éternellement digne de tout honneur et de toute louange (*Dan.* III, 52), fuis l'impureté! Je ne suis pas aujourd'hui fermé à la commisération; mais alors, au théâtre, si deux héros parvenaient à jouir d'un amour criminel, bien que ce ne fût qu'une fiction, un jeu d'imagination, j'en étais heureux. Si quelque catastrophe les séparait, j'en avais pitié et je me complaisais dans ces deux sentiments. Maintenant, je plains beaucoup plus celui qui se réjouit dans le crime que le malheureux privé d'une volupté funeste et d'une misérable félicité. Voilà une commisération plus vraie (1); mais la douleur n'y est point un plaisir. Car si la charité se fait un devoir de plaindre la souffrance, elle préférerait de beaucoup qu'il n'y eût pas de souffrance à plaindre. Comme la bonté ne peut vouloir le mal, de même la miséricorde ne saurait désirer qu'il y eût des misères sous prétexte de les soulager.

4. — Il est donc certaine douleur permise; il n'en est pas d'aimable (2). Aussi, mon Dieu, vous qui aimez les âmes d'un amour infiniment plus pur que nous, vous avez pour elles une compassion d'autant plus parfaite que vous êtes inaccessible à la douleur. Mais qui peut s'élever jusque-là? Infortuné que j'étais, j'aimais la douleur (3), je m'en créais des motifs. Au spectacle

(1) *Voilà une commisération plus vraie.* La miséricorde véritable consiste dans la douleur ou le déplaisir du mal réel des autres, comme on peut le déduire de la doctrine de saint Thomas; c'est-à-dire lorsqu'on exerce la miséricorde tout en conservant la justice, soit en donnant aux indigents, soit en pardonnant à celui qui se repent, au témoignage de saint Augustin. (*Cité de Dieu,* liv. IX, ch. v.) Mais cette compassion qu'il ressentait au théâtre pour les infortunes de héros, d'amants criminels, n'était point véritable, car ce n'est point un mal, mais un bien, d'enlever aux méchants la faculté de commettre le mal. Aussi saint Augustin reconnaît-il qu'il a eu tort de s'affliger de ce qui était bien pour eux. Pour lui, c'est un faux sentiment que cette pitié passagère, à laquelle on s'apprête et l'on s'excite sans profit ni pour soi, ni pour les autres.

(2) *Il est donc certaine douleur « permise », il n'en est pas d'aimable,* que l'on doive aimer. Le saint Docteur montre encore que la miséricorde véritable n'aime point la douleur, 1° parce qu'elle aimerait mieux que la misère, à laquelle elle compatit, n'existât point; 2° parce qu'en Dieu la compassion est exempte de douleur et n'est accompagnée que du simple déplaisir du mal. Lorsque saint Augustin nie que celui qui a compassion

Deo meo, Deo patrum nostrorum, et laudabili, et superexaltato in omnia sæcula; cave immunditiam. Neque enim nunc non misereor; sed tunc in theatris congaudebam amantibus, cum sese fruebantur per flagitia, quamvis hæc imaginarie gerentur in ludo spectaculi. Cum autem sese amittebant, quasi misericors contristabar, et utrumque me delectabat tamen. Nunc vero magis misereor gaudentem in flagitio, quam velut dura perpessum detrimento perniciosæ voluptatis, et amissione miseræ felicitatis. Hæc certe verior misericordia, sed non in ea delectat dolor. Nam etsi approbatur officio caritatis, qui dolet miserum; mallet tamen utique non esse, quod doleret, qui germanicus misericors est. Si enim est malevola benevolentia, quod fieri non potest : non potest et ille qui veraciter sinceriterque miseretur, cupere esse miseros, ut misereatur.

4. — Nonnullus itaque dolor approbandus, nullus amandus est. Hoc enim tu, Domine Deus, qui amas animas longe lateque purius quam nos, et incorruptibilius misereris, quod nullo dolore sauciaris. Et ad hæc

doive aimer la douleur, bien qu'il puisse l'approuver, le saint Docteur entend la douleur dans le sens d'un mal qui est opposé à la nature et qui n'a rien en lui-même qui soit digne d'amour. Mais il ne nie point qu'on puisse l'aimer par un motif de charité. En effet, si on peut approuver ce mouvement, il est bon; s'il est bon, on peut l'aimer, non pour soi, mais pour le prochain. C'est ainsi que les saints martyrs aimaient la douleur et les tourments, uniquement pour Dieu.

(3) *J'aimais la douleur*, douleur fausse, que l'habileté des acteurs et le jeu naturel de leur représentation contribue à augmenter et qui augmente à son tour les ardeurs impures de l'âme : Augustin aimait donc et cherchait la douleur dans les spectacles licencieux, comme celui qui est couvert de dartres désire qu'on le déchire avec les ongles pour apaiser, par une douleur momentanée, la vive démangeaison qu'il éprouve.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le saint Docteur, qui explique les sources du plaisir et de l'intérêt qu'on y trouvait alors, nous enseigne à fuir les spectacles licencieux ; ils ne

de ces calamités imaginaires qui ne m'atteignaient pas, le jeu de l'acteur me ravissait d'autant plus qu'il m'arrachait des larmes. Malheureuse brebis échappée loin du troupeau à votre garde vigilante, est-il étonnant que je fusse couvert d'une lèpre honteuse? Et de là venait le plaisir que je prenais à ces douleurs, que je ne laissais pas d'ailleurs pénétrer plus avant : car je n'aurais pas voulu souffrir ce que j'aimais à voir; mais le frôlement de ces fictions chatouillait mon cœur comme un ongle envenimé et suffisait à produire une tumeur brûlante, un horrible ulcère. Et telle était ma vie : était-ce vivre, ô mon Dieu?

sont que des foyers de corruption, dont l'effet naturel est d'exciter ou d'entretenir la passion de l'impureté.

Sans prétendre ici donner l'opinion de saint Augustin sur un théâtre et des spectacles qu'il n'a pas connus, nous pouvons dire qu'il était avec raison l'adversaire acharné des spectacles de son temps. Comme Tertullien, il les considérait dans leur origine et dans leurs effets; il les attaquait parce que le théâtre était païen, parce que le cirque était consacré au Soleil, parce que tout, jusqu'aux danses d'histrions, s'y passait en l'honneur des faux dieux. Mais il les attaquait aussi parce qu'il y voyait une école de corruption; il y flétrissait ces prodiges d'infamie, ces attitudes, ces nudités, ces scènes monstrueuses qui déshonoraient le théâtre romain. L'évêque d'Hippone, en proscrivant le théâtre, proscrit d'abord un temple, et quel temple! ensuite une école où les Romains venaient se former à tous les vices.

Nous ajouterons qu'aujourd'hui encore, sauf les exceptions que nous admettrions volontiers, on ne peut soutenir la licéité et l'innocence de pièces pleines des impiétés, des infamies, des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens, « de pièces où la vertu et la piété sont toujours tournées en ridicule, la corruption toujours défendue et toujours plaisante, la pudeur toujours offensée ou toujours en crainte d'être violée par les expressions les plus impudentes à qui l'on ne donne que les

quis idoneus? At ego tunc miser dolere amabam, et quærebam ut esset quod dolerem : quando mihi in ærumna aliena et falsa et saltatoria, ea magis placebat actio histrionis, meque alliciebat vehementius, qua mihi lacrymæ excutiebantur. Quid autem mirum, cum infelix pecus aberrans a grege tuo, et impatiens custodiæ tuæ, turpi scabie fœdarer? Et inde erant dolorum amores, non quibus altius penetrarer (non enim amabam talia perpeti, qualia spectare); sed quibus auditis et fictis tanquam in superficie raderer : quos tamen quasi ungues scalpentium, fervidus tumor et tabes et sanies horrida consequebatur. Talis vita mea numquid vita erat, Deus meus?

enveloppes les plus minces. » (*Lettre de Bossuet au P. Caffan,* t. XXVII, p. 2 et 3, édition Vivès.)

Si le but des théâtres n'est pas de flatter ces passions qu'on veut appeler délicates et dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont le plus violentes est aussi celui où l'on est touché plus vivement de leur expression? Pourquoi, dit ici saint Augustin, si ce n'est qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions? Et cela, dit le même Docteur, qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets. On devient bientôt un acteur secret dans la tragédie : on y joue sa propre passion, et la fiction au dehors est froide et sans agrément si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde.

(Voir, sur les spectacles, Saint Augustin, *de Symbolo, sermo ad catechumenos,* cap. II, et l'*Essai* de M. A. Desjardins, p. 74; sur la lutte de l'Eglise contre les mœurs à cette époque, les décrets des divers Conciles et les Constitutions des empereurs romains.)

CHAPITRE III

Il avoue que, jusque dans le saint temple, pendant la célébration des Saints Mystères, il a osé concevoir un désir criminel et concerté les moyens de l'exécuter. Il reconnaît que le premier rang qu'il tenait dans l'école du rhéteur lui inspirait une joie pleine d'orgueil ; cependant il se tint toujours éloigné des excès des « démolisseurs ».

1. — Cependant votre miséricorde toujours fidèle planait de loin sur moi (1). En quelles iniquités ne me suis-je pas consumé! Entraîné loin de vous par une curiosité sacrilège, j'en vins au comble de l'infidélité, au culte trompeur des démons à qui j'offrais mes péchés comme autant de sacrifices (2). Et la verge de votre justice ne cessait de me frapper. J'osai même, pendant la célébration de vos solennités, dans l'enceinte d'une de vos églises, convoiter et marchander des fruits de mort. Alors votre main s'appesantit davantage sur moi; mais qu'était-ce en proportion de ma faute, ô mon Dieu, miséricorde infinie, mon refuge contre ces épouvantables criminels parmi lesquels je m'égarais, présomptueux, la tête haute, toujours plus lourde, mais aimant mes voies et non les vôtres, aimant ma liberté d'esclave fugitif!

2. — Dans les études qu'on estime honnêtes, j'avais en vue les disputes du barreau ; je voulais m'y distinguer et remporter d'autant plus de succès que j'userais de plus d'artifices. Si aveugles sont les hommes, qu'ils se glorifient même de leur

(1) *Cependant votre miséricorde toujours fidèle planait de loin sur moi* et me couvrait de ses ailes. Quelle magnifique image pour exprimer la vigilante sollicitude de la grâce divine, qui n'abandonna jamais entièrement saint Augustin au milieu de ses plus grands égarements!

De même que l'aigle, fatigué de l'indocilité de ses jeunes aiglons, s'éloigne d'eux, mais ne cesse cependant de planer de loin au-dessus de leur nid pour les défendre contre tout danger, ainsi le Dieu de toute pureté, plein d'horreur pour la vie criminelle et les passions malheureuses auxquelles Augustin se laissait entraîner, s'éloignait de lui. Cependant sa miséricorde, qui ne pouvait l'abandonner complètement, planait toujours de loin sur lui,

CAPUT III

In schola rhetoris ab eversorum factis abhorrebat.

1. — Et circumvolabat super me fidelis a longe misericordia tua. In quantas iniquitates distabui, et sacrilegam curiositatem secutus sum : ut deserentem te, deduceret me ad ima infida, et circumventoria obsequia dæmoniorum : quibus immolabam facta mea mala, et in omnibus flagellabas me. Ausus sum etiam in celebritate solemnitatum tuarum intra parietes ecclesiæ tuæ concupiscere, et agere negotium procurandi fructus mortis : unde me verberasti gravibus pœnis, sed nihil ad culpam meam, o tu prægrandis misericordia mea, Deus meus, refugium meum a terribilibus nocentibus, in quibus vagatus sum præfidenti collo ad longe recedendum a te; amans vias meas, et non tuas; amans fugitivam libertatem.

2. — Habebant et illa studia, quæ honesta vocabantur, ductum suum, intuentem fora litigiosa, ut excellerem in eis, eo laudabilior, quo fraudulentior. Tanta est cæcitas hominum, de cæcitate etiam gloriantium! Et major jam

le couvrait de ses ailes, troublant, par l'aiguillon pénétrant et salutaire du remords, le sommeil funeste où il était plongé, afin que, sortant enfin de ce sommeil, il pût le prendre sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, et le porter jusqu'au trône qu'il lui avait préparé de toute éternité.

(2) *A qui j'offrais mes péchés comme autant de sacrifices,* c'est-à-dire à qui je dévouais ma vie criminelle. Le saint Docteur représente souvent les œuvres de l'homme comme un sacrifice que nous offrons, soit au vrai Dieu, soit aux démons. C'est ainsi qu'il dit plus haut qu' « on sacrifie de plus d'une manière aux anges rebelles, aux prévaricateurs. » (Liv. Ier, ch. XVII.) C'est ainsi également que Dieu lui-même dit par la bouche de David : « Le sacrifice de louanges m'honorera. » (*Ps.* XLIX, 13.)

aveuglement! Déjà j'occupais le premier rang dans la classe du rhéteur, ce qui m'enflait de joie (1) et d'orgueil. D'humeur beaucoup plus paisible, vous le savez, mon Dieu, j'avais un grand éloignement pour les excès de ces jeunes gens qu'on appelait brise-tout (2), *eversores*, nom de furie et de démon, devenu un titre d'élégance mondaine. Je vivais parmi eux, impudemment honteux de ne pas leur ressembler; je les fréquentais et me plaisais dans leur commerce, malgré l'horreur que m'inspiraient leurs actes; par exemple, ces mystifications insolentes dont ils assaillaient la simplicité de l'étranger, faisant de son trouble la pâture de leurs malignes joies. Quoi de plus semblable à la conduite des démons? Destructeurs, dupes de leurs destructions et de leur malice, moqueurs impitoyables, objet des secrètes risées des esprits de mensonges!

(1) *M'enflait de joie.* C'est une locution familière par laquelle saint Augustin exprime l'enflure et le faste d'un esprit orgueilleux et vain. En effet, le mot τύφος veut dire *fumée*, emblème trop véritable de l'orgueil; il signifie aussi *enflure*, et τυφόομαι est la même chose que : je me vante sans raison, je m'enorgueillis, je suis enflé, gonflé d'orgueil.

(2) *Les excès des brise-tout.* Il est difficile de dire quels sont ceux que le saint Docteur appelle *destructeurs, démolisseurs, ravageurs.* Le jurisconsulte Caius donne ce nom aux enfants prodigues et dissolus qui épuisent leur patrimoine et demeurent toute leur vie sous un curateur, ni plus ni moins que ceux qui sont privés de raison. Ce n'est point d'eux qu'il est ici question. Je suis porté à croire que saint Augustin veut parler de ceux qui détruisaient la discipline des écoles et poursuivaient de leurs calomnies tous ceux qu'ils rencontraient; c'est ce qu'indique assez clairement ce qu'il dit, qu'ils s'attaquaient surtout à la simplicité des nouveaux venus. On a cherché à combattre cette explication du P. Wangnereck sans en donner

eram in schola rhetoris, et gaudebam superbe, et tumebam typho : quanquam longe sedatior, Domine, tu scis, et remotus omnino ab eversionibus quas faciebant *eversores ;* hoc enim nomen sævum et diabolicum velut insigne urbanitatis est : inter quos vivebam pudore impudenti, quia talis non eram : et cum eis eram, et amicitiis eorum delectabar aliquando : a quorum semper factis abhorrebam, hoc est, ab eversionibus quibus proterve insectabantur ignotorum verecundiam, quam perturbarent, gratis illudendo, atque inde pascendo malevolas lætitias suas. Nihil est illo actu similius actibus dæmoniorum. Quid itaque verius quam *eversores* vocarentur? Eversi plane prius ipsi atque perversi : deridentibus eos et seducentibus fallacibus occulte spiritibus in eo ipso, quod alios irridere amant et fallere.

une plus claire. (Voir plus loin, liv. V. ch. VIII, n° 2, ce que saint Augustin dit des étudiants de Carthage.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Remarquez que toutes choses tournent en ruine au jeune homme qui a une fois brisé les barrières de la crainte de Dieu et de la chasteté. C'est à ce point qu'il cherche sa perte par les regards lascifs et les gestes licencieux qu'il se permet jusque dans le temple, où il ne devrait s'occuper que de l'affaire de son salut.

2. Un jeune homme livré au vice de la chair devient incapable de méditer les vérités célestes et éternelles. Son esprit reste dans les régions des choses vaines et passagères, comme celui d'Augustin qui était plongé dans la vaine gloire.

CHAPITRE IV

L'*Hortensius* de Cicéron éveille dans l'esprit d'Augustin l'amour de la sagesse ; mais il regrette de ne point y trouver le nom du Christ qui avait pénétré son cœur avec le lait de sa mère.

1. — C'est en leur compagnie, à l'âge de la faiblesse, que j'étudiai l'éloquence. Je désirais y exceller, pour jouir de la gloire humaine, vaine et damnable fin ! L'ordre accoutumé des études me mit sous les yeux un livre de Cicéron, homme dont on admire plus la langue que le cœur. Ce livre contient une exhortation à la philosophie et a pour titre *Hortensius* (1). Sa lecture changea mes sentiments, me fit vous adresser, ô mon Dieu, de tout autres prières, et m'inspira des desseins et des désirs nouveaux. Soudain, toute espérance frivole s'avilit à mes yeux ; je me mis à soupirer, avec une incroyable ardeur, après l'immortelle sagesse, et je me soulevai pour aller à vous. Il ne s'agissait plus, en le lisant, de raffiner mon langage, unique fruit que semblaient payer pour un fils de dix-neuf ans les épargnes de ma mère veuve depuis deux années (2). Je m'étais attaché non aux formes du style, mais au fond des choses.

2. — Comme je brûlais, ô mon Dieu, comme je brûlais de m'envoler de la terre vers vous ! Mais j'ignorais comment vous en agissiez avec moi. La sagesse habite en vous, et la *philo-*

(1) *Le livre contient une exhortation à la philosophie et se nomme l'* « *Hortensius* ». Il est regrettable que cet ouvrage, dont saint Augustin fait un si grand éloge, soit perdu pour la république des lettres. Nous indiquerons ici les principales citations qu'il en a faites dans ses différents traités : *De la Trinité*, liv. XIII, ch. IV, n° 7 ; liv. XIV, ch. IX, n° 12 ; liv. XV, ch. XIX, n° 26, où il donne la conclusion de l'ouvrage ; liv. IV, *Contre Julien*, ch. XV, n^{os} 72, 78.

Le saint Docteur disait de l'auteur de l'*Hortensius :* « Ce Cicéron dont on loue beaucoup plus l'esprit que le cœur. » Il n'en est pas moins l'un des trois ou quatre hommes qui avaient jusque-là le mieux parlé en ce monde. Saint Augustin le nomme dans ses *Dialogues* « notre ami Tullius » et

CAPUT IV

Hortensius Ciceronis excitavit illum ad ardorem philosophiæ.

1. — Inter hos ego, imbecilla tunc ætate, discebam libros eloquentiæ; in qua eminere cupiebam fine damnabili et ventoso per gaudia vanitatis humanæ, et usitato jam discendi ordine, perveneram in librum quemdam cujusdam Ciceronis, cujus linguam fere omnes mirantur, pectus non ita. Sed liber ille ipsius exhortationem continet ad philosophiam, et vocatur *Hortensius*. Ille vero liber mutavit affectum meum; et ad teipsum, Domine, mutavit preces meas, et vota ac desideria mea fecit alia. Viluit mihi repente omnis vana spes, et immortalitatem sapientiæ concupiscebam æstu cordis incredibili; et surgere jam cœperam, ut ad te redirem. Non enim ad acuendam linguam (quod videbar emere maternis mercibus cum agerem annum ætatis undevigesimum, jam defuncto patre ante biennium), non ergo ad acuendam linguam referebam illum librum; neque mihi locutionem, sed quod loquebatur, persuaserat.

2. — Quomodo ardebam, Deus meus, quomodo ardebam revolare a terrenis ad te, et nesciebam quid ageres

exhorte à étudier ce magnifique éloge de la philosophie antique, dont Socrate avait dit : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. »

(2) *Ma mère veuve depuis deux années.* Augustin étudiait à peine depuis un an à Carthage, lorsqu'il perdit son père. Patrice, grâce aux prières et aux larmes de Monique, était mort chrétien. (Voir *Conf.*, liv. IX, ch. IX.)

Malgré les épreuves et la gêne qui furent pour Augustin la conséquence de cette mort, il put continuer à Carthage ses travaux littéraires et ses études de droit. Sa pieuse mère, comme il le dit ici, s'imposa pour lui les plus rudes sacrifices, et son bienfaiteur Romanianus fut pour lui un second père. (*Académ.*, liv. II, ch. II.)

sophie dont j'étais épris n'est autre chose que l'amour de la sagesse. Il en est qui, pour séduire, se servent du mot de philosophie (1), mot noble, doux et glorieux, dont ils colorent et fardent leurs erreurs. Ce sont tous ces faux sages de son temps et des siècles antérieurs que Cicéron démasque dans son livre, rendant à son insu témoignage à l'avertissement salutaire que donne votre Saint-Esprit par la bouche de votre bon et fidèle serviteur : Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, par de vaines subtilités, en suivant la tradition des hommes et les principes d'une fausse science, et non pas Jésus-Christ, en qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. (*I Coloss.* II, 8.) Alors, vous le savez, Lumière de mon cœur, cet avis de l'Apôtre ne m'était pas connu ; ce qui me plaisait dans l'*Hortensius*, c'est que ce n'était

(1) *Se servent du mot de philosophie.* Voyez dans le P. Grou (*loc. cit.*, ch. XXV) le précis des erreurs qu'on a colorées et farcies du beau nom de philosophie durant nos temps modernes, toutes appuyées de sophismes d'une fausse dialectique, spécialement dans notre patrie. (Voir, ch. XLIV, sa remarquable étude sur les deux incrédules fameux du siècle dernier, pour montrer la dépravation de jugement par laquelle on s'attache plus aux mots qu'aux choses.) « Cependant, il ne faut pas que tout l'esprit de Voltaire fasse jamais oublier qu'il a tué en France le respect ; il ne faut pas que l'emphase étourdissante de Rousseau fasse accepter la déification des instincts de la brute et l'apothéose de la raison individuelle ; il ne faut pas que l'éloquence puissante de Mirabeau excuse sa vénalité et son épicurisme brutal. Tous ces excès sont indignes de l'esprit et du goût français. » (Pellissier, *le XVIII^e siècle.* Haton, 1893.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. La lecture des livres qui traitent de la sagesse et de la vertu est très utile, bien qu'ils soient écrits par des païens ; car on y voit combien les méchants y sont éloignés, non seulement de Dieu, mais de la nature humaine. Ainsi, c'est dans l'*Hortensius* de Cicéron, livre qui n'existe plus, qu'Augustin puisa le premier germe de l'amour pour la Sainte Ecriture et du dégoût de la vanité, alors que la miséricorde de Dieu volait de loin autour de lui ; car ce ne fut que plusieurs années après qu'il fit ce que la lecture de ce livre lui apprenait d'en haut à faire sans tarder.

2. Augustin, tout plongé qu'il était dans le vice, ne laissait pas d'adresser à Dieu de ferventes prières, prouvant ainsi d'une manière péremptoire que la prière est la marque d'une âme bonne, ou du moins qui doit le devenir, selon ces paroles du Psalmiste : « Béni soit Dieu qui n'a point rejeté

mecum! Apud te est enim sapientia. Amor autem sapientiæ nomen Græcum habet φιλοσοφίαν, quo me accendebant illæ litteræ. Sunt qui seducant per philosophiam, magno et blando et honesto nomine colorantes et fucantes errores suos : et prope omnes qui ex illis et supra temporibus tales errant, notantur in eo libro et demonstrantur : et manifestatur ibi salutifera illa admonitio spiritus tui, per servum tuum bonum et pium : Videte, ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem seductionem, secundum traditionem hominum, secundum elementa hujus mundi, et non secundum Christum : quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. Et ego illo tempore, scis tu, lumen cordis mei, quoniam nondum mihi hæc Apostolica nota erant; hoc tamen solo delectabar in illa exhortatione, quod non illam aut illam sectam, sed ipsam quæcumque esset

ma prière et ne m'a point refusé sa miséricorde. » (*Ps.* LXV, 19.) Qu'ils craignent donc de voir s'éloigner d'eux la miséricorde divine, ceux qui renoncent à toute pratique de la prière et pour lesquels c'est un supplice que d'ouvrir la bouche pour prier; de telles gens sont ou deviendront des impies.

3. Combien les parents qui élèvent leurs enfants dans la vanité et pour la vanité, qui laissent corrompre leur innocence par une faiblesse indigne, dans la crainte qu'ils ne puissent réaliser leurs espérances et que leur mort ou celle de leurs enfants ne leur permette pas de jouir des biens et des plaisirs qu'ils leur destinent, doivent craindre ici les rigueurs des jugements de Dieu! Voici, comme exemple, le père d'Augustin. Il permit que son fils se corrompît dans la maison paternelle à l'âge de seize ans; il n'avait qu'un désir, c'est qu'il devînt éloquent; peu soucieux d'ailleurs du salut de son âme, et il meurt à la fin de cette année-là même, car dans ce chapitre, Augustin rappelle que son père était mort deux ans auparavant, et il avait alors dix-neuf ans.

4. Augustin n'était pas entièrement séduit et gagné par les livres des païens, malgré l'élégance du style et la vérité des maximes, parce qu'il n'y trouvait point le nom de Jésus-Christ que sa mère lui avait fait sucer avec le lait. Que les mères apprennent de là combien il est utile que les enfants s'habituent de bonne heure à prononcer ce nom sacré; cette pieuse habitude sera pour eux l'occasion de leur salut et un secours puissant pour parvenir au ciel.

pas telle secte ou telle autre, mais la sagesse elle-même, quelle qu'elle fût, qu'il proposait à mon amour, à mes désirs, à ma poursuite, à ma possession. C'est à l'embrasser qu'il excitait ardemment mon cœur. Une seule chose ralentissait l'élan de mon enthousiasme : je ne trouvais pas dans ce livre le nom de Jésus-Christ. Ce nom, selon le dessein de votre miséricorde, Seigneur, ce nom de mon Sauveur, votre Fils, restait profondément gravé dans mon cœur, depuis que, tendre encore, il l'avait bu avec le lait maternel; sans ce nom, nul livre, si rempli qu'il fût d'érudition, d'éloquence, de vérité, ne me ravissait entièrement.

sapientiam, ut diligerem, et quærerem, et assequerer, et tenerem atque amplexarer fortiter excitabar sermone illo et accendebar, te ardebam; et hoc solum me in tanta flagrantia refrangebat, quod nomen Christi non erat ibi: quoniam hoc nomen, secundum misericordiam tuam, Domine, hoc nomen salvatoris mei Filii tui, in ipso adhuc lacte matris, tenerum cor meum præbiberat et alte retinebat: et quidquid sine hoc nomine fuisset, quamvis litteratum et expolitum et veridicum, non me totum rapiebat.

CHAPITRE V

Son dégoût pour les Saintes Ecritures qui, à cause de la simplicité du style, lui semblaient indignes d'être mises en comparaison avec la majesté du style cicéronien.

Je résolus donc d'appliquer mon esprit aux Saintes Ecritures pour voir ce qu'elles étaient. Et voici que j'y trouve une chose impénétrable aux superbes, révélée aux enfants, humble au premier abord (1), plus tard sublime, mais toute voilée de mystères. Je n'étais pas encore capable d'y entrer ou de courber la tête pour y pénétrer, car je n'en pensais pas alors comme j'en parle aujourd'hui; l'Ecriture me semblait indigne d'entrer en comparaison avec la majesté cicéronienne. Mon orgueil méprisait sa simplicité, tandis que mon regard ne pénétrait pas ses profondeurs. Aussi bien elle ne grandit que pour les petits; mais je dédaignais d'être petit, et, plein d'enflure, je me croyais grand (2).

(1) *Humble au premier abord*, un livre simple en apparence, sublime en réalité. Saint Augustin, dans ses livres, *De la Doctrine chrétienne*, comme dans ses autres ouvrages, a fait ressortir avec tant de force et d'éloquence la sublimité du style et de l'éloquence des Saintes Ecritures, qu'il ne laisse à ceux qui viennent après lui rien de nouveau à dire sur ce sujet.

(2) *Plein d'enflure* qu'il prenait alors pour de la grandeur..... Plus tard, saint Augustin disait à son peuple d'Hippone : « Vous pouvez m'en croire lorsque je vous parle du respect avec lequel nous devons recevoir ce que nous apprend l'Ecriture; car je ne vous le dis qu'après avoir été trompé moi-même autrefois par les hérétiques (les manichéens). Etant encore fort jeune, je voulais examiner avec subtilité les divines Ecritures avant que d'en avoir demandé l'intelligence avec piété. Aussi je ne faisais que me fermer moi-même, par une conduite perverse, la porte de mon Seigneur. J'aurais dû frapper afin qu'on m'ouvrît, et je me la fermais de plus en plus. J'étais assez hardi de chercher avec orgueil ce que l'humilité seule peut faire trouver. Insensé que j'étais! j'avais quitté le nid, me croyant capable de voler, et bien loin de m'élever dans les airs, je tombai à terre! » (*Serm. LI; Serm. LXV, De Diversis*, cap. v.) Augustin avait méprisé l'Ecriture, parce que son esprit était vain et son cœur corrompu. Plus tard, les lumières s'accrurent avec la piété, et le progrès de l'esprit a répondu à celui du cœur. « Quiconque, disait Sainte-Beuve avec une sincérité qui lui fait honneur,

CAPUT V

Fastidiit sacras Litteras, propter stylum.

Itaque institui animum intendere in Scripturas sanctas, ut viderem quales essent. Et ecce video rem non compertam superbis, neque nudatam pueris, sed incessu humilem, successu excelsam, et velatam mysteriis : et non eram ego talis, ut intrare in eam possem, aut inclinare cervicem ad ejus ingressus. Non enim, sicut modo loquor, ita sensi cum attendi ad illam Scripturam : sed visa mihi est indigna quam Tullianæ dignitate comparrarem. Tumor enim meus refugiebat modum ejus, et acies mea non penetrabat interiora ejus. Verumtamen illa erat, quæ cresceret cum parvulis : sed ego dedignabar esse parvulus; et turgidus fastu, mihi grandis videbar.

quiconque a méconnu Jésus-Christ, regardez-y bien : dans l'esprit ou dans le cœur, il lui manque quelque chose. »

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Deux causes sont signalées ici du dégoût de saint Augustin pour les Saintes Ecritures : le style, trop simple pour un rhéteur accoutumé à l'éloquence de Cicéron, et le sens impénétrable à un esprit qui, tout cultivé qu'il était, n'avait point les dispositions requises pour en recevoir de Dieu l'intelligence. Un esprit vain, un cœur corrompu : voilà encore les deux causes générales pour lesquelles ce livre divin est si peu goûté, même parmi les chrétiens.

2. Le saint Docteur nous apprend que la voie la plus sûre pour arriver à l'intelligence de l'Ecriture, c'est l'humilité sans laquelle elle est méprisée et reste incomprise des orgueilleux; tandis que les hérétiques en pervertissent le sens. Mais écoutez comme la Sainte Ecriture, qui était petite aux yeux d'Augustin encore dominé par l'orgueil, lui apparaît pleine de grandeur à mesure qu'il fait des progrès dans l'humilité : « Toute science, dit-il, y est renfermée si elle est utile, et condamnée si elle est nuisible. Et non seulement le lecteur chrétien découvre ce qu'il peut trouver d'avantageux dans les doctrines, mais cela même qu'il ne rencontrera nulle part s'offre à lui en abondance dans la simplicité admirable et l'étonnante profondeur des livres divins. » (*De la Doctrine chrétienne*, liv. II, ch. XLII.)

CHAPITRE VI

Il est séduit par les manichéens et partage l'erreur où ils étaient que Dieu est un corps splendide et infini.

1. — C'est ainsi que je devins la proie d'hommes orgueilleux jusqu'au délire (1), charnels et grands parleurs, dont la bouche recélait un piège de Satan, un appât composé d'un confus mélange de syllabes empruntées à votre nom, au nom de Jésus-Christ, à celui du Saint-Esprit consolateur. Ces noms ne quittaient pas leurs lèvres ; mais ce n'était qu'un vain bruit de la langue : le Vrai n'habitait pas leur cœur. Ils disaient : *Vérité! Vérité!*..... Ils m'en parlaient sans cesse, mais elle n'était pas en eux. Ils débitaient des mensonges, non seulement sur vous (2), qui êtes vraiment la Vérité, mais sur les éléments constitutifs de ce monde (3), ouvrage de vos mains, au sujet duquel

(1) *Je devins la proie d'hommes orgueilleux jusqu'au délire.* Augustin tomba bientôt entre les mains des manichéens, ces grands prometteurs de la vérité qu'ils ne possédaient pas. En s'exprimant de la sorte, il fait voir que cette chute fut la conséquence de ses fautes précédentes et, en particulier, de son mépris pour la simplicité des Ecritures divines. Les manichéens tirent leur nom d'un Perse qu'on appelait d'abord Orbicus, lequel prit ensuite le nom de Manès, nom qui trahissait ses idées extravagantes, car μανης, en grec, veut dire *fou, furieux*. Cependant, ses disciples l'appelèrent Manichée, c'est-à-dire qui répand la manne, comme le rapporte saint Augustin. (*Heres.*, XLVI, *ad Quodvultdeus.*) La doctrine de Manès était aussi extravagante qu'impie, et l'on s'étonne qu'Augustin ait pu y ajouter foi. Nous produirons ici et plus tard, lorsque besoin sera, quelques-unes de ces erreurs d'après le saint Docteur, qui combattit à outrance et victorieusement cette hérésie dans plusieurs ouvrages du plus grand mérite. Nous avons signalé dans l'*Introduction à l'histoire de saint Augustin*, par M. POUJOULAT (édition Mame, p. 33-35), l'analyse du manichéisme. — Voir l'*Histoire de sainte Monique*, par Mgr BOUGAUD, p. 176 et suiv., et 210-218.

(2) *Ils débitaient des mensonges non seulement sur vous.* La première et la principale erreur de Manichée était sur Dieu. 1° Il enseignait l'existence de deux principes coéternels, contraires l'un à l'autre, de deux substances, l'une bonne et l'autre mauvaise, et perpétuellement en guerre. 2° De la guerre entre ces deux substances, disait Manès, résulta un mélange du

CAPUT VI

A Manichæis quomodo captus fuit.

1. — Itaque incidi in homines superbe delirantes, et carnales nimis, et loquaces : in quorum ore laquei diaboli, et viscum confectum commixtione syllabarum nominis tui, et Domini Jesu Christi, et Paracleti consolatoris nostri Spiritus sancti. Hæc nomina non recedebant de ore eorum, sed sono tenus et strepitu linguæ, cæterum cor inane veri. Et dicebant: *Veritas, et veritas;* et multum eam dicebant mihi, et nusquam erat in eis, sed falsa loquebantur, non de te tantum, qui vere Veritas es, sed etiam de istis elementis hujus mundi, creaturis tuis;

bien et du mal. 3° Le monde est l'œuvre de Dieu ou du bon principe, mais il est fait du mélange des deux substances opposées, dont la séparation s'opère peu à peu, par l'intervention des élus, à mesure que ceux-ci prennent de la nourriture. 4° Cette lumière sensible, étendue à l'infini et qui se trouve mêlée à toutes les choses lumineuses, parmi lesquelles se comptent les âmes des hommes, est la nature même de Dieu; la conséquence, c'est que toutes les âmes bonnes, tous les objets lumineux sont des parcelles de la substance divine. 5° A l'exception des seuls élus qui sont les parfaits de la secte, tous les hommes sont plongés dans le mal. Ceux d'entre eux qui sont purifiés, par le ministère des saints du manichéisme, retournent à Dieu, portés sur de grands navires, qui sont le soleil, la lune, faits de la substance divine, celle-ci n'étant autre chose que la lumière.

(3) *Mais aussi sur les éléments constitutifs de ce monde.* Voici quel était sur ce point le système ridicule des manichéens. 1° Les éléments étaient de deux sortes, cinq bons et cinq mauvais. 2° Les premiers venaient du bon principe, les autres du mauvais. 3° Les éléments bons avaient produit les vertus saintes des cieux; les mauvais, les princes des ténèbres. 4° Les cinq éléments mauvais étaient la fumée, les ténèbres, le feu, l'eau et le vent; les bons éléments, qui leur sont contraires, sont : l'air, opposé à la fumée, la lumière, opposée aux ténèbres, le feu bon au feu mauvais, l'eau bonne à l'eau mauvaise, l'air pur au vent mauvais. 5° Les bons éléments furent envoyés du royaume et de la substance de Dieu pour combattre les éléments mauvais, et c'est de la lutte qui s'engagea entre eux que s'opéra ce funeste mélange. 6° C'est de la fumée que sont nés tous les animaux bipèdes, dont les hommes

je devais aller bien au delà de tout ce qu'ont pu dire les philosophes. Je le dois à votre grâce, ô mon Père, souverainement bon ; Beauté, source de toutes beautés ! O Vérité ! Vérité ! comme du fond de l'âme je soupirais vers vous, alors même que votre nom seul résonnait à mon oreille, redit sans cesse par leurs bouches, répété dans leurs nombreux et longs ouvrages. Et quels mets offraient-ils à mon âme affamée de vous? C'étaient, au lieu de vous, le soleil et la lune, vos chefs-d'œuvre, mais votre œuvre et non pas vous, ni même votre œuvre suprême ; car vos créatures spirituelles sont plus excellentes que ces corps célestes et lumineux.

2. — Pour moi, ce n'était pas ce que vous aviez fait de meilleur, mais vous-même, ô Vérité sans changement et sans ombre d'un moment (*Jac.* 1, 17), dont j'avais faim et soif, tandis qu'on ne me présentait encore dans ces festins que de brillants fantômes. Mieux valait plutôt aimer ce soleil — lui, du moins, ne trompe pas les yeux — que ces fausses illusions d'un esprit trompé par les sens. Et cependant, en les prenant pour vous, je m'en repaissais, certes, sans avidité, car vous ne donniez pas à mon palais cette saveur qui vous est propre ; ces vaines fictions n'ayant rien de commun avec vous, loin de me nourrir, augmentaient mon épuisement. Les aliments que l'on croit manger en songe ressemblent à la nourriture véritable ; cependant ils laissent à jeun ceux qui dorment, précisément parce qu'ils rêvent. Mais tout cela ne vous ressemblait en rien, comme vous me l'avez révélé depuis : c'étaient des fantômes de corps, des corps imaginaires, bien moins vrais que ces corps matériels que notre œil de chair contemple au ciel et sur la terre, et qui frappent les regards des animaux comme le nôtre. Ceux-là sont quelque chose de plus réel que l'image que nous

eux-mêmes tirent leur origine ; ce qui prouve que certains savants modernes n'ont rien inventé. Les quadrupèdes sont nés du feu ; de l'eau, les poissons ; du vent, les oiseaux ; l'œuvre des ténèbres, ce sont les serpents. C'est ce qu'ils entendaient de la mauvaise nature qui se trouve dans chacun des êtres créés, car ils assignaient la bonne nature aux bons éléments et à Dieu lui-même.

Ce court exposé suffira pour faire comprendre les allusions que fait

de quibus etiam vera dicentes philosophos transgredi debui præ amore tuo, mi Pater summe bone, pulchritudo pulchrorum omnium. O Veritas, Veritas, quam intime etiam tum medullæ animi mei suspirabant tibi, cum te illi sonarent mihi frequenter et multipliciter voce sola, et libris multis et ingentibus! Et illa erant fercula, in quibus mihi, esurienti te inferebantur pro te sol et luna, pulchra opera tua, sed tamen opera tua, non tu, nec ipsa prima. Priora enim spiritualia opera tua, quam ista corporea, quamvis lucida et cœlestia.

2. — At ego, nec priora illa, sed teipsam te, Veritas, in qua non est commutatio, nec momenti obumbratio, et esuriebam et sitiebam : et apponebantur adhuc mihi in illis ferculis phantasmata splendida; quibus jam melius erat amare istum solem, saltem istis oculis verum, quam illa falsa animo decepto per oculos. Et tamen, quia te putabâm, manducabam; non avide quidem, quia nec sapiebas in ore meo, sicuti es : neque enim tu eras illa figmenta inania, nec nutriebar eis, sed exhauriebar magis. Cibus in somnis, simillimus est cibis vigilantium : quo tamen dormientes non aluntur, dormiunt enim. At illa nec similia erant ullo modo tibi, sicut tunc mihi locuta es; quia illa erant corporalia phantasmata, falsa corpora, quibus certiora sunt vera corpora ista : quæ videmus visu carneo, sive cœlestia, sive terrestria : cum pecudibus et volatilibus videmus hæc; et certiora sunt quam cum ima-

saint Augustin au système de Manès dans ses *Confessions*. Le reste de leur doctrine est un mélange d'absurdités, d'abominations, de blasphèmes qui n'excitent pas moins la pitié que le dégoût. Ajoutons seulement que les « *Elus* », niant le libre arbitre et attribuant le péché de l'homme à l'action nécessaire et fatale du principe mauvais, sous les dehors d'une grande austérité de vie, s'abandonnaient en secret aux plus honteux désordres et regardaient les plus grandes infamies comme des actes de religion. (*Disput. 1 contra Faust. manich.*)

nous en formons (1). Mais combien ce que reproduit notre imagination a plus de réalité que cette folle induction qui se plaît à soupçonner des corps immenses, infinis, pur néant, dont je me repaissais alors.

3. — Mais vous, mon amour, en qui je défaille afin d'être fort, vous n'êtes rien de ces choses matérielles que nous voyons même au ciel, rien de ce que nous n'y pouvons voir, car tout cela est votre ouvrage, sans être même votre chef-d'œuvre. Combien donc êtes-vous loin de ces fantômes de mon esprit, de ces êtres imaginaires sans aucune réalité, qui ne sont pas même des corps! Vous n'avez rien de corporel, et cependant vous n'êtes pas non plus l'âme qui est la vie du corps et qui, par conséquent, est meilleure et plus réelle que lui. Non! vous êtes la vie des âmes, la vie des vies, ô vie de mon âme, qui vivez par vous-même et ne changez pas. Où étiez-vous alors? Que vous étiez loin de moi, ou plutôt que j'étais loin de vous, fils exilé, privé de la pâture que je servais aux pourceaux. (*Luc.* xv, 16.) Ah! les fables des rhéteurs et des poètes sont préférables à ces mensonges. Les vers qui me content l'enlèvement de Médée sont encore plus utiles que le système spécieux des cinq éléments, correspondant aux *cinq cavernes ténébreuses* (2), chimère qui tue l'âme crédule; car, du moins, la poésie et l'art des vers procurent du pain au poète. Si je chantais Médée qui s'envole, je n'affirmais pas le fait; si je l'entendais raconter, je n'y croyais guère, mais ces folles erreurs, je les ai crues!

4. — Hélas! hélas! par quels degrés ai-je roulé au fond de l'abîme? Dans la laborieuse et haletante poursuite de la vérité qui me manquait, je vous cherchais, ô mon Dieu! Mais

(1) Plus vrais dans leur réalité que lorsque nous les imaginons, parce qu'en effet la connaissance des corps qui sont présents, et qui nous vient par les yeux, est intuitive; elle est de sa nature plus certaine qu'une connaissance purement abstraite, qui est séparée de son objet et plus sujette à l'erreur.

Lorsque saint Augustin ajoute : « La vie du corps est plus certaine que les corps eux-mêmes, » il veut dire que les effets de la vie, que les actes de

ginamur ea. Et rursus certius imaginamur ea, quam ex eis suspicamur alia grandiora et infinita, quæ omnino nulla sunt : qualibus ego tunc pascebar inanibus, et non pascebar.

3. — At tu, amor meus, in quem deficio, ut fortis sim, nec ista corpora es quæ videmus, quanquam in cœlo ; nec ea es quæ non videmus tibi, quia tu ista condidisti, nec in summis tuis conditionibus habes. Quanto ergo longe es a phantasmatibus illis meis, phantasmatibus corporum, quæ omnino non sunt : quibus certiores sunt phantasiæ corporum eorum quæ sunt ; et eis certiora corpora, quæ tamen non es : sed nec anima es, quæ vita est corporum ; ideo melior vita corporum, certiorque quam corpora. Sed tu vita es animarum, vita vitarum, vivens teipsa, et non mutaris, vita animæ meæ. Ubi ergo mihi tunc eras, et quam longe ? Et longe peregrinabar abs te, exclusus et a siliquis porcorum, quos de siliquis pascebam. Quanto enim meliores grammaticorum et poetarum fabellæ, quam illa decipula ! Nam versus et carmen et Medea volans, utiliores sunt certe, quam quinque elementa varie fucata, propter quinque antra tenebrarum, quæ omnino nulla sunt, et occidunt credentem. Nam versum et carmen, etiam ad vera pulmenta transfero. Volantem autem Medeam, et si cantabam, non asserebam ; et si cantari audiebam, non credebam : illa autem credidi.

4. — Væ, væ ! quibus gradibus deductus sum in profunda inferni ? quippe laborans et æstuans inopia veri,

l'âme sont si manifestes que nous sommes beaucoup moins exposés à nous tromper en croyant à l'existence d'un être vivant qu'à celle d'un corps.

(2) *Aux cinq cavernes ténébreuses.* Ces rêveries des manichéens sont exposées au long et réfutées par le saint Docteur dans son livre *Contra Epist. Manichæi, cap.* XV.

j'avoue mon égarement, à vous qui m'avez pris en pitié quand je ne l'avouais pas encore; je ne vous cherchais pas avec l'intelligence raisonnable (1) qui m'élève au-dessus des animaux, mais seulement avec le sens charnel. Cependant, vous m'étiez plus intime que moi-même (2), plus excellent que ce que mon âme a de meilleur. J'avais rencontré cette femme audacieuse et folle, que Salomon nous montre en parabole; assise au seuil de sa porte, elle crie : « Mangez hardiment ce pain caché; buvez cette eau si douce que j'ai dérobée. » (*Prov.* IX, 17.) Elle me séduisit, parce qu'elle me trouva dehors tout entier au monde des sens et repaissant mon esprit de ce qu'avaient dévoré mes yeux.

(1) *Je vous cherchais non par cette intelligence.....*, mais par les grossières images des sens. Combien, même de chrétiens, qui, aujourd'hui encore, ne connaissent de réel que les substances corporelles, ce qui se voit, ce qui se touche, et qui ont peine à se persuader de la spiritualité de la nature divine et de leur âme!

(2) *Vous m'étiez plus intime que moi-même.* « Augustin, engagé dans le manichéisme, ne songeait que fantômes et qu'images corporelles; et, sous ces images, il se représentait non seulement son âme, mais Dieu même. Ce ne fut qu'après que la grâce l'eut converti et éclairé, qu'il comprit parfaitement que l'âme est un esprit, et que Dieu est non seulement un pur esprit, mais l'esprit des esprits; qu'il est plus profond que ce qu'il y a d'intime en l'homme, et supérieur à ce qu'il y a dans l'homme de plus élevé: c'est-à-dire que Dieu, par son intime présence, pénètre jusque dans le fond et les corps et les âmes; et que, par la transcendance de son être, il s'élève infiniment au-dessus de la hauteur des intelligences créées. » (P. Grou, *loc. cit.*, ch. XXVIII.)

Il n'y a plus de manichéens aujourd'hui; mais combien peu de chrétiens comprennent la présence substantielle de Dieu dans tout ce qui existe. Dites-leur que c'est en Dieu qu'ils ont la vie, le mouvement et l'être, ils ne comprennent pas. Jamais ils ne sont rentrés en eux-mêmes pour y chercher Dieu.

cum te, Deus meus (tibi enim confiteor, qui me miseratus es, et nondum confitentem), cum te non secundum intellectum mentis, quo me præstare voluisti belluis, sed secundum sensum carnis quærerem. Tu autem eras inferior intimo meo, et superior summo meo. Offendi in illam mulierem audacem, inopem prudentiæ, ænigma Salomonis, sedentem super sellam in foribus, et dicentem : Panes occultos libenter edite, et aquam dulcem furtivam bibite. Quæ me seduxit, quia invenit foris habitantem in oculo carnis meæ, et talia ruminantem apud me, qualia per illum vorassem.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le caractère des hérétiques n'a point changé; il est le même qu'autrefois et plus ou moins adroit, plus ou moins insidieux.

Tout retentit chez eux du nom de Jésus-Christ Sauveur, de l'Esprit-Sain consolateur et illuminateur, et ils proclament bien haut qu'ils veulent la pure vérité de l'Evangile. Voilà qui est commun à tous les hérétiques, quels qu'ils soient.

Il faut donc prévenir les esprits simples et inexpérimentés qu'on ne peut inférer de là aucun signe certain de la vraie religion. Car, de même qu'au témoignage de Jésus-Christ il ne suffit pas de dire: « Seigneur! Seigneur! » pour entrer dans le royaume des cieux, ainsi il ne suffit pas d'usurper injustement le nom du Seigneur pour enseigner sûrement la voie du royaume des cieux.

2. La chûte d'Augustin dans l'hérésie a eu pour cause : en partie, les erreurs de son intelligence, qui lui faisaient croire que tout ce qui existe, et Dieu lui-même, est corporel; en partie, les affections corrompues de sa volonté, qui ne lui faisaient aimer que ce qui est charnel et sensible. Il éprouva ainsi ce qu'il dit lui-même plus haut, que Dieu, dans son infatigable justice, répand sur les dérèglements des hommes des ténèbres vengeresses. Or, de même que les passions impures ont précipité Augustin dans l'hérésie, ainsi précipitent-elles encore tous les jours les enfants de la volupté, surtout lorsqu'ils voyagent et séjournent, parmi les hérétiques : il est rare qu'ils n'en rapportent dans leur patrie l'hérésie ou l'athéisme.

CHAPITRE VII

Augustin est tombé dans les erreurs des manichéens parce qu'il ignorait l'origine du mal, la nature incorporelle de Dieu, et que Dieu a pu permettre aux justes sous l'ancienne alliance des choses qui sont maintenant défendues.

1. — Je ne savais donc rien de ce qui est la vérité, et je me démenais en subtilités pour complaire à ces ridicules imposteurs quand ils me demandaient d'où vient le mal (1), et si Dieu est enfermé dans une forme corporelle, s'il a des cheveux et des ongles; si l'on doit regarder comme justes ceux qui avaient à la fois plusieurs femmes, qui tuaient des hommes et sacrifiaient des animaux. Ces questions troublaient mon ignorance, et, en me retirant de la vérité, je me figurais aller vers elle, parce que je ne savais pas que le mal n'est que la privation du bien, privation dont le dernier terme est le néant. Et pouvais-je le voir, moi dont les yeux ne voyaient rien au delà des corps, et l'esprit rien au delà de ses fantômes? Et je ne savais pas que Dieu est un esprit (*Joan.* IV, 24), qui n'a pas de membres mesurables en longueur et largeur, dont l'être n'est point masse, car la masse est moindre en sa partie qu'en son tout; et même fût-elle infinie, elle est moindre dans un espace déterminé que dans

(1) *Quand ils me demandaient d'où vient le mal.* Augustin tomba dans trois différentes erreurs des manichéens, victime d'une triple séduction. 1° Ils lui demandaient d'où venait le mal. Comme il ne pouvait en faire remonter la cause jusqu'au Dieu bon, il l'attribua au principe mauvais, ignorant alors que le mal n'est que la privation du bien. 2° Ils se moquaient des catholiques qui, disaient-ils, attribuaient à Dieu une forme humaine, parce qu'ils disaient que l'homme avait été fait à l'image de Dieu. Or, Augustin, ne sachant pas encore en quoi nous sommes semblables à Dieu, en vint à se persuader que Dieu était un corps lumineux dont l'étendue était infinie. 3° Ils refusaient le titre de justes à ceux qui avaient plusieurs épouses à la fois, qui mettaient des hommes à mort, et sacrifiaient des animaux; or, comme tels étaient les patriarches de l'Ancien Testament, ils en concluaient que Dieu n'était pas l'auteur de l'ancienne alliance.

A ce triple venin, Augustin oppose un triple remède. Il affirme: 1° que

CAPUT VII

Absurda Manichæorum doctrina, cui suffragabatur.

1. — Nesciebam enim aliud vere quod est, et quasi acutule movebar, ut suffragarer stultis deceptoribus, cum a me quærerent unde malum ; et utrum forma corporea Deus finiretur, et haberet capillos et ungues ; et utrum justi existimandi essent qui haberent uxores multas simul, et occiderent homines, et sacrificarent de animalibus. Quibus rebus ignarus perturbabar ; et recedens a veritate, ire in eam mihi videbar ; quia non noveram, malum non esse nisi privationem boni usque ad quod omnino non est. Quod unde viderem, cujus videre usque ad corpus erat oculis, et animo usque ad phantasma? Et non noveram Deum esse spiritum, non cui membra essent per longum et latum, nec cui esse moles esset ; quia moles in parte minor est quam in toto suo ; et si infinita sit, minor est in aliqua parte certo spatio definita, quam per infinitum ; et non est tota ubique sicut

le mal n'est que la privation du bien, ce dont il donnera plus bas plusieurs preuves; 2° que Dieu est esprit et non une masse d'une étendue extraordinaire, parce qu'une masse est plus petite dans une de ses parties que dans son tout; or, Dieu est tout entier partout; 3° que les mêmes choses peuvent être permises dans un temps, défendues dans un autre, ce qu'il prouve également par plusieurs exemples.

En effet : 1° la justice permet ou défend certaines choses suivant les temps et les lieux; 2° les divers membres ne sont point susceptibles des mêmes fonctions; 3° dans une maison, tout ne peut se faire dans le même endroit; 4° dans un même jour, on ne permet pas de faire les mêmes actions à quelque heure que ce soit; 5° dans un même vers, on ne peut placer indifféremment un pied quelconque. Donc les patriarches de l'Ancien Testament ont pu faire licitement des choses qui sont maintenant illicites et justement défendues.

son immensité; enfin, elle n'est pas partout tout entière, comme est l'esprit, comme est Dieu. J'ignorais aussi ce qui, en nous, nous rend semblables à Dieu, et en quel sens l'Ecriture a raison de dire que nous sommes faits à son image. (*Gen.* I, 27.)

2. — Je ne connaissais pas la vraie justice intérieure, qui juge non d'après la coutume, mais suivant la loi très droite du Dieu tout-puissant : celle-là règle les mœurs des pays et des temps selon les temps et les lieux, car partout et toujours elle est la même, pas différente ici, pas différente ailleurs. Pour l'avoir suivie, ils ont été justes, les Abraham, les Isaac, les Jacob, les Moïse, les David, et tous ceux qu'a loués la bouche de Dieu, quoiqu'ils aient paru injustes aux ignorants, à ceux qui jugent sur des vues humaines (*I Cor.* IV, 3) (1) et qui mesurent la moralité universelle du genre humain à leurs mœurs particulières. C'est comme si quelqu'un sans connaître, dans une armure, ce qui se rapporte à chaque membre, se couvrait la tête avec les cuissarts, prenait le casque pour chaussure, et se plaignait que rien ne s'adapte convenablement; ou bien qui, un jour où le marché n'est ouvert que jusqu'à midi, s'indignerait qu'on ne le laisse pas vendre le soir comme le matin; ou encore qui s'étonnerait que, dans une maison, des serviteurs touchent certains objets interdits à celui qui verse à boire, ou bien que l'on fasse près de l'écurie ce qui est défendu à table; et qui, enfin, se révolterait que, sous le même toit et dans la même maison, on n'attribue pas partout et à tous les mêmes fonctions. Telle est l'erreur de ceux qui s'indignent d'apprendre que ce qui n'est plus permis aux justes d'aujourd'hui ait pu l'avoir été aux justes d'alors, et que Dieu ait commandé telle chose aux uns, telle chose aux autres pour des

(1) *Qui jugent sur des vues humaines,* c'est-à-dire conformément au jugement des hommes, ou à l'opinion du jour; aussi saint Paul déclare-t-il qu'il se met peu en peine d'être jugé par les hommes ou par un tribunal humain (*aut ab humano die*). C'est ainsi que les auteurs latins prennent le mot jour pour jugement, et chez eux « dire le jour », *diem dicere,* c'est appeler en jugement.

spiritus, sicut Deus. Et quid in nobis esset, secundum quod essemus similes Deo : et si recte in Scripturis diceremur, ad imaginem Dei, prorsus ignorabam.

2. — Et non noveram justitiam veram interiorem, non ex consuetudine judicantem, sed ex lege rectissima Dei omnipotentis, qua formarentur mores regionum et dierum pro regionibus et diebus : cum ipsa ubique ac semper esset, non alibi alia, nec alias aliter ; secundum quam justi essent Abraham, et Isaac, et Jacob, et Moyses, et David, et illi omnes laudati ore Dei ; sed eos ab imperitis judicari iniquos, judicantibus ex humano die, et universos mores humani generis ex parte moris sui metientibus : tanquam si quis nescius in armamentis, quid cui membro accommodatum sit, ocrea velit caput contegi, et galea pes calceari, et murmuret, quod non apte conveniat ; aut in uno die indicto a pomeridianis horis institio, quisquam stomachetur, non sibi concedi quid venale proponere, quia mane concessum est ; aut in una domo videat aliquid tractari manibus a quoquam servo, quod facere non sinatur qui pocula ministrat ; aut aliquid post præsepia fieri, quod ante mensam prohibeatur ; et indignetur, cum sit unum habitaculum et una familia, non ubique atque omnibus idem tribui. Sic sunt isti qui indignantur, cum audierint illo sæculo licuisse justis aliquid, quod isto non licet justis :

CONSIDÉRATION PRATIQUE

D'après l'admirable peinture que saint Augustin fait ici de Dieu du mal, de la variété des lois humaines et religieuses selon les temps et les lieux, de l'harmonie universelle qui naît de la diversité, il est aisé de conclure combien faibles, combien futiles sont les raisonnements des hérétiques que l'on peut renverser si facilement par ce qui se fait tous les jours, raisonnements diamétralement opposés d'ailleurs à leurs croyances comme à leurs actions.

raisons temporaires, bien que tous restassent soumis à la même justice. Cependant, ils le voient bien : dans un même homme, dans un même jour, sous un même toit, ce qui sied à un membre ne convient pas à l'autre ; ce qui est loisible maintenant ne le sera plus dans une heure, ce qui est permis ou ordonné de ce côté, de cet autre sera justement prohibé et puni. Est-ce à dire que la justice est variable et changeante ? Non, mais les temps auxquels elle préside ne sont pas les mêmes, puisque ce sont des temps. Et les hommes, dont la vie sur la terre est courte, ne peuvent, dans leur esprit, accorder les principes des siècles passés et des autres pays où ils n'ont pas vécu, avec leur expérience particulière, s'offensent de ces contradictions, tandis qu'ils comprennent parfaitement et sans aucune résistance que dans le même corps, le même jour, la même maison, tout ne convient pas également à chaque membre, à chaque moment, à chaque partie ou à chaque personne.

3. — Voilà ce qu'alors je ne savais pas, et ce à quoi je ne faisais pas attention : cependant ces choses frappaient mes yeux de tous côtés et je ne les voyais pas. Ainsi je composais des vers : il ne m'était pas permis de placer tel pied indifféremment ; il fallait varier le mètre et la cadence dans chaque mesure ; et dans un même vers, le même pied ne pouvait se placer indistinctement partout. Cependant cet art dans lequel je m'exerçais n'avait pas de règles différentes ici ou là, mais il les comprenait toutes ; et je ne remarquais pas que cette justice, à laquelle obéissaient les hommes bons et saints, réunissait aussi en elle-même, mais d'une manière plus excellente et plus sublime, tous les préceptes qu'elle a donnés, et que, partout invariable, elle appropriait néanmoins à la variété des temps non pas tous ses ordres à la fois, mais ceux qui leur convenaient. Dans mon aveuglement, je blâmais les saints patriarches qui, non seulement usaient du présent suivant les ordres et les inspirations de Dieu, mais qui encore annonçaient l'avenir comme Dieu le leur révélait.

et quia illis aliud præcepit Deus, istis alios pro temporalibus causis, cum eidem justitiæ utrique servierint : cum in uno homine, et in uno die, et in unis ædibus videant aliud alii membro congruere, et aliud jamdudum licuisse, post horam non licere ; quiddam in illo angulo permitti aut juberi, quod in isto juste vetetur et vindicetur. Numquid justitia varia est et mutabilis? Sed tempora quibus præsidet, non pariter eunt ; tempora enim sunt. Homines autem, quorum vita super terram brevis est, quia sensu non valent causas contexere sæculorum priorum, aliarumque gentium, quas experti non sunt, cum his quas experti sunt ; in uno autem corpore vel die vel domo, facile possunt videre quid cui membro, quibus momentis, quibus partibus personisve congruat : in illis offenduntur, his serviunt.

3. — Hæc ego tunc nesciebam, et non advertebam ; et feriebant undique ista oculos meos, et non videbam. Et cantabam carmina, et non mihi licebat ponere pedem quemlibet ubilibet, sed in alio atque alio metro, aliter atque aliter ; et in uno aliquo versu non omnibus locis eumdem pedem. Et ars ipsa qua canebam, non habebat aliud alibi, sed omnia simul. Et non intuebar justitiam, cui servirent boni et sancti homines, longe excellentius atque sublimius habere simul omnia, quæ præcepit, et nulla ex parte variari, et tamen variis temporibus non omnia simul, sed propria distribuentem ac præcipientem. Et reprehendebam cæcus pios patres, non solum sicut Deus juberet atque inspiraret utentes præsentibus, verum quoque sicut Deus revelaret futura prænuntiantes.

CHAPITRE VIII

Ce qui est contre nature partout et toujours mérite l'anathème et le châtiment ; mais ce qui est simplement contraire aux mœurs particulières et aux usages locaux peut devenir licite avec la permission de Dieu.

1. — Où donc, quand est-il injuste d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, et son prochain comme soi-même? (*Deut.* VI, 5 ; *Matth.* XXII, 37.) Aussi bien les crimes contre nature, tels que ceux de Sodome, ont-ils toujours et partout mérité l'horreur et le châtiment. Alors que tous les peuples les commettraient, ils seraient tous également coupables devant la loi divine, qui n'a pas fait les hommes pour user ainsi d'eux-mêmes. Car c'est violer l'alliance qui doit exister entre nous et Dieu que de profaner par des passions perverses l'ordre naturel dont il est l'auteur. Quant aux délits contraires aux coutumes locales (1), ils se doivent éviter selon la diversité des mœurs : le pacte social établi dans une ville, chez un peuple, par l'usage ou par la loi, ne saurait être enfreint suivant le caprice d'un citoyen ou d'un étranger. Il y a difformité dans toute partie en désaccord avec son tout. Mais si Dieu ordonne quelque chose contre la coutume ou la loi, où que ce soit, c'est chose à faire, n'eût-elle jamais été faite ; à renouveler, si elle est oubliée. N'était-elle pas établie, il faut l'établir. En effet, s'il est permis à un roi, dans la ville où il règne, d'ordonner ce que nul avant lui, ni lui-même n'avait encore prescrit, lui obéir ce n'est pas violer l'ordre de la ville, c'est le violer plutôt que de ne pas lui obéir (puisque le pacte fondamental de la société humaine repose sur l'obéissance aux rois) : combien plus il faut obéir sans hésitation à la volonté du Dieu

(1) *Quant aux délits contraires aux coutumes locales,* c'est-à-dire aux mœurs particulières. Gratien a transporté cet alinéa tout entier dans son décret. Le saint Docteur prouve ici, par l'exemple des puissances de la terre,

CAPUT VIII

Contra Manichæos dicit quæ flagitia semper detestanda, quæ facinora.

1. — Numquid aliquando aut alicubi, injustum est diligere Deum, ex toto corde, et ex tota anima, et ex tota mente : et diligere proximum tanquam seipsum? Itaque flagitia quæ sunt contra naturam, ubique ac semper detestanda, atque punienda sunt, qualia Sodomitarum fuerunt. Quæ si omnes gentes facerent, eodem criminis reatu divina lege tenerentur; quæ non sic fecit homines, ut se illo uterentur modo. Violatur quippe ipsa societas quæ cum Deo nobis esse debet, cum eadem natura, cujus ille auctor est, libidinis perversitate polluitur. Quæ autem contra mores hominum sunt flagitia, pro morum diversitate vitanda sunt; ut pactum inter se civitatis aut gentis consuetudine vel lege firmatum, nulla civis aut peregrini libidine violetur. Turpis enim omnis pars est, universo suo non congruens. Cum autem Deus aliquid contra morem aut pactum quorumlibet jubet, et si nunquam ibi factum est, faciendum est; et si omissum, instaurandum; et si institutum non erat, instituendum est. Si enim regi licet in civitate cui regnat jubere aliquid, quod neque ante illum quisquam, nec ipse unquam jusserat, et non contra societatem civitatis ei obtemperatur, immo contra societatem non obtemperatur (generale quippe pactum est societatis humanæ, obedire regibus suis) : quanto magis Deo regnatori uni-

qu'il faut obéir à Dieu en tout, même quand ce qu'il commande est contre les lois humaines.

qui est le roi de toute la création ! Car, de même que, dans la hiérarchie des pouvoirs humains, le supérieur a la préséance sur l'inférieur pour en être obéi, ainsi Dieu l'a sur toutes choses.

2. — Il en est ainsi des crimes (1) où se trouve le désir de nuire, soit par propos outrageants, soit par injustice — deux crimes qui ont pour cause : la vengeance, comme dans un ennemi contre son ennemi ; ou la convoitise du bien d'autrui, comme dans le voleur contre le passant ; ou la crainte d'un mal contre celui qu'on redoute, ou l'envie du misérable contre un plus heureux, ou celle du riche contre celui en qui il craint ou souffre de trouver un égal ; enfin, le seul plaisir du mal d'autrui, comme dans les spectateurs des combats de l'arène et les rieurs ou les railleurs. Tels sont les principes de l'iniquité, qui découlent des passions de dominer, de voir ou de jouir, soit de la première, soit de deux d'entre elles, ou des trois réunies. Ainsi on se révolte (2) contre les dix préceptes de votre Décalogue, contre la harpe aux dix cordes (*Ps.* XXXII, 2), ô Dieu de puissance et de suavité.

3. — Mais quels crimes vous atteindraient (3), vous que rien ne peut corrompre ? Ou quels forfaits vous frapperaient, vous à qui rien ne peut nuire ? Cependant, vous vengez le mal que les hommes se font à eux-mêmes, parce que, en péchant contre vous, ils traitent leur âme avec impiété ; oui, « l'iniquité se ment à elle-même » (*Ps.* XXVI, 12), quand ils dépravent ou ruinent leur nature que vous avez faite et ordonnée, soit par

(1) *Il en est ainsi des crimes,* etc. Il apporte un autre exemple tiré des vices, dont quelques-uns sont plus marquants et comme les chefs de l'iniquité, c'est-à-dire la passion de dominer, ou l'orgueil, le désir de voir ou la concupiscence des yeux, et le charme de sentir ou la concupiscence de la chair ; c'est à ces trois vices principaux que se rapportent tous les autres vices (*I Joan.* II, 16).

(2) *Ainsi on se révolte,* car c'est mal vivre que de s'élever contre la harpe harmonieuse aux dix cordes, c'est-à-dire contre les préceptes du Décalogue, les trois de la première table et les sept de la seconde, les trois premiers qui ont Dieu pour objet, les sept autres qui se rapportent au prochain. Le Décalogue est souvent comparé à une harpe à dix cordes, et « toucher

versæ creaturæ suæ, ad ea quæ jusserit, sine dubitatione serviendum est? Sicut enim in potestatibus societatis humanæ major potestas minori ad obediendum præponitur, ita Deus omnibus.

2. — Item in facinoribus, ubi libido est nocendi sive per contumeliam, sive per injuriam : et utrumque vel ulciscendi causa, sicut inimico inimicus; vel adipiscendi alicujus extra commodi, sicut latro viatori; vel evitandi mali, sicut ei qui timetur; vel invidendo, sicut feliciori miserior, aut in aliquo prosperatus, ei quem sibi æquari timet, aut æqualem dolet; vel sola voluptate alieni mali, sicut spectatores gladiatorum, aut irrisores aut illusores quorumlibet. Hæc sunt capita iniquitatis, quæ pullulant principandi et spectandi et sentiendi libidine, aut una, aut duabus earum, aut simul omnibus; et vivitur male adversus tria et septem, psalterium decem chordarum, Decalogum tuum, Deus altissime et dulcissime.

3. — Sed quæ flagitia in te, qui non corrumperis? aut quæ adversus te facinora, cui noceri non potest? Sed hoc vindicas, quod in te homines perpetrant; quia etiam cum in te peccant, impie faciunt in animas suas, et mentitur iniquitas sibi : sive corrumpendo aut pervertendo naturam suam, quam tu fecisti et ordinasti; vel

le psaltérion à dix cordes, dit Bellarmin, c'est louer Dieu par une scrupuleuse observation de ses commandements. » (*Sur le Ps.* XXI, V, 2.)

(3) *Mais quels crimes vous atteindraient?* Le saint Docteur fait cette distinction entre les crimes (*flagitia*) et les attentats (*facinora*). « Les efforts d'une passion indomptée pour corrompre l'âme et le corps par de criminelles voluptés s'appellent crimes; ce qu'elle tente pour nuire aux autres, s'appelle attentat. Ce sont là deux grandes espèces de péchés, mais les crimes précèdent ordinairement; lorsqu'ils ont anéanti les forces de l'âme et qu'ils l'ont réduite à une indigence extrême, ils l'entraînent à commettre des attentats, qui éloignent les obstacles que rencontrent les crimes, ou leur donnent les moyens de se satisfaire. » (*Doctr. chrét.*, III, 10.) Il développe plus bas la même doctrine. (Liv. IV, ch. XV.)

l'abus des choses permises (1), soit par l'impur désir et l'usage prévaricateur des choses défendues et contre nature (*Rom.* II, 26), ou encore par les outrages qu'ils vous adressent de cœur et de bouche en regimbant contre l'aiguillon (*Act.* V, 5). De même aussi quand, pour satisfaire leurs caprices ou leur haine, ils brisent les liens de la société humaine et se réjouissent audacieusement des divisions et des cabales.

4. — Or, ces désordres se produisent lorsqu'on vous abandonne, source de la vie, vous le seul et véritable créateur et modérateur de l'univers, lorsque, séduit par un orgueil égoïste, on s'attache loin de vous à une idole mensongère. Aussi l'humble piété seule peut nous ramener à vous. C'est par elle que vous nous purifiez de l'amour du mal, que vous pardonnez à l'aveu de nos faiblesses, que vous écoutez les gémissements des captifs, que vous brisez les chaînes que nous nous sommes faites, pourvu que nous ne dressions plus contre vous les cornes d'une fausse liberté (2), jaloux d'avoir davantage et risquant de tout perdre, préférant notre bien particulier à Vous, le bien de tous.

(1) *Soit par l'abus des choses permises.* Saint Augustin nous apprend ici que tous les péchés ont pour cause ou l'abus des choses permises, comme le boire et le manger; ou l'usage des choses défendues, comme les crimes de la chair contre nature; ou la haine de Dieu et le blasphème, ce qu'il appelle regimber contre l'aiguillon, comme le bœuf qui, en regimbant contre l'aiguillon du laboureur, se blesse davantage; ou enfin la violation des lois de la charité et de la société par les haines, les injustices, les séditions, les guerres.

(2) *Pourvu que nous ne dressions plus contre vous les cornes d'une fausse liberté.* Saint Augustin compare le pécheur qui résiste opiniâtrement à la volonté divine à un taureau indompté qui met l'homme en fuite en le menaçant de ses cornes, alors que l'homme venait le délivrer des liens dans lesquels il s'était jeté par sa faute.

Le saint Docteur appelle ces efforts « les cornes d'une fausse liberté, » parce que, suivant la doctrine exposée précédemment (liv. II, ch. VI), le pouvoir de pécher est moins une liberté qu'un défaut de liberté, car la puissance n'est pas le droit, et parce que le taureau auquel il compare le pécheur obstiné, loin de s'ouvrir, se ferme par ses cornes le chemin de la liberté.

immoderate utendo concessis rebus; vel in non concessis flagrando in eum usum qui est contra naturam : aut rei tenentur, animo et verbis sævientes adversus te, et adversus stimulum calcitrantes : aut cum disruptis limitibus humanæ societatis, lætantur audaces privatis conciliationibus aut diremptionibus, prout quisque delectaverit, aut offenderit.

4. — Et ea fiunt, cum tu derelinqueris, fons vitæ, qui es unus et verus creator et rector universitatis : et privata superbia, diligitur in parte unum falsum. Itaque pietate humili reditur in te, et purgas nos a consuetudine mala, et propitius es peccatis confitentium, et exaudis gemitus compeditorum, et solvis a vinculis quæ nobis fecimus : si jam non erigamus adversus te cornua falsæ libertatis, avaritia plus habendi, et damno totum amittendi, amplius amando proprium nostrum, quam te omnium bonum.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Il faut imprimer dans votre âme ce principe on ne peut plus salutaire : toute partie qui se trouve en désaccord avec le tout est difforme, et apprendre de là à observer avec le plus grand soin les lois de la communauté dont vous êtes membre.

2. La nature seule nous enseigne que nous devons obéir à une puissance supérieure, comme le démontre le saint Docteur; pourquoi donc n'obéissons-nous pas aux commandements de Dieu en adoptant pour premier principe : « Il faut obéir à Dieu? »

3. Bien que nos péchés ne puissent nuire à Dieu, il les punit cependant très justement, comme l'auteur et le gardien de notre nature, à qui il appartient non seulement d'interdire, mais aussi de venger la corruption et les excès coupables de cette nature.

4. Gravez encore dans votre âme cet autre principe : Le pécheur soulève contre Dieu les efforts d'une fausse liberté par le désir d'avoir plus de voluptés, plus d'argent, plus d'honneur, et en s'exposant à perdre tout son bien, c'est-à-dire Dieu, sa grâce et le salut éternel. C'est dans le même sens qu'il a dit précédemment que l'orgueil, qui est le commencement de tout péché, nous fait aimer en partie une chose fausse, c'est-à-dire une partie des biens qui n'ont que l'apparence, et nous fait abandonner la source de vie dans laquelle se trouve tout le bien réel et véritable.

CHAPITRE IX

Les hommes condamnent un grand nombre d'actions que Dieu approuve, et, par contre, Dieu en condamne aussi un grand nombre que les hommes louent et approuvent. On doit obéir à Dieu, lorsqu'il commande tout à coup une chose extraordinaire, imprévue, et qu'il avait jusqu'alors défendue.

1. — Cependant parmi ces crimes, ces désordres et mille iniquités pareilles, il y a les péchés de ceux qui avancent dans la route du bien (1), péchés que condamnent les bons juges d'après les règles de la perfection, mais qu'ils louent aussi quelquefois comme présageant le fruit à venir, de même que l'herbe donne l'espérance de la moisson. Il est aussi des actes qui ressemblent à des fautes ou à des crimes (2) et qui n'en sont pas, parce qu'ils ne portent atteinte ni à vous, Seigneur, mon Dieu, ni à la société civile. Ainsi certaines satisfactions données à l'entretien de la vie, selon les habitudes de l'époque, sans qu'on ait sujet d'accuser une convoitise déréglée; ainsi

(1) *Les péchés de ceux qui avancent dans la route du bien*, c'est-à-dire les imperfections et les négligences qui se glissent jusque dans les efforts de la vertu, semblables à l'herbe des champs dont la végétation trop vigoureuse et inutile promet une abondante moisson; car, même en nous trompant, nous apprenons non seulement les sciences humaines, mais les vertus, et c'est pour cela que nous disons tous les jours : « Pardonnez-nous nos offenses. » Ces péchés de ceux qui avancent dans la vertu sont une ferveur tant soit peu imprudente, un zèle excessif et qui dépasse les bornes. On applaudit quelquefois à ces exagérations, parce qu'on espère que, grâce à l'expérience, mère de la prudence, ce zèle excessif rentrera dans les limites d'une sage modération.

(2) *Il est aussi des actes qui ressemblent à des fautes*, qui ont l'apparence de la culpabilité ou du crime, comme l'action d'Abraham s'apprêtant, sur l'ordre de Dieu, à mettre son fils à mort (*Gen.* XXII, 2), la spoliation des Egyptiens faite par les Israélites qui leur avaient demandé leurs vases d'or et d'argent et des vêtements (*Exod.* XI, 2, etc.), l'adultère d'Osée, lorsque, sur l'ordre de Dieu, il prend une femme de prostitution (*Ose.* 1-2), la polygamie ou l'union simultanée des anciens patriarches avec plusieurs femmes. Ces différentes actions paraîtraient répréhensibles au jugement des païens eux-mêmes, comme des Manichéens et de tout homme quel qu'il soit,

CAPUT IX

Discrimen inter peccata, et inter Dei et hominum judicium.

1. — Sed inter flagitia et facinora et tam multas iniquitates sunt peccata proficientium : quæ a bene judicantibus, et vituperantur ex regula perfectionis, et laudantur spe frugis, sicut herba segetis. Et sunt quædam similia vel flagitio vel facinori, et non sunt peccata, quia nec te offendunt Dominum Deum nostrum, nec sociale consortium ; cum conciliantur aliqua in usum vitæ congrua tempori, et incertum est, an libidine habendi ; aut puniuntur corrigendi studio potestate ordinata, et incertum

si Dieu ne les avait commandées ou permises pour des raisons aussi justes que sages. C'est lui, en effet, dit saint Thomas, qui a infligé la peine de mort à tous les hommes en punition du péché de nos premiers parents, etc. Si donc un homme, Abraham, par exemple, devient l'exécuteur de cette sentence par suite d'un commandement exprès de Dieu, il n'est pas plus homicide que Dieu lui-même. De même il n'y a rien d'injuste dans le commandement qu'il fit aux Israélites de prendre les vases d'argent et les vêtements des Egyptiens, etc., car tout ce qu'un homme prend sur l'ordre exprès de Dieu, qui est le maître souverain de toutes choses, on ne peut dire qu'il le prend contre ou sans la volonté du maître, ce qui constitue proprement le vol. (Iª IIæ, q. c, a. 8, ad 2 ; et q. xciv, a. 5, ad 2.) Quant aux Chananéens, ils étaient doublement coupables, et pour s'être emparés d'une contrée qui ne leur appartenait pas (car les enfants de Cham s'emparèrent de la terre des enfants de Sem qui étaient les ancêtres d'Abraham), et pour avoir commis des crimes et des forfaits inouïs. Les enfants d'Israël ne sont donc pas mis injustement en possession d'une terre étrangère, ils ont repris celle qui leur appartenait et que leurs pères n'avaient perdue qu'en cédant à la violence, comme le dit saint Augustin. (*Serm. CV du temps ; Cité de Dieu*, xvi, 38 ; liv. XXII, *contr. Faust.*, ch. xlvii.) De même, lorsque Osée épousa cette femme de prostitution, il n'a commis ni d'adultère, ni de fornication, parce qu'il s'est uni à celle qui devenait son épouse légitime par le commandement de Dieu qui a institué le mariage, dit encore saint Thomas. Disons enfin, avec saint Augustin, que la polygamie a été permise aux anciens patriarches en vue de la multiplication du genre humain.

l'exercice rigoureux d'une autorité légitime, imputable au désir de réprimer plutôt qu'au besoin de nuire. Aussi combien d'actions condamnables aux yeux des hommes reçoivent votre approbation, et combien d'autres qu'ils approuvent sont à vos yeux passibles de châtiment, tant sont différentes souvent l'apparence de l'action, l'intention du cœur et la donnée secrète des circonstances.

2. — Mais quand soudain vous commandez une chose extraordinaire, jusqu'alors défendue par vous, bien que vous cachiez pour un temps les raisons de votre commandement, fût-elle contraire aux conventions sociales de quelques hommes, qui doute qu'il faille obéir, car il n'est de société légitime que celle qui vous obéit? Heureux alors ceux qui savent que vous avez commandé! Car toutes les actions de vos serviteurs (1) ont pour but les nécessités du temps présent, ou sont des figures prophétiques de l'avenir.

(1) *Car toutes les actions de vos serviteurs.* Les justes de l'ancienne loi ont agi de la sorte dans un esprit de soumission et d'obéissance à Dieu qui savait l'utilité et l'avantage de cette conduite, ou qui voulait par ces faits figuratifs annoncer l'avenir : par le sacrifice d'Abraham, la Passion de son Fils; par l'occupation de la terre de Chanaan, l'entrée des élus dans la patrie des cieux, etc.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Le saint Docteur nous donne ici un excellent principe contre les jugements téméraires, tant souvent sont différentes l'apparence d'une action,

est, an libidine nocendi. Multa itaque facta, quæ hominibus improbanda viderentur, testimonio tuo approbata sunt; et multa laudata ab hominibus, te teste damnantur : cum sæpe se aliter habet species facti, et aliter facientis animus, atque articulus occulti temporis.

2. — Cum vero tu aliquid repente inusitatum et improvisum imperas, etiamsi hoc aliquando vetuisti (quamvis causam imperii tui pro tempore occultes, et quamvis contra pactum sit alicujus hominum societatis), quis dubitet esse faciendum, quando ea justa est societas hominum, quæ servit tibi? Sed beati qui te imperasse sciunt. Fiunt enim omnia a servientibus tibi, vel ad exhibendum quod ad præsens opus est, vel ad futura prænuntianda.

l'intention de celui qui la fait, les circonstances particulières et secrètes du moment! C'est ainsi que saint Ignace, lorsqu'il ne pouvait excuser une action, excusait au moins l'intention. (*Vie de saint Ignace*, par Ribad., v, 6.) Et, en effet, dans une circonstance soudaine et tout à fait imprévue, le défaut de temps, soit pour prendre conseil, soit pour se mettre en garde, fait disparaître la culpabilité ou la diminue singulièrement.

2. Il ne faut rien faire d'extraordinaire dans les circonstances graves et dans les choses qui sont généralement défendues, sans y reconnaître la volonté particulière de Dieu. Voilà pourquoi saint Augustin ajoute : Heureux ceux qui savent que vous avez commandé, comme le savaient Abraham, Moïse, les Israélites, Osée, etc.

CHAPITRE X

Dans l'ignorance où il était de ces vérités, Augustin croyait qu'une figue qu'on cueille et l'arbre qui l'a produite versaient des larmes, et que les parcelles divines qu'elle contenait en étaient détachées si elle était mangée par les Manichéens.

Dans mon ignorance, je me raillais de ces saints, vos serviteurs et vos prophètes. Et que faisais-je en riant d'eux, sinon de vous prêter à rire de moi? Insensiblement, peu à peu, j'en étais venu à cette niaiserie de croire qu'une figue, lorsqu'on la cueille, et l'arbre qui l'a produite, pleurent (1) des larmes de lait, et que si un saint l'eût mangée (2), cette figue, innocent toutefois du crime de l'avoir cueillie, c'étaient des anges mêlés à son haleine (3), c'étaient même des parcelles de Dieu que, dans les soupirs de l'oraison, la digestion de ce fruit rapportait à ses lèvres; parcelles du Dieu souverain et véritable, à jamais

(1) *Je croyais qu'une figue qu'on cueille et l'arbre qui l'a produite pleurent*, etc. Les manichéens poussaient l'extravagance jusqu'à soutenir que « les herbes et les arbres sont doués non seulement de la vie végétative, mais de la sensibilité, qu'ils éprouvent un sentiment de douleur lorsqu'on les blesse, et qu'on ne peut rien en détacher ni en cueillir sans les faire souffrir. Aussi regardent-ils comme un crime d'arracher de la terre les ronces et les épines. Pour la même raison, ils condamnent l'agriculture, le plus innocent de tous les arts, parce qu'on ne peut l'exercer sans se rendre coupable d'une infinité de meurtres. » (*Heres. XLVI, ad Quodvultdeus.*)

(2) *Qu'un Saint l'eût mangée.* Remarquons ici, d'après le saint Docteur, que les manichéens se divisaient en deux classes : la première comprenant les *Saints* ou les *Elus*, la seconde les *Auditeurs*. Les *Elus* étaient ceux qui avaient fait d'assez grands progrès dans toutes ces extravagances pour devenir les maîtres des autres, ou demeurer inébranlables dans l'erreur. Les *Auditeurs*, peu instruits encore et chancelants, étaient comme les disciples et les catéchumènes. Augustin resta toujours dans cette catégorie et ne fut jamais reçu au nombre des *Elus* de la secte.

(3) *C'étaient des anges mêlés à son haleine.* Les efforts de sa prière en faisaient exhaler des anges, que dis-je, des parcelles de Dieu, etc..... La substance du bon principe ayant été mélangée avec la substance du mauvais dans la lutte qui eut lieu entre elles, les manichéens concluaient qu'il

CAPUT X

Nugæ Manichæorum de terræ fructibus.

Hæc ego nesciens, irridebam illos sanctos servos et prophetas tuos. Sed quid agebam, cum irridebam eos, nisi ut irriderer abs te : sensim atque paulatim perductus ad eas nugas, ut crederem, ficum plorare cum decerpitur, et matrem ejus arborem lacrymis lacteis? Quam tamen ficum si comedisset aliquis sanctus, alieno sane non suo scelere decerptam, misceret visceribus, et anhelaret de illa angelos, immo vero particulas Dei, gemendo in oratione atque ructando; quæ particulæ summi et veri Dei ligatæ fuissent in illo pomo, nisi electi sancti

fallait nécessairement dégager le bon principe du mauvais. Cela se faisait, disaient-ils : 1° par la vertu divine dans le monde tout entier et dans tous les éléments; 2° par les anges de lumière qui purifiaient la substance du bien, mêlée et comme attachée à la substance du mal dans les démons; 3° par les *Elus* qui, en prenant leur nourriture d'une manière plus pure et plus sainte que celle des autres hommes, parvenaient à dégager de la mauvaise substance les parcelles de la bonne mêlées avec les aliments et les boissons. Voilà pourquoi le saint Docteur nous dit qu'il croyait qu'un *Elu* qui avait mangé une figue devait exhaler des parcelles de la substance divine, qui étaient en partie des anges, en partie des âmes.

Ils accompagnaient cette erreur grossière de mille fables non moins extravagantes. 1° Cette séparation de la bonne et de la mauvaise substance par la nourriture et la boisson ne pouvait se faire que par ceux qui avaient le rang d'*Elus* parmi les manichéens. 2° Dieu pardonnait aux *Auditeurs* les meurtres qu'ils commettaient en labourant la terre, parce qu'ils fournissaient des aliments aux *Elus* chargés d'épurer la substance divine. Voilà pourquoi les *Elus* s'abstenaient du travail des champs et ne cueillaient aucun fruit, attendu que les *Auditeurs* leur fournissaient les choses nécessaires à la vie. 3° Cette épuration ne devait point se faire en se nourrissant de la chair des animaux, car une fois que l'animal était mort, tout ce qu'il contenait de la substance du bon principe lui échappait à l'instant, et ce qui restait n'était pas digne d'être épuré dans l'estomac des *Elus*, qui s'abstenaient de vin, comme étant, suivant eux, le fiel des princes des ténèbres.

comprimées dans ce fruit si elles n'eussent été dégagées par la dent et l'estomac de l'élu. Malheureux, je croyais qu'il valait mieux avoir pitié des productions de la terre que des hommes pour qui elle produit. Car si tout autre qu'un manichéen (1) m'en avait demandé pour apaiser sa faim, le don d'une bouchée ne m'aurait pas semblé trop rigoureusement puni par la peine capitale.

4° Tout ce que les *Elus* avaient pu dégager de cette bonne substance était placé par les anges sur deux navires qui étaient le soleil et la lune, et s'en retournait au royaume de Dieu. Il était nécessaire de faire connaître toutes ces extravagances, pour que l'on comprenne bien ce que le saint Docteur nous dit ici de la doctrine des manichéens, qu'il développe plus au long dans son ouvrage des *Mœurs des manichéens* et dans d'autres.

(1) *Tout autre qu'un manichéen.* Saint Augustin dit au livre III, ch. XVII, *Contre les lettres de Pétilien Donatiste :* « Qu'il affirme avec une audace étonnante, soit parce qu'il est trompé, soit pour tromper les autres, que j'ai été prêtre manichéen. Qu'il présente sous le jour qu'il lui plaira les paroles du troisième livre de mes *Confessions,* qui sont d'une clarté parfaite pour ceux qui les lisent, et qui trouvent encore leur explication dans beaucoup d'autres discours composés avant ou après, etc. » Nous n'avons

dente ac ventre solverentur. Et credidi miser magis esse misericordiam præstandam fructibus terræ quam hominibus, propter quos nascerentur. Si quis enim esuriens peteret, qui Manichæus non esset, quasi capitali supplicio damnanda buccella videretur, si ei daretur.

pu découvrir quelles sont ces paroles que Pétilien détachait de leur place naturelle pour en donner une fausse interprétation.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Augustin a vu s'accomplir en lui ce que saint Paul dit des philosophes en termes si énergiques : « Ils se sont perdus dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été obscurci ; ainsi, en disant qu'ils étaient sages, ils sont devenus fous. » (*Rom.* I, 22-23.) Peut-on concevoir une folie plus grande que celle qui fait adopter de pareilles et d'aussi extravagantes rêveries?

Cependant, l'orgueil et la volupté conduisirent insensiblement Augustin à croire de semblables niaiseries. Quel exemple puissant pour persuader aux savants, quelle que soit l'élévation de leur esprit, qu'ils peuvent être livrés à un sens réprouvé, de sorte que, non seulement ils fassent, mais qu'ils croient des choses souverainement inconvenantes, que l'impiété de leurs actes les conduise à l'extravagance des croyances, et qu'ils tombent ainsi dans l'hérésie par un jugement de Dieu aussi juste qu'il est terrible.

CHAPITRE XI

Il rappelle les prières et les larmes de sa mère sur ses égarements, le songe qu'elle eut sur sa conversion, qui ne devait avoir lieu que neuf ans plus tard, et l'interprétation, fausse mais spécieuse, qu'il donna de ce songe.

1. — Mais vous avez étendu votre main d'en haut et vous avez tiré mon âme de ces profondes ténèbres, alors que ma mère, votre fidèle servante, pleurait sur moi plus que les autres mères sur le cercueil de leur fils. Elle me voyait mort à la foi, à l'Esprit qu'elle tenait de vous; et vous l'avez exaucée, Seigneur! Vous l'avez exaucée! Vous n'avez pas dédaigné ses larmes dont le torrent arrosait la terre sous ses yeux, partout où elle se prosternait dans la prière. Oui, vous l'avez exaucée! Car d'où pouvait lui venir ce songe qui la consola si bien qu'elle me permit de vivre auprès d'elle, dans sa maison, de manger à sa table d'où elle m'avait éloigné (1) par horreur de mes blasphèmes impies? Elle se voyait debout sur une règle de bois (2), quand un jeune homme vint vers elle, tout rayonnant de lumière, souriant aimablement à sa tristesse morne et découragée. Il lui demanda la cause de sa douleur et de ses larmes continuelles, du ton de quelqu'un qui veut plutôt ins-

(1) *D'où elle m'avait éloigné.....* Monique, ne pouvant plus douter qu'Augustin, non content d'offenser Dieu par ses crimes, l'avait renié en apostasiant Jésus-Christ et sa sainte Eglise, ne se contenta pas de pleurer : l'heure était venue de déployer, pour sauver son enfant, toutes les forces dont Dieu a armé les mères.

Quand Augustin, revenant en vacances à Tagaste, apparut à la maison paternelle avec l'orgueil du sectaire, au premier mot qu'il laissa échapper de son hérésie (ô devoirs des mères chrétiennes, que vous êtes terribles!), Monique se redressa indignée, ou plutôt outragée. Elle se sentait atteinte dans ce qu'il y avait en elle de plus délicat et de plus profond. Et son amour pour Dieu, son attachement à la sainte Eglise, sa tendresse pour un fils égaré, la crainte de le voir perdu à jamais, l'horreur du mal, s'unissant à la fois dans son âme, lui inspirèrent un des plus beaux actes d'énergie chrétienne dont l'histoire des saints ait gardé le souvenir. Elle chassa Augustin de chez elle ; elle lui défendit de jamais paraître à ses yeux quand il revien-

CAPUT XI

Planctus et somnium matris Augustini de suo filio.

1. — Et misisti manum tuam ex alto, et de hac profunda caligine eruisti animam meam cùm pro me fleret ad te mater mea fidelis tua, amplius quam flent matres corporea funera. Videbat enim illa mortem meam ex fide et spiritu, quem ex te habebat, et exaudisti eam, Domine. Exaudisti eam, nec despexisti lacrymas ejus, cum profluentes rigarent terram sub oculis ejus, in omni loco orationis ejus. Exaudisti eam : nam unde illud somnium quo eam consolatus es, ut vivere me secum cederet, et habere secum eamdem mensam in domo, quod nolle cœperat, aversans et detestans blasphemias erroris mei? Vidit enim se stantem in quadam regula lignea et advenientem ad se juvenem splendidum, hilarem atque arridentem sibi, cum illa esset mœrens, et mœrore confecta. Qui cum causas ab ea quæsisset mœstitiæ suæ, quotidianarumque lacrymarum (docendi ut assolet, non discendi gratia), atque illa respondisset, perditionem meam se

drait à Tagaste, lui déclarant qu'elle ne le souffrirait plus, ni à sa table, ni sous son toit ; et, détestant les blasphèmes dont il faisait profession, pleine de cette colère auguste qui investit une mère d'une si irrésistible autorité, elle lui ordonna de sortir de sa maison et de n'y plus remettre les pieds. On ne résiste pas à de tels ordres. Augustin baissa la tête et se retira chez Romanianus. (*Contra Acad.*, lib. II, cap. II.)

(2) *Elle se voyait debout sur une règle de bois.* Platon, dans *Philèbe*, place la règle au nombre des instruments d'architecture ; on l'emploie pour diriger et égaliser la longueur des murs. Saint Isidore lui donne le nom de *canon*. (*Orig.*, liv. VI, ch. XVI ; liv. XIX, ch. XVIII.) On l'appelle règle parce qu'elle est droite, *recta*, et comme la rectitude ; ou bien son nom vient de ce qu'elle dirige et, au besoin, corrige tout ce qui dévie, tout ce qui est tortueux. Je croirais donc volontiers que sainte Monique s'est vue

truire que s'enquérir. Et sur sa réponse qu'elle pleurait ma perte, il lui ordonna de ne se plus mettre en peine et de faire attention que, là où elle était, j'étais moi-même. Elle regarda et elle me vit à côté d'elle, sur la même règle, debout. Ah! vous prêtiez assurément l'oreille au cri de son cœur!

2. — Dieu bon, tout-puissant, qui prenez soin de chacun de nous comme s'il était seul, et de tous comme de chacun! J'ajouterai que lorsque ma mère me raconta la vision, je m'efforçai de l'entraîner à l'espérance de devenir un jour ce que j'étais; mais elle, aussitôt et sans hésiter: « Non, répondit-elle, on ne m'a pas dit: *Vous serez où il est*, mais bien: *il sera où vous êtes.* » Je rappelle devant vous ce souvenir, Seigneur, comme je l'ai déjà dit souvent; la réponse de ma mère si attentive à votre oracle et si prompte à voir la vérité qui m'échappait, sans se laisser troubler par une fausse interprétation, cette réponse m'émut bien plus que le songe lui-même, qui consolait l'inquiétude présente de cette sainte femme et lui présageait la joie pour un avenir encore lointain. (1)

3.— Car neuf années encore s'écoulèrent, durant lesquelles je me roulais dans la fange du péché et les ténèbres de l'erreur, faisant de fréquents efforts pour me relever, mais retombant toujours plus bas. Et, toutefois, cette veuve pieuse (2), chaste et sobre,

debout avec son fils sur cette règle, figure par laquelle Dieu lui prédisait qu'un jour le fils partagerait les sentiments de la même foi. Après sa conversion, saint Augustin (liv. VIII, ch. XII) remercie Dieu de l'avoir fermement établi sur cette *règle de la foi* où il avait révélé à sa mère que son fils se tiendrait toujours avec elle.

(1) *Un avenir encore lointain*..... « L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est l'ouvrage de sa mère. » On pourrait écrire ce beau mot comme exergue au bas des images de sainte Monique : aucun ne saurait lui faire plus d'honneur.

(2) *Cette veuve pieuse*, etc. Monique était une de ces veuves dont parle saint Paul, qui, vraiment veuves et désolées, « s'ensevelissent, pour ainsi dire elles-mêmes, dit Bossuet, dans le tombeau de leur époux, y enterrent tout amour humain avec ses cendres chères, et, délaissées sur la terre, passent les jours et les nuits dans la prière et font écouler tout leur amour vers Jésus-Christ comme vers un époux. » (*Orais. fun. de la princesse palatine* et *Lettre LXXXIII de piété et de direction.*)

plangere; jussisse illum, quo secura esset, atque admonuisse, ut attenderet et videret, ubi esset illa, ibi esse et me. Quod illa ubi attendit, vidit me juxta se in eadem regula stantem. Unde hoc, nisi quia erant aures tuæ ad cor ejus?

2. — O tu bone omnipotens, qui sic curas unumquemque nostrum, tanquam solum cures; et sic omnes, tanquam singulos! Unde illud etiam, quod cum mihi narrasset ipsum visum, et ego ad id trahere conarer, ut illa se potius non desperaret futuram esse, quod eram, continuo sine aliqua hæsitatione: « Non, inquit; non enim mihi dictum est, Ubi ille, ibi et tu: sed, *Ubi tu, ibi et ille.* » Confiteor tibi, Domine, recordationem meam, quantam recolo (quod sæpe non tacui), amplius me isto per matrem vigilantem responso tuo (quod tam vicina interpretationis falsitate turbata non est, et tam cito vidit quod videndum fuit, quod ego certe, antequam dixisset, non videram), etiam tum commotum fuisse, quam ipso somnio, quo feminæ piæ gaudium tanto post futurum, ad consolationem tunc præsentis sollicitudinis, tanto ante prædictum est.

3. — Nam novem ferme anni secuti sunt, quibus ego in illo limo profundi ac tenebris falsitatis, cum sæpe surgere conarer, et gravius alliberer, volutatus sum : cum

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Saint Augustin fait ressortir d'une manière admirable le soin particulier que la divine Providence prend de notre salut lorsqu'il s'écrie : « O vous, Bonté toute-puissante qui prenez soin de chacun de nous comme s'il était seul, et de tous comme de chacun en particulier! » Quelle reconnaissance nous devons à une si grande bonté qui opère notre salut par des voies secrètes et merveilleuses! Saint Augustin en a fait l'expérience, lui à qui la réponse de sa mère ne fut pas moins salutaire que ce qu'elle vit en songe. L'un et l'autre avaient pour auteur Dieu, dont la miséricorde infatigable devait encore dissimuler pendant neuf ans les péchés d'Augustin à cause du repentir. (*Sap.* XI, 24.)

telle que vous les aimez, plus facile à l'espérance, non moins assidue cependant à pleurer et à gémir, ne cessait, aux heures de ses longues prières, de se lamenter pour moi. Ses prières montaient jusqu'en votre présence, et vous me laissiez néanmoins me tourner et me retourner dans cette profonde nuit.

tamen illa vidua casta, pia et sobria, quales amas, jam quidem spe alacrior, sed fletu et gemitu non segnior, non desineret horis omnibus orationum suarum de me plangere ad te. Et intrabant in conspectum tuum preces ejus, et me tamen dimittebas adhuc volvi et involvi illa caligine.

CHAPITRE XII

Monique supplie un vénérable et saint évêque de voir son fils et de discuter avec lui pour le guérir de ses erreurs. Il s'y refuse et répond aux instances plus pressantes de sa mère : « Il est impossible que le fils de tant de larmes soit perdu pour toujours. »

1. — Vers le même temps, vous prononciez un autre oracle dont je me souviens. Il est bien des choses que je passe pour courir à celles qui m'excitent davantage à vous bénir; il en est aussi que j'ai oubliées. Cet oracle, vous l'avez rendu par la bouche d'un de vos ministres, d'un évêque (1) nourri dans votre Eglise, versé dans la science de vos Ecritures. Ma mère le priait un jour de daigner converser avec moi pour réfuter mes erreurs, me désapprendre le mal et m'enseigner le bien, supplication qu'elle adressait à tous ceux qu'elle croyait capables d'une telle entreprise. Il refusa, et c'était agir prudemment, comme je l'ai reconnu plus tard. Mon esprit, disait-il, était encore trop indocile, séduit par la nouveauté de l'erreur et fier du succès de quelques disputes dans lesquelles, ainsi que lui avait raconté ma mère, j'avais troublé la simplicité de nombreux ignorants. « Laissez-le faire, ajouta-t-il, contentez-vous de prier le Seigneur pour lui. En étudiant, il apprendra lui-même tout ce qu'il y a là d'erreur et d'impiété. »

2. — Il raconta ensuite que, lui aussi, tout enfant, avait été livré

(1) *Un évêque*.... On ne sait quel fut cet évêque. On croit communément, mais sans aucun fondement, que ce fut saint Ambroise; car, au témoignage de saint Augustin lui-même, il n'entra en relations avec le saint archevêque de Milan qu'environ neuf ans après, c'est-à-dire à l'âge de vingt-neuf ans, comme il le rapporte ci-après, au livre V, chap. XII. Au chapitre III du même livre, il déclare qu'il va parler de ce qui s'est passé pendant sa vingt-neuvième année.

D'ailleurs, Augustin parle ici d'un certain évêque (*quemdam*) qui n'était pas autrement connu, et quel évêque plus connu que saint Ambroise, surtout dans les *Confessions?* Cet évêque avait été lui-même autrefois séduit

CAPUT XII

Quale responsum mater Augustini accepit de ipsius conversione.

1. — Et dedisti alterum responsum interim, quod recolo. Nam et multa prætereo, propter quod propero ad ea quæ me magis urgent confiteri tibi, et multa non memini. Dedisti ergo alterum, per sacerdotem tuum quemdam episcopum, nutritum in Ecclesia, et exercitatum in libris tuis. Quem cum illa femina rogasset, ut dignaretur mecum colloqui et refellere errores meos, et dedocere me mala, ac docere bona (faciebat enim hoc, si quos forte idoneos invenisset), noluit ille; prudenter sane, quantum sensi postea. Respondit enim, me adhuc esse indocilem, eo quod inflatus essem novitate hæresis illius, et nonnullis quæstiunculis jam multos imperitos exagitassem, sicut illa indicaverat ei. Sed : « Sine, inquit, illum ibi; et tantum roga pro eo Dominum; ipse legendo reperiet, quis ille sit error, et quanta impietas. »

2. — Simul etiam narravit se quoque parvulum, a se-

par les erreurs des manichéens, auxquelles saint Ambroise demeura toujours étranger.

Augustin nous raconte dans la suite qu'il craignait de prolonger ses entretiens avec Ambroise sur les matières de la foi, pour ne pas prendre sur ses pieuses études et sur les heures que réclamaient les grandes affaires dont il était chargé. Ambroise n'aurait donc pas refusé si ouvertement d'entrer en discussion avec Augustin. Enfin, plus loin (liv. VI, ch. II), il raconte que saint Ambroise, lorsqu'il le voyait, ne tarissait pas en éloges sur le compte de Monique et le félicitait d'avoir une telle mère « et, ajoute-t-il, il ne savait pas quel fils elle avait en moi. » Or, comment Ambroise eût-il pu ignorer quel fils avait Monique, si elle l'avait tant de fois supplié avec larmes pour le salut de son fils?

aux manichéens par sa mère qu'ils avaient séduite; qu'il avait non seulement lu, mais copié presque tous leurs livres, et que, sans dispute, sans exhortation, il avait vu clairement combien cette secte était à fuir, et il l'avait fuie. Comme ma mère, sans se rendre à ses paroles, le pressait plus encore de ses prières et de larmes abondantes pour qu'il me vît et conversât avec moi : « Allez, dit-il avec quelque impatience, allez et vivez toujours ainsi. Il est impossible qu'il périsse, le fils de tant de larmes. » (1) Plus tard, dans nos entretiens, ma mère rappelait souvent qu'elle avait reçu cette réponse comme une voix du ciel.

(1) *Le fils de tant de larmes!* « O mystérieuse puissance des larmes d'une pieuse mère : un ange les recueille dans une coupe d'or et les porte au pied du trône divin comme l'offrande du plus grand prix; les pleurs d'une sainte mère pour son fils se changent en bouclier de diamant qui le défend à travers la vie. Si ce fils est enseveli dans la nuit du mensonge, les larmes maternelles ont une force inexprimable pour l'arracher du gouffre, quelle qu'en soit la profondeur. Elles disent au jeune homme couché dans le cercueil de l'erreur, comme autrefois le divin Maître au fils de la veuve de Naïm : *Lève-toi, je te le commande!* Orages de l'Océan, bêtes du désert, vous ne pourrez rien contre le fils protégé par les larmes d'une mère priant sans cesse au pied de la croix! Vous ne pourrez rien contre lui, périls de tout genre dont la carrière de l'homme est semée; et, quand la mère qui prie et qui pleure se sera envolée sur un rayon de lumière vers l'invisible patrie où l'œil ne connaît plus les larmes, sa prière gardera encore le fils qu'elle aura laissé orphelin. » (Poujoulat, *Vie de saint Augustin*, ch. 1er.)

Voir ch. IX, liv. V, n° 3. — Voir aussi les pages éloquentes de Mgr Bougaud sur la double interprétation de cette célèbre parole du vieil évêque. (*Hist. de sainte Monique*, p. 191-193.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Parmi les signes de prédestination et les moyens de salut qui nous sont donnés, il n'en est pas de plus puissant que d'avoir auprès de Dieu des avocats qui cherchent à fléchir sa bonté par des prières continuelles, et qui veulent nous sauver sans que nous le voulions et comme malgré nous. Combien périraient éternellement sous le poids de leurs propres crimes et qui sont sauvés par les prières des autres! C'est ainsi qu'Augustin dut son salut aux prières de sa mère. En effet, Dieu ayant promis d'exaucer toute prière faite avec les conditions prescrites, il est comme obligé, par cette

ducta matre sua, datum fuisse Manichæis, et omnes pene non legisse tantum, verum etiam scriptitasse libros eorum : sibique apparuisse, nullo contra disputante et convincente, quam esset illa secta fugienda, itaque fugisse. Quæ cum ille dixisset, atque illa nollet acquiescere, sed instaret magis deprecando, et ubertim flendo, ut me videret et mecum dissereret : ille jam substomachans tædio : « Vade, inquit, a me, ita vivas : fieri enim non potest, ut filius istarum lacrymarum pereat. » Quod illa ita se accepisse, inter colloquia sua mecum sæpe recordabatur, ac si de cœlo sonuisset.

promesse, de faire ce qu'on lui demande, quel que soit celui pour qui on le prie. « Car cette promesse, dit Suarez (*De Relig.*, v, 27), ne doit pas seulement s'arrêter à la personne qui prie, mais s'étendre à tous ceux pour lesquels la prière est faite. »

2. « La parole de cet évêque avait deux sens. C'était d'abord une de ces grandes pensées que donne la foi, une vue pénétrante de la bonté, de la tendresse, de la miséricorde, de l'amour infini de Dieu pour l'homme, de l'impossibilité où il sera toujours de ne pas s'incliner tendrement vers celui qui souffre, qui pleure et qui s'agenouille en l'invoquant. Mais cela surtout voulait dire que, s'il venait des jours si tristes que toute prière s'éteignît sur les lèvres de l'homme, il y en a une qui ne s'éteindra jamais, qui montera toujours, obstinée, invincible, jusqu'à Dieu : c'est la prière d'une mère qui pleure sur son enfant.

» Dans cette pensée, la plus élevée peut-être, il y en avait, à notre avis, une autre, profonde aussi et bien belle, une vue non plus du théologien, mais du moraliste; non de l'homme de foi qui connaît Dieu, mais de l'homme d'expérience qui a étudié les âmes. Cette parole : « Il est » impossible que le fils de tant de larmes périsse, » on aurait pu la traduire ainsi : « Il est impossible que l'enfant d'une telle mère périsse! » Comme si le vieil évêque, voyant cette femme abîmée dans une si sublime douleur, s'était dit à lui-même : Il est impossible qu'une mère qui pleure ainsi sur un fils égaré ne lui ait pas fait une conscience impérissable, qu'elle ne lui ait pas communiqué quelque chose du feu sacré qui la consume; qu'ayant une telle foi, une si grande horreur du mal, un amour de Dieu si intense et si pur, elle n'en ait pas imprégné et embaumé l'âme d son fils à des profondeurs où les passions ne descendront jamais. » (Mgr Bougaud, *Vie de sainte Monique.*)

LIVRE IV

LIVRE IV

Dans ce livre, saint Augustin confesse en rougissant qu'il est resté pendant neuf ans dans la secte des manichéens et qu'il entraîna quelques autres avec lui dans les mêmes erreurs. Il s'accuse ensuite d'avoir, à la même époque, consulté les astrologues, puis se reproche d'avoir été affecté d'une douleur immodérée à la perte d'un ami qu'il aimait tendrement et que la mort lui avait enlevé. A cette occasion, il disserte longuement sur la fausse et sur la véritable amitié. Il fait enfin mention de ses livres ou traités du « Beau et du Convenable » qu'il a composés à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans et rappelle la facilité avec laquelle il comprit de lui-même, à vingt ans, les « Catégories d'Aristote » et les ouvrages de ce philosophe sur les « Arts Libéraux ».

CHAPITRE PREMIER

Comment, pendant l'espace de neuf ans, Augustin,
victime de la séduction, cherche à séduire les autres par l'orgueil et l'hérésie.

1. — Durant un intervalle de neuf années, de dix-neuf à vingt-huit ans, jouet de mes instincts déréglés, je fus tout ensemble séduit et séducteur, trompé et trompeur; en public par l'enseignement des sciences qu'on nomme libérales, en secret par le mensonge d'une fausse religion; ici, jouet de l'orgueil, là, de la superstition, partout, de la vanité. Epris d'un fantôme de gloire, je mendiais les applaudissements du

LIBER QUARTUS

Pudet se Manichæorum sectæ addictum fuisse per novennium, atque alios secum in eumdem errorem pertraxisse : tum etiam consuluisse mathematicos; et amicum sibi interea morte præreptum, acerbiori quam æquum esset animi dolore fuisse prosecutum : cujus occasione de vana et de solida amicitia non pauca dicit. Mentionem facit librorum « de Pulchro et Apto » a se conscriptorum, necnon quam facile Aristotelis « Categorias » atque « Liberalium artium libros » anno ætatis ferme vigesimo per sese intellexerit.

CAPUT PRIMUM

Quamdiu et quomodo alios seduxerit.

1. — Per idem tempus annorum novem, ab undevicesimo anno ætatis meæ, usque ad duodetricesimum, seducebamur et seducebamus, falsi atque fallentes in variis cupiditatibus, et palam per doctrinas, quas liberales vocant, occulte autem falso nomine religionis : hic superbi, ibi superstitiosi, ubique vani. Hac popularis gloriæ sectantes inanitatem, usque ad theatricos plausus et contentiosa carmina, et agonem coronarum fœnearum, spectaculorum nugas, et intemperantiam libidinum : illac autem purgari nos ab istis sordibus expetentes, cum eis qui appellantur electi et sancti, afferremus escas, de

public (1) jusque sur les théâtres, dans les joutes de poésie dont le prix était une couronne de fleurs aussitôt fanées, dans les folies des spectacles et de toutes les intempérances de la passion. Et de là, courant aux sectateurs de Manès, qui se nommaient les *Elus,* les *Saints*, je leur apportais des aliments, afin que, dans le laboratoire de leur estomac (2), il se formât des *anges* et des *dieux* capables de me purifier de mes souillures! Voilà les extravagances que je professais avec plusieurs amis séduits comme moi, hélas! et par moi.

2. — Qu'ils me raillent, ces superbes que vous n'avez pas encore, ô mon Dieu, renversés et brisés pour leur salut; je ne laisserai pas de vous glorifier par l'aveu de mes hontes. Donnez-moi, je vous prie, donnez-moi de promener aujourd'hui mon souvenir par tous les détours de mes erreurs passées et de vous offrir un sacrifice d'allégresse. Car, sans vous, que suis-je à moi-même, sinon un guide de perdition? Et que suis-je, quand mon âme est en santé, sinon le nourrisson que vous allaitez de votre suave et incorruptible aliment? Quel qu'il soit, l'homme est-il autre chose qu'un homme? Qu'ils nous raillent, les puissants, les forts! nous, les faibles, les indigents, nous continuerons à vous glorifier.

(1) *Je mendiais les applaudissements du public.* Augustin, qui ne désirait point encore la gloire véritable, poursuivait la vaine gloire, en récitant des vers sur le théâtre et en ambitionnant les couronnes données aux vainqueurs. Il appelle ces couronnes des couronnes de foin, par mépris; non qu'elles fussent faites avec du foin, mais parce que les plantes, les fleurs, les feuilles dont elles étaient composées se desséchaient bientôt comme du foin.

(2) *Afin que dans le laboratoire de leur estomac.* Saint Augustin nous indique qu'il resta neuf ans parmi les *Auditeurs* de l'hérésie manichéenne. Pour être purifié de ses crimes, il y portait, comme nous l'avons dit plus haut, « des aliments aux *Elus,* » persuadé que dans leur estomac, comme dans un alambic, s'élaboraient les parcelles de la substance divine et qu'il en sortait des dieux pour briser ses chaînes. Les manichéens s'imaginaient, en

quibus nobis in officina aqualiculi sui fabricarent angelos et deos, per quos liberaremur. Et sectabar ista, atque faciebam cum amicis meis per me ac mecum deceptis.

2. — Irrideant me arrogantes, et nondum salubriter prostrati et elisi a te, Deus meus; ego tamen confitear tibi dedecora mea, in laude tua. Sine me, obsecro, et da mihi circuire præsenti memoria præteritos circuitus erroris mei, et immolare tibi hostiam jubilationis. Quid enim ego sum mihi sine te, nisi dux in præceps? Aut quid sum, cum mihi bene est nisi sugens lac tuum, aut fruens te cibo qui non corrumpitur? Et quid homo est quilibet homo, cum sit homo? Sed irrideant nos fortes et potentes; nos autem infirmi et inopes, confiteamur tibi.

effet, que les particules de la substance divine mélangées avec la nourriture, la boisson et beaucoup d'autres choses, étaient en partie des anges, en partie des âmes humaines. (Voir dans l'Introduction, à l'*Histoire de saint Augustin,* par M. Poujoulat, édit. Mame, 1885, l'analyse de la doctrine de Manès, p. 33-35, 141 et suiv., 245 et suiv., et le livre de saint Augustin, *De utilitate cred. Disput. contra Fortunat.*)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Du souvenir de ses péchés, saint Augustin s'élève jusqu'à la louange de Dieu, dans la conscience et la conviction de la faiblesse humaine; et, par cette considération, il brise toutes les prétentions de notre orgueil, car qu'est l'homme pour lui-même sans Dieu, sinon un guide malheureux, qui se jette au précipice?

2. Non seulement l'homme ne peut éviter le mal que sous la conduite de Dieu, mais il ne goûte de véritable bonheur que lorsqu'il suce le lait divin, en puisant dans les créatures les consolations qui lui sont permises; ou bien lorsqu'il jouit de Dieu comme d'une nourriture incorruptible, en s'attachant étroitement à lui par la méditation et par l'amour, et en faisant la volonté de son Père, ce qui a été aussi la nourriture de Jésus-Christ. (*Joan.* IV, 34.)

CHAPITRE II

Il enseigne la rhétorique et contracte une liaison coupable. Il refuse avec horreur les moyens que lui offre un devin de remporter la victoire dans un concours.

1. — A cette époque, j'enseignais la rhétorique (1) ; et, vaincu par la cupidité, je vendais l'art de vaincre les autres par la parole (2). Pourtant, je préférais, vous le savez, Seigneur, avoir ce qu'on appelle de bons disciples, et en toute simplicité je leur apprenais l'artifice, non pour mettre en péril la vie de l'innocent, mais pour sauver parfois une tête coupable. Et vous, mon Dieu, vous m'avez vu de loin sur le chemin glissant où je m'aventurais, conserver encore, au milieu d'une épaisse fumée, l'étincelle de cette probité du maître à l'égard des disciples dont j'étais le compagnon dans l'amour de la vanité et la recherche du mensonge. En ces mêmes années, poussé par une imprudente et folle ardeur, je m'étais engagé dans une union illégitime. Ce fut la seule et j'y restai fidèle. Je ne laissai pas d'apprendre, par ma propre expérience, la différence qu'il y a entre le pacte conjugal, dont l'objet est de fonder une famille, et la liaison criminelle où la venue de l'enfant trompe le vœu de ceux qui

(1) *A cette époque j'enseignais la rhétorique.* On ne voit pas bien à quelles années précises de sa jeunesse Augustin fait allusion. Il ne s'est pas astreint à un ordre rigoureux des faits dans ses *Confessions,* mais ici moins encore, comme l'ont remarqué les Bénédictins dans sa vie (liv. I^er^, ch. VIII): « Aux premiers chapitres du quatrième livre des *Confessions,* il ne suit point l'ordre chronologique, mais raconte indistinctement ce qui lui est arrivé de sa dix-neuvième à sa vingt-huitième année. » Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il ne peut être question ni de sa dix-neuvième année qu'il a passée, ainsi que les deux précédentes, à Carthage, comme disciple, ni de la vingtième où il était maître de grammaire à Tagaste, comme le rapporte le témoin le plus véridique de sa vie. « Il enseigna d'abord la grammaire dans sa ville natale et ensuite la rhétorique à Carthage, capitale de l'Afrique. » (Ch. I^er^.) C'est à la fin seulement du chapitre VII qu'Augustin

CAPUT II

Rhetoricam docet, mulierem fovet, et haruspicem contemnit.

1. — Docebam in illis annis artem rhetoricam, et victoriosam loquacitatem victus cupiditate vendebam. Malebam tamen, Domine, tu scis, bonos habere discipulos, sicut appellantur boni; et eos sine dolo docebam dolos, non quibus contra caput innocentis agerent, sed aliquando pro capite nocentis. Et tu, Deus, vidisti de longinquo lapsantem in lubrico, et in multo fumo scintillantem fidem meam, quam exhibebam, in illo magisterio diligentibus vanitatem, et quærentibus mendacium socius eorum. In illis annis unam habebam, non eo quod legitimum vocatur, conjugio cognitam, sed quam indagaverat vagus ardor, inops prudentiæ : sed unam tamen ei quoque servans thori fidem, in qua sane experirer exemplo meo, quid distaret inter conjugalis placiti modum, quod fœderatum esset generandi gratia, et pactum libidinosi amoris, ubi proles etiam contra votum nascitur, quamvis jam nata cogat se diligi.

parle de son départ de Tagaste pour Carthage. Est-ce donc à Tagaste qu'il aurait enseigné la rhétorique après la grammaire? Le récit de Possidonius ne permet pas de le croire, d'autant plus que ces grands concours de poésie dramatique dont parle Augustin et auxquels présidait un proconsul, ne peuvent s'entendre que de ceux qui avaient lieu à Carthage. Il en est qui, d'après le proconsulat de Vindicianus, rapportent, comme font les Bollandistes, ce que dit ici Augustin à l'année 379 de Jésus-Christ et la vingt-cinquième de son âge.

(2) *Je vendais l'art de vaincre les autres par la parole.* Il veut parler de l'éloquence dont le bavardage prestigieux et artificieux est justement condamnable, à moins qu'elle n'ait pour fin l'honneur de Dieu ou le salut des âmes. Saint Augustin dit qu'il vendait la rhétorique, parce qu'il enseignait

lui donnent la vie, bien qu'à peine né il force leur tendresse (1).

2. — Je me souviens aussi qu'ayant voulu concourir pour un poème dramatique, je ne sais quel aruspice me fit demander ce que je lui donnerais s'il m'obtenait la victoire. Plein d'horreur pour ces abominables sacrilèges, je répondis que, la couronne fût-elle d'or, fût-elle impérissable, je ne souffrirais pas que mon succès coûtât la vie à une mouche. Je savais qu'il devait immoler des animaux en sacrifice, pour me gagner, par cette offrande, l'assistance des démons. Mais ce ne fut pas pour votre chaste amour (2), ô Dieu de mon cœur, que je répudiai ce crime, car je ne savais pas vous aimer, moi qui ne savais concevoir que des beautés corporelles. L'âme qui soupire après de tels fantômes n'est-elle pas adultère (*Ps.* LXXII, 27), dupe du mensonge, pâture des vents? Je ne voulais pas qu'on sacrifiât pour moi aux démons à qui, par ma superstitieuse créance, je me sacrifiais moi-même! Et qu'est-ce donc que repaître les vents (*Ose.* XII, 1), sinon, par nos égarements, nous livrer en pâture à la risée, et à la cruelle joie des esprits de ténèbres?

moyennant un salaire convenu, et c'est la raison pour laquelle il appelle souvent les professeurs gagés « des vendeurs de paroles » et leurs disciples des « acheteurs ».

(1) *Il force leur tendresse.* Augustin, dès son premier séjour à Carthage, avait contracté cette union illégitime. Lorsqu'il y revint pour ouvrir lui-même une école d'éloquence, la naissance d'*Adeodatus* riva plus fortement sa chaîne.

(2) *Ce ne fut point pour votre chaste amour*, c'est-à-dire pour me conserver pur à vos yeux. On lit dans quelques manuscrits : « Ce ne fut point par un motif de charité, » *non ex tuâ caritate,* au lieu de *castitate;* et la suite paraît rendre plus vraisemblable cette leçon, car, ajoute saint Augustin, « je ne savais pas vous aimer. » Cependant, la véritable religion étant une certaine chasteté de l'âme qui embrasse Dieu comme son époux, on peut conserver la première leçon, et alors le sens sera que ce n'est point par un sentiment de vraie religion qu'il a repoussé les sacrifices de cet aruspice,

2. — Recolo etiam, cum mihi theatrici carminis certamen inire placuisset, mandasse mihi nescio quam haruspicem, quid ei dare vellem mercedis, ut vincerem; me autem fœda illa sacramenta detestatum et abominatum respondisse : nec si corona illa esset immortaliter aurea, muscam pro victoria mea necari me sinere. Necaturus enim erat ille in sacrificiis suis animantia, et illis honoribus invitaturus mihi suffragatura dæmonia videbatur. Sed hoc quoque malum, non ex tua charitate repudiavi, Deus cordis mei. Non enim amare te noveram, qui nisi fulgores corporeos cogitare non noveram. Talibus enim figmentis suspirans anima, nonne fornicatur abs te, et fidit in falsis, et pascit ventos? Sed videlicet sacrificari pro me nollem dæmonibus quibus me illa superstitione ipse sacrificabam. Quid est enim aliud ventos pascere quam ipsos pascere: hoc est, errando eis esse voluptati atque derisui?

mais dominé par cette erreur des manichéens qui regardaient comme défendu de tuer aucun animal « de peur d'offenser les princes des ténèbres dont ils disaient que toute chair tirait son origine. » (*Heres.*, XLVI.)

CONSIDÉRATION PRATIQUE

On voit ici briller dans Augustin, tout livré qu'il était à ces impiétés, un heureux naturel qui l'excitait à rendre bons ses disciples et à rester fidèle même à une concubine. Nous voyons par là qu'il était naturellement porté à faire le bien et à la fidélité dans ses affections. Les impies, au contraire qui sont privés de ces précieuses qualités, laissent à peine quelque espérance de retour; car un esprit porté au mal et sans foi est difficilement accessible aux avertissements des gens de bien et se laisse rarement toucher par les inspirations divines.

CHAPITRE III

Il se livre tout entier à sa passion pour l'astrologie, sans que les avis des personnages les plus autorisés puissent lui persuader de renoncer à ces chimères. Il en est désabusé par Vindicianus, sage vieillard très versé dans la médecine.

1. — Par contre, je ne cessais de consulter les astrologues (1), sous prétexte que leurs divinations n'exigeaient aucun sacrifice et qu'ils n'adressaient aucune prière aux mauvais esprits; mais la véritable piété chrétienne ne les repousse et ne les condamne pas moins. C'est à vous, Seigneur, qu'il faut confesser mes fautes et dire : Ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché. (*Ps.* XL, 5.) Loin d'abuser de votre indulgence pour vous offenser, je dois me rappeler cette parole du Seigneur : Voilà que tu es guéri : désormais, garde-toi de pécher, de peur qu'il ne t'arrive pis encore. (*Joan.* V, 14.) C'est ce précepte salutaire qu'ils s'efforcent d'anéantir, les imposteurs qui disent : « Il y a dans les astres une influence fatale qui vous contraint au péché. Vénus a fait ceci, ou Saturne, ou Mars..... » Ainsi, pour innocenter l'homme, chair et sang, orgueilleuse pourriture, on rejette la faute sur le Créateur et l'ordonnateur des cieux et des constellations! Et quel autre est-il que vous, ô Dieu de douceur, source de toute justice, qui rendez à chacun selon ses œuvres (*Matth.* XVI, 27), et ne méprisez pas le cœur contrit et humilié? (*Ps.* L, 19.)

2. — Il y avait alors à Carthage un homme d'un esprit péné-

(1) *Consulter les astrologues.* Saint Augustin veut parler ici de ceux qui, sur la simple inspection des astres, s'efforcent de prédire les mœurs et les actions des hommes et qui, d'après la place que les astres occupent dans le ciel, se vantent, par une prétention aussi impie qu'elle est insensée, de pouvoir connaître et annoncer, à la naissance d'un enfant, son sort heureux ou malheureux, ses vices ou ses vertus, la durée de sa vie et le moment de sa mort. On les appelle encore faiseurs d'horoscopes, parce qu'ils observent les astres qui président, disent-ils, aux naissances, ou *astrologues judi-*

CAPUT III

Ab astrologia, cui deditus erat, per senem medicinæ et rerum peritum, revocatur.

1. — Ideoque illos planetarios quos mathematicos vocant plane consultare non desistebam, quod quasi eis nullum esset sacrificium, et nullæ preces ad aliquem spiritum ob divinationem dirigerentur : quod tamen christiana et vera pietas consequenter repellit et damnat. Bonum est enim confiteri tibi, Domine, et dicere : Miserere mei, cura animam meam quoniam peccavi tibi : neque ad licentiam peccandi abuti indulgentia tua, sed meminisse Dominicæ vocis : Ecce sanus factus es : jam noli peccare, ne quid tibi deterius contingat. Quam totam illi salubritatem interficere conantur, cum dicunt : « De cœlo tibi est inevitabilis causa peccandi, » et : « Venus hoc fecit, aut Saturnus, aut Mars..... » scilicet, ut homo sine culpa sit, caro et sanguis, et superba putredo ; culpandus sit autem cœli ac siderum creator et ordinator. Et quis est hic, nisi tu, Deus noster, suavitas et origo justitiæ, qui reddes unicuique secundum opera ejus, et cor contritum et humiliatum non spernis?

2. — Erat eo tempore vir sagax, medicæ artis peritis-

ciaires, parce qu'ils veulent juger de l'avenir d'après l'inspection des astres. Le saint Docteur les combat avec force dans le cours de ses *Confessions* (liv. VII, ch. VI) ; dans son ouvrage de la *Cité de Dieu* (liv. V) et dans d'autres endroits. Cette vaine science avec tout ce qu'on a écrit en sa faveur est condamnée dans le droit canonique (ch. II, *des Sortilèges*), par le Concile de Trente, et aussi par une Bulle particulière de Sixte IV contre les astrologues. Aujourd'hui, le nom de *mathématiciens* (*mathematicos*), pris dans son sens propre, signifie simplement ceux qui s'appliquent à

trant, très habile et très célèbre médecin ; c'est lui qui, sur ma tête malade, avait posé la couronne, prix de ma victoire poétique (1), en qualité, non de médecin, mais de proconsul. Car vous seul, mon Dieu, guérissez l'orgueil, vous qui résistez aux superbes et donnez la grâce aux humbles. (*I Petr.* I, 5; *Jac.* IV, 6.) Par ce vieillard néanmoins, vous n'avez cessé de m'assister et de soigner mon âme. Je jouissais de son intimité; j'étais constamment attentif à ses discours, d'une simplicité sans art, mais d'une vivacité de pensée et d'une gravité pleine de charmes. Quand il apprit, par nos entretiens, ma passion pour les ouvrages d'astrologie, il me conseilla, avec une bonté paternelle, de les délaisser et de ne pas perdre à une étude aussi vaine un temps et des soins réclamés par les travaux utiles. Il me racontait que, dans ses premières années, il s'était sérieusement adonné à l'astrologie, dans le dessein de s'en faire une profession lucrative; qu'il aurait bien pu y réussir, puisqu'il s'était élevé à l'intelligence d'Hippocrate, mais qu'il avait abandonné cette fausse science dès qu'il en avait reconnu la complète erreur, pour s'attacher à la médecine, la probité lui défendant de gagner sa vie en dupant ses semblables. « Mais vous, me dit-il, qui pouvez vous procurer une aisance honorable avec la rhétorique, vous qui vous attachez à ces mensonges par caprice et non par besoin, vous devez en croire un homme qui s'était appliqué à creuser cette fallacieuse science pour en faire son unique gagne-pain. »

3. — Et comme je lui demandais d'où venait que plusieurs prédictions se trouvaient véritables, il me répondit, comme il put, qu'il fallait l'attribuer à la puissance du hasard (2)

l'arithmétique, à la géométrie, à l'astrologie naturelle et licite, toutes sciences auxquelles les anciens donnaient le nom de sciences mathématiques.

(1) *La couronne, prix de ma victoire*, et qu'il avait remportée au concours de poésie dramatique. Le médecin Vindicianus l'avait placée sur sa tête, en qualité de proconsul, par affection, pour lui faire honneur et aussi pour satisfaire à la coutume. Saint Augustin l'appelle *agonisticam*, la « couronne du combat », parce que le mot grec ἀγών signifie combat; d'où l'expression dérivée *agonistica*.

simus, atque in ea nobilissimus, qui proconsule manu sua coronam illam agonisticam imposuerat, non sano capiti meo, sed non ut medicus. Nam illius morbi es sanator qui resistis superbis, humilibus autem das gratiam. Numquid tamen etiam per illum senem defuisti mihi, aut destitisti mederi animæ meæ? Quia enim factus ei eram familiarior, et ejus sermonibus (erant enim sine verborum cultu vivacitate sententiarum jucundi et graves) assiduus et fixus inhærebam. Ubi cognovit ex colloquio meo, libris genethliacorum esse me deditum, benigne et paterne monuit ut eos abjicerem, neque curam et operam rebus utilibus necessariam, illi vanitati frustra impenderem : dicens, ita se illam didicisse, ut victui suo ejus professionem primis annis ætatis suæ deferre voluisset, qua vitam degeret; et si Hippocratem intellexisset, et illas utique litteras potuisse intelligere; et tamen non ob aliam causam se postea illis relictis medicinam assecutum, nisi quod eas falsissimas comperisset, et nollet vir gravis decipiendis hominibus victum quærere. « At tu, inquit, quo te in hominibus sustentes, rhetoricam tenes : hanc autem fallaciam libero studio, non necessitate reifamiliaris sectaris; quo magis mihi te oportet de illa credere, qui eam tam perfecte discere elaboravi, quam ex ea sola vivere volui. »

3. — A quo ego cum quæsissem quæ ergo causa faceret, ut multa inde vera pronuntiarentur; respondit ille, ut potuit, vim sortis hoc facere in rerum natura

(2) *Qu'il fallait l'attribuer à la puissance du hasard,* etc. Si Vindicianus y joignait quelque chose en dehors du hasard, il était lui-même dans l'erreur. Or, le hasard est un événement rare qui arrive en dehors de la volonté de la nature, suivant la définition d'Aristote. (*Phys.*, II, 6.) Ce que les astrologues décorent du nom de vérité est donc dû simplement au hasard, lorsque, par exemple, un événement quelconque se trouve joint par accident

répandue dans toute la nature. « Feuilletez un poème dont le sujet est tout différent de la pensée qui vous occupe; souvent vous tombez sur un vers qui offre avec elle une merveilleuse conformité. Ne vous étonnez donc pas si l'âme humaine, par un instinct supérieur dont elle n'a pas conscience, par hasard et non par divination, rend parfois un son qui s'accorde à l'état et à la conduite d'une autre âme. » Voilà ce que j'ai appris de lui, ou de vous par lui. Ce que je devais chercher plus tard par moi-même, vous l'avez esquissé d'avance dans ma mémoire. Mais alors ni lui, ni mon très cher Nebridius, jeune homme plein de bonté et de prudence, qui se riait de cet art divinatoire, ne purent me persuader de le rejeter; je cédais à l'autorité de ceux qui en ont écrit, sans avoir trouvé ce que je cherchais : une preuve évidente que le hasard, et non le calcul des mouvements célestes, décidait de la vérité de ces prédictions.

avec telle disposition des astres, disposition qui n'a aucune influence, ou du moins aucune influence certaine pour le produire. Une preuve que ces événements étaient un pur effet du hasard, c'est que les astrologues mentent bien plus souvent qu'ils ne disent vrai. Et lors même qu'ils disent la vérité, c'est en vertu d'un pacte secret avec le démon, ou parce que Dieu le permet pour punir notre curiosité et d'autres péchés, comme l'enseigne ailleurs le saint Docteur. (*Cité de Dieu,* V, ch. VII; *De la Doctrine chrétienne,* ch. XXII et XXIII.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous indique la raison qui doit nous inspirer une véritable horreur pour l'astrologie judiciaire, c'est qu'en admettant que le cours ou la disposition des astres impose au libre arbitre une espèce de nécessité,

usquequaque diffusam. Si enim de paginis poetæ cujuspiam longe aliud canentis atque intendentis, cum forte quis consulit, mirabiliter consonus negotio sæpe versus exiret, mirandum non esse, dicebat, si ex anima humana, superiore aliquo instinctu nesciente quid in se fieret, non arte sed sorte, sonaret aliquid quod interrogantis rebus factisque concineret. Et hoc quidem ab illo vel per illum procurasti mihi; et quid ipse postea per meipsum quærerem, in memoria mea delineasti. Tunc autem nec ipse, nec charissimus meus Nebridius, adolescens valde bonus et valde cautus, irridens totum illud divinationis genus, persuadere mihi potuerunt ut hæc abjicerem : quoniam me amplius ipsorum auctorum movebat auctoritas; et nullum certum, quale quærebam, documentum adhuc inveneram, quo mihi sine ambiguitate appareret, quæ ab eis consultis vera dicerentur, sorte, non arte inspectorum siderum dici.

on fait remonter jusqu'aux astres la responsabilité des péchés, comme si Dieu nous forçait à commettre le péché par le moyen des astres, lui dont les commandements nous défendent expressément de pécher.

2. Considérez la sagesse admirable de la bonté divine qui retire peu à peu ses élus du bourbier du vice, en les stimulant par les avertissements entre hommes sages et vertueux; car, bien que ces discours ne paraissent pas les toucher pour le moment, ils produisent leur effet après quelques jours, quelques mois, quelques années même. C'est ainsi que saint Augustin avoue que les paroles de Vindicianus esquissèrent dans sa conscience les premiers traits du mépris qu'il devait un jour professer pour l'astrologie judiciaire.

CHAPITRE IV

Tandis qu'il enseignait la grammaire à Tagaste, sa ville natale, il perd un de ses amis qu'il avait entraîné dans ses erreurs. Il raconte sa maladie, son baptême, sa mort et la douleur inconsolable qu'il en ressentit.

1. — En ces premières années de mon enseignement (1) dans ma ville natale, je trouvai un ami, cher compagnon d'études, dont la jeunesse était comme la mienne dans sa fleur. Ensemble nous avions grandi, nous avions fréquenté l'école et joué ensemble. Mais notre amitié n'était pas alors aussi forte qu'elle fut depuis, bien que d'ailleurs elle n'ait jamais été véritable; car la seule véritable amitié (2), ô mon Dieu, est celle que cimente entre ceux qui vous sont unis la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. (*Rom.* v, 5.) Pourtant elle m'était extrêmement douce, cette affection réchauffée au foyer des mêmes études. J'avais détourné mon ami de la vraie foi dont son jeune esprit ne gardait qu'une impression incomplète et imparfaite, et je l'avais entraîné aux folles et funestes superstitions qui faisaient tant pleurer ma mère. Nous avions mis en commun jusqu'à l'erreur, et mon âme ne pouvait vivre sans lui. Et voilà que, déjà penché sur vos fugitifs, qui vous tournaient le dos, Dieu des vengeances (*Ps.* XCIII, 1), qui êtes aussi la source des miséricordes, et qui, ramenez à vous par d'admirables moyens, voilà que vous l'enleviez de ce monde, lorsqu'à peine depuis un an je jouissais de

(1) *En ces premières années de mon enseignement*, à l'époque où il avait commencé à donner des leçons dans sa ville natale. On voit ici qu'Augustin ne cherche pas à suivre l'ordre chronologique, car, dans les chapitres précédents, il a rapporté des faits qui eurent lieu lorsqu'il était à Carthage non plus comme élève, mais comme professeur de rhétorique.

(2) *La seule véritable amitié* est celle que vous cimentez entre ceux qui vous sont unis par les liens de la charité, etc. L'amitié n'est véritable qu'à la condition d'être fondée sur l'estime, et si elle produit de part et d'autre un pur et solide attachement. L'estime, pour être juste, suppose dans les

CAPUT IV

Morbum et baptismum amici narrat, quem etiam suis erroribus involverat: eoque morte sublato, doluit gravissime.

1. — In illis annis, quo primum tempore in municipio quo natus sum docere cœperam, comparaveram amicum societate studiorum nimis charum, coævum mihi, et conflorentem flore adolescentiæ. Mecum puer creverat et pariter in scholam ieramus; pariterque luseramus. Sed nondum sic erat amicus, quanquam ne tunc quidem, sicuti est vera amicitia: quia non est vera, nisi cum eam tu agglutinas inter inhærentes tibi charitate diffusa in cordibus nostris, per Spiritum sanctum qui datus est nobis. Sed tamen dulcis erat nimis, coacta fervore parilium studiorum. Nam et a fide vera, quam non germanitus et penitus adolescens tenebat, deflexeram ego eum in superstitiosas fabellas, et perniciosas, propter quas me plangebat mater mea. Mecum jam errabat in animo homo ille, et non poterat esse anima mea sine illo. Et ecce tu imminens dorso fugitivorum tuorum, Deus ultionum et fons misericordiarum simul, qui convertis nos ad te miris modis; ecce abstulisti hominem de hac

amis de véritables qualités d'esprit et de cœur, et le discernement qui reconnaît ces qualités. De même, l'attachement qui caractérise l'amitié, pour être pur, doit être dégagé de toute passion, de toute vue d'intérêt personnel, et. pour être solide, il faut qu'il soit sincère, intime, appuyé sur des motifs qui ne soient pas sujets au changement.

Saint Augustin traite un peu rigoureusement peut-être le sentiment de l'amitié, qui rentre, à ses yeux, dans le domaine de la concupiscence, laquelle nous attache au monde et à tout ce qu'il y a dans le monde. Mais il en décrit ici les causes, la nature, les effets, avec une vérité parfaite et une grâce inexprimable.

son amitié, plus douce pour moi que toutes les douceurs de la vie! (1)

2. — Qui pourrait raconter vos bontés, ne parlât-il que de celles qu'il a éprouvées lui-même! Que fîtes-vous alors, ô mon Dieu, et qu'il est impénétrable l'abîme de vos jugements! Dévoré par la fièvre, mon ami gisait depuis longtemps sans connaissance, inondé des sueurs de la mort. Comme on désespérait de lui, il fut baptisé à son insu (2); je ne m'en inquiétai guère, convaincu que son âme garderait les sentiments que je lui avais inspirés plutôt que l'impression de ce baptême inconscient. Il en fut tout autrement; il se trouva mieux, on le crut sauvé. Dès que je pus lui parler (ce fut possible, dès qu'il put parler lui-même, car je ne le quittais pas, tant nous dépendions l'un de l'autre), je voulus plaisanter avec lui, m'imaginant qu'il rirait comme moi, de ce baptême qu'il avait reçu privé de connaissance et de sentiment, mais qu'il savait cependant lui avoir été donné. Je lui fis horreur, comme un ennemi; et aussitôt, avec une admirable liberté, il me commanda, si je voulais rester son ami, de cesser ce langage.

(1) *Amitie plus douce pour moi que toutes les douceurs de la vie.* L'amitié qui existe entre deux personnes de même sexe est quelquefois plus vive et plus étroite que l'amour qui unit deux personnes de sexe différent. Nous en avons un exemple dans l'amitié de David pour Jonathas, « si digne d'être aimé, disait-il, d'un amour plus grand que celui qu'on a pour les femmes. » (*II Reg.* I, 26.) Augustin aimait son ami d'un amour semblable, amour qui, sans être déshonnête, était cependant excessif et immodéré. Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze sont des modèles d'une amitié toute fondée sur Dieu.

Un auteur dont l'histoire regrettera la mort récente, M. Ch. d'Héricault, a fait un livre intitulé *les Amis des Saints*. Il représente l'amitié sainte sous l'empire romain par saint Augustin, « type de l'ami dans le monde romain christianisé. » Ne disait-il pas de lui-même : *amicitia mulcebar,* et s'il est le Docteur des docteurs, le « cœur n'est-il pas encore chez lui supérieur au cerveau? » Qui pourrait mieux représenter « ce que le catholicisme avait fait de l'amitié et comme il entendait désormais qu'on la protégeât sans détruire sa beauté naturelle? Il fallait un homme dont l'âme fût aussi ferme que le cœur était doux. Il fallait encore un saint pour que l'amitié fût sainte. Il fallait enfin un homme de génie. Ainsi l'exemple serait comme buriné sur l'airain, il resterait ineffaçable et pour jamais admirable et imposant. »

Et l'historien part de là pour nous donner la liste nombreuse des amis

vita, cum vix explevisset annum in amicitia mea, suavi mihi supra omnes suavitates illius vitæ meæ.

2. — Quis laudes tuas enumerat unus in se uno, quas expertus est? Quid tunc fecisti, Deus meus, et quam investigabilis abyssus judiciorum tuorum! Cum enim laboraret ille febribus, jacuit diu sine sensu in sudore lethali. Et cum desperaretur, baptizatus est nesciens, me non curante, et præsumente id retinere potius animam ejus, quod a me acceperat, non quod in nescientis corpore fiebat. Longe autem aliter erat, nam recreatus est et salvus factus. Statimque ut primum potui cum eo loqui (potui autem mox ut ille potuit: quoniam non discedebam, et nimis pendebamus ex invicem), tentavi apud illum irridere, tanquam et illo irrisuro mecum, baptismum quem acceperat, mente atque sensu absentissimus, sed tamen jam se accepisse didicerat. At ille ita me exhorruit, ut inimicum: admonuitque mirabili et repentina libertate, ut si amicus esse vellem, talia sibi dicere desinerem.

d'Augustin, depuis l'ami d'enfance, « l'ami inconnu » dont nous ignorons le nom, mais dont la mort lui a arraché des plaintes si touchantes, jusqu'aux amis des derniers jours; il nous les présente, en les différenciant de manière à éviter la monotonie d'une nomenclature. C'est Alype, qu'Augustin appelle le « frère de mon cœur » et dans lequel on peut voir « l'amitié chevaleresque; » Romanien, « l'ami de l'âme militante; » Nébride, « l'ami du cœur aimant; » Evode, « l'ami de l'esprit, » et tant d'autres, parmi lesquels saint Paulin. (Voir ch. VII, ci-après.)

(2) *Il fut baptisé à son insu.* Cependant, avant de perdre connaissance, il avait manifesté le désir de recevoir le baptême, désir qu'il n'avait point rétracté. Tous les théologiens enseignent unanimement la nécessité de ce consentement pour recevoir le baptême; le saint Docteur le dit lui-même assez clairement, et cette doctrine est conforme aux décisions du IIIe Concile de Carthage (ch. XXIII) et du Concile d'Orange (ch. XII).

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Voyez ici l'efficacité du baptême; il communiqua une force si grande à l'âme de cet ami d'Augustin, pour professer la foi de Jésus-Christ, que rien ne

3. — Stupéfait et troublé, je contins tous les mouvements de mon cœur, attendant que la convalescence lui donnât assez de forces pour me laisser agir avec lui comme je voulais. Mais il fut arraché à ma folie, pour être réservé, dans votre sein, à ma consolation. Peu de jours après, comme j'étais absent, la fièvre le reprit et l'enleva. Mon cœur fut aveuglé par la douleur, partout je ne voyais que la mort. Mon pays m'était un supplice; la maison paternelle me rendait étrangement malheureux. Tout ce que j'avais partagé avec lui me devenait sans lui un affreux tourment. Mes yeux le cherchaient de toutes parts, et je ne l'avais plus! Tout m'était odieux parce que tout était vide de lui, et que rien ne pouvait plus me dire: « Voilà qu'il vient!..... » comme de son vivant quand il n'était qu'absent. J'étais devenu à moi-même un difficile problème, et je demandais à mon âme pourquoi elle était triste et me troublait si fort. (*Ps.* XLI, 6.) Elle ne trouvait rien à me répondre. Et si je lui disais: « Espère en Dieu, » elle n'obéissait pas; et c'était justice, car cet homme si cher qu'elle n'avait plus, était plus véritable et meilleur que ce fantôme dans lequel je lui ordonnais de mettre son espérance. Rien ne m'était doux que les pleurs, seul charme qui succédât dans mon âme à l'ami perdu!

fut capable de le séparer de la vérité. Nul doute que les autres sacrements aient la même efficacité lorsqu'on les reçoit avec les dispositions convenables.

2. Apprenons à être *amis jusqu'à l'autel*, c'est-à-dire à ne point aller dans l'amitié au delà de ce que nous permettent la volonté de Dieu et les intérêts de notre salut. Ayons pour un ami qui voudrait nous porter au mal, l'horreur que nous inspirerait un ennemi, et, après avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, imitons l'exemple de l'ami d'Augustin lorsqu'il fut baptisé; avertissons, avec une liberté franche, ceux qui chercheraient à nous entraîner au mal par leurs discours, que, s'ils veulent demeurer nos amis, ils aient à cesser de nous tenir un tel langage.

3. Le saint Docteur nous suggère une consolation solide dans la mort de nos amis et des personnes qui nous sont chères : « Il fut, dit-il, enlevé

3. — Ego autem stupefactus atque turbatus distuli omnes motus meos, ut convalesceret prius, essetque idoneus viribus valetudinis, cum quo agere possem quod vellem. Sed ille abreptus dementiæ meæ, ut apud te servaretur consolationi meæ, post paucos dies, me absente, repetitur febribus, et defungitur. Quo dolore contenebratum est cor meum; et quidquid aspiciebam, mors erat. Et erat mihi patria supplicium, et paterna domus mira infelicitas; et quidquid cum illo communicaveram sine illo in cruciatum immanem vertebatur. Expetebant eum undique oculi mei, et non dabatur mihi, et oderam omnia, quia non haberent eum, nec mihi jam dicere poterant : *Ecce veniet*, sicut cum viveret, quando absens erat. Et factus eram ipse mihi magna quæstio, et interrogabam animam meam, quare tristis esset et quare conturbaret me valde : et nihil noveram respondere mihi. Et si dicebam : *Spera in Deum*, juste non obtemperabat; quia verior erat et melior homo quem charissimum amiserat, quam phantasma in quod sperare jubebatur. Solus fletus erat dulcis mihi, et successerat amico meo in deliciis animi mei.

à ma folie » qui ne connaissait pas les règles de la véritable affection, pour être un jour ma consolation dans le ciel, où Dieu le fit entrer en l'enlevant de ce monde, car peut-être se serait-il perdu s'il était resté avec moi.

4. Considérez que les hérétiques et les impies sont privés dans leurs afflictions de toute consolation solide et véritable; qu'ils ne peuvent répondre à la question qu'ils se font : « Mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi me troubles-tu? » L'homme fidèle et vertueux voit que sa douleur est le fruit d'un amour déréglé, et il chasse la tristesse en disant : « Que votre volonté soit faite, » en élevant son âme jusqu'aux joies célestes, et en supportant les tribulations comme la matière de nouveaux mérites, ou comme la peine due à ses péchés. Mais Augustin ne connaissait pas alors ces motifs de consolation dans la douleur, ou ne pouvait y croire.

CHAPITRE V

Augustin recherche pourquoi, dans les prières et dans la perte des personnes qui sont chères, les larmes sont si douces aux malheureux.

1. — Et maintenant, Seigneur, tout cela est passé, et le temps a calmé mon mal. Puis-je mettre l'oreille de mon cœur tout près de votre bouche et apprendre de vous, qui êtes la vérité, pourquoi les larmes sont douces aux malheureux? Quoique présent partout, repoussez-vous loin de vous nos misères, immuablement renfermé en vous-même, tandis que nous sommes ballottés au gré des événements? (1) Et cependant, si nos gémissements ne s'élevaient jusqu'à vos oreilles, il ne nous resterait plus d'espérance. D'où vient donc que sur l'arbre amer de la vie on cueille ces doux fruits : plaintes, larmes, soupirs, regrets? (2) Leur douceur est-elle dans l'espoir d'être exaucé par vous? Cela est vrai de la prière, qui a un but où elle désire parvenir. Mais, quoi de semblable dans la désolation causée par cette perte cruelle, dans le deuil où j'étais enseveli? Je n'espérais pas le voir revivre, je ne le redemandais pas par mes larmes; je ne faisais autre chose que de gémir et de pleurer, parce que j'étais malheureux et que j'avais perdu ma joie. Serait-ce que dans les larmes, chose amère, nous trouvons quelque charme, par suite du dégoût et de l'horreur que nous éprouvons alors de tout ce qui nous était un plaisir?

(1) *Nous sommes ballottes au gré des événements.* C'est, en effet, par l'expérience et par les vicissitudes de la vie que nous cherchons à connaître les causes et la nature des choses que Dieu connaît et ordonne dans sa sagesse, sans travail et sans erreur, double infirmité à laquelle notre expérience est soumise. Aussi est-il fort difficile de parvenir à la sagesse parfaite, et même à la vertu, et ce sont surtout les amertumes que Dieu se plaît à répandre sur nos inclinations vicieuses qui nous inspirent le goût de la sagesse et de la vertu.

(2) *D'où vient donc que sur l'arbre amer de la vie on cueille ces doux fruits,* etc. Pour saisir comment les larmes sont si douces aux affligés, il faut

CAPUT V

Cur fletus dulcis sit miseris.

1. — Et nunc, Domine, jam illa transierunt, et tempore lenitum est vulnus meum. Possumne audire abs te, qui veritas es, et admovere aurem cordis mei ori tuo, ut dicas mihi, cur fletus dulcis sit miseris? An tu quamvis ubique adsis, longe adjecisti a te miseriam nostram? Et tu in te manes; nos autem in experimentis volvimur : et tamen, nisi ad aures tuas ploraremus, nihil residui de spe nostra fieret. Unde igitur suavis fructus de amaritudine vitæ carpitur, gemere et flere et suspirare et conqueri? An hoc ibi dulce est, quod speramus exaudire te? Recte istud in precibus quia desiderium perveniendi habent. Numquid in dolore amissæ rei et luctu quo tunc operiebar ? Neque enim sperabam reviviscere illum, aut hoc petebam lacrymis, sed tantum dolebam et flebam. Miser enim eram, et amiseram gaudium meum. An et fletus res amara est; et præ fastidio rerum quibus prius fruebamur, et tunc dum ab eis abhorremus, delectat?

comprendre la nature même de la tristesse. Si la joie dilate le cœur et pousse l'homme à rire par le mouvement du diaphragme, la tristesse, elle, le resserre ainsi que les parties voisines des yeux, dont elle fait couler en larmes l'humeur qu'ils contiennent. Par suite de ce mouvement, pendant que le cœur s'efforce d'éviter la gêne dans la circulation du sang, nous éprouvons une sorte de soulagement presque analogue à celui que ressentent les ulcéreux lorsqu'on les gratte. Mais c'est dans la prière surtout, comme le remarque le saint Docteur, que les pleurs ont plus de suavité, à cause de l'espérance que Dieu nous pardonnera et nous exaucera. Ailleurs, il appelle les larmes le sang d'un cœur percé de douleur (liv. V, ch. VII), et il ajoute qu'elles servent comme de lit de repos à un cœur abattu de tristesse. (Liv. IX, ch. XII.)

CHAPITRE VI

Il confesse la violence, et en même temps la misère de cette douleur exagérée qu'il éprouvait à l'occasion de la mort de son ami.

1. — Mais pourquoi parler de cela? Ce n'est pas le temps de vous poser des questions, mais de vous confesser mes fautes. J'étais malheureux comme est malheureux tout cœur enchaîné par l'amour des choses mortelles. Leur perte le déchire, et il sent alors la misère par laquelle il était déjà misérable avant de les avoir perdues (1). Ainsi étais-je en ce temps-là: je pleurais amèrement et trouvais mon repos dans cette amertume. J'étais malheureux, et cette vie malheureuse m'était encore plus chère que mon ami (2). J'aurais bien voulu la changer, mais je n'aurais pas voulu la perdre, plutôt que de le perdre, lui. Et j'ignore si, même pour lui, j'eusse voulu, comme l'histoire ou la fable le dit d'Oreste et de Pylade, qui souhaitaient de mourir l'un pour l'autre ou tous deux à la fois, parce que ne pas vivre ensemble leur semblait pire que la mort. Mais je ne sais quel sentiment tout différent s'élevait en moi; c'était, avec un profond dégoût de la vie, l'appréhension de la mort. Je crois que plus je l'aimais, plus la mort qui me l'avait enlevé me paraissait une ennemie cruelle, odieuse, redoutable; il me semblait qu'elle

(1) *Il était déjà misérable avant de les avoir perdues.* « L'attachement aux choses mortelles et périssables est sujet à un inconvénient terrible, mais inévitable : c'est qu'il faut enfin s'en séparer et les perdre. Ou elles nous quittent, ou nous les quittons, et le moment de la séparation est incertain. Notre âme étant immortelle, il est impossible que de tels attachements, que la mort peut rompre à chaque instant et qu'elle brisera un jour, nous rendent heureux, même un seul instant. Qu'on soit malheureux lorsqu'on perd ce qu'on chérissait uniquement, c'est de quoi l'on convient sans peine. Mais, ajoute saint Augustin, on l'était déjà même avant que de faire cette perte. Et pourquoi? C'est qu'on portait le germe de son malheur dans l'inévitable nécessité de cette perte; c'est qu'on ne pouvait s'empêcher de la prévoir et de la craindre..... Or, quiconque met toute son affection dans une chose, dont il sait qu'il doit être un jour privé, est déjà misérable par

CAPUT VI

Quantus ex amici morte dolor.

1. — Quid autem ita loquor? Non enim tempus quærendi nunc est, sed confitendi tibi. Miser eram, et miser est omnis animus vinctus amicitia rerum mortalium : et dilaniatur cum eas amittit; et tunc sentit miseriam, qua miser est et antequam amittat eas. Sic ego eram illo tempore, et flebam amarissime, et requiescebam in amaritudine. Ita miser eram et habebam cariorem illo amico meo vitam ipsam miseram. Nam quamvis eam mutare vellem, nollem tamen amittere magis quam illum. Et nescio an vellem vel pro illo, sicut de Oreste et Pylade traditur, si non fingitur : qui vellent pro invicem vel simul mori, quia morte pejus eis erat non simul vivere. Sed in me nescio quis affectus nimis huic contrarius ortus erat; et tædium vivendi erat in me gravissimum, et moriendi metus. Credo quo magis illum amabam, eo magis mortem quæ mihi illum abstulerat, tanquam atro-

cela seul qu'il ne peut éviter de le devenir et qu'il ne l'ignore pas. Celui qui s'embarquerait avec la certitude de faire naufrage, pourrait-il naviguer en paix? Toute sa ressource serait de s'étourdir sur ce moment fatal et de n'y pas penser. Quelle ressource! Tous les amateurs du monde en sont là. » (P. Grou.)

(2) *Cette vie malheureuse m'était encore plus chère que mon ami.* C'est avec raison qu'Augustin avoue qu'il eût été plus triste de perdre la vie que d'avoir perdu son ami lui-même, car c'est un mal plus grand de n'exister point que de vivre dans la douleur. « Si, en effet, dit-il dans un autre endroit, un homme venait me dire : J'aimerais mieux ne pas être que d'être malheureux. — Tu mens, lui répondrais-je, car tu es malheureux maintenant et néanmoins tu ne veux pas mourir, uniquement pour vivre; ainsi, tout en ne voulant pas être malheureux, tu veux cependant conserver ta vie. » (*Du*

allait dévorer d'un coup tous les hommes, puisqu'elle avait pu le ravir. C'est bien ainsi que j'étais, je m'en souviens.

2. — Mon Dieu, voilà mon cœur! Voyez-en le fond avec tous mes souvenirs, ô vous, mon espérance, qui me purifiez de la souillure de telles affections, dirigeant mes yeux jusqu'à vous, « arrachant mes pieds de ces filets. » (*Ps.* XXIV, 25.) Je m'étonnais de voir vivre les autres mortels parce qu'il était mort, celui que j'avais aimé, comme s'il n'eût pas dû mourir! Je m'étonnais surtout d'être vivant, moi qui étais un autre lui-même. Il a bien parlé de son ami, le poète qui l'appelait « la moitié de son âme » (HORACE, *Carm.*, lib. I, od. 3); car pour moi, j'ai senti que nos deux âmes n'en faisaient qu'une (1) en deux corps. C'est pourquoi la vie m'était en horreur, parce que je ne voulais pas vivre à moitié; peut-être aussi craignais-je de mourir, de peur que ne mourût tout entier celui que j'avais tant aimé.

libre arbitre, liv. III, ch. VI, et aussi ch. VII et VIII.) « D'où vient, dit-il encore dans la *Cité de Dieu* (liv. XI, ch. XXVII), que les pauvres et les mendiants craignent de mourir et qu'ils aiment mieux vivre dans l'affliction et la douleur, plutôt que de voir la mort y mettre un terme? C'est qu'il est une vérité claire comme le jour : la nature a une horreur souveraine de la mort. »

(1) *J'ai senti que nos deux âmes n'en faisaient qu'une.* Saint Augustin condamne, dans le second livre de ses *Rétractations*, ch. VI, la manière exagérée dont il a parlé ici de cette amitié. « En confessant, dit-il, les misères de mon âme à l'occasion de la mort de mon ami, j'ai dit que nos deux âmes semblaient n'en faire qu'une, et, pour cette raison, ai-je ajouté, peut-être craignais-je de mourir de peur que celui que j'avais tant aimé ne mourût tout entier. C'est là le ton d'une déclamation frivole plutôt que celui d'une confession sérieuse, quoique cette ineptie se trouve atténuée par l'expression *peut-être*. » Le saint et religieux Docteur donne ici un exemple à tous les écrivains catholiques : c'est qu'ils doivent se garder de mettre dans leurs livres ou dans leurs écrits des choses qui flattent l'esprit, mais qui ne conduisent en rien à l'amour et à la pratique de la vertu. Disons toutefois que c'est là une tache qui n'altère en rien la beauté et le charme de ces pages que le cœur d'Augustin a dictées à son génie.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Il y a une grande différence entre l'amour bien ordonné et l'amour déréglé. Le premier a une si grande puissance qu'il va jusqu'à nous faire

cissimam inimicam oderam et timebam : et eam repente consumpturam omnes homines putabam, qui illum potuit. Sic eram; omnino memini.

2. — Ecce cor meum, Deus meus : ecce intus vide, quia memini, spes mea, qui me mundas a talium affectionum immunditia, dirigens oculos meos ad te, et evellens de laqueo pedes meos. Mirabar enim cæteros mortales vivere, quia ille, quem quasi non moriturum dilexeram, mortuus erat : et me magis, quia illi alter eram, vivere illo mortuo mirabar. Bene quidam dixit de amico suo : Dimidium animæ meæ. Nam ego sensi, animam meam et animam illius, unam fuisse animam in duobus corporibus : et ideo mihi horrori erat vita, quia nolebam dimidius vivere. Et ideo forte mori metuebam, ne totus ille moreretur, quem multum amaveram.

donner notre vie pour nos amis (*Joan.* xv, 13), tandis que le second, fondé exclusivement sur le plaisir des sens, ne s'élève jamais jusqu'à la véritable vertu.

Ce qui fait dire à Aristote : « Les amitiés des jeunes gens disparaissent avec la jeunesse et la beauté, parce que ces amitiés changent avec les agréments qui leur servent de soutien. » Et encore : « Les amitiés des hommes de plaisir ne sont point fortement unies; le choc de la première grande épreuve suffit pour les rompre. » (*Ethique*, VIII, 1 et 5.) Aussi saint Augustin doute-t-il avec raison de ce que l'on raconte de l'amitié de Pylade et d'Oreste qui voulurent, dit-on, donner leur vie l'un pour l'autre. Si ce fait est vrai, ils ont agi moins sous l'impression d'une véritable amitié que sous le coup d'une violente passion, car c'est une chose évidente et reconnue que les exemples d'une amitié aussi étroite sont rares, en dehors de la charité « qui est répandue par le Saint-Esprit dans le cœur des fidèles. » (*Rom.* v, 5.)

2. Un indice certain que le cœur est enchaîné par l'amour des choses mortelles, c'est le déchirement qu'il éprouve lorsqu'il vient à les perdre, car on ne perd avec douleur que ce que l'on possédait avec passion, bien qu'on ne sente point la douleur avant de perdre ce qu'on aime. « Ainsi, suivant la sage observation de Gerson, le petit oiseau qui est pris et enchaîné dans des filets, ne s'en aperçoit pas; il est posé sur la glu et il ne se sent point attaché jusqu'à ce qu'il veuille se mouvoir et prendre son vol. » (*De la mont. de contemp.*, ch. XII.)

CHAPITRE VII

La vivacité de sa douleur, qui ne trouvait qu'une consolation, lui fait quitter Tagaste pour retrouver Carthage.

1. — Quelle folie de ne pas savoir aimer les hommes comme des hommes! Homme insensé que j'étais alors, de souffrir immodérément d'une infortune humaine! Je m'agitais, je soupirais, je pleurais, l'esprit troublé, incapable de repos et de conseil. Je portais une âme déchirée et saignante, qui s'impatientait d'être portée par moi, et je ne savais où la poser. Ni les charmes des bois, ni les jeux, ni les chants, ni les bosquets odorants, ni les festins exquis (1), ni les plaisirs des sens, ni les livres et la poésie ne pouvaient la distraire. Tout m'était en horreur, jusqu'à la lumière. Tout ce qui n'était pas lui m'était odieux, insupportable, excepté les gémissements et les larmes qui seuls me donnaient quelque repos.

2. — Dès que mon âme s'y arrachait, j'étais accablé du poids de ma misère. Vous seul, ô mon Dieu, pouviez m'en décharger et m'en guérir. Je le savais, mais je manquais de volonté et de force, d'autant plus que vous n'étiez à ma pensée rien de solide et de certain. Mon Dieu, ce n'était pas vous, mais le vain fantôme de mon erreur. Si je tâchais d'y reposer mon âme, elle se laissait choir dans le vide et retombait sur moi. Ainsi j'étais à moi-même mon seul lieu, lieu malheureux où je ne pouvais demeurer et d'où je ne pouvais m'éloigner; car com-

(1) *Ni les charmes des bois, ni les jeux, ni les chants, ni les bosquets odorants, ni les festins exquis,* etc....., rien ne pouvait lui plaire. Tout lui était en horreur, jusqu'à la lumière du jour, etc.

Lamartine a rendu ce même sentiment dans ces vers magnifiques :

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

CAPUT VII

Impatientia doloris mutat locum.

1. — O dementiam, nescientem diligere homines humaniter! O stultum hominem, immoderate humana patientem, quod ego tunc eram! Itaque æstuabam, suspirabam, flebam, turbabar; nec requies erat, nec consilium. Portabam enim conscissam et cruentam animam meam, impatientem portari a me : et ubi eam ponerem, non inveniebam : non in amœnis nemoribus, non in ludis atque cantibus, nec in suave olentibus locis, nec in conviviis apparatis, neque in voluptate cubilis et lecti, non denique in libris atque carminibus acquiescebat. Horrebant omnia, et ipsa lux : et quidquid non erat quod ille erat, improbum et odiosum erat, præter gemitum et lacrymas. Num in eis solis aliquantula requies.

2. — Ubi autem inde auferebatur anima mea, onerabat me grandis sarcina miseriæ, quæ a te, Domine, levanda erat et curanda. Sciebam, sed nec volebam, nec valebam, eo magis, quia non mihi eras aliquid solidum et firmum, cum de te cogitabam. Non enim tu eras, sed vanum phantasma; et error meus erat Deus meus. Si conabar eam ibi ponere, ut requiesceret, per inane labe-

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur, qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? Je n'attends rien des jours.....

(*Médit. poét.* L'isolement.)

Saint Augustin ne nous a pas fait connaitre le nom de cet ami qu'il aima avec une tendresse passionnée, même au delà du tombeau. Mais il nous a

ment mon cœur se fût-il retiré de mon cœur? Comment me fuir moi-même? Comment ne me pas poursuivre partout? Je quittai néanmoins mon pays (1), parce que mes yeux cherchaient moins mon ami là où ils n'étaient pas accoutumés à le voir; de Tagaste je revins à Carthage.

révélé son âme, âme naturellement généreuse, que le baptême transfigura aux approches de la mort et de l'éternité. Nulle part l'énergie de l'amitié, la douleur de la liaison brisée n'est plus vivement exprimée qu'en ce quatrième livre des *Confessions*.

(1) *Je quittai néanmoins mon pays*. La mort de cet ami fut un des motifs qui portèrent Augustin à abandonner Tagaste pour se rendre à Carthage, mais des idées d'ambition achevèrent de le déterminer. Il désirait y occuper la chaire de rhétorique qu'il obtint bientôt. (*Contr. Academ., lib.* II, *cap.* II.)

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. L'immense douleur qui accable l'esprit, non seulement dans la perte, mais dans la jouissance de l'amitié charnelle — douleur dont saint Augustin fait ici une description si frappante — devrait désabuser et guérir de cet amour désordonné. C'est ce qui a fait dire à Taulère : « Si nous ne voulons pas renoncer à nos affections déréglées purement pour Dieu et pour le salut éternel de notre âme, au moins devrions-nous renoncer volontiers à ces amitiés charnelles à cause de la paix profonde et ineffable que ce renoncement répandrait dans notre âme, et aussi pour éviter ces chagrins inté-

batur, et iterum ruebat super me! Et ego mihi remanseram infelix locus, ubi nec esse possem, nec inde recedere. Quo enim cor meum fugeret a corde meo? Quo a meipso fugerem? Quo me non sequerer? Et tamen fugi de patria. Minus enim eum quærebant oculi mei, ubi videre non solebant: atque a Tagastensi oppido veni Carthaginem.

rieurs multipliés, ces peines et ces angoisses peu méritoires dont elles sont la cause, quoique cependant ce motif ne doive pas être pour nous le premier et le principal. » (*Sermon sur sainte Madeleine.*)

2. La douleur extrême, que saint Augustin ressentit de la mort de son ami doit nous donner une idée de la douleur insupportable qui tourmentera éternellement les damnés par suite de la perte du souverain bien. Cette douleur ne pourra être adoucie ni par les larmes, puisque les pleurs et les grincements de dents feront partie de leur supplice, ni par le changement de lieu, puisque dans l'enfer il n'y a aucune rédemption à espérer.

3. Rendons grâces à Dieu qui nous a fait venir à la connaissance de son nom et de la vraie foi, car il est « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations » (*II Cor.* 1), pourvu que nous sachions reconnaître que notre consolation vient de lui et que nous la cherchions en lui seul..... Augustin ne sut point recourir à cette consolation à la mort de son ami, car Dieu était pour lui un *être fantastique*, un corps lumineux et étendu; aussi ne pouvait-il trouver de consolations ni dans ce Dieu, ni en lui-même.

CHAPITRE VIII

Le temps adoucit l'amertume de sa douleur et aussi la consolation qu'il trouvait dans le commerce d'amis, qui aimaient avec lui ce qu'il aimait au lieu d'aimer Dieu.

1. — Le temps fait son œuvre; dans son cours, il agit sur nos sens (1) et produit dans notre esprit de merveilleux effets. Les jours succédaient aux jours; leur venue et leur fuite m'apportaient d'autres images et d'autres souvenirs et me faisaient peu à peu rentrer dans mes divertissements passés, auxquels cédait ma douleur. Ce qui prenait sa place, c'étaient, sinon des douleurs nouvelles, du moins des semences d'afflictions pour l'avenir; car pourquoi celle que j'éprouvais aurait-elle si facilement et si profondément pénétré mon cœur? N'était-ce pas que j'avais répandu mon âme sur le sable, aimant un mortel comme s'il n'eût pas dû mourir? Or, ce qui me remit et me soulagea davantage, ce fut la conversation de mes autres amis avec qui j'aimais, ô mon Dieu, ce que j'aimais à votre place. Et ce que nous aimions n'était qu'une longue série de fables et de mensonges (2), dont la corruption contagieuse passait par nos oreilles jusqu'à notre âme, et dont l'impression ne mourait pas en moi quand bien même quelqu'un de mes amis cessait de vivre.

2. — Leur commerce affectueux me procurait encore d'autres jouissances: c'étaient les causeries enjouées, les gages de mutuelle bienveillance, la lecture en commun d'un livre agréablement écrit, les badinages, les prévenances réciproques, de

(1) *Il agit sur nos sens*, en leur présentant des objets nouveaux. Saint Augustin explique comment le temps apaise la douleur, en faisant passer sous nos yeux d'autres objets, en apportant d'autres souvenirs et en réveillant des impressions semblables aux anciennes joies. C'est ainsi que les images des choses que nous aimions sont peu à peu effacées par de nouvelles images, car, bien que les images intelligibles soient incorruptibles, cependant les représentations des objets desquels, dans cette vie, dépend

CAPUT VIII

Tempus et amicorum colloquia dolori medentur.

1. — Non vacant tempora, nec otiose volvuntur; per sensus nostros faciunt in animo mira opera. Ecce veniebant etpræteribant de die in diem, et veniendo et prætereundo inferebant mihi species alias, et alias memorias : et paulatim resarciebant me pristinis generibus delectationum quibus cedebat dolor meus ille : sed succedebant non quidem dolores alii, causæ tamen aliorum dolorum. Nam unde me facillime et in intima dolor ille penetraverat, nisi quia fuderam in arenam animam meam, diligendo moriturum ac si non moriturum? Maxime quippe me reparabant atque recreabant aliorum amicorum solatia, cum quibus amabam quod pro te amabam; et hoc quod amabam pro te, erat ingens fabula et longum mendacium, cujus adulterina confricatione corrumpebatur mens nostra, pruriens in auribus. Sed illa mihi fabula non moriebatur, si quis amicorum meorum moreretur.

2. — Alia erant, quæ in eis amplius capiebant animum : colloqui, et corridere, et vicissim benevole obsequi; simul legere libros dulciloquos, simul nugari,

l'intelligence, disparaissent peu à peu, pour faire place à d'autres, qui sont produites par de nouveaux objets.

Ainsi, chose triste à dire, on se console de tout, et le temps guérit les blessures les plus cruelles. Bossuet le dit éloquemment quand il parle de cette douleur que le temps emporte avec tout le reste. Saint Augustin ne se contente pas de constater cette disposition de notre nature; il fait plus, il en cherche la raison et la trouve dans la succession des phénomènes du temps qui traversent et occupent notre âme.

(2) *Longue série de fables et de mensonges.* Il veut parler de ce Dieu des manichéens, Dieu corporel et infini qu'Augustin adorait alors pour le

rares dissentiments sans aigreur, tels qu'on peut en avoir avec soi-même, servant d'assaisonnement à l'habituelle concorde ; le plaisir d'être tour à tour maîtres et disciples les uns des autres, le vif regret des absents, la joie accueillant leur retour, enfin tous ces témoignages qui, des cœurs aimants et aimés, s'échappent par les lèvres, par la langue, par les yeux, par mille autres gracieuses démonstrations, et servent d'aliment au foyer où plusieurs âmes se fondent pour n'en plus faire qu'une. (1)

vrai Dieu, bien que ce fût un pur fantôme et un long mensonge qui répandait l'erreur à l'infini.

(1) *Pour n'en plus faire qu'une.* Voilà le but, la fin de toutes les séductions que l'amour met en usage; car le plus ardent désir des amants, dit Aristophane, c'est de s'unir, de se fondre tellement ensemble que deux n'en fassent plus qu'un. Mais, comme au témoignage de saint Thomas (1ª IIæ, q. XXVIII, art. 1), le résultat de cette fusion serait la corruption des deux ou de l'un des deux, ils cherchent la seule union possible et convenable, c'est-à-dire de vivre, de converser ensemble et de resserrer les liens de cette union par les marques d'affection qu'énumère ici saint Augustin.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous indique un remède utile contre la douleur que nous cause la mort de ceux qui nous sont chers, c'est de n'aimer point un mortel comme s'il ne devait jamais mourir. Il faut nous souvenir, en effet, « qu'il est établi que les hommes doivent mourir une fois » (*Hebr.* IX, 27), et qu'aucun d'eux n'a reçu le privilège de vivre toujours sur la terre. On sait ce que répondit ce père à qui l'on annonçait la mort de son fils : « Je savais, dit-il, que j'avais engendré un mortel. » Voilà ce qu'il faudrait répéter à ceux qui se laissent dominer par les affections humaines : sachez que vous

et simul honestari; dissentire interdum sine odio, tanquam ipse homo secum, atque ipsa rarissima dissensione condire consensiones plurimas; docere aliquid invicem, aut discere ab invicem; desiderare absentes cum molestia, suscipere venientes cum lætitia : his atque hujusmodi signis, a corde amantium et redamantium procedentibus per os, per linguam, per oculos, et per mille motus gratissimos, quasi fomitibus animos conflare, et ex pluribus unum facere.

aimez un mortel et que tout ce que vous aimez parmi les créatures est fragile et périssable.

2. Considérez combien le commerce de l'amitié purement naturelle est léger et peu solide; des badinages, des plaisanteries honnêtes, comme les appelle saint Augustin, ce n'est pas là une chose qui convienne à un esprit sérieux et qui puisse se faire sans perte de temps, ou sans apporter de grands obstacles à la vertu, surtout lorsque l'absence de la personne qu'on aime excite dans l'âme une vive agitation et un désir violent, signe certain d'une affection vicieuse, car la vertu est toujours accompagnée de la paix et de la tranquillité. Plût à Dieu que tous ceux qui s'attristent de l'absence et de la privation de l'objet de leurs affections pussent s'attrister aussi sérieusement de l'absence et de la soustraction de la grâce divine!

3. Cependant, il faut l'avouer, tout n'est pas à blâmer dans le tableau que saint Augustin fait ici de ce doux commerce créé par l'amitié. (Voir *Confessions*, liv. IV, ch. IV; liv. VII, ch. VI.) Il serait à désirer que toutes les relations entre amis ne fussent pas plus mauvaises que celles qu'a décrites le cœur du saint Docteur. « Il aimait beaucoup, c'est pourquoi il était beaucoup aimé, et tel était l'ascendant qu'il avait sur ses amis, que la plupart quittèrent l'Afrique pour le suivre à Rome, à Milan, à Ostie, partout. Une fois qu'on l'avait connu, on ne pouvait plus vivre sans lui. Comment donc ne les aurait-il pas séduits à ses erreurs? » (Mgr Bougaud.)

CHAPITRE IX

L'amitié humaine exige de celui qu'elle aime des témoignages extérieurs de bienveillance. Bonheur de celui qui aime Dieu et ses amis en Dieu.

C'est là ce qu'on aime dans les amis, et ce qu'on aime à ce point que la conscience humaine s'estime coupable de ne pas rendre affection pour affection, sans chercher autre chose que ces preuves de mutuelle bienveillance. De là, ce deuil à la mort d'un ami, ces ténèbres de douleur, les douces jouissances changées en amertume par le cœur noyé de larmes, et la perte de la vie, en ceux qui meurent, devenant la mort de ceux qui restent en vie. Seigneur, heureux celui qui vous aime, et son ami en vous, et son ennemi pour vous! Celui-là seul ne perd aucun de ceux qui lui sont chers, à qui tous sont chers en celui qu'on ne perd jamais. Et quel est-il, sinon notre Dieu, le Dieu qui a fait le ciel et la terre et qui les remplit, parce qu'en

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. L'homme qui ne rend pas affection pour affection est justement condamné par lui-même et par les autres. Combien plus sommes-nous coupables de ne pas rendre à Dieu amour pour amour, après qu'il nous a manifesté son amour par des bienfaits incontestables et infinis, tels que ceux de la création, de la conservation, de la rédemption, etc. Au contraire, tous les témoignages extérieurs d'amour et de bienveillance que nous recevons avidement des hommes sont trompeurs et perfides. Souvent, le sourire cache la haine, et des paroles flatteuses, des marques d'amitié recouvrent un esprit plein d'aversion et d'hostilité. En faut-il davantage à un esprit sage pour se détacher de toutes ces affections charnelles?

2. Cette courte maxime de saint Augustin embrasse tout et s'étend à tout : Bienheureux celui qui aime Dieu et son ami en Dieu, comme l'image dans sa copie, et son ennemi pour obéir à ce précepte : « Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous haïssent. » (*Matth.* v, 24.) En effet, bien que les ennemis de l'homme juste corrompent et obscurcissent en eux, par leurs péchés, l'image de Dieu, ils conservent cependant la nature qui peut être réparée par la grâce. Quant à nos amis, quelque bons qu'ils soient, nous ne devons les aimer qu'autant qu'ils honorent en eux l'image de Dieu par

CAPUT IX

Quæ sit humana amicitia : quam beatus qui amat in Deo.

Hoc est, quod diligitur in amicis : et sic diligitur, ut rea sit sibi humana conscientia, si non amaverit redamantem aut si amantem non redamaverit nihil quærens ex ejus corpore, præter indicia benevolentiæ. Hinc ille luctus, si quis moriatur, et tenebræ dolorum, et versa dulcedine in amaritudinem cor madidum : et ex amissa vita morientium, mors viventium. Beatus qui amat te, et amicum in te, et inimicum propter te. Solus enim nullum charum amittit, cui omnes in illo chari sunt, qui non amittitur. Et quis est iste, nisi Deus noster, Deus

les dons de la grâce. Celui qui aime en eux les dons de la nature, de l'esprit, de la beauté, de la fortune, agit comme celui qui aimerait une statue d'or de César à cause de l'or et non à cause de César.

3. La voie la plus sûre pour parvenir à la paix de l'âme, c'est l'amour de Dieu, car on ne perd aucun être cher quand on l'aime en celui qu'on ne saurait perdre. Quels que soient les amis ou les biens de la terre que la mort nous enlève, nous n'en sommes point troublés. Mais cette seule pensée suffit pour ramener la paix dans notre cœur : « Il me reste Dieu que je ne puis perdre, à moins que je ne le veuille, et en lui est tout le bien que je puis désirer. Ce bien même que j'ai perdu est une parcelle de ce bien suprême, et je le retrouve bien plus sûrement en Dieu que je ne le trouvais dans ce bien périssable et mortel. Pourquoi donc, ô mon âme, es-tu triste? »

4. Méditons sérieusement cette vérité : « Où va celui qui vous quitte, où peut-il se réfugier, sinon du sein de votre amour dans les foudres de votre colère? » Quelque parti que nous prenions, il faut que nous ayons affaire à Dieu, ou comme père ou comme juge ; il n'y a point de milieu. Dieu règne infailliblement par sa justice sur celui qui n'a pas voulu accepter le règne de sa miséricorde. Il est souverainement désirable pour nous de tomber entre les mains du Dieu des miséricordes, mais « c'est une chose terrible, dit saint Paul, de tomber entre les mains du Dieu vivant. » (*Hebr.* x, 31.) Entre ces mains où tout est action, où tout est vie, rien ne s'affaiblit, ni se relâche, ni se ralentit jamais.

les remplissant il les a faits? Nul ne vous perd, Seigneur, que celui qui vous abandonne, et où peut aller et s'enfuir celui qui vous abandonne, sinon de vous favorable à vous irrité? Car où ne rencontre-t-il pas votre loi vengeresse pour le punir, votre loi qui est la vérité, comme la vérité c'est vous-même?

qui fecit cœlum et terram, et implet ea; quia implendo ea, fecit ea? Te nemo amittit, nisi qui dimittit: et qui dimittit, quo it, aut quo fugit, nisi a te placido ad te iratum! Nam ubi non invenit legem tuam in pœna sua? Et lex tua veritas, et veritas tu.

CHAPITRE X

Fragilité des créatures. La condition de leur existence est de naître pour mourir, et la vitesse même avec laquelle on les voit s'avancer vers la perfection de leur être ne fait que les précipiter avec plus de rapidité vers le néant.

1. — Dieu des vertus, convertissez-nous, montrez-nous votre face et nous serons sauvés. (*Ps.* LXXIX, 4.) Car, de quelque côté que se tourne l'âme de l'homme, hors de vous elle ne se heurte qu'à la douleur, même en se reposant dans ce qu'il y a de beau hors de vous et hors d'elle-même. Elles ne seraient rien si elles n'étaient pas de vous, ces choses belles qui naissent et meurent. En naissant, elles commencent d'être, elles croissent pour atteindre leur perfection, et, de là, elles défaillent dans la vieillesse et la mort. Car tout vieillit et tout meurt ici-bas. Ainsi, dès qu'elles sont nées, plus elles se hâtent d'être, plus elles se précipitent vers le néant. Telle est la condition de leur existence. Vous ne leur avez donné que d'être les parties d'un tout où elles ne coexistent pas à la fois, mais où leur passage et leur succession produisent cet univers qu'elles composent (1). Il en est d'elles comme du discours formé de signes et de sons; il n'est complet que si chaque mot, son office rempli, cède la place à celui qui doit suivre.

2. — Que mon âme vous loue de toutes ces choses, ô Dieu, créateur universel! Mais qu'elle ne reste pas prise à la glu de l'amour sensible. Car, comme ces créatures ne font que passer et courent au néant, elles déchirent de regrets cruels l'âme avide d'être et de se reposer dans ce qu'elle aime. Là nulle stabilité (2); tout fuit, et même quand ces choses éphémères sont

(1) *Leur passage et leur succession produisent cet univers qu'elles composent.* De même que plusieurs personnes se succèdent pour compléter un drame et ne restent sur la scène qu'autant que leur rôle le demande, ainsi, dans la pensée du saint Docteur, les créatures servent à compléter ce tout de l'univers qu'on peut comparer à une grande comédie. Il la compare

CAPUT X

Labiles creaturæ, nec in eis ulla quies.

1. — Deus virtutum, converte nos, et ostende faciem tuam, et salvi erimus. Nam quaqua versum se verterit anima hominis, ad dolores figitur alibi, præterquam in te; tametsi figitur in pulchris extra te et extra se. Quæ tamen nulla essent, nisi essent abs te, quæ oriuntur et occidunt : et oriendo quasi esse incipiunt, et crescunt, ut perficiantur : et perfecta senescunt et intereunt. Etenim omnia senescunt et omnia intereunt. Ergo cum oriuntur et tendunt esse, quo magis celeriter crescunt ut sint, eo magis festinant ut non sint. Sic est modus eorum. Tantum dedisti eis quia partes sunt rerum, quæ non sunt omnes simul : sed decedendo ac succedendo agunt omnes universum, cujus partes sunt. Ecce sic peragitur et sermo noster per signa sonantia : non enim erit totus sermo, si unum verbum non decedat, cum sonuerit partes suas, ut succedat aliud.

2. — Laudet te ex illis anima mea, Deus creator omnium : sed non in eis infigatur glutine amoris, per sensus corporis. Eunt enim, quo ibant, ut non sint, et conscendunt eam desideriis pestilentiosis : quoniam ipsa esse vult, et requiescere amat in eis quæ amat. In illis autem non est ubi requiescat, quia non stant : fugiunt, et quis ea

aussi au discours où une syllabe succède à une syllabe pour qu'il soit complet dans toutes ses parties.

(2) *Là nulle stabilité.* On ne peut trouver dans les créatures de lieu de repos, parce que, de leur nature, elles passent et s'écoulent avec rapidité. Le lieu, au contraire, d'après la doctrine des philosophes eux-mêmes, est quelque chose de stable et d'immobile. (*Voir Phys.*, t. XLII.)

présentes, nos sens ne peuvent ni les suivre, ni les atteindre dans leur course. Car nos sens sont grossiers parce qu'ils servent au corps et sont proportionnés à sa nature. Ils suffisent à leur fin, mais ils sont impuissants à retenir les choses qui se précipitent de leur point de départ à leur terme. C'est votre Verbe qui dit à ce qu'il a créé : « Va d'ici jusque-là. » (1)

(1) *Va d'ici jusque-là.* Les créatures entendent la parole de Dieu qui leur donne l'être; elles partent de là pour exister et durent autant que Dieu et la nature le leur permettent : « Vous n'irez que jusque-là. »

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous exhorte puissamment au mépris des choses sensibles et passagères, qui existent pour disparaître bientôt, et qui tendent d'autant plus vite à leur fin que leur accroissement est plus prompt et leur beauté plus éclatante. Et cependant nous désirons que les plaisirs et les séductions des sens soient fixes et immuables, désir aussi insensé que celui d'un homme qui, se tenant sur le rivage, s'efforcerait d'arrêter les eaux

sequitur sensu carnis? aut quis ea comprehendit, vel cum præsto sunt? Tardus enim est sensus carnis, quoniam sensus carnis est, et ipse est modus ejus. Sufficit ad aliud, ad quod factus est; ad aliud autem non sufficit, ut teneat transcurrentia ab initio debito usque ad finem debitum. In verbo enim tuo, per quod creantur, ibi audiunt : *Hinc et huc usque.*

courantes d'un fleuve qui se précipite. Il y a longtemps que l'Esprit-Saint a prononcé cette sentence contre les enfants du siècle : « Dans tout ce qui est créé, j'ai vu vanité et affliction d'esprit, et que rien n'était stable sous le soleil. » (*Eccl.* II, 11.)

2. Mettons-nous en garde contre les délectations des sens qui attachent et collent, pour ainsi dire, l'âme aux créatures, sans pouvoir la rassasier, car elle ne peut les retenir dans leur course rapide. Or, comme il faut de toute nécessité que nous en soyons séparés, il est également nécessaire que notre âme, en les perdant, soit en proie au tourment de la douleur ou du désir.

CHAPITRE XI

Les créatures passent pour faire place à d'autres. Dieu seul est immuable. Les sens du corps ne peuvent comprendre dans ces créatures que les parties d'un tout dont ils ignorent l'ensemble. Combien est au-dessus de toutes ces choses. Celui qui les a faites, et qui ne passe pas, parce que rien ne peut lui succéder!

1. — O mon âme, ne te laisse pas aller à tes vanités, et que leur tumulte n'assourdisse point ton oreille. Écoute, toi aussi : le Verbe te crie de revenir; en lui est le lieu du repos inaltérable, parce qu'en lui l'amour ne subit jamais d'abandon, à moins qu'il n'abandonne lui-même ce qu'il aime. Les créatures passent pour faire place à d'autres, et de tous ces éléments successifs se forme ce monde inférieur. Et moi, est-ce que je passe? dit le Verbe de Dieu. Fixe donc là ta demeure; mets-y en dépôt les dons que tu en a reçus, maintenant du moins que tu es lasse de mensonges. Confie à la Vérité tout ce que tu dois à la Vérité (1) et tu ne perdras rien. Tes plaies seront fermées, tes langueurs guéries; ce qui est en toi sujet au changement (2) sera réformé, renouvelé, raffermi, et au lieu de s'entraîner en bas, vers le néant, tout ton être restera immuablement fixé en Dieu, la stabilité éternelle.

2. — Pourquoi te corrompre en suivant les inclinations de la chair? Qu'elle se retourne plutôt pour te suivre. Ce que tu sens par elle, ce sont des parties d'un tout (3) que tu ignores,

(1) *Confie à la Vérité tout ce que tu dois à la Vérité.* Offrez à Dieu tout le bien que vous avez reçu de lui ou que vous pouvez désirer. Comme il est la vérité par essence, il vous apprendra si vous pouvez espérer quelque espèce de consolation de la part des créatures. La vérité! *Quid est veritas?* demandait Pilate. (*Vir qui adest,* anagramme.) C'est Jésus-Christ seul qui a pu dire : « Je suis la Vérité! »

(2) *Ce qui est en toi sujet au changement,* « *fluxa tua* ». La chair et les sens du corps seront dirigés par l'amour de Dieu vers leur fin et se fixeront en toi-même, parce que l'amour de Dieu ne permet pas aux sens et à la

CAPUT XI

Creata instabilia ; solus Deus stabilis.

1. — Noli esse vana, anima mea, et obsurdescere in aure cordis, tumultu vanitatis tuæ. Audi et tu. Verbum ipsum clamat, ut redeas : et ibi est locus quietis imperturbabilis, ubi non deseritur amor, si ipse non deserat. Ecce illa discedunt, ut alia succedant, et omnibus sui partibus constat infima universitas. Numquid ego aliquo discedo? ait Verbum Dei. Ibi fige mansionem tuam; ibi commenda quidquid inde habes, anima mea, saltem, fatigata fallaciis. Veritati commenda quidquid tibi est a veritate, et non perdes aliquid : et reflorescent putrida tua, et sanabuntur omnes languores tui, et fluxa tua reformabuntur, et renovabuntur, et constringentur ad te : et non te deponent, quo descendunt, sed stabunt tecum, et permanebunt ad semper stantem ac permanentem Deum.

2. — Utquid perversa sequeris carnem tuam? Ipsa te sequatur conversa. Quidquid per illam sentis, in parte est : et ignoras totum, cujus hæ partes sunt; et delectant

concupiscence de se répandre sur les créatures. Tes pensées frivoles ne t'entraîneront point avec elles au lieu où elles descendent, c'est-à-dire dans le néant et la corruption; mais elles se relèveront avec toi par leur soumission, elles feront partie de ces gerbes de mérites que tu porteras devant le Dieu éternel et immuable. De même qu'il ne reste au pécheur, qui s'est abandonné aux voluptés sensuelles, que le châtiment séparé de la joie qui s'est enfuie, ainsi, pour le juste, docile aux préceptes de la vertu, ayant su faire un usage licite et modéré des choses sensibles, Dieu tient en réserve la couronne de justice exempte de toute peine et de tout travail.

(3) *Ce que tu sens par elle, ce sont les parties d'un tout.* En effet, l'œil ne perçoit que la couleur et la lumière, l'oreille le son et les paroles, le goût la saveur des aliments et de la boisson, l'odorat les odeurs, le toucher

et cependant tu t'y complais en si peu! Mais si le sens charnel était capable de comprendre ce tout, et s'il n'avait été limité, pour ton châtiment, aux justes bornes d'une compréhension partielle (1), tes désirs hâteraient le passage de tout ce qui existe dans le présent afin de jouir de l'ensemble. C'est par ce sens charnel que tu entends la parole, et tu ne demandes pas l'immobilité des syllabes, mais leur rapide écoulement et l'arrivée des dernières pour entendre le tout. Il en est de même de toutes les choses qui servent à former un tout, mais qui ne se rencontrent pas toutes ensemble : leur tout aurait plus de charme que la partie s'il pouvait être embrassé par les sens. Mais celui qui a fait les créatures est infiniment meilleur qu'elles, et il est notre Dieu. Lui ne passe pas; rien ne saurait lui succéder. Que si les choses corporelles te plaisent, prends-en sujet de louer Dieu et reporte ton amour vers leur ouvrier, de peur que, en te plaisant dans ces œuvres, tu ne lui déplaises à lui-même.

les choses molles et dures, et chaque sens perçoit ainsi des parties différentes de ce tout universel. Ils ne perçoivent même chacun qu'une parcelle des objets particuliers qui leur sont accessibles. Ainsi, tandis que l'œil considère un palais, il ne peut en même temps contempler les astres; tandis qu'il est absorbé dans la contemplation des astres, il ne peut jouir de la beauté de la campagne, des prairies, des jardins, et tout ce qui est un spectacle pour les yeux détourne en même temps de la lecture des livres. L'oreille s'ouvre-t-elle à une douce mélodie, elle demeure fermée aux discours agréables; y donne-t-elle son attention, elle cesse d'être charmée par le chant des oiseaux, par le doux murmure des ruisseaux, par le frémissement des arbres. Lorsque nous buvons, nous ne pouvons manger simultanément; si nous trouvons agréable la chair des animaux, celle des poissons ne peut produire en même temps la même impression. Voici un mets qui nous plaît, un autre ne peut nous plaire dans le même moment. Les délectations des sens sont un obstacle aux délectations de l'esprit. C'est donc une vérité que tout ce que perçoivent les sens est une parcelle et la parcelle même d'une simple parcelle.

(1) *S'il n'avait été réduit pour ton châtiment aux justes bornes d'une*

te tamen. Sed si ad totum comprehendendum esset idoneus, sensus carnis tuæ ac non et ipse in parte universi accepisset pro pœna tua justum modum; velles ut transiret quidquid existit in præsenti, ut magis tibi omnia placerent. Nam, et quod loquimur, per eumdem sensum carnis audis, et non vis utique stare syllabas, sed transvolare, ut aliæ veniant, et totum audias. Ita semper sunt omnia, quibus unum aliquid constat, et non simul sunt omnia ea quibus constat. Plus delectant omnia quam singula, si possint sentiri omnia. Sed longe his melior, qui fecit omnia, et ipse est Deus noster: et non discedit, quia nec succeditur ei.

compréhension partielle. La nature du corps et des sens est telle qu'ils ne peuvent sentir que leur objet, et encore ne peuvent-ils le percevoir dans son entier; mais la nature après le péché est devenue le châtiment de l'homme, car, après la perte de la justice originelle, les sens sont entraînés violemment vers les créatures contre la voix de la raison. De là cette lutte de la chair et du sang dans tous les enfants d'Adam.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Dans le chapitre précédent, saint Augustin a donné de la vanité des créatures une preuve incontestable, tirée de leur instabilité et de leur existence éphémère. Il donne ici une seconde preuve de la même vérité, c'est que nous ne pouvons saisir par ces sens qu'une faible partie des choses sensibles; or, dans un tout quelconque, la totalité a plus de charme qu'aucune de ses parties.

2. Il suit de là que les délectations de l'esprit sont bien supérieures aux délectations de la chair, car l'intelligence connaît et apprécie les créatures de l'univers pris dans son entier, et trouve sa joie dans leur bonté. Mais qu'il est bien au-dessus de toutes ces choses considérées en particulier ou dans leur ensemble, Celui qui les a faites, c'est-à-dire notre Dieu qui ne passe pas, parce que rien ne peut lui succéder, car il n'y a point d'autre Dieu que lui! Quant aux créatures, nous devons nous en servir comme de moyens qui nous sont donnés pour atteindre notre fin, mais sans nous y attacher comme si elles étaient elles-mêmes notre fin.

CHAPITRE XII

Nous devons aimer les âmes en Dieu et les entraîner vers lui en qui seul se trouve le repos ; et Jésus-Christ, en descendant jusqu'à nous, nous a enseigné à retourner et à monter jusqu'à lui.

1. — Si les corps te plaisent, loue Dieu en eux et reporte ton amour vers leur créateur, de peur que tu ne lui déplaises dans les choses qui te plaisent. Que si les âmes te plaisent, aime-les en Dieu (1) ; changeantes par elles-mêmes, elles sont immuables en lui ; sans lui, elles iraient au néant. Qu'on les aime donc en Dieu, et entraîne avec toi vers lui celles que tu pourras et dis-leur : Aimons-le, aimons-le, il a tout fait et il n'est pas loin ! Car il ne s'est pas retiré de ce qu'il a créé (2) ; tout ce qui vient de lui subsiste en lui. Où est-il ? Là où l'on goûte la vérité, dans le plus intime du cœur. Mais le cœur s'est éloigné de lui ! Pécheurs, revenez à votre cœur. (*Isa.* XLVI, 8), unissez-vous à celui qui vous a faits. Attachez-vous à lui, et vous serez inébranlables ; reposez-vous en lui, et vous aurez la paix. Pourquoi vous jeter dans ces rudes sentiers ? Où allez-vous ? Le bien que vous aimez vient de Dieu ; il n'a de suavité qu'autant que vous l'aimez pour lui, et il se tourne justement en amertume quand vous avez l'injustice de l'aimer aux dépens de son auteur.

2. — Jusqu'où irez-vous dans ces voies laborieuses et difficiles ? Le repos n'est pas où vous le cherchez. Cherchez ce que vous cherchez ; mais ici votre recherche s'égare. Vous cherchez la vie heureuse dans la région de la mort ; elle n'est pas là. Comment trouver la vie heureuse où l'on ne trouve même pas la vie ? Celui qui est notre vie est descendu ici-bas (3) ; il a

(1) *Que si les âmes te plaisent, aime-les en Dieu.* Saint Augustin nous fait un devoir d'aimer les âmes en Dieu, parce que Dieu est esprit. Il ne nous dit point d'aimer les corps en Dieu, mais de nous servir des êtres corporels pour louer Dieu, parce que Dieu n'a point de corps. Les corps ne peuvent donc, à proprement parler, être aimés en Dieu, parce qu'il n'y a rien en

CAPUT XII

In his quæ placent, Deus amandus.

1. — Si placent corpora, Deum eo illis lauda, et in artificem eorum retorque amorem : ne in his quæ tibi placent, tu ei displiceas. Si placent animæ in Deo amentur: quia et ipsæ mutabiles sunt, et in illo fixæ stabiliuntur: alioquin irent, et perirent. In illo ergo amentur : et rape ad eum tecum, quos potes, et dic eis : *Hunc amemus, hunc amemus :* ipse fecit hæc, et non est longe. Non enim fecit, atque abiit, sed ex illo in illo sunt. Ecce ibi est, ubi sapit veritas. Intimus cordi est; sed cor erravit ab eo. Redite, prævaricatores, ad cor; et inhærete illi qui fecit vos. State cum eo, et stabitis; requiescite in eo, et quieti eritis. Quo itis in aspera? quo itis? Bonum quod amatis, ab illo est : sed quantum est ad illum? bonum est et suave; sed amarum erit juste, quia injuste amatur, deserto illo, quidquid ab illo est.

2. — Quo vobis adhuc et adhuc ambulare vias difficiles et laboriosas? non est requies ubi quæritis eam. Quærite quod quæritis : sed ibi non est ubi quæritis. Beatam vitam quæritis in regione mortis; non est illic. Quomodo enim beata vita, ubi nec vita? Et descendit

lui de corporel. Cependant, nous les aimons à cause de Dieu, et notre esprit s'élève de là jusqu'à louer Dieu, qui a créé les corps aussi bien que les esprits.

(2) *Il ne s'est pas retiré de ce qu'il a créé,* comme un architecte après qu'il a construit une maison, ou comme l'artiste qui a fait un tableau ou sculpté une statue : car toutes les créatures non seulement viennent de Dieu, comme cause efficiente, mais subsistent en Dieu comme cause qui les conserve et les contient, ce que le saint Docteur a exposé plus haut. (Liv. Ier, ch. II.)

(3) *Celui qui est notre vie est descendu ici-bas.* Jésus-Christ qui a dit lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (*Joan.* XIV, 6), et qui a fait

souffert notre mort et l'a tuée par l'abondance de sa vie (1). Et sa voix, retentissant comme un tonnerre, nous a crié de revenir d'ici vers lui, vers le sanctuaire de la divinité, d'où il est venu vers nous, quand, descendu du premier sein virginal où il a épousé la nature humaine (2), la chair mortelle qu'il voulait rendre immortelle, il est sorti comme l'époux de sa couche nuptiale, s'élançant comme un géant pour fournir sa carrière. (*Ps.* XVIII, 6.) Car il ne s'est point arrêté, mais il a couru, nous criant par ses paroles, par ses actions, par sa mort, par sa vie, par sa descente aux enfers, par son ascension, de revenir à lui. Il a disparu de nos yeux pour que, rentrant dans notre cœur, nous l'y retrouvions.

3. — Il s'en est allé, et néanmoins il est ici. Il n'a pas voulu demeurer plus longtemps avec nous, et il ne nous a pas quittés, puisqu'il est retourné d'où il n'était jamais sorti. Car le monde a été fait par lui et il était dans ce monde, dans ce monde où il est venu pour sauver les pécheurs. (*Joan.* I, 10; *I Tim.* I, 15.) C'est à lui que mon âme se confesse pour qu'il la guérisse des péchés commis contre lui. (*Ps.* XL, 5.) Fils des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? (*Ps.* IV, 3.) Quoi! la vie est descendue vers vous, et vous ne voulez pas monter vers elle et vivre? Hélas! où montez-vous, quand vous vous exaltez dans votre orgueil et que vous portez votre front jusqu'aux cieux? (*Ps.* LXXII, 9.) Descendez pour monter, et pour monter vers Dieu (3); car en vous élevant contre Lui, vous vous êtes précipités. Dis-leur cela, ô mon âme, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes. Entraîne-les ainsi avec toi vers Dieu, car c'est de son esprit que viennent tes paroles, si elles sont brûlantes de charité.

mourir notre mort en nous rachetant et en satisfaisant pour nos péchés.

(1) *Par l'abondance de sa vie.* Jésus-Christ possédait littéralement la vie avec abondance, il a perdu sur la croix la vie qui était sujette à la mort, mais il a conservé la vie immortelle qui lui était propre comme Dieu.

(2) *Descendu du premier sein virginal où il a épousé la nature humaine,* celui de la Vierge Marie. Aucune autre ne l'a précédée, aucune autre ne l'a suivie. Il a épousé la nature humaine par son Incarnation; la chair est mortelle avant la résurrection, mais elle deviendra immortelle après la résurrection.

huc ipsa vita nostra, et tulit mortem nostram, et occidit eam de abundantia vitæ suæ; et tonuit clamans, ut redeamus hinc ad eum in illud secretum, unde processit ad nos, veniens in ipsum primum virginalem uterum, ubi et nupsit humana creatura, caro mortalis, ne semper esset mortalis; et inde velut sponsus procedens de thalamo suo, exultavit ut gigas ad currendam viam. Non enim tardavit, sed cucurrit, clamans dictis, factis, morte, vita, descensu, ascensu : clamans ut redeamus ad eum. Et discessit ab oculis, ut redeamus ad cor, et inveniamus eum.

3. — Abscessit enim, et ecce hic est. Noluit nobiscum diu esse, et non reliquit nos. Illuc enim abscessit, unde nunquam recessit, quia mundus per eum factus est, et in hoc mundo erat, et venit in hunc mundum peccatores salvos facere : cui confitetur anima mea, ut sanet eam, quia peccavit illi. Filii hominum, usquequo graves corde? Numquid et post descensum vitæ, non vultis ascendere et vivere? Sed quo ascendistis, quando in alto estis, et posuistis in cœlum os vestrum? Descendite, ut ascendatis et ascendatis ad Deum. Cecidistis enim, ascendendo contra eum. Dic eis ista, ut plorent in convalle plorationis, et sic eos rape tecum ad Deum : quia de spiritu ejus hæc dicis eis, si dicis ardens igne charitatis.

(3) *Descendez pour monter, et pour monter vers Dieu.* Descendez par l'humilité, afin que l'amour de Dieu vous fasse monter jusqu'à Dieu.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin nous présente la matière d'une méditation salutaire contre les séductions du monde qui s'efforce, soit de nous retenir dans ses filets, soit de nous rappeler à lui lorsque nous en sommes délivrés.

2. Il nous propose la vie de Jésus-Christ comme un moyen des plus efficaces pour nous faire mépriser les biens passagers de la terre. Pourquoi, en effet, a-t-il choisi une vie si contraire aux idées du monde? C'est afin de nous persuader de la vanité et de la fragilité des biens de la terre; et il est remonté dans le ciel par son ascension, afin que nous le recherchions et que nous soyons excités à marcher sur ses traces.

CHAPITRE XIII

Dans l'ignorance où il était de ces vérités, il aimait les beautés périssables. C'est en les examinant attentivement qu'il apprit à connaître le Beau et le Convenable et qu'il écrivit trois livres sur cette matière.

Ces choses alors, je les ignorais, et j'aimais les beautés inférieures ; j'allais à l'abîme et je disais à mes amis : Qu'aimons-nous, si ce n'est le beau ? Qu'est-ce donc que le beau, et qu'est-ce que la beauté ? (1) Qu'est-ce que cet attrait qui nous attache aux objets que nous aimons ? S'ils n'avaient ni convenance, ni beauté, ils ne nous attireraient aucunement vers eux. Je remarquais et je considérais que dans les corps eux-mêmes il faut distinguer ce qui en est comme le tout (2), et partant la beauté, et ce qui plaît par un simple rapport de convenance (3), comme la pro-

(1) *Qu'est-ce donc que le beau, et qu'est-ce que la beauté?* « On voit ici que saint Augustin s'était posé de bonne heure, et du sein même des plaisirs où il consumait sa première jeunesse, la question de la nature du beau. C'étaient, chose singulière, les objets de ses profanes attachements qui avaient donné lieu à son esprit investigateur de se demander en quoi consiste le beau, et comment il se fait qu'il maîtrise les âmes avec tant d'empire. On comprend, en effet, que le beau agissant avec une grande force sur les cœurs encore jeunes, les hommes en qui la curiosité philosophique s'allie à une vive sensibilité soient tout d'abord attirés par cette question, qui plaît à leur cœur par les brillantes images qu'elle éveille en même temps qu'elle captive leur esprit par sa complexité et sa profondeur. Le premier ouvrage de Platon fut, dit-on, le *Phèdre*, où il traite de la beauté ; le premier écrit d'Augustin fut un livre, aujourd'hui perdu, sur le Beau et le Convenable. Ce fut aussi par un travail sur le beau que s'ouvrit naguère la carrière philosophique trop tôt terminée d'un penseur contemporain. » (Ferraz, *Psychol. de saint Augustin*, p. 265.) (Allusion à Victor Cousin.)

Mais il faut ajouter que saint Augustin, dans ses considérations sur la beauté disséminées dans plusieurs de ses ouvrages, (*De vera relig.*, cap. xxxii, xxxvi, xli, lv ; *De Gen. contr. man.*, lib. I^er^, cap. xxi ; *De Ord.*, lib. I^er^, cap. viii, xi ; *De music.*, lib. VI, cap. xiii ; *De civ. Dei*, lib. VIII, cap. vii, etc.) montre à un rare degré le caractère qui distingue l'esthéticien éminent du critique vulgaire. Tandis que le critique se borne à noter, dans leur mobilité infinie et leur capricieuse variété, les émotions que produisent en nous les merveilles de la nature et les chefs-d'œuvre de l'art, l'esthétique recherche

CAPUT XIII

Amor unde proveniat.

Hæc tunc non noveram, et amabam pulchra inferiora, et ibam in profundum, et dicebam amicis meis : Num amamus aliquid, nisi pulchrum? Quid est ergo pulchrum, et quid est pulchritudo? Quid est, quod nos allicit, et colligat rebus quas amamus? Nisi enim esset in eis decus et species, nullo modo nos ad se moverent. Et animadvertebam et videbam in ipsis corporibus aliud esse quasi totum, et ideo pulchrum; aliud autem quod ideo deceret, quoniam apte accommodaretur alicui, sicut

les raisons dernières de ces émotions et leurs lois les plus générales. Elle répond à un des besoins les plus élevés de notre esprit, que la connaissance des phénomènes ne satisfait qu'à moitié, et qui ne s'arrête que quand il en a saisi les causes.

(2) *Il faut distinguer ce qui en est comme le tout*, c'est-à-dire la beauté qui résulte de l'union des parties. Plus bas, saint Augustin définit le beau « ce qui convient de soi-même » (ch. XIV). Saint Thomas en donne une définition plus explicite. « La beauté, dit-il, renferme trois choses : 1° d'abord l'intégrité ou la perfection, car les choses incomplètes sont laides ; 2° une proportion convenable ou l'harmonie ; 3° la clarté, qui, dans les corps, est la douce nuance des couleurs. » (I p., q. XIX, art. 8.)

Saint Augustin définit également ailleurs la beauté des corps, d'après Cicéron, « la juste proportion des parties jointe à un certain charme des couleurs » (*Quæst. Tusc.*, I) », et saint Thomas distingue parfaitement le bon du beau. Le bon se rapporte proprement à la faculté appétitive ; le beau, au contraire, se rapporte à la faculté cognitive, car on appelle belles les choses qui plaisent à la vue. (I q. p. V, art. 4 ad. 1.)

La vue comprend ici la faculté cognitive, à l'aide de laquelle nous percevons non seulement la beauté du corps, mais la beauté des âmes, beauté qui résulte de la rectitude de la volonté jointe à l'éclat de la sagesse. (Voir BELLARMIN, sur le Psaume XLIV.)

(3) *Et ce qui plaît par un simple rapport de convenance.* Saint Augustin distingue ici le convenable du beau. Le convenable se rapporte nécessairement à une autre chose, comme n'étant qu'une simple partie, un vêtement

portion d'un membre au corps, d'une chaussure au pied, etc. Ces observations abondèrent, du fond de mon cœur, dans mon esprit, et j'écrivis deux ou trois livres, je crois, *Du beau et du convenable*. Vous le savez, mon Dieu ; pour moi, je l'ai oublié. Nous n'avons plus ces livres ; ils ont disparu, je ne sais comment.

par exemple, ou quelque chose de semblable. « Le beau, dit ailleurs le saint Docteur, doit être considéré en lui-même et, à ce titre, mérite nos louanges ; il a pour opposé ce qui est laid et difforme. Le convenable, qui a pour opposé l'inconvenant, est comme nécessairement relié à un autre objet ; on ne l'apprécie point par lui-même, mais par son rapport avec l'objet auquel il se trouve lié. » Il affirme donc que le beau se connaît par lui-même : par exemple, un cheval, un homme, est-il beau par lui-même ; le convenable, au contraire, ne peut s'apprécier que par son rapport avec un autre objet. Personne, en effet, ne peut dire qu'un vêtement est convenable s'il n'a dans la pensée le corps auquel ce vêtement est destiné.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. De cette notion du beau — la splendeur du vrai — il suit que Dieu seul est parfaitement beau, car lui seul possède : 1° toute perfection ; 2° la proportion parfaite de toute justice et de toute sainteté ; 3° l'éclat de la sagesse sans aucun mélange d'ignorance et d'erreur. Aussi, au témoignage de Jésus-

pars corporis ad universum suum, aut calceamentum ad pedem, et his similia. Et ista consideratio scaturivit in animo meo ex intimo corde meo : et scripsi libros *De Pulchro et Apto*, puto duos aut tres. Tu scis, Deus meus : nam excidit mihi. Non enim habemus eos; sed aberraverunt a nobis, nescio quomodo.

Christ, « nul n'est bon (parfaitement et de soi-même) si ce n'est Dieu seul. » (*Luc.* XI, 19.) De même, nul n'est beau si ce n'est Dieu seul, qui réunit seul par lui-même et de lui-même toute convenance, tandis que les créatures tirent de lui toute leur beauté et ne sont belles qu'autant qu'elles se rapportent à lui.

2. Nul homme ne possède la beauté dans sa perfection : 1° parce que nul n'est si parfait qu'il n'ait quelque défaut dans son corps et dans son âme ; 2° parce que nul n'est si parfaitement juste qu'il ne détruise au moral par quelques fautes légères la convenance d'une volonté droite; 3° parce que nul ne possède la sagesse à un si haut degré qu'il n'obscurcisse pas quelquefois son éclat par quelque erreur ou par l'ignorance. Puis donc que nous ne pouvons avoir la beauté dans toute sa vérité, que chacun travaille à posséder la convenance, c'est-à-dire à convenir à sa fin qui est Dieu, au tout dont il fait partie, le religieux à sa communauté, le citoyen à l'Etat dont il est membre, l'étudiant à l'Académie, ce qui se fera en observant soigneusement les lois justes et sages qui leur sont données.

CHAPITRE XIV

Il dédia ses trois livres sur le *Beau et le Convenable* à Hiérius, orateur de la ville de Rome, qu'il ne connaissait pas, mais qu'il aimait sur sa brillante réputation de science et sur les éloges dont tous le comblaient. Il aurait voulu lui ressembler et obtenir de semblables éloges.

1. — Quel motif m'a donc porté, Seigneur mon Dieu, à dédier ces ouvrages à Hiérius, orateur de Rome? Je ne le connaissais même pas de vue, mais j'aimais l'homme à la réputation de savoir et elle était brillante. On m'avait rapporté certaines paroles de lui qui m'avaient plu; c'était surtout parce qu'il plaisait aux autres, et que tous le comblaient d'éloges, en s'étonnant qu'un Syrien de naissance, après avoir cultivé d'abord les lettres grecques, eût pu devenir un modèle d'éloquence latine, et acquérir les connaissances les plus étendues dans les sciences philosophiques. Eh quoi! on entend louer un homme, et on l'aime sans le connaître? Est-ce donc que l'amour passe de la bouche de celui qui loue, dans le cœur de celui qui écoute? Non; cependant, l'amour de l'un allume l'amour de l'autre (1). Mais pour aimer celui qu'on loue devant nous, il faut que nous soyons persuadés que ces louanges partent vraiment d'un cœur sincère (2), c'est-à-dire que c'est l'affection elle-même qui les a dictées. Ainsi j'aimais alors les hommes d'après le jugement des hommes, mais non d'après le vôtre, mon Dieu, qui ne trompez jamais.

2. — Et toutefois, pourquoi mes éloges ne ressemblaient-ils en rien à ceux que l'on donne à un habile conducteur, à un chasseur de l'amphithéâtre, favori du peuple? Ils étaient bien

(1) *L'amour de l'un allume l'amour de l'autre*, c'est-à-dire lorsque nous entendons louer les dons naturels et les qualités d'un autre avec tant d'affection, de force et d'éloquence, que nous sommes persuadés du mérite réel de celui qui est l'objet de ces louanges, et que nous le croyons véritablement digne d'amour. L'amour ne passe donc pas de la bouche de celui qui loue

CAPUT XIV

Libri *De Apto et Pulchro*, Hierio nuncupati.

1. — Quid est autem, quod me movit, Domine Deus meus, ut ad Hierium Romanæ urbis oratorem scriberem illos libros : quem non noveram facie, sed amaveram hominem ex doctrinæ fama, quæ illi clara erat; et quædam verba ejus audieram, et placuerant mihi? Sed magis, quia placebat aliis, et eum efferebant laudibus, stupentes, quod ex homine Syro, docto prius Græcæ facundiæ, post in Latina etiam dictor mirabilis extitisset, et esset scientissimus rerum ad studium sapientiæ pertinentium, mihi placebat. Laudatur homo, et amatur absens. Utrumnam ab ore laudantis intrat in cor audientis amor ille? Absit. Sed ex amante alio, accenditur alius. Hinc enim amatur qui laudatur, dum non fallaci corde laudatoris prædicari creditur, id est, cum amans eum laudat. Sic enim tunc amabam homines, ex hominum judicio : non enim ex tuo, Deus meus, in quo nemo fallitur.

2. — Sed tamen cur non sicut auriga nobilis, sicut venator studiis popularibus diffamatus; sed longe aliter et graviter, et ita quemadmodum et me laudari vellem? Non enim vellem ita laudari et amari me, ut histriones, quanquam eos et ipse laudarem et amarem : sed eligens latere, quam ita notus esse; et vel haberi

dans l'âme de celui qui écoute, ce qui est impossible; mais celui qui aime fait un si magnifique éloge des qualités de la personne qu'il aime, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer le bien qui se présente avec tant de force et de lumière.

(2) *Que ces louanges partent vraiment d'un cœur sincère.* On croit communément à la vérité des louanges lorsqu'elles partent d'un cœur qui aime. La

autrement sérieux et tels enfin que j'eusse désiré les obtenir pour moi-même. Or, je n'aurais pas voulu être aimé et loué comme les histrions (1), quoique je fusse le premier à les louer et à les aimer; j'eusse préféré l'obscurité à pareille renommée, la haine à semblable faveur. Comment donc s'équilibrent dans mon âme tant d'affections différentes et contraires? Comment aimer dans un autre rien moins que ce que je déteste et que je serais au désespoir qu'on aimât en moi, bien que ce soit un homme comme moi? Car si l'on aime un bon cheval, sans vouloir pour cela être à sa place quand même la chose serait possible, en peut-on dire autant d'un histrion, notre semblable? J'aime donc dans un homme ce que je haïrais d'être moi-même, tout homme que je suis. Immense abîme que l'homme! Ses cheveux mêmes sont comptés par vous, Seigneur (*Matth.* I, 30), et vous n'en laissez pas un seul s'égarer; pourtant, il est encore plus aisé de les nombrer que les affections et les mouvements de son cœur!

3. — Quant à ce rhéteur, il était du genre de ceux que j'aimais et à qui j'aurais voulu ressembler. Ma présomption m'égarait; je flottais à tout vent, n'en étant que plus secrètement gouverné par vous. Et comment ai-je appris, et comment puis-je vous confesser avec certitude que mon amour pour cet homme

nature ayant, en effet, gravé en nous cette vérité qu'on ne peut aimer que ce qui est bon, nous croyons à la bonté de ce que nous entendons louer. Cependant comme l'homme se trompe souvent dans ses affections et que souvent ceux qui aiment se forment des idées mensongères, c'est avec raison que le saint Docteur déclare qu'il aimait les hommes d'après le jugement des hommes, mais qu'il ne les aimait pas selon le jugement de Dieu.

(1) *Les histrions.* Ils représentaient des fables sur la scène. On les appelait ainsi de l'Istrie d'où ils venaient, ou du mot *hister* qui, chez les Etrusques, signifiait un comédien de bas étage. Les Romains les regardaient comme infâmes parce qu'ils mettaient en scène toutes sortes de crimes et en particulier les crimes vrais ou supposés des dieux. Les Grecs, au contraire, ne les tenaient point pour infâmes parce qu'ils pensaient que les dieux prenaient plaisir à ces représentations scéniques. Dans cette dispute, dit le saint Docteur, la question se trouve résolue par ce raisonnement : Si de tels dieux doivent être adorés, disent les Grecs, on doit par là même honorer les hommes qui les imitent. Non, répondent les Romains, on ne doit sous

odio, quam sic amari. Ubi distribuuntur ista pondera variorum et diversorum amorum in anima una? Quid est quod amo in alio, quod rursus nisi odissem, non a me detestarer et repellerem, cum sit uterque nostrum homo? Non enim, sicut equus bonus amatur ab eo qui nollet hoc esse etiam si posset, hoc et de histrione dicendum est, qui naturæ nostræ socius est. Ergone amo in homine, quod odi esse, cum sim homo? Grande profundum est ipse homo : cujus etiam capillos tu, Domine, numeratos habes, et non minuuntur in te : et tamen capilli ejus magis numerabiles sunt, quam affectus ejus, et motus cordis ejus.

3. — At ille rhetor ex eo erat genere, quem sic amabam, ut vellem esse me talem : et errabam typho, et circumferebar omni vento, et nimis occulte gubernabar abs te. Et unde scio, et unde certus confiteor tibi, quod illum in

aucun prétexte honorer de tels hommes. Donc, concluent les chrétiens, on ne doit également, sous aucun prétexte, adorer de tels dieux.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. De même que nous avons horreur pour nous-mêmes de la condition vile et infamante d'un histrion, d'un cocher de cirque, bien que nous aimions cette profession dans les autres et que nous lui accordions des louanges, et cela parce que nous regardons cette profession comme au-dessous de notre dignité, et que nous tenons à honneur d'en ignorer les secrets; ainsi nous devrions mépriser tous ces vains noms d'esprit, de fortune, etc., et ne point chercher à en tirer vanité, car ces dons et tous ces avantages humains sont au-dessous de la grandeur d'une âme qui aime Dieu et qui goûte, non les choses de la terre, mais les choses du ciel.

2. Il faut fixer notre esprit en Dieu, afin de ne plus estimer ce que nous voyons en nous-mêmes ou dans les autres, d'après les louanges ou le blâme des hommes, et de ne plus nous laisser ébranler par le souffle capricieux de l'opinion, si souvent pleine de témérité et de mensonge. Notre cœur est vain et vide de la solidité qui est propre à Dieu, tant qu'il reste blessé et qu'il languit dans ses actions quand on le blâme tandis qu'il est tout de feu pour les louanges. Tant que nous nous reconnaîtrons à ces traits, nous sommes des roseaux agités par le vent (*Matth.* XII, 7) et bien différents de ce qu'était Jean-Baptiste.

avait bien plutôt pour cause l'amour de ceux qui le louaient, que les faits eux-mêmes qui lui attiraient ces éloges? Si, en effet, au lieu de le louer, on l'eût blamé, et qu'on eût pris occasion de ces mêmes faits pour le censurer et le mépriser, j'eusse été loin de m'enflammer à son égard. Cependant, l'homme et les choses restaient les mêmes; les dispositions seules des panégyristes étaient différentes. Voilà où tombe l'âme faible, qui n'est pas encore appuyée solidement sur la vérité. Au souffle capricieux de l'opinion, elle va, elle plie, elle tourne et revient, et la lumière se voile pour elle; elle cesse de voir la vérité, qui est cependant devant elle! J'attachais donc un grand prix à ce que mon discours et mes travaux fussent connus de cet homme. S'il les approuvait, je redoublais d'ardeur; sinon, j'en aurais été blessé dans mon cœur plein de vanité et privé de votre solide appui. En attendant, mon plaisir était de méditer sur ce *Beau* et ce *Convenable,* sujet de l'ouvrage que je lui avais adressé; et j'admirais ce fruit superbe de ma pensée, sans avoir besoin que personne partageât mon admiration.

amore laudantium magis amaveram, quam in rebus ipsis de quibus laudabatur? Quia si non laudatum vituperarent eum iidem ipsi, et vituperando atque spernando ea ipsa narrarent, non accenderer in eum, et non excitarer. Et certe res non aliæ forent, nec homo ipse alius; sed tantummodo alius affectus narrantium. Ecce ubi jacet anima infirma, nondum hærens soliditati veritatis. Sicut auræ linguarum flaverint a pectoribus opinantium, ita fertur et vertitur, torquetur ac retorquetur, et obnubilatur ei lumen, et non cernitur veritas : et ecce est ante nos. Et magnum quiddam mihi erat, si sermo meus et studia mea illi viro innotescerent; quæ si probaret, flagrarem magis; si autem improbaret, sauciaretur cor vanum et inane soliditatis tuæ. Et tamen pulchrum illud atque aptum, unde ad eum scripseram, libenter animo versabam, modosque contemplationis meæ nullo collaudatore mirabar.

CHAPITRE XV

Dans l'ignorance où il était des substances spirituelles et plongé dans les ténèbres corporelles, il se figurait en l'homme deux substances qu'il appelait l'une monade, l'autre dyade ou nature double, la première souverainement bonne, la seconde souverainement mauvaise.

1. — Mais, ô Dieu tout-puissant, seul auteur de tant de merveilles (*Ps.* LXXI, 18), je ne voyais pas encore dans votre sagesse infinie le pivot de ces grands mystères (1), et mon esprit s'égarait à travers les formes corporelles (2). Voici comme je définissais et distinguais le beau et le convenable. Le beau était ce qui plaît par soi-même, et le convenable ce qui plaît par son rapport avec une autre chose; définitions que j'appuyais sur des exemples sensibles. Je portais ensuite mes regards sur la nature de l'esprit; mais les fausses idées que j'avais des êtres spirituels ne me permettaient pas de découvrir la vérité. Son éclat cependant venait frapper mes yeux; mais je détournais de la réalité incorporelle mon âme haletante, pour l'attacher aux linéaments, aux couleurs, aux grandeurs palpables. Et comme je ne pouvais rien voir de tel dans mon esprit, je croyais impossible de concevoir le mien. De plus, comme j'aimais la paix qui réside dans la vertu, et que je détestais la discorde qui règne dans le vice, je concluais de là que l'unité était le privilège de l'une, et la désunion le caractère de l'autre (3). Et cette unité me paraissait le principe raisonnable et l'essence même de la vérité et du souverain bien. Dans cette division, je voyais, hélas! je ne sais quelle substance de vie irraisonnable, je ne sais quelle essence de souverain mal, dont je faisais non seule-

(1) *Le pivot de ces grands mystères.* La sagesse, la providence de Dieu sur laquelle repose et tourne comme sur un pivot tout le mécanisme admirable, s'il est permis de parler de la sorte, de la nature raisonnable et de celle qui est privée de raison.

(2) *A travers les formes corporelles,* les seules que son esprit voyait et

CAPUT XV

Cur non potuit capere spiritualia.

1. — Sed tantæ rei cardinem in arte tua nondum videbam, Omnipotens, qui facis mirabilia solus : et ibat animus meus per formas corporeas, et pulchrum, quod per seipsum, aptum autem, quod ad aliquid accommodatum deceret, definiebam et distinguebam, et exemplis corporeis astruebam. Et converti me ad animi naturam : et non me sinebat falsa opinio, quam de spiritualibus habebam, verum cernere. Et irruebat n oculos meos ipsa vis veri : et avertebam palpitantem mentem ab incorporea re, ad lineamenta, et colores, et tumentes magnitudines. Et quia non poteram ea videre in animo, putabam me non posse videre animum meum. Et cum in virtute pacem amarem, in vitiositate autem odissem discordiam; in illa unitatem, in ista quamdam divisionem notabam. Inque illa unitate mens rationalis, et natura veritatis ac summi boni, mihi esse videbatur : in ista vero divisione, irrationalis vitæ nescio quam substantiam, et naturam summi

ruminait telles qu'il les avait puisées, ou plutôt, comme dit saint Augustin, dévorées par les yeux de la chair.

(3) *L'unité était le privilège de l'une, et la désunion le caractère de l'autre.* La vertu unit la volonté et l'appétit sensitif avec la droite raison ; le vice naît de la dissension de l'un et de l'autre et l'augmente à son tour. L'union de ces deux facultés produit la paix et le bien de l'âme ; leur désunion, le mal, l'agitation et le trouble. Or, comme le saint Docteur ne comprenait pas encore que le mal avait pour cause le mouvement déréglé de la volonté, il supposait dans l'homme l'existence simultanée d'une nature mauvaise et d'une nature bonne qu'il regardait comme une parcelle de la divinité ; il donnait à l'une le nom de *monade* ou d'unité, et à l'autre celui de *dyade* ou de nature double qui poussait la colère jusqu'aux attentats et la passion du plaisir jusqu'aux infamies.

ment une réalité, mais une véritable vie, un être indépendant de vous, ô mon Dieu, de qui pourtant toutes choses procèdent. J'appelais l'une *monade*, spiritualité sans sexe; l'autre *dyade*, principe des colères homicides, des emportements de la débauche; et je ne savais ce que je disais.

2. — J'ignorais et je n'avais pas encore appris que le mal n'est nullement une substance, et que notre raison elle-même n'est pas le bien souverain et immuable. De même, en effet, que les attentats prennent leur source dans cette faculté de l'âme qui est le siège de la colère, lorsqu'elle cède à la perversité et se laisse emporter à ses mouvements impétueux et déréglés; ou bien les crimes honteux dans celle qui ne met aucun frein aux désirs ayant pour objet les voluptés charnelles; de même aussi les erreurs et les illusions mensongères souillent notre vie, quand la raison elle-même est déréglée. Tel était alors l'état de mon âme; j'ignorais qu'elle dût être éclairée d'une autre lumière pour participer à la vérité, n'étant pas elle-même l'essence de la vérité. Car c'est vous, Seigneur mon Dieu, qui allumerez mon flambeau, qui éclairerez mes ténèbres. (*Ps.* XVII, 29.) Nous avons tout reçu de votre plénitude, puisque vous êtes la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde (*Joan.* I, 9), et qu'il n'y a en vous ni vicissitudes ni obscurcissements. (*Jac.* I, 17.) Je faisais effort vers vous, et vous me repoussiez loin de vous, pour me laisser goûter les fruits de la mort; car vous résistez aux superbes. (*I Petr.* V, 5.)

3. — Et quoi de plus orgueilleux que d'affirmer, avec une incroyable folie, que j'étais, par ma nature, ce que vous êtes vous-même? J'étais sujet au changement (1), et j'en étais convaincu jusqu'à l'évidence par le désir même que j'éprouvais d'arriver à la sagesse afin de devenir meilleur; cependant, j'aimais mieux vous assujettir au changement que d'avouer que je n'étais pas semblable à vous. Aussi vous me repoussiez et vous résistiez à

(1) *J'étais sujet au changement.* Cela seul aurait dû convaincre Augustin que son âme n'était pas une parcelle de la nature divine, car Dieu est immuable,

mali, quæ non solum esset substantia, sed omnino vita esset, et tamen abs te non esset, Deus meus, ex quo sunt omnia, miser opinabar. Et tamen illam *monadem* appellabam, tanquam sine ullo sexu mentem; hanc vero *dyadem*, iram in facinoribus, libidinem in flagitiis, nesciens quid loquerer.

2. — Non enim noveram neque didiceram, nec ullam substantiam malum esse, nec ipsam mentem nostram summum atque incommutabile bonum. Sicut enim facinora sunt, si vitiosus est ille animi motus, in quo est impetus, et se jactat insolenter ac turbide; et flagitia, si est immoderata illa animæ affectio, qua carnales hauriuntur voluptates: ita errores et falsæ opiniones vitam contaminant, si rationalis mens ipsa vitiosa est: qualis in me tunc erat, nesciens se alio lumine illustrandam esse, ut sit particeps veritatis, quia non est ipsa natura veritatis. Quoniam tu illuminabis lucernam meam, Domine; Deus meus, illuminabis tenebras meas: et de plenitudine tua nos omnes accepimus. Es enim tu lumen verum, quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum: quia in te non est transmutatio, nec momenti obumbratio. Sed ego conabar ad te et repellebar abs te, ut saperem mortem, quoniam superbis resistis.

3. — Quid autem superbius, quam ut assererem, mira dementia, me id esse naturaliter quod tu es? Cum enim ego essem mutabilis, et eo mihi id manifestum esset quod ideo utique sapiens esse cupiebam, ut ex deteriore melior fierem; malebam tamen etiam te opinari mutabilem, quam me non hoc esse, quod tu es. Itaque repellebar, et resistebas ventosæ cervici meæ, et imaginabar formas

tandis que l'âme est sujette au changement et passe tour à tour du bien au mal et du mal au bien.

l'extravagance de mes pensées. J'imaginais des formes corporelles; chair que j'étais, j'accusais la chair. Esprit allant toujours, sans jamais revenir à vous (*Ps.* LXXVII, 39), je me promenais dans un monde imaginaire d'êtres qui ne sont ni en vous, ni en moi, ni dans les corps : ce n'étaient point les créations de votre vérité, mais les vaines imaginations de ma vanité que je trouvais dans les corps. Aussi, disais-je, avec une folle suffisance, à vos enfants, vos fidèles (1), mes concitoyens dont j'étais séparé par un exil que j'ignorais : « Pourquoi donc l'âme, ouvrage de Dieu, tombe-t-elle dans l'erreur? » Et je ne pouvais souffrir qu'on me répondît : « Pourquoi Dieu lui-même est-il dans l'erreur? » Je soutenais que votre nature immuable était entraînée dans l'erreur, plutôt que de reconnaître que ma nature changeante avait volontairement dévié de sa route, et subissait l'erreur comme un châtiment.

4. — J'avais à peu près vingt-six ou vingt-sept ans lorsque j'écrivis cet ouvrage, roulant dans mon esprit ces fantômes matériels, qui bourdonnaient à l'oreille de mon cœur. Je voulais pourtant, ô douce Vérité, la rendre attentive à vos mélodies intérieures, quand je méditais ainsi sur le *beau* et sur le *convenable*, jaloux de me tenir devant vous, de vous entendre, de goûter cette joie de l'épouse à la voix de l'époux. (*Joan.* III, 29.) Mais, vains efforts! j'étais entraîné hors de moi, par la voix de l'erreur, et le poids de mon orgueil me précipitait dans l'abîme. Vous ne donniez pas à mon entendement la joie et l'allégresse, et mes os ne tressaillaient pas parce qu'ils n'avaient point été humiliés. (*Ps.* L, 10.)

(1) *Aussi, disais-je à vos enfants, à vos fidèles.* Il insultait à l'humble simplicité des catholiques par cette question : « Comment l'âme, qui est l'œuvre du Dieu vrai et bon, peut-elle tomber dans l'erreur ou commettre le mal? » Et il ne voyait pas que les catholiques pouvaient lui objecter avec beaucoup plus de force et de raison : « Si votre âme est une partie de la nature divine, comment Dieu peut-il tomber dans l'erreur en elle et conjointement avec elle? » Mais Augustin pensait alors que la nature divine,

corporeas, et caro carnem accusabam, et spiritus ambulans nondum revertebar ad te : et ambulando ambulabam in ea quæ non sunt, neque in te, neque in me, neque in corpore. Neque mihi creabantur a veritate tua, sed a mea vanitate fingebantur ex corpore : et dicebam parvulis fidelibus tuis civibus meis, a quibus nesciens exulabam ; dicebam illis garrulus et ineptus : *Cur ergo errat anima quam fecit Deus?* Et mihi nolebam dici : *Cur ergo errat Deus?* Et contendebam magis incommutabilem tuam substantiam coactam errare, quam meam mutabilem sponte deviasse et pœna errare confitebar.

4. — Et eram ætate annorum fortasse viginti sex aut septem, cum illa volumina scripsi, volvens apud me corporea figmenta, obstrepentia cordis mei auribus, quas intendebam, o dulcis Veritas, in interiorem melodiam tuam, cogitans de pulchro et apto, et stare cupiens et audire te et gaudio gaudere propter vocem sponsi, et non poteram : quia vocibus erroris mei rapiebar foras et pondere superbiæ meæ in ima decidebam. Non enim dabas auditui meo gaudium et lætitiam aut exultabant ossa mea, quæ humiliata non erant.

incapable d'erreur par elle-même, y tombait forcément par son union avec la substance du mal.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

« Seigneur, la lumière de votre visage est vraiment gravée sur nous. » (*Ps.* IV, 7.) Augustin, plongé qu'il était dans les plus grossières erreurs, ne laissa pas de reconnaître que le péché était le mal souverain, et il l'attribuait pour cela à la nature mauvaise ; il croyait, au contraire, que la vertu prenait sa source dans le souverain bien. Nous ne pourrons donc alléguer aucune excuse tirée de notre ignorance, si nous ne fuyons le mal et ne faisons le bien. (*Ps.* XXXVI, 27.)

CHAPITRE XVI

Augustin comprend seul et sans maître les *Catégories* d'Aristote et tous les livres *sur les arts libéraux ;* mais ces connaissances, bien loin de lui être utiles, contribuèrent à sa perte, parce qu'il faisait un mauvais usage des dons de Dieu.

1. — Et que me servait-il d'avoir, dès l'âge de vingt ans, compris seul, à la première lecture, les *dix catégories* d'Aristote, dont le nom enflait d'emphase les joues de mon professeur de rhétorique à Carthage, et que d'autres gens habiles signalaient à mes inspirations impatientes comme une chose sublime et toute divine ? J'en conférai depuis avec plusieurs qui avouaient n'avoir compris cet ouvrage qu'à grand'peine, aidés par des maîtres fort érudits, dont l'enseignement oral était accompagné de nombreuses figures tracées sur le sable. Ils ne m'en purent rien apprendre de plus que cette lecture solitaire ne m'eût fait connaître. Ces Catégories me semblaient parler assez clairement des substances, de l'homme, par exemple, et de ce qui est en elles, comme la figure de l'homme ; quel il est, quelle est sa taille, sa hauteur ; de qui il est frère ou parent ; le lieu où il est ; l'époque de sa naissance ; s'il est debout ou assis, chaussé ou armé, actif ou passif ; tout ce qui est enfin compris, soit dans ces neuf genres, dont j'ai touché quelques exemples, soit dans le genre lui-même de la substance, où les exemples sont innombrables.

2. — Quel bien me faisait cette connaissance, ou plutôt ne m'était-elle pas nuisible, puisque vous-même, ô mon Dieu, admirablement simple (1) et immuable, dans ma conviction que tous les êtres rentraient dans ces dix *Prédicaments*, je

(1) *Vous-même, ô mon Dieu, admirablement simple*, dont la nature est si merveilleusement simple. Le saint Docteur, délivré de ses erreurs, cessa de croire que Dieu fût contenu dans ces Catégories, parce qu'une distance

CAPUT XVI

Liberalium artium libros per se intellexit.

1. — Et quid mihi proderat, quod annos natus ferme viginti, cum in manus meas venissent Aristotelica quædam, quas appellant *decem categorias* (quarum nomine cum eas rhetor Carthaginensis magister meus buccis typho crepantibus commemoraret, et alii qui docti habebantur tanquam in nescio quid magnum et divinum suspensus inhiabam), legi eas solus et intellexi? Quas cum contulissem cum eis qui se dicebant vix eas magistris eruditissimis, non loquentibus tantum, sed multa in pulvere depingentibus, intellexisse; nihil inde aliud mihi dicere potuerunt, quam quod ego solus apud meipsum legens cognoveram. Et satis aperte mihi videbantur loquentes de substantiis, sicuti est homo; et quæ in illis essent, sicuti est figura hominis, qualis sit; et statura, quot pedum sit; et cognatio, cujus frater sit; aut ubi sit constitutus; aut quando natus, aut stet, aut sedeat, aut calceatus vel armatus sit; aut aliquid faciat, aut patiatur aliquid : et quæcumque in his novem generibus, quorum exempli gratia quædam posui, vel in ipso substantiæ genere innumerabilia reperiuntur.

2. — Quid hoc mihi proderat, quando et oberat? cum etiam te, Deus meus, mirabiliter simplicem atque incommutabilem, illis decem prædicamentis putans,

infinie sépare le fini de l'infini et qu'ils n'ont pas la même raison d'être ; et, en second lieu, parce que Dieu ne peut être soumis à aucun des accidents créés, dans lesquels Augustin voulait le faire rentrer forcément par ses Catégories.

m'efforçais de vous comprendre comme étant le *sujet* de votre grandeur et de votre beauté ; de telle sorte qu'elles étaient en vous comme un accident dans une substance, par exemple dans un corps ; tandis que votre être est lui-même votre beauté et votre grandeur. Au contraire, un corps n'est pas grand et beau par cela seul qu'il est corps (1) ; car, fût-il moins grand et moins beau, il ne cesserait pas d'être corps. Ce que je pensais de vous était fausseté et non vérité, fictions de ma misère et non réalités de votre béatitude. Vous l'aviez ordonné et votre volonté s'accomplissait en moi, afin que la terre ne me produisît que des épines et des ronces, et que je ne parvinsse qu'avec fatigue à obtenir mon pain. (*Gen.* III, 18-19.)

3. — Que m'importait encore d'avoir lu et compris tout ce que j'avais trouvé de livres traitant des *Arts libéraux*, moi criminel esclave des passions mauvaises? Je me complaisais dans cette lecture et j'ignorais d'où vient ce qu'il y a de vrai et de certain. Car je tournais le dos à la lumière (2), la face aux objets éclairés, et mes yeux qui les voyaient lumineux restaient dans l'ombre. Tout ce que j'ai compris, sans peine et sans maîtres, des règles de l'éloquence et de la dialectique, de la géométrie, de la musique et des nombres, vous le savez, Seigneur ; car la vivacité de l'intelligence, la pénétration de l'esprit sont les dons de votre bonté. Mais, loin de vous les offrir en sacrifice, je les faisais tourner à ma perte ; je revendiquais cette bonne part de mon héritage ; ces forces que je vous devais (3), je ne les gardais point pour votre service (*Ps.* XVIII, 10), mais, nouveau prodigue, j'allais loin de vous, dans une terre étrangère (*Luc.* XV), pour les sacrifier aux

(1) *Un corps n'est pas grand et beau par cela seul qu'il est corps.* On voit par là que saint Augustin pensait que la quantité et la beauté, qui consistent presque tout entières dans la forme et la couleur, sont distinctes de la substance. Il est permis, en effet, de dire, en parlant de Dieu : « Vous êtes vous-même votre grandeur et votre beauté, » ce que l'on ne peut dire du corps.

(2) *Je tournais le dos à la lumière.* Le dos de l'âme, c'est l'oubli qui ne voit rien, qui ne pense à rien. Cet oubli est coupable dans les pécheurs

quidquid esset, omnino comprehensum, sic intelligere conarer : quasi et tu subjectus esses magnitudini tuæ aut pulchritudini, ut illa essent in te quasi in subjecto, sicut in corpore : cum tua magnitudo et tua pulchritudo tu ipse sis; corpus autem non eo sit magnum et pulchrum, quo corpus est : quia etsi minus magnum et minus pulchrum esset, nihilominus corpus esset. Falsitas enim erat, quam de te cogitabam, non veritas; et figmenta miseriæ meæ, non firmamenta beatitudinis tuæ. Jusseras enim, et ita fiebat in me, ut terra spinas et tribulos pareret mihi, et cum labore pervenirem ad panem meum.

3. — Et quid mihi proderat, quod omnes libros artium quas liberales vocant, tunc nequissimus malarum cupiditatum servus, per meipsum legi et intellexi, quoscumque legere potui? Et gaudebam in eis, et nesciebam unde esset, quidquid ibi verum et certum esset. Dorsum enim habebam ad lumen, et ad ea quæ illuminantur, faciem : unde ipsa facies mea, qua illuminata non cernebam, illuminabatur. Quidquid de arte loquendi et disserendi, quidquid de dimensionibus figurarum, et de musicis, et de numeris, sine magna difficultate, nullo hominum tradente intellexi; scis tu, Domine Deus meus, quia et celeritas intelligendi et dispiciendi acumen, donum tuum est : sed non inde sacrificabam tibi. Itaque mihi non ad usum, sed ad perniciem magis valebat : quia tam bonam partem substantiæ meæ sategi habere in potestate; et fortitudinem

parce qu'il est volontaire, bien qu'on ne puisse dire d'eux qu'ils repoussent plutôt le souvenir de Dieu qu'ils n'ont la volonté bien expresse de le mettre en oubli. Le visage de l'âme, c'est la mémoire et la considération. De même donc que celui qui tourne le dos au soleil n'a pas le visage éclairé tandis que les objets qu'il regarde sont inondés de lumière, ainsi le pécheur qui oublie Dieu cesse d'être éclairé des rayons de la divine sagesse bien qu'il comprenne que les créatures sont l'œuvre de cette sagesse.

(3) *Ces forces que je vous devais.* Il se compare à l'enfant prodigue,

passions, ces prostituées. A quoi me servaient ces biens dont j'usais si mal? Je m'apercevais des difficultés que ces sciences offrent aux esprits les plus vifs et les plus appliqués, alors seulement que je m'efforçais de les leur exposer, et le plus intelligent de tous était celui qui se montrait le moins lent à suivre mes leçons.

4. — Encore une fois, à quoi bon tout cela, Seigneur Dieu, Vérité suprême, que je considérais alors comme un corps lumineux et immense dont je me croyais un fragment? O excès de perversité! voilà ce que j'étais! Non, mon Dieu, je ne rougis pas de confesser devant vous vos miséricordes et de vous invoquer, moi qui n'ai pas rougi de professer devant les hommes mes blasphèmes et d'aboyer contre vous. Que me servait ce génie qui se jouait dans la variété des sciences, qui, sans le secours d'aucun maître, dénouait les nœuds des plus inextricables ouvrages, quand une honteuse et sacrilège ignorance m'entraînait loin de la science et de la piété? Quel si grand mal était-ce à vos humbles petits enfants d'avoir un esprit bien plus lent, puisqu'ils ne se séparaient pas de vous, et qu'en sûreté, comme de faibles poussins dans le nid de votre Eglise, ils y laissaient grandir leurs ailes et s'y nourrissaient de l'aliment de la vraie foi? Seigneur, mon Dieu, faites que nous espérions à l'ombre de vos ailes; protégez-nous, portez-nous. (*Ps.* XVI, 8; *Isa.* XLVI, 4.) Oh! oui, vous nous porterez tout

car, à l'exemple de ce malheureux enfant qui dissipa en débauches la portion si précieuse de son bien, loin de la maison paternelle, Augustin dissipa la plus noble partie de lui-même, tout son esprit, dans les erreurs des manichéens et dans de honteuses voluptés, égaré qu'il était à travers la région lointaine du péché.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin confond par son exemple la folle présomption de ceux qui s'enorgueillissent de leur esprit et des autres dons de la nature. Une bonne chose ne saurait tourner à bien pour celui qui en fait un mauvais usage. L'hérésie et la volupté ont trouvé un asile dans le génie et la science extraordinaire d'Augustin parce qu'il a fait un mauvais usage des dons magnifiques que Dieu lui avait départis. N'espérons donc pas la grâce de Dieu pour des qualités bien inférieures à celles d'Augustin, si nous ne

meam non ad te custodiebam : sed profectus sum abs te in longinquam regionem, ut eam dissiparem in meretricias cupiditates. Nam quid mihi proderat bona res, non utenti bene? Non enim sentiebam, illas artes etiam ab studiosis et ingeniosis difficillime intelligi, nisi cum eis easdem conabar exponere : et erat ille excellentissimus in eis, qui me exponentem non tardius sequeretur.

4. — Sed quid mihi hoc proderat putanti quod tu, Domine Deus veritas, corpus esses lucidum et immensum, et ego frustum de illo corpore? Nimia perversitas! Sed sic eram : nec erubesco, Deus meus, confiteri tibi in me misericordias tuas, et invocare te, quia non erubui tunc profiteri hominibus blasphemias meas, et latrare adversum te. Quid ergo mihi tunc proderat ingenium per illas doctrinas agile et nullo adminiculo humani magisterii tot nodosissimi libri enodati, cum deformiter et sacrilega turpitudine in doctrina pietatis errarem? Aut quid tantum oberat parvulis tuis longe tardius ingenium, cum a te longe non recederent, ut in nido Ecclesiæ tuæ tuti plumescerent, et alas charitatis alimento sanæ fidei nutrirent? O Domine Deus noster, in velamento alarum tuarum speremus : et protege nos, et porta nos. Tu portabis et parvulos, et usque ad canos tu portabis : quoniam firmitas nostra, quando tu es, tunc est firmitas; cum

leur donnons de la valeur devant Dieu par la pureté et l'honnêteté de notre vie ; car ces dons sont de nul prix aux yeux de Dieu, au témoignage du saint Docteur, et la raison pour laquelle il ne choisit point Nathanael pour apôtre, c'est parce qu'il était savant. (*Traité II sur saint Jean.*)

2. Ne méprisons point ceux qui ont moins de talent et de science, car un homme de talent, un savant sans vertus ne peut retirer aucun avantage d'une bonne chose dont il fait un mauvais usage ; tandis que la vertu sera d'un grand profit pour l'homme simple et ignorant, parce qu'il ne peut en faire un mauvais usage. (*De lib. arb.*, III, 19.) Souvenons-nous qu'au jugement redoutable de Dieu, aucune marque d'honneur, aucune récompense spéciale ne sera accordée aux savants, si ce n'est aux saints docteurs.

petits et jusqu'à la vieillesse, car notre force, avec vous, est une vraie force qui, si nous sommes seuls, dégénère en faiblesse. Tout notre bien vit en vous ; nous éloigner de vous, c'est nous perdre. Que nous retournions donc à vous, Seigneur, pour ne pas périr, car c'est en vous que vit notre bien parfait, qui est vous-même. Craindrions-nous de ne pas retrouver au retour la demeure que nous avons quittée ? Non ; notre absence n'a pas détruit notre maison, qui est votre éternité.

autem nostra est, infirmitas est. Vivit apud te semper bonum nostrum : et quia inde aversi sumus, perversi sumus. Revertamur jam, Domine, ut non evertamur : quia vivit apud te sine ullo defectu bonum nostrum, quod tu ipse es : et non timebimus ne non sit quo redeamus, quia nos inde ruimus : nobis autem absentibus, non ruit domus nostra, æternitas tua.

TABLE ABRÉGÉE DES CHAPITRES

A leur place respective, ils sont analysés plus longuement dans chaque titre. Un index alphabétique des matières se trouve à la fin du tome III.

DÉDICACE DE L'OUVRAGE V
LETTRE DE S. G. Mgr DOUAIS VII
PRÉFACE XIII
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE XLVII

LIVRE PREMIER

CH. I. — Désir de louer la grandeur de Dieu 2
II. — Dieu en nous; nous en lui 10
III. — Dieu remplit toutes ses créatures. De quelle manière 14
IV. — Perfections de Dieu communiquant ses biens, sans les diminuer 16
V. — Augustin demande l'amour de Dieu et le pardon de ses fautes 20
VI. — Après avoir raconté son enfance, il loue Dieu, seul principe de tout bien 24
VII. — L'enfance elle-même est exposée au péché 34
VIII. — Description de l'enfance. Comment il apprit à parler 40
IX. — Aversion pour l'étude et amour du jeu chez les enfants, leur crainte des châtiments 44
X. — L'amour du jeu et des spectacles le rend paresseux 50
XI. — Sa mère diffère sagement son baptême lorsqu'il tombe gravement malade 54
XII. — Dieu tournait à son profit la contrainte par laquelle il était forcé d'étudier 64
XIII. — Quelles études il préférait. Vanité des fictions poétiques 68
XIV. — Des lettres grecques et latines. Sa répugnance pour le grec 76
XV. — Prière pour demander à Dieu son amour 80
XVI. — Critique du mode d'enseignement de la jeunesse de son temps. 82
XVII. — Il continue de condamner la vanité de ses études 88
XVIII. — Les hommes plus fidèles à respecter les préceptes de la grammaire que les lois divines 92
XIX. — Fautes de l'enfance qui nous suivent plus tard dans la vie. 98
XX. — Il remercie Dieu des biens reçus de lui dans son enfance .. 102

LIVRE DEUXIÈME

CH. I. — Premiers désordres de sa jeunesse 106
II. — Sa seizième année et l'attrait de ses passions 110
III. — Son voyage à Carthage. Desseins de ses parents 116
IV. — Larcin commis avec des compagnons 126
V. — Personne ne fait le mal sans motifs 130
VI. — Tous les biens apparents qui nous poussent au crime ne sont réels qu'en Dieu 134

Ch. VII. — Il remercie Dieu à cause des péchés qui lui ont été pardonnés et de l'avoir préservé d'en commettre d'autres.. 142
VIII. — Ce qu'il aima dans son vol. La complicité des camarades.... 146
IX. — Dangers des liaisons funestes..... 148
X. — La plénitude des biens est en Dieu..... 152

LIVRE TROISIÈME

Ch. I. — Il tombe dans des affections coupables..... 156
II. — Sa passion pour les spectacles du théâtre..... 162
III. — Il fait sa rhétorique, aspire au barreau. Son aversion pour les insolents *démolisseurs*..... 168
IV. — L'*Hortensius* de Cicéron suscite en lui le goût de la philosophie..... 172
V. — Il méprise l'Ecriture Sainte à cause de la simplicité du style. 178
VI. — Comment il tombe dans l'erreur des manichéens..... 180
VII. — Extravagante doctrine des manichéens..... 188
VIII. — Il démontre, contre les manichéens, quand on doit punir les crimes..... 194
IX. — De la différence entre les péchés, entre le jugement de Dieu et celui des hommes..... 200
X. — Rêveries absurdes des manichéens sur les fruits de la terre. 204
XI. — Larmes et songes de la mère d'Augustin..... 208
XII. — Réponse d'un évêque à Monique sur la conversion de son fils. 214

LIVRE QUATRIÈME

Ch. I. — Combien de temps il demeura dans ses erreurs et comment il égara d'autres personnes..... 220
II. — Pendant sa régence de rhétorique, il contracte une liaison coupable et se moque d'un devin qui lui promettait la victoire dans un concours..... 224
III. — Un vieux médecin et un jeune homme nommé Nebridius le désabusent de sa passion pour l'astrologie judiciaire. 228
IV. — Sa profonde douleur à la mort d'un ami..... 234
V. — D'où vient qu'il y a de la douceur à pleurer..... 240
VI. — Violence de sa douleur à l'occasion de la perte de son ami. 242
VII. — Elle lui fait quitter Tagaste pour retourner à Carthage.... 246
VIII. — Le temps et ses amis en adoucissent l'amertume..... 250
IX. — Comparaison de l'amitié des créatures avec celle de Dieu.. 254
X. — Fragilité des créatures. L'âme ne peut s'y reposer..... 258
XI. — Les créatures changent, Dieu seul est immuable..... 262
XII. — L'amour des créatures n'est pas mauvais, pourvu qu'on aime Dieu en elles..... 266
XIII. — D'où naît l'amour véritable..... 270
XIV. — Livres *du Beau et du Convenable* dédiés à Hiérius. Pourquoi il estimait cet homme sans le connaître..... 274
XV. — Comment les choses sensibles le rendaient incapable de comprendre les spirituelles..... 280
XVI. — Il comprend, par le seul effort de son esprit, les *Catégories* d'Aristote..... 286

FIN DU TOME PREMIER

Imprimerie Paul Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard Paris.

DATE DUE

OCT 31 1997

NOV 28 1997

Demco, Inc. 38-293

BW287 .A3 1900 v.1
Les confessions
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00060 4449